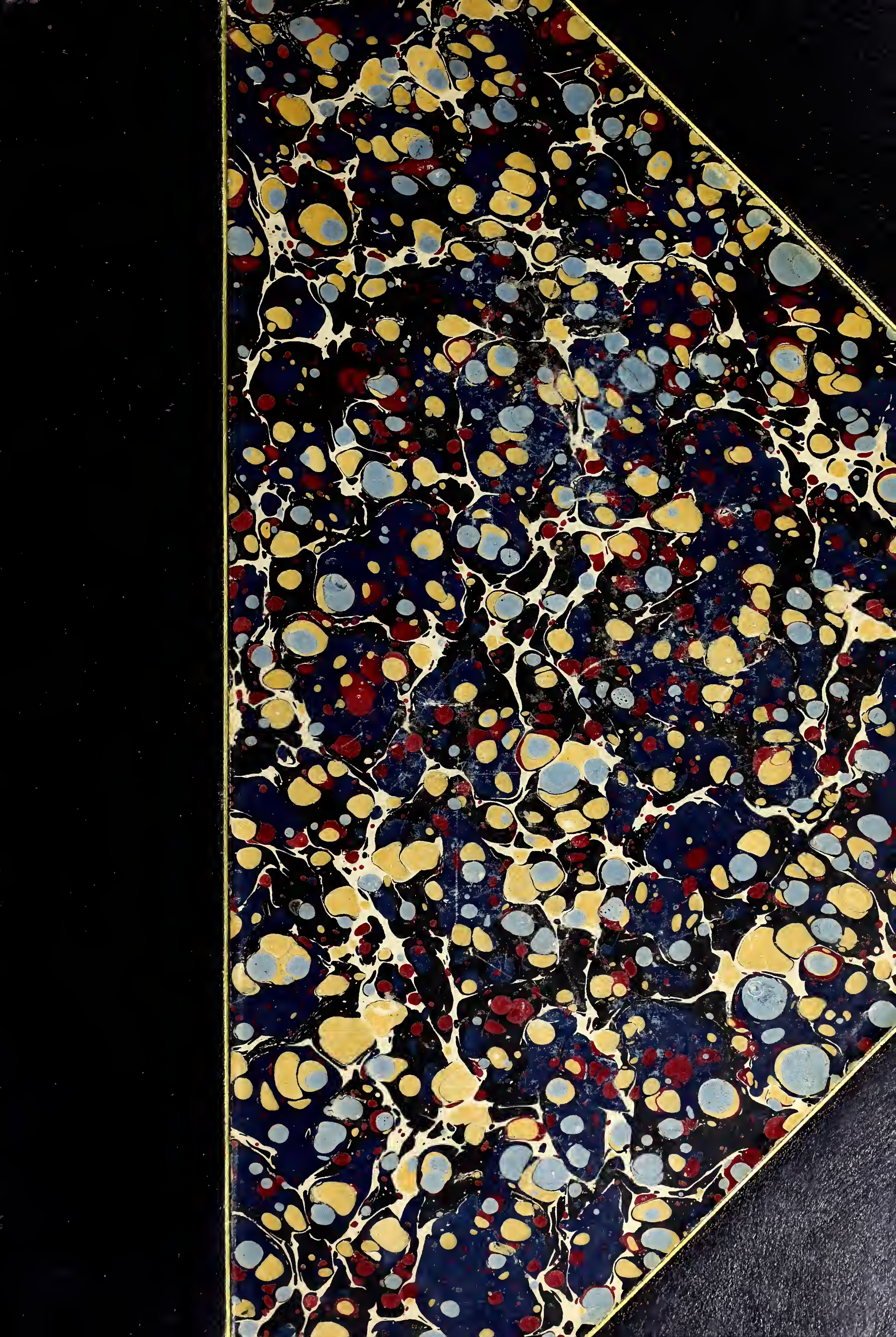






Le Luxe français.

La Restauration

par

Henri BOUCHOT.



PARIS.

à la Librairie illustrée.

8, rue Saint-Joseph.

LE LUXE FRANÇAIS

LA RESTAURATION

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
NUMÉROTÉS A LA PRESSE



Exemplaire nº 847.



Héliog. Dujardin — Imp. Eudes et Chassepot

Une élégante de 1817 – Miniature de L. F. Aubry.
Conservée au Musée du Louvre

LE LUXE FRANÇAIS

LA RESTAURATION

PAR

HENRI BOUCHOT

ILLUSTRATION DOCUMENTAIRE

D'APRÈS LES ORIGINAUX DE L'ÉPOQUE



PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

A Madame la princesse OLGA TROUBETZKOY

née baronne MEYENDORF

Ce livre est respectueusement dédié.

PRÉFACE

Voici le second livre de la série projetée par nous sur la Société française du XIXᵉ siècle ; il n'a qu'une prétention, celle de combiner entre eux certains éléments de critique historique pour viser deux publics. Par ses images, il s'adresse aux gens qui ne lisent guère et se contentent d'une impression visuelle pour juger un temps ; par son texte, emprunté à des mémoires ou à des lettres particulières, il intéressera peut-être les philosophants derniers venus qui inclinent volontiers à la synthèse d'une époque et en cherchent l'esprit. Tout l'espoir de l'auteur est qu'on ne juge point trop vite son ouvrage, un volume abandonné sur le fait d'écriture, non plus surtout qu'un album pur et simple avec seulement des commentaires explicatifs.

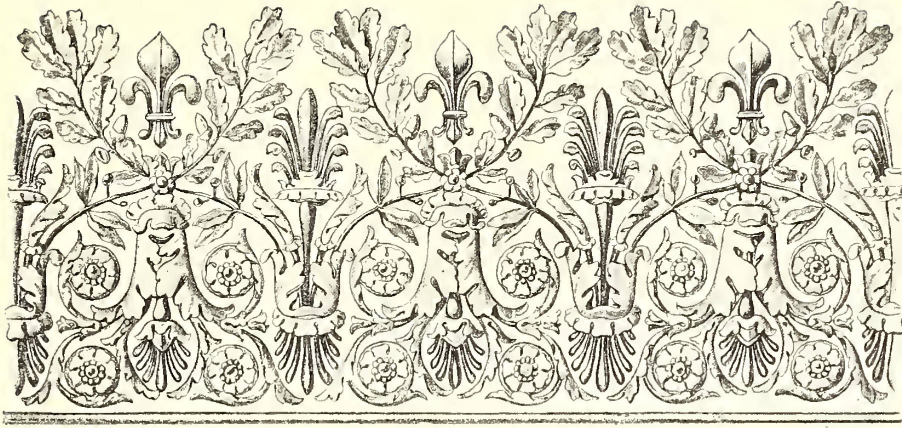
Rien n'est au fond moins étudié dans notre prétendu enseignement officiel que ce qui est en réalité toute l'histoire, c'est dire l'individu physique, les mœurs, les menus faits à côté. Si les gens de la Restauration quittent les modes de l'Empire, c'est pour bien peu la raison de plusieurs choses inexpliquées. La femme en manches à gigot de Lami ou d'Henri Monnier n'est pas seulement différente par l'aspect général de la femme de l'Empire ; comme si le costume faisait quelquefois l'homme, il a contribué à transformer le moral. La Restauration possède à la fois deux personnes dont le renom est d'origine et d'essence bien opposées, Mᵐᵉ Récamier et la duchesse de Berry, l'ancien et le nouveau jeu. La première est restée la païenne de la Révolution, la divine de l'Empire, elle continue à « paganiser » ; l'autre, toute neuve, inventée sous la monarchie, « pétule et papillonne ». Ce sont ces nuances d'extrême subtilité que la peinture

nous peut aider à saisir, et que tous les plus beaux discours du monde ne sauraient jamais fixer à leur point vrai.

*Notre intention n'a donc point été d'*illustrer *notre livre, c'est-à-dire de le faire joli, mais bien autrement de corroborer nos affirmations par des preuves tangibles, bien indiscutables, topiques quand il se peut. Beaucoup de pièces rares se verront ici pour la première fois, entre autres cette admirable femme d'Aubry, mise en frontispice, et qui nous montre le point de départ de la Restauration dans l'attitude, — disons donc le mot — le* chic, *comme la Mme de Mirbel de Champmartin note la fin du régime. M. Charles Nuitter a bien voulu nous autoriser à reproduire une curieuse et rare peinture : l'inauguration de l'Opéra à la salle Lepelletier ; la famille de Duval Le Camus nous a laissés prendre cette ravissante petite scène de genre, le* Mariage à l'Eglise, *que le vieux Debucourt devait graver encore bien joliment à la fin de sa carrière ; M. Devéria, M. Lami, M. Regnier, ont mis la plus exquise gracieuseté à autoriser la reproduction d'œuvres d'Achille Devéria, d'Eugène Lami, et de Grévedon. Et nous avons emprunté à tous des portraits peu connus, de pimpantes frimousses de femmes, des étrangetés de costumes et de meubles. En vérité tout cela fut la vie de nos grands-pères durant quinze ans, cela les occupa, les retint, les passionna, comme pourraient faire aujourd'hui pour nous autres certaines mondanités dont on se plaît à rire, mais auxquelles chacun se soumet, et qui ont une importance d'actualité énorme. J'ai cherché à mettre ces esthétiques un peu fugitives en un tableau vrai, et à composer tout à la fois un croquis en écriture et une chronique figurée. J'y ai bien eu ma peine et je souhaiterais infiniment que la critique se montrât aussi bienveillante cette fois, que l'année dernière pour l'*Empire. *Le succès inespéré fut en grande partie dû à d'aimables confrères, qui n'eurent point honte de lire « un livre à images » — on ne lit plus de ces livres — et voulurent bien louer ce qu'ils y avaient lu. Je les en remercie du fond du cœur, et je leur sais un gré infini de leur extrême bonne grâce.*

CHAPITRE PREMIER

MIRAGES DE COUR



CHAPITRE PREMIER

MIRAGES DE COUR

I

Les régimes les plus aristocratiques ont en eux quelque parcelle de bourgeoisie latente, d'étroitesse originelle, dont les manifestations éclatent au moindre accident. Il en est des royautés déchues, et ensuite restaurées, comme de petits rentiers longtemps frustrés d'espérances, en apparence condamnés à une médiocrité éternelle, et qui, par le plus grand hasard du monde, sont envoyés en possession d'une fortune inattendue. Les voici du jour au lendemain puisant à même les trésors, occupant la place encore chaude, franchissant d'un bond les échelons de l'extrême gêne à la grande aisance. Rares sont les sages, bien peu savent oublier et faire oublier leur chance. Ils comptent pour une expression galante de leur supériorité la volonté de paraître nés pour ces choses ; ils s'étourdissent à tort et font un volume très intempestif à l'entour de leurs personnes, si bien que, la tradition leur manquant, ils éprouvent de fréquents mécomptes. En matière de gouvernement, l'essentiel n'est pas de descendre en ligne directe de très illustres pasteurs

d'hommes, mais de n'avoir pas mis un intervalle trop grand dans la pratique des affaires. La Restauration, venue chez nous on sait en suite de quelles catastrophes! bénéficiaire d'une sorte de succession *ab intestat*, tout étourdie et pour bien peu affolée de sa réussite, s'abîma de mirages, de théories, de légendes, et dès le premier jour sortit de la nécessaire raison. Par une antithèse à peine croyable, c'était à son prédécesseur immédiat qu'elle devait la possibilité de réapparaître ; tout à point et comme en prévision d'elle, ce révolutionnaire s'était ingénié à réhabiliter l'esprit monarchique tombé au plus bas ; même il avait fait mieux que de ramasser « la couronne dans le ruisseau », il l'avait placée sur la tête la plus puissante, forçant les admirations, et réconciliant les mésestimes avec elle. En outre, bien qu'il ne voulût guère admettre la destinée ultérieure de son luxe, il s'était donné la tâche de construire des palais dignes des plus grands hommes, et de faire sa maison plus souveraine et plus splendide que nulle autre jamais auparavant, et nulle autre depuis.

Certes les nouveaux venus n'allaient point « jouir » dans la béate sécurité d'héritiers ordinaires. On l'a dit, ils furent plutôt les liquidateurs d'une situation désespérée, et des plumes graves les viennent innocenter de préméditation. Tels qu'ils apparurent, ils eussent été des providentiels fort à propos tombés dans la tourmente ; on les eût invoqués et appelés de leurs retraites du continent, cherchés à travers les armées de l'Europe, dans lesquelles ils servaient, pour leur offrir de se substituer au fatal autocrate dont la terre de France allait payer les folies. De belles phrases en ont été écrites, lesquelles, par malheur, tombent devant la chronique sérieuse. Toute l'ancienne aristocratie française, fort avisée sous sa résignation apparente, demeurée intransigeante, même dans ses sourires, à la cour de Bonaparte, tant de Chouans rentrés les uns après les autres, et acceptant un emploi, ne perdaient point de vue la Carthage à détruire. Pour ne parler que des femmes, dont ce livre va s'occuper de préférence, encore que les mieux titrées jetassent un pied superbe aux Tuileries, et jouassent l'accommodement dédaigneux, bien peu désarmaient et endormaient leur

haine. De très bonne heure elles avaient choisi leur champ de bataille, peut-être sous l'inspiration du bas-bleu dont Bonaparte criait les sottises dans ses emportements roturiers. Elles disaient : « Le Corse n'est pas du monde ! » Et l'on avait beau conquérir l'Europe, chasser les rois, emprisonner le Saint-Père, n'être pas du monde infirmait tout aux yeux de ces charmantes. Il convenait de marquer une soumission au héros comme on cède à la brutalité, mais une légende s'en créait malignement, des histoires se rapportaient qui peu à peu paralysaient les récits d'épopée. A l'heure opportune, les Alliés eurent chez leur adversaire, dans la place ennemie, le secours prévu de mille accointances, et la faction aristocrate la plus décidée à leur faire service. Stendhal dit dans ses Mémoires inédits : « Sans le ton de Napoléon avec les femmes, on eût vu bien moins de mouchoirs blancs à la rentrée des Bourbons. » Les souverains étrangers eussent reçu moins de sourires ; car ce qu'on salua surtout en eux, ce fut la qualité de vrais princes, la note d'être de sang royal et d'origine indiscutée. Et la Révolution fut curieuse qui les acclama, à la fois romantique et mondaine, suscitée par un bon genre essentiellement noble, lequel forcera bientôt la connivence du bourgeois moyen, heureux de parader en si bonne compagnie.

Quand donc les vainqueurs de Napoléon franchiront les barrières de Paris et passeront sur les boulevards, ils auront leur cour toute prête. Les femmes du monde auront préparé l'opinion et convaincu les hésitants à la faveur des surprises. N'était-ce point un spectacle bien fait pour troubler que ces amazones, chevauchant des bêtes de louage, si mignonnes en d'autres instants que vous les auriez vues défaillir pour une piqûre d'abeille, et subitement transformées en viragos, parlant aux foules, lançant des proclamations royalistes, et toutes grisées de leur folie? Déjà on les connaissait pour les avoir entrevues pendant les dernières journées de la campagne de France, quand l'Empereur envoyait à chaque moment ses prisonniers, et que plus d'une glissait dans la main d'un ennemi une friandise ou une aumône. On les retrouvait aux pires instants, debout dans leurs calèches, arrêtées devant

Tortoni et distribuant des cocardes. Eussent-elles été des personnes ordinaires que leur audace n'eût servi de rien ; mais on les nommait : Mme Achille du Cayla, Mme de Montesquiou, Mme de Périgord, on les voyait en la société des plus grands seigneurs, et ce devenait, pour la classe si nombreuse des « chercheurs de distinction », une amusette exquise de les suivre et de grossir leur cortège. De là tant d'insignes royalistes arborés, par ce fait seulement qu'on en jugeait l'acte une marque d'aristocratie supérieure. On les revit toutes pendant le défilé des troupes alliées, installées aux meilleures fenêtres du boulevard, déjà plus nombreuses, habillées de blanc, portant des fleurs de lis et applaudissant avec rage. L'hôtel Pourtalès, sis en façade non loin de la Madeleine, montrait de loin une jolie grappe de panaches, excités, voltigeant, sous lesquels se devinaient les plus adorables frimousses de coquettes. Puis les triomphateurs eurent cette gêne : arrivés sur la place Vendôme devant la colonne bâtie de leurs canons, ils se heurtèrent à mille personnes délicieuses, criant comme des bacchantes, et qui, sautant de leurs calèches, réclamèrent l'honneur de faire escorte à l'empereur Alexandre. Il fallut que bon gré mal gré, sous les yeux de leurs hommes, les officiers descendissent et missent à califourchon sur leurs selles deux ou trois forcenées, dont une perdit son chapeau dans la bagarre. Ah ! les dessinateurs allemands ne nous font point grâce de ces épisodes ! Ils les découpent, les fioriturent, très amusés, on croirait, de ces folies, incapables de soupçonner quelle étrange vengeance se cache en arrière d'elles.

Tout aussitôt l'éternelle coquetterie a repris ses droits. En d'autres circonstances, Paris livré aux armées ennemies, c'eût été le luxe mort, le commerce arrêté, les rues désertes, toute la vie contrainte. A peine, et au milieu de quelles huées ! des filles eussent osé leur métier triste, de minables mercantis se fussent risqués à braver l'insulte pour leur pain. Ici les idées sont autres. Encore que la cour impériale se fût enfuie, que les plus notées personnes, maréchales ou duchesses, se tinssent à l'écart, rien ne s'en devine à première vue. Là-bas, rue de Ménars, Leroy, le costumier de la haute société, a repris ses affaires, et les

mêmes clientes à peu près lui reviennent dont les goûts n'ont pas sensiblement varié. Elles sont au contraire plus pressées, et augmentent leurs atours habituels de certains colifichets à la royale. Sauf ces misères, tout est de pareille guise que devant : ce sont les carrosses de l'Empire qui roulent, les robes de l'Empire qui priment, les coiffeurs ou les bottiers de l'Empire qui créent; les théâtres, où jouent les ci-devant comédiens de S. M. l'Empereur et Roi, regorgent de spectateurs venus de toutes les contrées de l'Europe, et de Parisiennes accourues pour leur faire fête. L'esprit mondain persiste donc, seulement ses modes d'expression varient, qui s'écrivent et se notent de mille particulières façons très nouvelles dans la forme. On a plus de laisser-aller, et plus de réserve ensemble, dans les allures; et sans transition on revit l'ancienne cour de Versailles où les femmes avaient droit de tout dire et de tout faire, sauf le bon ton et le respect des règles polies. En face des Alliés ces gens se berçaient d'une illusion; ils estimaient relever la vieille noblesse française, la grandir aux yeux de l'étranger, et la montrer enfin débarrassée de l'autre, celle de mauvaise marque et récemment fabriquée. Même l'aristocratie va très loin pour mieux prouver sa race. Sosthène de La Rochefoucauld, un des zélés de la première heure, implore comme une grâce d'Alexandre la destruction de la colonne ; d'autres se jettent aux pieds du roi de Prusse pour réclamer leur roi, un vieil homme podagre et fatigué, lequel est par hasard issu d'une suite d'aïeux très anciens. C'est à ne pas croire combien de choses bizarres passent par les cervelles surexcitées, affolées de leur facile succès, grisées de leur importance.



Dame au bivouac des Alliés
1814.

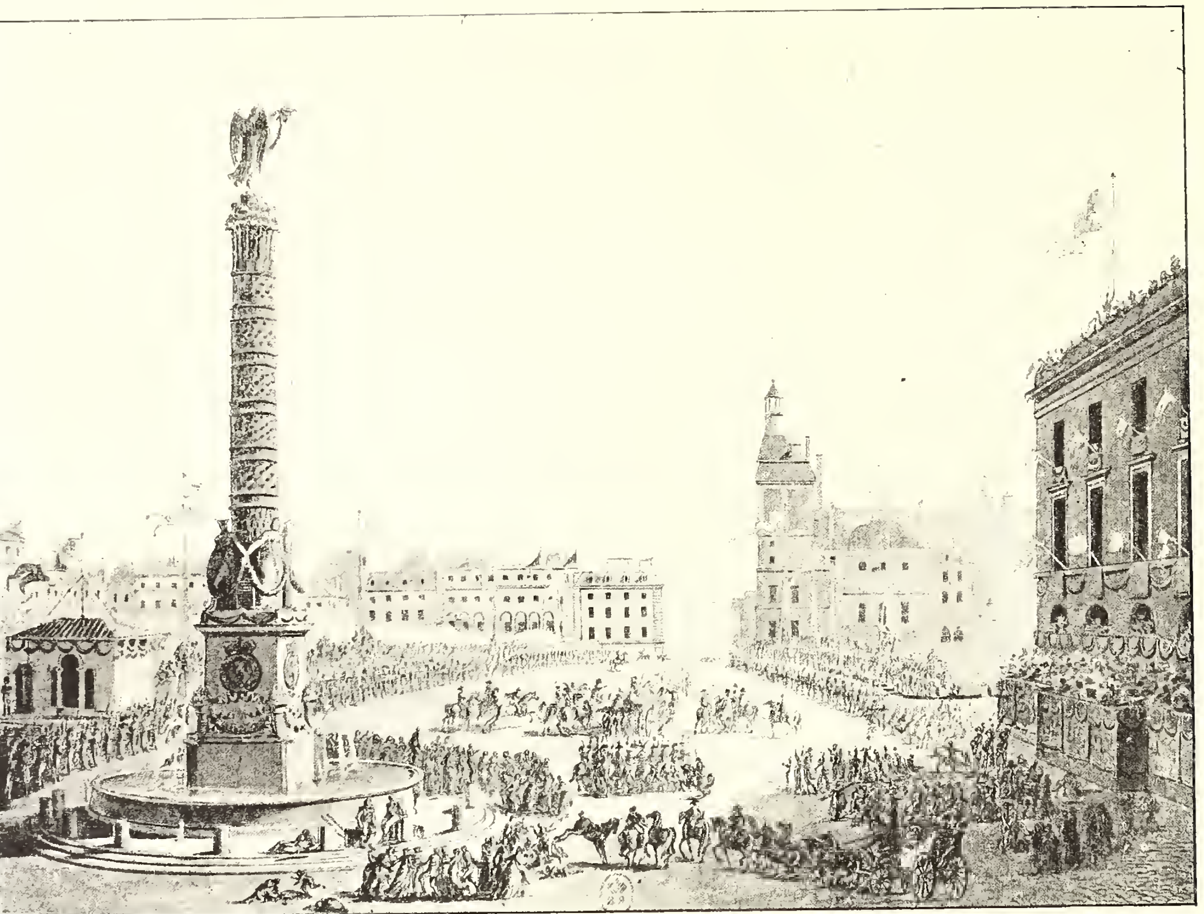
Alors vint le mirage, le rêve, amalgamant ensemble le passé, le présent et l'avenir, une réaction appuyée sur de lointaines légendes et la glorification d'une seule classe. Beaucoup d'exilés rentraient en cette

pleine vie moderne, qui s'en étaient autrefois allés porteurs d'un bagage vieillot, et qui le rapportaient sans y avoir voulu changer rien. Une fois rassis, il ne leur paraissait plus qu'une solution de continuité séparât la cour de Louis XVI de celle de Louis XVIII. D'autres, moins abusés, se mirent en l'esprit une certitude, c'était de s'être rencontrés là fort à propos pour renouer les traditions du moyen âge au goût moderne. Certains personnages, accoutrés en merveilleux de l'Empire, bottés à l'anglaise, tinrent un langage de preux, où pour le moindre prétexte intervenait l'oriflamme des rois, où l'on jetait négligemment les mots de glaive, d'armures, de gantelets, oubliant qu'on en devait la résurrection à Mme la duchesse de Saint-Leu, la ci-devant reine Hortense de Hollande. Ainsi, même ils empruntaient à l'Empire leurs propres biens à eux, comme ils lui prenaient ses habits, ses meubles et ses élégances. Des années passeront devant qu'ils aient donné à la Restauration une physionomie plus personnelle. De 1814 à 1820, c'est l'Empire, un Empire blanc, avec en plus une religion très bornée ramenée aux pratiques innocentes dont les aïeux du XVIIIe siècle avaient si fort raillé les scrupules.



1815.

Quand la société nouvelle souhaita de s'affermir et d'établir sa prépondérance sur le fait du luxe et du ton, elle manqua d'éléments. On eut beau parader à l'opéra en la compagnie des Russes, les jours et les soirs parurent assez moroses au début. Longtemps les grandes toilettes demandées à Leroy n'eurent pas de meilleure occasion pour se produire que la course obligée au bois de Boulogne, en passant par l'avenue des Champs-Élysées. Car toute une fraction au moins de l'aristocratie rentrée sous Bonaparte, réinstallée dans ses hôtels, n'avait même plus le souci occupant de refaire son chez soi, et du jour au lendemain il lui manquait les fêtes, les visites, mille choses aussi nécessaires aux grands que le pain quotidien aux humbles. Faute de mieux on gagnait les Champs-Élysées, à cause du camp établi là par



Passage du roi sur le pont au Change, le jour de la rentrée, en 1814. Dessin original de Bélanger.

les Cosaques, et de ce spectacle inédit bien capable de fouetter les ennuis et les torpeurs blasées. Les belles que nous avons dites tout à l'heure, et qui chevauchaient naguère aux côtés de l'empereur Alexandre, comptent à son prix cette nouvelle et réellement suggérante façon de se singulariser et de paraître crânes. Pour une émotion nombre d'entre ces « ravissantes » se fussent risquées dans la fosse aux ours. Ici c'est presque un courage pareil, car des récits courent sur les Cosaques qui tiennent le milieu entre ceux de Croquemitaine et ceux de Shinderannes. Ces hommes sont autres que nous, ils ont de larges faces rieuses, d'énormes bouches de Tartares, ils croqueraient du chrétien à belles dents, si par imprévu ils ne s'étaient précisément donné la tâche de le défendre. Les belles inoccupées rêvent de cette promiscuité, elles en ressentent la tentation obsédante des patriciennes tirant la moustache des Gaulois maîtres de Rome.

C'est alors que chaque jour, aux heures permises par les règlements militaires, on voit, devant les chevaux de Marly fermant l'avenue, une procession folle de carrosses, annoncés à grands fracas, conduits à deux, à quatre, même en Daumont, et décrivant à l'entrée du camp le joli circuit des calèches élégantes. Les laquais, vêtus comme des généraux alliés, tendent les marchepieds, et, de l'intérieur, quelque chose de très vaporeux, de blanc, de moussu s'échappe, s'envole et se pose, même dans les flaques. Toutes affectent un dédain semblable de la boue noire, où leurs mules s'enlisent, où leurs redingotes se constellent. A l'entrée du parc les officiers étrangers reçoivent les visiteurs et s'inclinent en rougissant comme des jeunes filles. Faute de s'entendre, la promenade est muette, mais c'est moins pour discourir qu'on est venue que pour voir et être admirée. Tout est donc dans les poses jolies, le remercîment gracieux du bout des doigts gantés, avec parfois de petits cris effrayés pour un cheval qui s'ébroue, ou quelque grand diable redressé tout à coup et touchant aux feuilles naissantes de la pointe de son bonnet fourré.

Les peintres français ont eu pudeur de nous garder le souvenir de ces curiosités malsaines et de ces compromissions ; s'ils s'y arrêtent, c'est

pour en faire la charge cruelle. Mais de l'étranger certains artistes sont venus qui n'ont ni les mêmes scrupules ni les mêmes colères patriotiques. Emmanuel Opitz, amené chez nous par la duchesse de Courlande, l'amie de Talleyrand, a suivi ces dames dans leur escapade, et il en a tracé deux ou trois estampes malicieuses. Tantôt il les montre dans leurs landaus de gala au pied de la colonne Vendôme applaudissant à la chute de la statue, ou bien il les campe aux Champs-Élysées devant la tente fumeuse d'un Cosaque, recevant l'hommage d'officiers et de soldats qui les regardent avec d'étranges mines. Ici la punition la plus inattendue ! Opitz, le peintre tchèque débarqué d'hier, n'a point pénétré encore les finesses et les secrets de nos coquetteries. Ses figures effroyablement allemandes et gauches font, de ce bouquet de Parisiennes émoustillées, vous ne sauriez imaginer quelles lourdes et pesantes frauen dont l'aspect eût particulièrement contrarié les modèles. Sauerweid, un autre Allemand, les a aussi surprises, mais s'il est moins naïf qu'Opitz, il n'a point su non plus les mettre à leur jour vrai. Ah ! les falbalas encore de l'Empire déchu, les modes engoncées, les énormes capotes à forme haute, à longue visière, les tailles sous les bras, les jupes écourtées, tout ce qui est de ton à ce moment précis, « ce qui se fait » exige une singulière grâce pour être supportable. C'est un je ne sais quoi de fugitif ensemble et de très nuancé dont un profane ne se peut aviser, et qui laisse le champ au ridicule. Peut-être eussent-elles souhaité, les précieuses, qu'un artiste habile les fît ce qu'elles étaient en réalité, les plus divines créatures ; elles n'eurent pas cette joie. Nous les reconstituons aujourd'hui, nous les imaginons à travers d'autres œuvres, dans les portraits de certaines, dans les mignonnes figurines de mode exécutées par Horace Vernet ou Debucourt, mais aucun peintre



1814.

sérieux n'a consenti à traduire en ces jours tristes leur impudeur élégante et leur misérable sottise.

II

Ces excentricités du début, par moitié tenant aux folies obsidionales et par moitié à un furieux orgueil de femmes, allèrent bientôt s'affai-



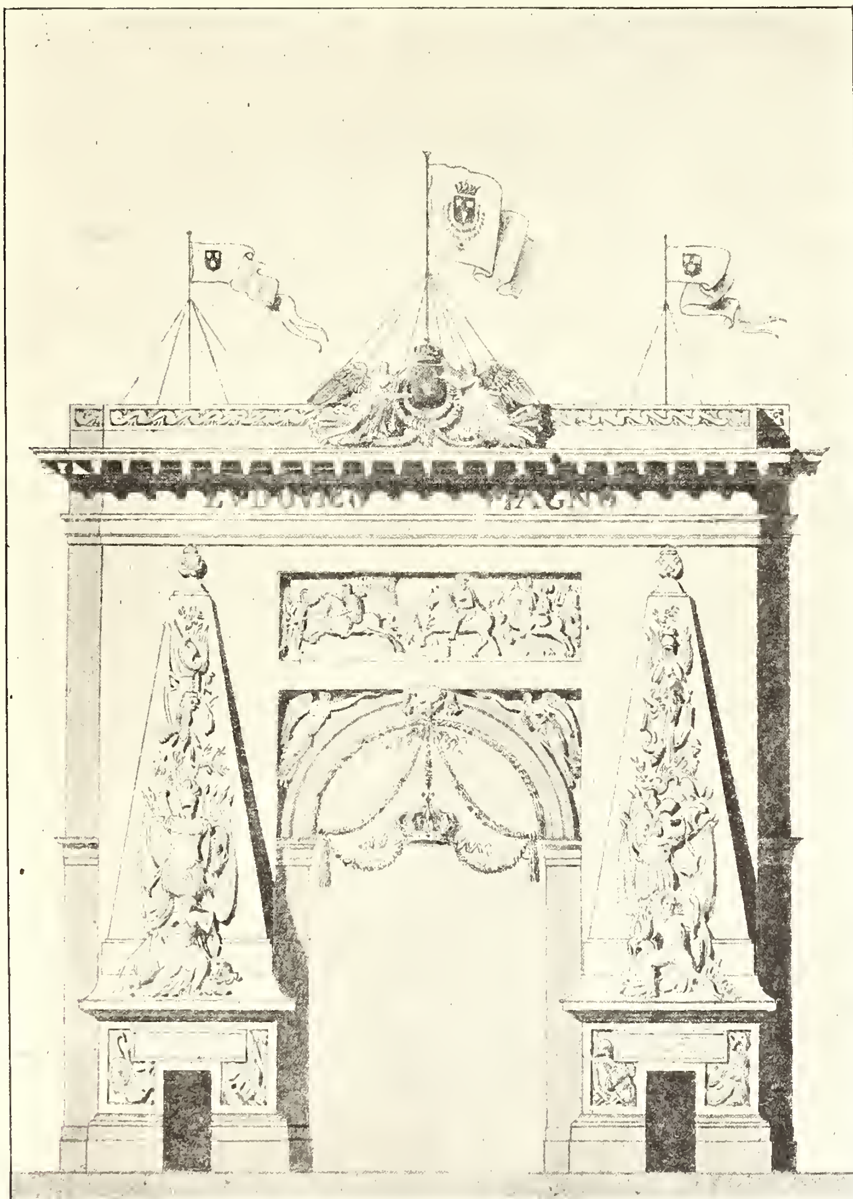
Louis XVIII et la France. Bronze ciselé par Thomire.

blissant. Même on les pourrait réputer une faute d'Empire encore, pour ce qu'elles marquent de fougue, de violence et de jeunesse. L'apaisement vint de la cour restaurée, laquelle par malheur n'avait plus ce qui avait fait la fortune de Napoléon, un chef jeune et une cour jeune. Louis XVIII avait beau, dans un bronze ciselé par Thomire, consoler la France éperdue et porter un costume de lieutenant général, même Carême le cuisinier le pouvait faire très majestueux sur un trône de nougat et un

plancher de biscuit, il se couchait trop tôt, ne montait plus à cheval et redoutait le bruit et les fêtes. En outre, il héritait d'un personnel très ambitieux et très exigeant d'officiers, impotents et caducs pour le moins autant que lui, dont le prestige guerrier se savait contenter de peu. Et la reine manquait, la reine obligée, la femme jolie, amoureuse de luxes, entraînante, forçant la mode, une Joséphine Beauharnais tout au moins, faute de mieux. Pour tenir le rôle, ç'avait été, dans les premiers jours, Mme la duchesse d'Angoulême, une Antigone triste, laquelle avait trop d'excellentes raisons pour ne plus jamais rire et ne pas goûter les joies dans ce palais où son père et sa mère avaient connu les pires instants. Et voilà qu'elle fut par hasard la jeunesse, elle, la femme (j'allais presque dire la vieille fille) aigrie, désabusée, dolente entre son mari le duc d'Angoulême et son beau-frère le duc de Berry, dans une maison calquée par à peu près sur celle de Louis XVI, au milieu de figures solennelles, enfermée dans une étiquette étroite et mesquine, sans autre goût que des pratiques religieuses ou des bonnes œuvres, avec, de temps en temps, un rare et grognon sacrifice aux exigences princières.

A part le roi, lequel montra vite trop de finesse pour ne pas s'être rendu compte de la situation, le monde restauré vivait de mirages, de rêves, d'illusions grossières. C'est bien là le temps où M. de Vitrolles prétendait que les foules parisiennes, regardant passer les gardes du corps avec leur croix sur la poitrine, songeaient aux héros de la croisade et en avaient les larmes aux yeux. Du moment où les Bourbons avaient repris possession du trône, il paraissait invraisemblable aux émigrés que le peuple n'oubliât très vite les sottises parvenues du précédent règne. A ces opinions étaient venus s'ajouter les éblouissements de la rentrée, les alliés rappelant d'urgence le roi, — ils avaient bien un peu hésité, mais qu'importe ! — et les fêtes, les enthousiasmes du petit peuple, les bourgeois dansant des rondes sur les boulevards, les rues pavoisées par ce merveilleux enchanteur de l'ancien temps, Bélanger ; puis le vieux roi arrivant dans sa calèche, les chevaux dételés, les troupes faisant la haie, les maréchaux formant l'escorte

d'honneur ; voilà qui était de raison à troubler les cervelles. Aussi s'abandonnait-on à la joie intense, à l'extase, sans se douter autrement com-



Décoration de la porte Saint-Denis le jour de l'entrée de Louis XVIII.
Dessin original de Bélanger.

bien cette popularité tenait à peu de chose, aux nerfs d'un peuple — tant vaudrait-il dire d'une femme — lequel cherchait à se tromper lui-

même, à s'étourdir, quitte un beau jour à se reprendre. Imbert de Saint-Amand l'a dit : Ce roi et cette cour sont des gens confiants, abusés par leur baromètre, et qui partent en habit de nankin sans prévoir l'orage...

L'influence exercée par eux sur les luxes ou les arts fut au début absolument nulle; ils subirent, ils n'imposèrent pas. Leur esthétique familière se confinait en de vagues et confuses théories arrangées de Pompadour et de Pompéïen, sans astuce. Force leur fut donc de continuer aux fournisseurs et aux artistes de la cour impériale ce qu'ils étaient contraints de réserver aux officiers subalternes, une place que ni eux ni les leurs ne pouvaient occuper de prime saut. Si donc Thomire le ciseleur, Jacob l'ébéniste, Carême le cuisinier et d'autres, sont maintenus en leurs privilèges, si les laquais de la maison, les gens de l'écurie, les officiers des chasses s'aperçoivent à peine du changement de maître, tout ainsi les peintres, les sculpteurs, les architectes, les manufactures royales demeurent en l'état, sans espoir de mieux, mais sans crainte de pire. Sûrement Louis XVIII, en se réinstallant aux Tuileries, ne pouvait songer de grandes entreprises artistiques ; les caisses avaient trop de souffrance. Il s'accommoda donc pour lui du cabinet abandonné par son prédécesseur, sans y vouloir plus de changements qu'une modeste table de bois blanc, apportée d'émigration, sur laquelle on rangea ses papiers et ses livres. Bien plus tard, en 1821, il consentira à transformer ses appartements privés, à faire décorer la chambre dont le meuble tombait en loques. Il encombrera son cabinet de plaques d'émail ou de porcelaines exécutées à Sèvres en son honneur ; mais partout, en cette demeure de ses ancêtres, Napoléon se montrait à lui, et mettait en face de sa triste décrépitude tant d'audaces fougueuses et, si l'on ose dire, insolentes et provocatrices. Il eût fallu, pour se débarrasser du cauchemar, tenter autre chose que la substitution puérile des fleurs de lis aux abeilles sur les murailles. Malheureusement on avait trop de bonnes raisons pour ne s'y risquer pas : on manquait à la fois d'énergie, de volonté et de finance. Louis XVIII s'avouait très bien qu'on ne bâtit plus à son âge, mais comme il souhaitait ne pas laisser se produire la

désobligeante comparaison entre son prédécesseur et lui, il autorisa les transformations, les aménagements partiels, le grattage sans merci des emblèmes avec, en quelques bons endroits, la substitution de son effigie à celle du « général républicain ». Alors peu à peu, le palais changea sa physionomie intérieure ; même ce qu'on nommait la maison et qui était demeurée toute d'auparavant, c'est-à-dire les officiers subalternes, la domesticité du château, le service de la bouche, des cuisines, des écuries, céda la place à un personnel moins compromis, sinon mieux dressé. Les voitures de l'Empereur, repeintes aux couleurs de France, furent mises en réforme, en même temps que la livrée gardée dans les premiers temps. Puis les tables furent remontées de vaisselle plate, d'orfèvrerie et de matériel commandé à Odiot, Biennais ou Cahier; Sèvres fournit plusieurs services de porcelaine décorée par Parent ou Mme Jaquotot, choses rares et chères, peintes en véritables œuvres de chevalet, mais infiniment lourdes et disgracieuses. Somme toute, rien d'original ni de particulièrement Restauration dans le principe. Tout au plus Laffitte donne-t-il le modèle des broderies de la maison du roi, dont les motifs très écrits servent d'en-tête aux chapitres de ce livre [1] avec de temps à autre le dessin d'un meuble, d'une aiguière, le profil d'une buire, la draperie d'un catafalque, toutes choses imitées ou inspirées de Percier, de Fontaine ou de Normand, calquées sur les similaires de l'Empire, inconsciemment reprises par d'autres, popularisées et répandues. Ainsi, en dépit de ses prétentions à « la place nette », au « grand nettoyage » la cour restaurée par ses tenants et aboutissants se taillait une place modeste dans les splendeurs du roturier d'avant. La fine fleur de l'armorial français empruntait plus de lui peut-être, que non pas, suivant qu'elle en avait la prétention, de la royauté de Versailles. La vie moderne enserrait dans ses exigences difficilement tournées ; on la soupçonnait encore bien vivante à divers symptômes : la prédominance de l'habit militaire, d'abord, quand on se heurtait à tant de gentilshommes sur leurs boulets, comme on dit, et qui se

[1] Ces dessins sont au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (Lh. 22).

jugeaient tenus de porter les défroques opimes datant des guerres de l'Indépendance américaine ; quand, de plus, les jeunes abandonnaient franchement la perruque pour les cheveux naturels coupés court, même le duc d'Angoulême ou le duc de Berry qui y convertissaient leur père ; quand enfin la duchesse d'Angoulême s'abandonnait aux coquetteries imaginées par Leroy, et paraissait, avec la grâce en moins, une « divine » de l'Empire, à la taille courte, aux jupes moulant le corps, au diadème de plumes rappelant celui de Marie-Louise. En vérité Napoléon rentrant aux Tuileries n'y eût point trouvé la transformation si radicale ; même les visages ne lui eussent pas été inconnus tous. Bon nombre d'entre eux s'étaient autrefois montrés à lui, au temps où les habiles n'estimaient point sa fortune si négligeable. A peine un calme solennel avait-il remplacé les brouhahas antérieurs ; les Tuileries étaient devenues un palais de vieillards au bois dormant, où les jeunes s'astreignaient au silence, où l'on affectait des poses austères, renfrognées, comme si l'on eût craint de troubler d'augustes somnolences.

L'élément mondain d'essence supérieure, la femme élégante, jeune vivante, n'est donc point là. Depuis 1816 la duchesse de Berry habite l'Elysée au milieu d'une petite cour plus joyeuse et plus babillarde. Les Tuileries restent abandonnées pour la plus grande part au roi, à Monsieur, son frère, à son neveu le duc d'Angoulême et à sa nièce, Madame. Celle-ci occupe, entre le pavillon central et le pavillon de Flore, l'ancien appartement de sa mère la reine Marie-Antoinette, ouvrant sur le jardin réservé. On y entre par le grand vestibule de l'Horloge où se tient le suisse de service, en habit bleu brodé d'argent, portant une perruque poudrée, un chapeau en bataille, et tenant une hallebarde. Reçus par ce personnage, les visiteurs ont l'impression d'entrer en une cathédrale bien tenue. Il daigne ouvrir une porte donnant sur une immense antichambre de stuc, où les valets de chambre trônent. Ceux-ci vérifient les lettres d'introduction, et, solennels comme des officiants, conduisent les personnes admises à l'audience. C'est de suite un salon énorme, tendu de soieries, meublé de sièges dorés, dont une des portes ouvre sur la chambre à coucher de la princesse et l'autre sur le bou-



Imp. Fadeu et Champenois

Marie-Thérèse-Charlotte duchesse d'Angoulême
Peint par Caminade (Musée de Versailles)

doir. Celui-ci a vue sur le jardin, la chambre à coucher sur la place du Carrousel. Plus loin est un cabinet ovale, une autre chambre, une garde-robe, puis un cabinet moindre par où l'on peut descendre au parterre.

La Dauphine vit au milieu de ses souvenirs, dans un chez soi autrefois pimpant, pour l'instant plus triste qu'un cloître, où petit à petit les décorations exécutées en l'honneur de Marie-Louise ont fait place à d'autres très austères. Le boudoir affectionné par la Dauphine est meublé de fauteuils et de chaises en velours blanc brodé de marguerites lilas, ouvrage de sa tante Élisabeth et de Marie-Antoinette, sa mère. En divers lieux des reliques sont exposées : l'escabeau sur lequel son frère Louis XVII s'asseyait chez le cordonnier Simon ; des fragments d'habits portés par ses parents au Temple et sauvés par Cléry ; un bonnet de linon ayant appartenu à sa mère, et l'ouvrage de couture qu'on avait retiré à la reine dans la crainte qu'elle ne se tuât avec l'aiguille. Ah ! que voici un état d'esprit peu favorable à continuer les idées de Napoléon sur les luxes intimes ! Madame apporte une rude contrainte dans les obligations de son rang. Au théâtre, sa figure maigre, osseuse, d'un homme plutôt, donne l'impression d'une contrariété intense malgré qu'elle en voulût faire. Ses toilettes exquises, les joyaux de la couronne dont elle a l'usage, apparaissent comme une discordance avec son sourire forcé et ses allures revêches. Pour ne point combattre trop ouvertement les désirs du vieux roi, elle consent à augmenter sa garde-robe des plus récentes créations ; elle a des cachemires français, des soieries lyonnaises, des dentelles de Normandie. Dans les registres du couturier Leroy où elle a pris la succession de Marie-Louise, ses factures montent de 15 à 20,000 francs le mois. Mais de tant d'attifets, bien peu suivent leur destination d'origine. Madame ne garde par devers soi que le nécessaire strict, la plupart des parures sont offertes par elle ; la preuve en est que l'approche des étrennes est toujours la période la plus chargée de dépense. Sans cesse Bapst-Menière, joaillier de la cour, transforme les bijoux à la façon nouvelle ; elle n'empêche rien, elle se contente alors de louer l'artiste et de remettre les pierres dans leur écrin.

Elle était cependant, au fond d'elle-même, très royale, très souveraine; c'était là tout ce qu'elle eût gardé de sa mère; seulement il lui suffisait d'être née, l'envie ne lui venait pas de manifester sa puissance. « Elle vivait avec des mânes! »



La duchesse d'Angoulême en habit de ville, 1815.

Autour d'elle chacun se modelait sur son humeur et sur ses goûts, et ce n'étaient certes point les femmes de sa maison qui l'eussent égayée. Ni Mme de Damas, personne littéraire pourtant, une des rares dames restées à Paris sous la Révolution, ni Mme la duchesse de Serrant, figure très hautaine, ni même la comtesse de Béarn, encore que fort gracieuse et ressemblant à Mlle Laignelet des Variétés, n'eussent osé ou désiré sourire en sa société. Cet endroit des Tuileries est un chapitre de communauté où par malheur les religieuses n'ont point la liberté jolie de certains couvents. Lorsque Mme de Sainte-Maure quitte la maison de la Dauphine, elle s'en va prier à Saint-Thomas d'Aquin, le temple réservé à la seule aristocratie. Plusieurs de ces confidentes avaient été fort belles au temps de l'Assemblée des notables, et les langues méchantes les accusaient d'être revenues à Dieu de très loin. La vérité est bien que les grandes dames ne devraient pas vieillir, mais une fois âgées, elles ont fort bonne grâce d'oublier et de se consacrer aux œuvres charitables. Or, si la cassette particulière de la Dauphine alimente moins qu'elle n'eût pu les fournisseurs brevetés de luxe et de frivolités, elle sert par contre une foule de charités très ingénieuses et très dignes. La coquetterie appartient à Mme la duchesse de Berry, tout exprès venue en France pour lui faire bonne chère.

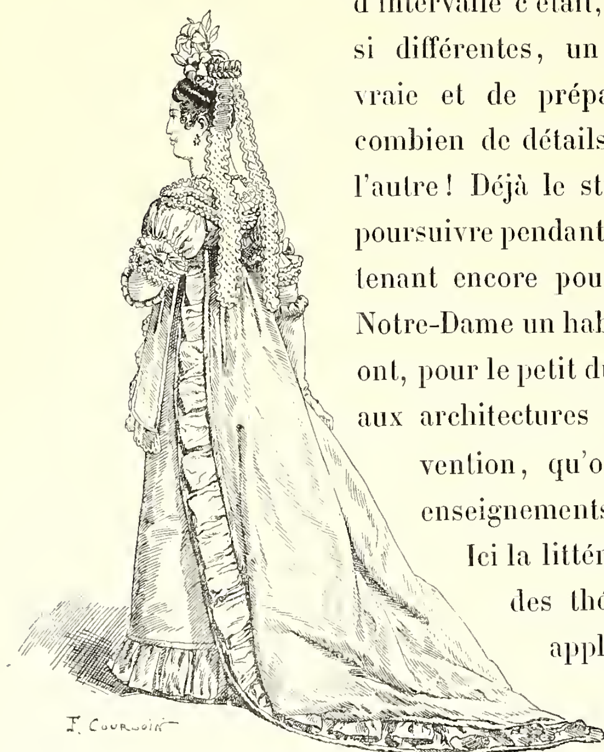
Louis XVIII, absorbé par ses préoccupations politiques, enveloppé d'intrigues, bercé d'illusions de tous genres, est mal au point en son infirmité physique pour secouer les torpeurs. L'esprit est droit et la tête solide; une bonne politique conseille les fêtes, mais il y a incompatibilité majeure entre la réalisation et le rêve. Lorsqu'on l'inhumera à

Saint-Denis, dans la pompe royale, on aura loisir d'écrire que c'était la première cérémonie où il eût réellement fait bonne contenance. Aux Tuileries, pendant les grands couverts ou durant le jeu du roi, tant d'efforts qu'il fît pour rester le souverain, il n'y parvenait guère. Le souvenir était encore trop présent de l'autre, si absolument majestueux, dominateur, libre de ses mouvements, pour qu'on eût bonne révérence de ce gros seigneur d'autrefois, appuyé sur deux officiers, et grimaçant affreusement à chaque enjambée. Pourtant la cour affectait de dramatiser le dîner de gala aux Tuileries. L'usage ancien repris par Napoléon, élargi par lui, continué par Louis XVIII, voulait qu'une assistance nombreuse défilât devant la table royale. Les personnes admises à la station dans les tribunes, ou à la promenade processionnelle, portaient le costume d'apparat : pour les femmes, l'habit de présentation copié sur celui de l'Empire, avec en plus deux lés de blonde, *les barbes,* tombant de la coiffure sur les épaules, et qui devaient rester la parure officielle jusqu'en 1830 ; pour les hommes, l'uniforme ou l'habit habillé, culottes courtes, boucles à la chaussure, épée au côté et bicorne sous le bras gauche. Souvent les invitations, envoyées par des exprès, amenaient au château de six à sept cents personnes ; et en l'honneur de cette platonique cérémonie les plus beaux carrosses sortaient de leur remise, et les diamants ruisselaient aux épaules. Et puis il le faut bien dire, l'attrait de la fête tenait à la rareté des occasions ; ce n'était plus comme sous l'Empire où les bulletins de victoire répétés jetaient presque chaque soirée la cour et la ville en des réceptions splendides. Il se fallait satisfaire de moins, et vaille que vaille le luxe y trouvait à peu près son compte. Seuls les grands décorateurs des fêtes publiques, Bélanger, Hittorff ou Laffitte eussent pu se plaindre.


HABIT DE COUR.

Deux fois cependant on eut occasion de mettre en valeur les fantaisies contemporaines sur le fait de décoration ; une cause douloureuse

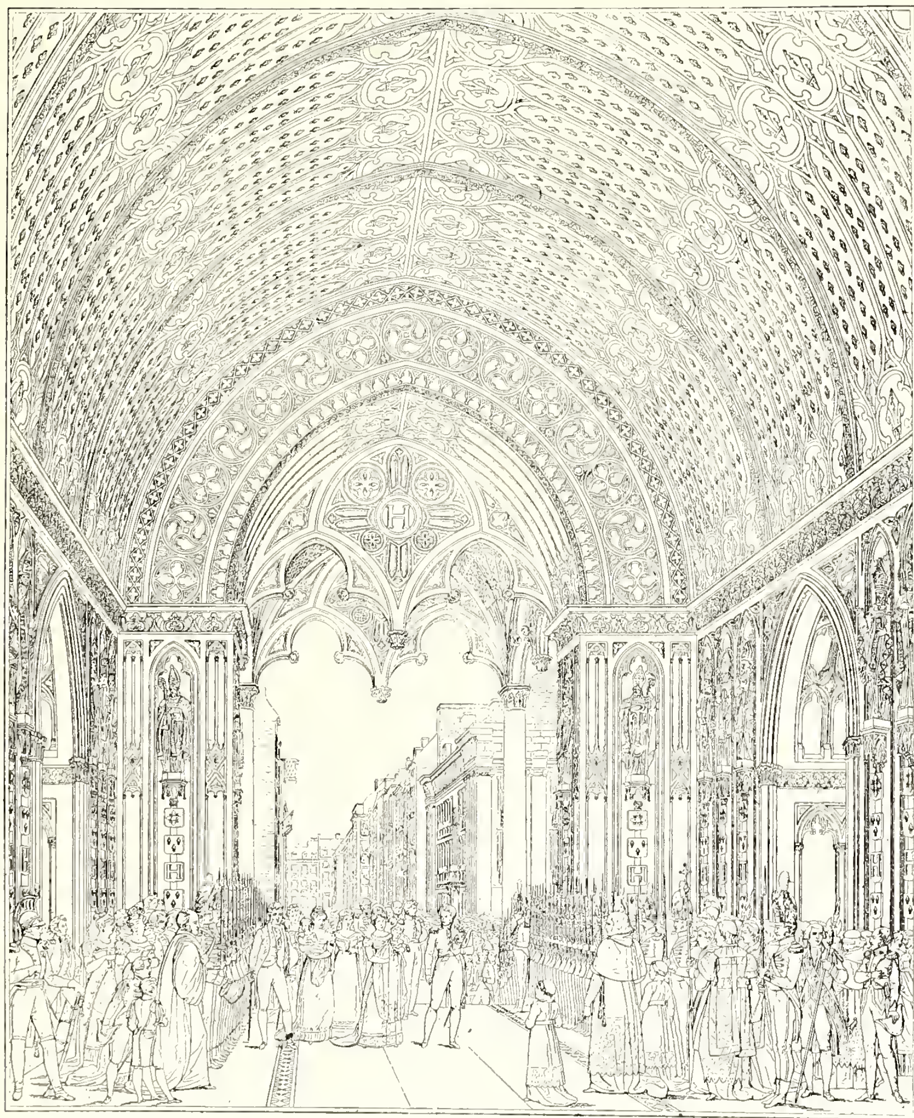
et une cause joyeuse coup sur coup, les funérailles du duc de Berry et le baptême du duc de Bordeaux. En vérité, pour la seconde de ces cérémonies, vous n'eussiez su distinguer très bien à première vue le baptême du duc de Bordeaux de celui du roi de Rome. A dix ans d'intervalle c'était, en l'honneur de deux dynasties si différentes, un pareil déploiement d'allégresse vraie et de préparatifs grandioses. Et cependant combien de détails singuliers les séparent l'une de l'autre ! Déjà le style nouveau se déclare qui va se poursuivre pendant un quart de siècle, et si Napoléon, tenant encore pour le paganisme, avait imposé à Notre-Dame un habillement grec, Hittorff et Lecointe ont, pour le petit duc de Bordeaux, imaginé un retour aux architectures nationales, un gothique de convention, qu'on sent empêché encore par les enseignements classiques et les anciennes idées. Ici la littérature parle, et le romantisme sort des théories écrites pour recevoir des applications tangibles. Ce qu'Hittorff montre dans la décoration de la basilique procède d'un mouvement intense d'opinion dont il se fait à son insu le metteur en œuvre. Il donne là les éléments de tout un art, de tout un bon genre, la phrase sur laquelle viendront broder les artistes et les artisans de la Restauration, du petit au grand. Car de même que l'étrusque de David était jadis descendu de la peinture jusqu'en la devanture des boutiques, l'ornementation des cafés ou la sculpture des meubles, de même le grand habillement gothique de Notre-Dame fournira tantôt l'expression typique dont les gens de métier feront leur profit en toutes choses.



GRAND HABIT DE COUR
AVEC LE MANTEAU ET LES *Barbes*.

Aujourd'hui que nos yeux se sont éduqués, les intentions d'Hittorff nous paraissent innocentes un peu et presque ridicules. L'idée de cette tente ogivale campée en avant du portail, les statues de Louis IX et de

Henri IV pareils aux rois des jeux de cartes, les draperies lourdes de l'intérieur cachant les piliers, les lampadaires, les écussons, tout con-



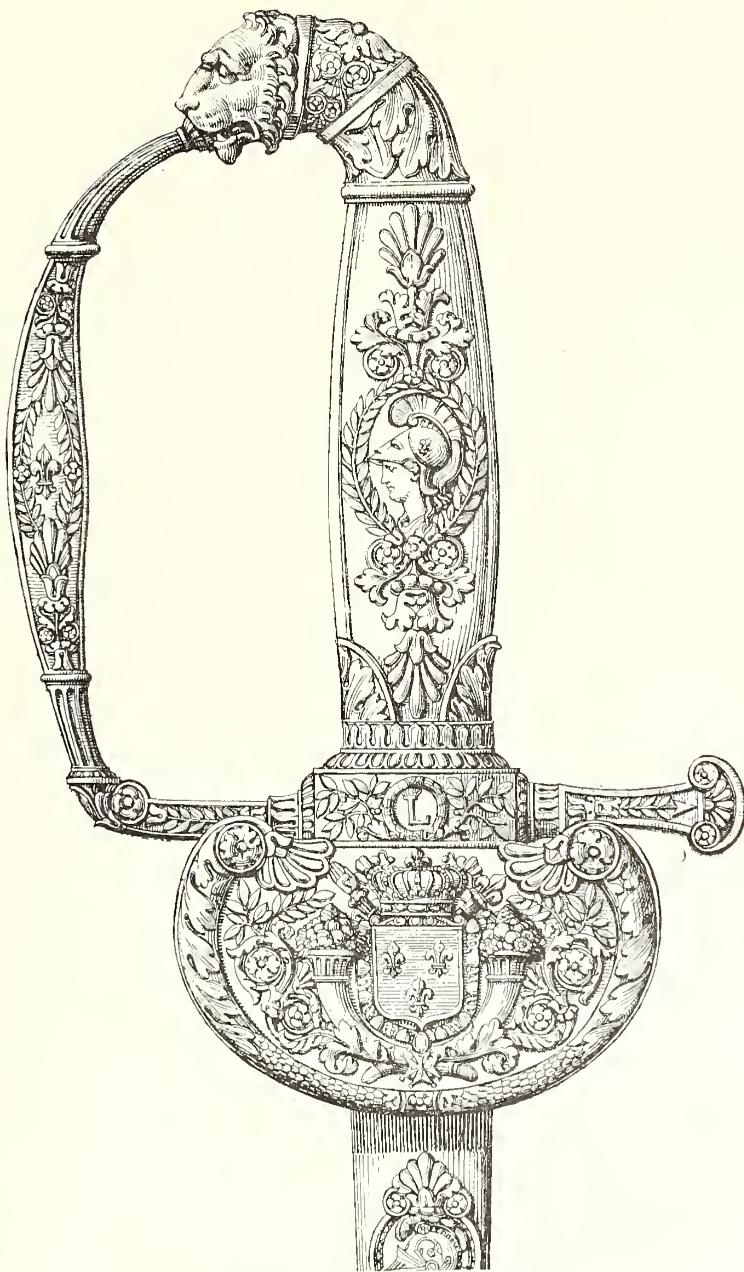
Baptême du duc de Bordeaux. — Entrée de la duchesse de Berry a Notre-Dame.
D'après Hittorff, Lecointe et Chasselat.

courait à faire de cette somptueuse toilette de la cathédrale la plus singulière et intempestive mascarade. Il fallait revenir au sacre de Napoléon pour affronter un comparable non-sens. Et cependant l'effet général ne

manquait ni de majesté, ni de troublante emphase. Même la cacophonie des uniformes civils et militaires mêlés, les dames en habit de cour, les suisses en justaucorps Henri IV, le roi assis sur son trône, le vieil archevêque perclus officiant au milieu des commandements militaires, les moindres épisodes de la cérémonie, fournirent aux esprits prévenus l'occasion de revivre le bon temps. Sincèrement, il ne manquait guère là que le roi Louis XIV et le cardinal de Noailles, mais ils manquaient absolument. Tristement, le roi et l'archevêque avaient été *portés* à leur poste de parade, et l'impression de tant de magnificence demeurait gênée par la constatation de la royauté douloureuse et podagre. Seules les femmes apportaient dans la solennité une note jeune de distinction et de grâce. Mme de Gontaut, gouvernante des enfants de France, tenait le petit prince, Mme la marquise de Foresta conduisait Mademoiselle, et, devant, marchait la duchesse de Berry accompagnée de la duchesse d'Angoulême, sa belle-sœur. Toutes sont d'Empire encore dans leurs atours serrés, leurs tailles courtes, leurs chérusques relevées ; à peine les saurait-on distinguer des princesses sœurs de Napoléon. Elles sont à leur arrivée reçues par le coadjuteur de l'archevêque, Mgr de Trajanopolis, et conduites dans la nef par le grand maître des cérémonies, au son des orgues, dans une haie de gardes du corps allant de l'entrée jusqu'à l'autel.

Le bruit passé, la cour de France reprit son train-train morne ; le vieux roi se fit acclamer aux courses du Champ de Mars dans sa calèche en coquille, attelée de chevaux blancs, Madame repleura ses chers disparus, et la duchesse de Berry, installée au Pavillon de Marsan, quitta son deuil et fit des voyages, fuyant le château et ses intrigues. Hélas ! sous cet apaisement d'apparence, mille complots se trament qui occupent les désœuvrés. Le comte d'Artois est représenté à son frère comme un héritier las d'attendre et fort pressé de jouir ; la duchesse d'Angoulême comme une ambitieuse contrariée dans ses vues. Alors c'est Mme du Cayla — le voudrait-on croire ? — la passion tardive du vieux roi, qui s'emploie à faire tomber ces insinuations malignes. Au fond, personne n'est content. Les irréconciliables ne pardonnent point

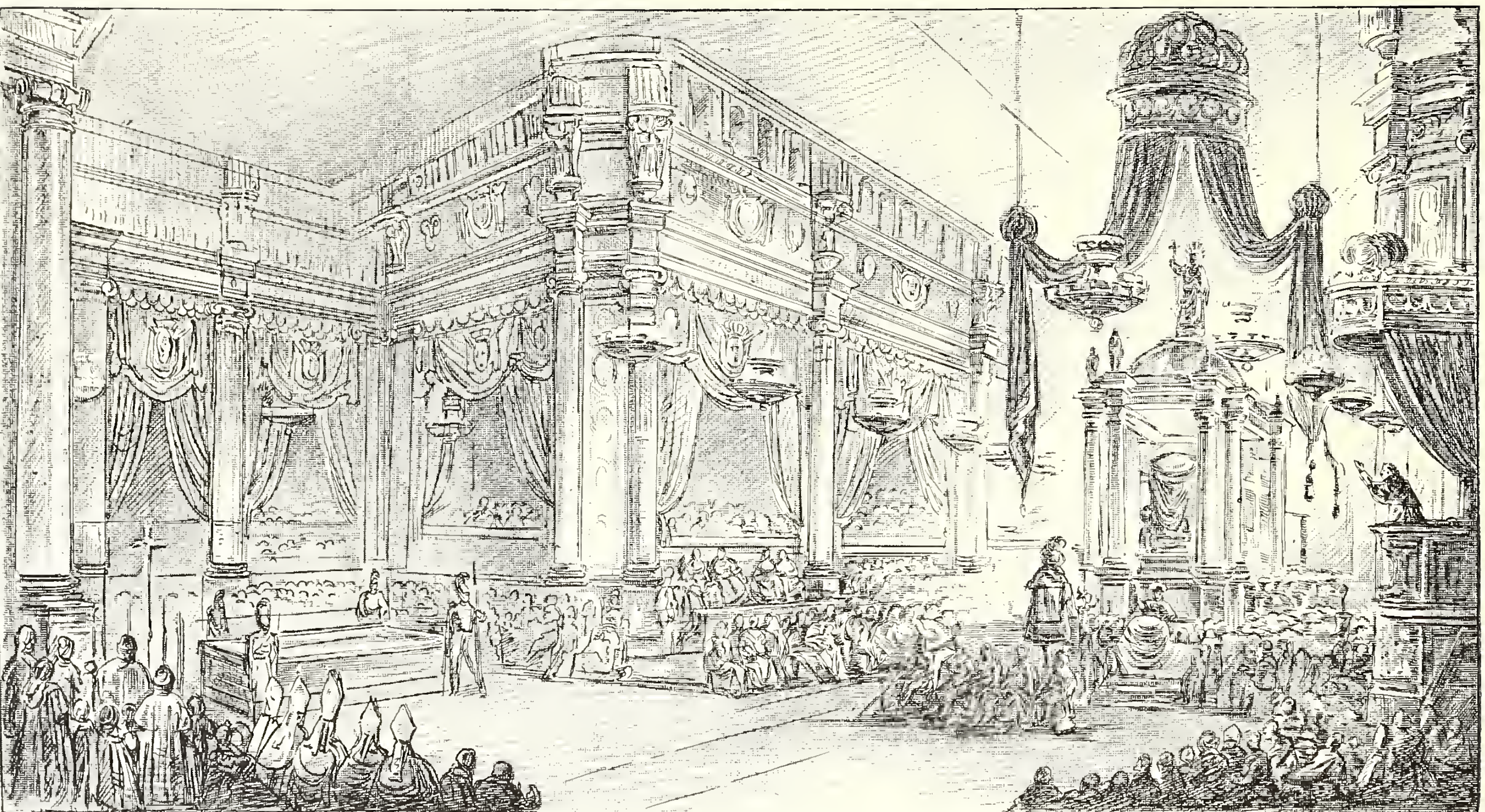
à Louis XVIII ses complaisances jacobines; les libéraux lui reprochent



Épée du Roi. D'après un dessin de Laffitte.

ses tendances rétrogrades. On vit dans une perpétuelle défiance dont les arts et la haute industrie souffrent plus que de tout au monde.

D'année en année, le grand luxe dérive de sa vraie place et passe à la société du second rang, celle des banquiers, des bourgeois riches. Lorsque M. de Rothschild, banquier allemand, donne sa grande fête de mars 1821, il fait plus pour les arts et l'industrie, en une seule fois, que la maison royale en deux ans. C'est pitié en honneur que les Menus Plaisirs ne sachent proposer que des renouvellements de tentures, quelque achat de Sèvres, ou la commande d'un carrosse, quand M. Laffitte ou M. Gros-Davillier occupent Jacob et Thomire presque exclusivement à leurs fantaisies. Est-ce donc que l'argent fasse à ce point faute? Non, pas tout à fait. Sa Majesté se désintéresse simplement de ces histoires, et les Beaux-Arts n'ont à ses yeux, tout compte fait, qu'une importance essentiellement relative. Trop vieux pour se refaire une opinion moderne, il en est resté aux colifichets de sa jeunesse, à la façon de nos messieurs âgés, lesquels n'admettent guère aujourd'hui d'autres chefs-d'œuvre que ceux de leur temps. Le bon prince a ses coquetteries, et s'il offre un portrait de lui sur une tabatière, il le choisit de préférence à l'époque de Mgr le comte de Provence. Ce qu'il heurte de nouveautés ne l'émeut pas; il acquiesce, il consent, il laisse ses gentilshommes, pour le moins aussi mal renseignés et souvent plus ignorants, tailler à leur guise. Alors il se produit de ces sottises : les tables royales s'encombrent de services pris au hasard, les appartements se remplissent de pièces cossues aux disgracieuses lignes, sur lesquelles sont brodées les armoiries de toutes les « bonnes villes » du royaume. Au contraire de son prédécesseur, qui n'abandonnait rien aux autres et ne s'en rapportait qu'à lui-même pour le choix des moindres objets, Louis XVIII affecte de n'approuver ni de ne blâmer rien. Il est resté le voltairien sceptique, désabusé, grand lanceur d'à quoi bon? sur le fait d'esthétique. Il y a eu un peintre, Raphaël; un roi, Henri IV; un poète, Corneille, que ni Gérard, ni lui-même Louis XVIII, ni Chateaubriand ou Népomucène Lemercier ne feront oublier jamais. De ce dernier, le roi admire fort la tragédie des *Templiers;* cette pièce a un acte superbe; l'acte, une scène magistrale; la scène, un seul bon vers...



Obsèques de Louis XVIII. Le catafalque et les tentures à Saint-Denis. Dessin de F. Courboin, d'après le croquis original de Hittorff.

Il personnifie admirablement cette génération qui a subi d'effroyables secousses, et dans sa promenade forcée à travers des peuples divers n'a guère eu loisir de rasseoir ses goûts. Sa finesse est cosmopolite, et partant incapable de diriger un mouvement national d'art ou de pensée. Il mourra dans le mirage d'une fin de vie à peu près tranquille, l'assurance d'avoir remis les traditions en place, réglé son compte à la Révolution et débarrassé la France d'un cauchemar. Sans doute il sourira quand le papier du Musée royal lui passera sous les yeux, avec la vignette dessinée par Laffitte où sa placide figure se voyait accolée à celle de François I[er], restaurateur des lettres, un François I[er] en toque avec une fraise de troubadour. Les flatteries de ce genre ne lui en imposaient pas. Peut-être même s'en gaussait-il dans le particulier, et n'est-ce point une adorable malice qui lui fit offrir un jour à Sosthène de La Rochefoucauld, un peu mêlé aux choses artistiques, je ne sais quelle branche d'olivier en crin plantée dans un vase d'albâtre? Sa connaissance du bibelot n'allait pas plus loin.

Il s'amusa longtemps d'une prophétie faite à son intention, où le devin lui prédisait longue vie et arrangeait l'année 1840 à sa façon. Talleyrand y mourait oublié, *pleuré de sa femme* et sans enfants. Louis XVIII présidait un conseil des ministres et tout gaillard dirigeait les affaires; le duc de Berry passait des revues; le duc de Nemours, fils du duc d'Orléans, était présenté à la cour le même jour que le fils du duc d'Albuféra; Suard était secrétaire perpétuel de l'Académie, et la session de 1839 se terminait avec sagesse. Même — et comprenez l'ironie! — les soieries de Lyon avaient repris tout leur éclat. Hélas! quand à dix ans de ces prédictions malignes, le vieux prince sentit la fin venir, il l'accepta sans murmure. Ce fut d'un mot qu'il la salua, comme faisaient les fanfarons du temps de sa jeunesse : il donna le soir, à l'ordre du château, les deux noms de ville qui, réunis, présentaient un sens indiscutable : *Givet-Saint-Denis*. En fait il allait à Saint-Denis, et comme il s'était affublé d'un vêtement guerrier, il fit face, et ne se rendit qu'à la certitude de n'en pouvoir échapper, sinon par un miracle.

L'histoire s'écrit de contresens. Tandis que le soldat mort sur le rocher de Sainte-Hélène réunissait à grand'peine un maigre piquet de fusiliers anglais autour de son cercueil, le roi de France impotent, et si peu guerrier que jamais autre ne le fut moins, disparut dans la pompe martiale d'un héros. La cour voulut que le mirage fût après ce qu'il avait été pendant, et que l'idée traditionnelle persistât d'un prince bon, brave, fort à la guerre. Peut-être ces conceptions archéologiques détonaient-elles en la circonstance, et marquaient plus de féauté que de tact; mais la lettre du cérémonial était fort précise et presque impossible à tourner. On se contenta de moderniser l'appareil en omettant la fameuse effigie autrefois exposée sur la bière en manteau royal, sceptre à la main et couronne en tête. La veillée du corps eut lieu suivant le rite habituel dans la chambre mortuaire transformée en chapelle ardente par Hittorff : les maréchaux, les pairs, les grands officiers assis auprès du lit funèbre, les hérauts d'armes en dalmatique veillant debout, des prêtres officiant sans cesse sur un autel dressé au fond de la pièce. Puis le public fut admis à passer devant le roi en deçà de la barrière, sous la surveillance de deux huissiers tenant des masses et défendant l'entrée de l'enceinte réservée. Aux portes, des suisses, tête nue, hallebardes en main, dirigeaient les visiteurs. Les deux ordonnateurs, MM. de Dreux-Brezé et de La Rochefoucauld, avaient simplement repris l'ordonnance des funérailles de Louis XV, à faute d'autres plus rapprochées; depuis cinquante ans, Louis XVIII était le premier roi de France mourant dans son lit, de mort paisible. Alors ils avaient recherché, à travers les anciens formulaires, le détail menu des moindres circonstances, sans en rien passer, afin de préciser davantage la définitive restauration de la maison royale. L'installation de la chambre, la partie décorative de la mise en scène, l'ornementation de Notre-Dame et de Saint-Denis, même le dessin de certains costumes spéciaux, du trophée d'armes, du char funèbre avaient été résolus en conseil, et imposés à l'architecte dans leurs lignes principales. Au milieu de la nef de Saint-Denis un catafalque fut dressé, soutenu par des colonnettes et flanqué d'énormes lampadaires. On

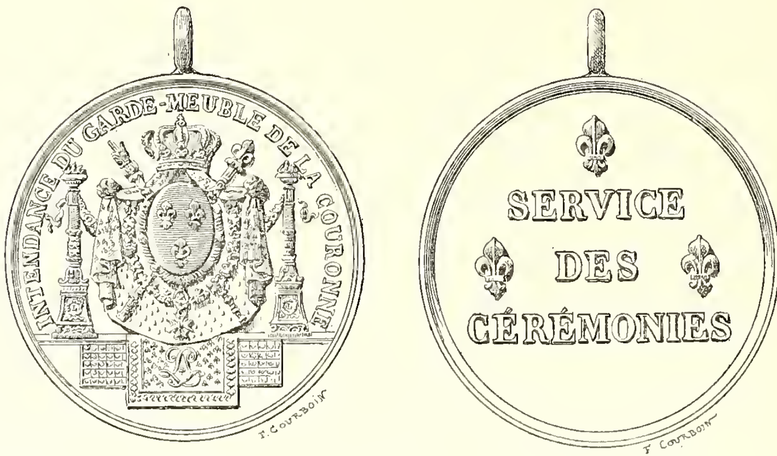
disposa entre les piliers plusieurs estrades drapées de velours noir brodé d'argent où les assistants devaient prendre place, tandis que les grands officiers de la couronne se viendraient grouper autour du corps.

La marche du cortège produisit une impression incomparable de grandeur, et de solennité naïve. Le trophée d'armes, porté par un héraut, avait, suspendus à sa hampe, le heaume emplumé, la cuirasse, les brassarts, les gantelets de fer; ce fut dans le peuple un succès de curiosité, et le Parisien badaud s'amusa de cette résurrection qui lui rappelait M. de Marlborough. Qui tenait la bannière, l'oriflamme on disait? Le prince de Bénévent, un boiteux aussi, un ancien évêque, un petit masque vilain, presque un intrus dans ce lieu où venaient d'être rapportés Louis XVI et Marie-Antoinette. Pendant la cérémonie, au moment de la descente de la bière dans le caveau, le héraut d'armes appela par leur nom chacun des grands officiers de la couronne, en leur commandant d'apporter une pièce de l'armure. L'un après l'autre, ils allaient chercher leur part du trophée qu'ils descendaient ensuite dans le tombeau, les uns très cassés, les autres, maréchaux de l'Empire nés pour de meilleures histoires et si étonnés du rôle! Puis, dans le profond silence qui suivit, le héraut cria la formule antique : Le roi est mort! Vive S. M. Charles X! Mirages toujours, illusions très décevantes parmi la candeur de certains et les malignités sceptiques de la plupart!

Alors on eut le deuil de cour, très rigoureux durant les huit premiers mois, imposant aux officiers le crêpe au bras et à l'épée, aux civils l'habit noir, les boucles bronzées, les bas de laine ; aux dames, la robe de lainage, les fichus de crêpe. Pour la révérence du 4 octobre 1824, la parure féminine comportait la mante et le voile de 3, 5, 7 aunes suivant le rang hiérarchique. Les voitures peintes de couleur sombre étaient drapées de noir, et les armoiries disparaissaient aux portières.

Longtemps on affecta l'extrême rigueur ; dans les théâtres il n'était de spectateurs que vêtus d'habits violets ou de robes pleureuses. A la représentation donnée à l'Opéra pour les victimes d'un bazar incendié,

les jeunes filles seules portaient des toilettes blanches, façon jolie de noter son deuil patriotique. Ce ne fut que vers le milieu de février 1825 qu'on se relâcha un peu. Il y eut en ce temps cercle à la cour, où les dames se montrèrent en manteaux de reps gris clair brodés de soie violette d'un goût exquis. On attendait le Sacre pour revenir franchement aux coquetteries passées, et toute une partie des artistes de la toilette en eussent pour bien peu illuminé de joie.



CHAPITRE II

FOLIES DE COUR



CHAPITRE II

FOLIES DE COUR

I

Charles X est un roi plus seyant ; il est svelte, il monte à cheval d'une supérieure allure, il est, dans la force du terme, le gentilhomme de distinction, souriant, léger et galantin. Il a pour les sports la passion d'un seigneur anglais, et pour la représentation la fougue d'un homme très jeune. Extérieurement, quelque chose de bien moderne achève d'accentuer la différence entre lui et son frère défunt. De bonne justice, il manque des solides qualités de l'autre ; mais la société fait-elle si grand cas des princes bénédictins? Le voici lancé à travers les hasards, heureux, un peu tard peut-être, mais naïvement, follement heureux. Il entend bien que les choses passent aussitôt du grave au gai, et que la maison triste ait enfin des heures joyeuses. Villemain, courtisan de race, dit de lui cette sottise : « Charles X, c'est deux fois Charles V ! » Oh ! l'addition était au moins risquée, et la preuve ne s'en fût point aisément faite ; mais lui s'en contenta et s'en empara. Il adorait ces jeux d'esprit dont il s'était fait une spécialité, car le meilleur de sa popularité venait de certains calembours jetés à propos dans les foules. Le seul tort de

ces mots historiques est de ne signifier rien, celui de Villemain pas plus que les autres.

Sur le point qui nous tient au cœur, Charles X n'a même pas le côté bonhomme et curieusement désabusé de son frère. Il est, non pas un amoureux d'art, mais un chercheur de clinquant, un seigneur fort ordinaire, incapable d'une idée ou d'un goût. Sa belle-fille de Berry s'amuse assez de ses opinions drôles, et Mgr le duc d'Orléans aurait de quoi lancer une de ses phrases à l'emporte-pièce sur ce très crédule protecteur des lettres et des arts français. Lui ne voyait pas ; en présence d'un chef-d'œuvre, il avait de ces regards anxieux, qui guettent une opinion dans l'entourage, et son criterium en esthétique eût fait défaillir un connaisseur. Malgré tout, il se fût bien gardé d'avouer sa misère. Fort imbu de sa mission divine, il ne jugeait pas qu'un roi de France et de Navarre dût, sur une matière quelconque, admettre la supériorité de ses sujets; il en était de ceci comme de la médecine qu'il pouvait exercer sur les scrofuleux par la seule raison de porter « la couronne la plus belle au monde après celle des élus ».

Ce n'est donc guère par le luxe grandiose des palais, la réalisation d'œuvres magnifiques, la majesté des architectures que va briller ce court règne de cinq ans. En revanche, il y aura dans les résidences royales les écuries les mieux tenues, les chenils les plus soignés, l'équipage de chasse le plus merveilleux qu'on eût vu depuis longtemps. Le roi peut s'égarer sur un Raphaël, il ne se trompera ni sur la foulée d'une brehaigne ou la fausse voie d'un dix-cors jeunement. A cheval, vous le diriez un de ces horsemen anglais, plantés sur leur bête comme un piquet très raide, et par la veste qu'il a endossée vous sauriez de suite le poil qui se chasse. Ses préoccupations les plus graves sont de pareilles futilités. Et puis, qu'il ne ressemble point à Buonaparte surtout, ni en forêt, ni sur son trône, ni dans la cérémonie du Sacre qui se prépare à Reims! Une question se présente à ce propos qui met sens dessus dessous son amour de l'étiquette. Charles X sera-t-il couronné par l'évêque, celui-ci debout, lui, le roi, agenouillé et lui faisant révérence? Plusieurs bons esprits estiment ceci indigne de la souveraineté, Sosthène de La Rochefou-



Un voyage en poste. D'après un tableau de Swebach.

cauld entre autres, grand régulateur de préséances, et metteur en scène des pompes royales. Le prince au contraire, se placera-t-il de ses propres mains la couronne au front? Assurément la volonté en eût été meilleure, mais ce serait copier Buonaparte, et vous imaginez l'horreur! Alors on choisit un biais, le plus inattendu peut-être de tous ceux qui s'offraient dans l'occurrence. Le roi viendra à la cérémonie avec la couronne sur la tête, et c'est Hyppolite, le coiffeur de la cour, qui l'aura placée...

Nous comprenons mal aujourd'hui la fièvre qui s'empara tout à coup du grand monde, quand on apprit la date du Sacre, fixé au 29 mai 1825. En ces temps de romantisme naissant, le grand déplacement de la cour à travers les plaines de Champagne s'auréolait de mirages où s'agitaient confusément les légendes de Jeanne la Pucelle, les souvenirs de Louis XVI, mêlés à la pensée plus moderne d'une escapade fort galante et peu habituelle. L'enthousiasme s'augmentait de tant de préparatifs annoncés par les gazettes, la description des magnificences imaginées par Hittorff dans la cathédrale, l'arrivée des étrangers, le récent débarquement du duc de Northumberland amenant à sa suite sa livrée de gala et pour plus de 3 millions de vaisselle d'argent et d'or. Déjà on a pu admirer chez d'Aldringen, carrossier de la cour, la voiture du Sacre, dessinée par Percier, menuisée par Ots et toute décorée de bronzes de Denière, de peintures de Delorme et de broderies de Delalande. Les draperies de l'intérieur, cramoisi et or, ont été reprises trois fois, et trois fois refusées. Et puis les couturiers offrent aux dames une attraction supérieure encore, celle des toilettes de cour exposées en des vitrines spéciales, lesquelles se montrent à la façon de reliques, en écartant un voile, et qui feront là-bas le plus délicieux encadrement aux uniformes et aux habits chamarrés des princes.

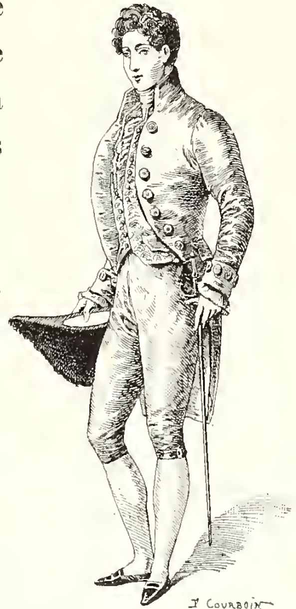
On se monte, on se grise; on a été si longtemps privé de ces choses! Les plus avisés estiment à 60,000 personnes le nombre des pèlerins qui partent pour Reims. Alors on commande des voitures très vastes où l'on aura facilité de dormir, si les logis convenables viennent à manquer. Un entrepreneur de postes offre aux plus modestes le transport, l'hôtel, les repas et trois jours à passer moyennant cinquante

louis. Bientôt la route s'encombre de véhicules sempiternels, de tous modules, comme les avenues de Longchamp, le jeudi saint. Les relais ne sont point toujours servis à souhait, les chevaux fatigués font la course plus longue, mais on est si gai, on chante si bien, même en des calèches graves, on a tant envie de conquérir la joie! Deux carrosses sont remarqués parmi les autres ; un tout petit, affreusement secoué dans les ornières, lancé à franc étrier, emporte M. Victor Hugo le poète ; un plus grand, meilleur d'aspect, entraîne M. Gérard, le peintre, qui fera quelque jour un pendant au célèbre tableau de David. Enfin ce sont des cavaliers, de petits soldats, des marchands voiturant eux-mêmes leur étalage en des carrioles, leur fourniture de cocardes fleurdelisées, de médailles, de drapeaux peints en jaune ; les cinquante coiffeurs commandés par la cour, les brodeurs, les couturiers nécessaires aux dernières retouches. Inexprimable cohue faite de tous les mondes, exode de l'aristocratie et du peuple dans la poussière et les boues, avec de moment à autre l'équipage d'un seigneur forçant les cloqueteux à se ranger aux fossés, et passant au milieu d'un étourdissant galop, dans un nuage de poudre grise, à la façon d'un dieu courant sur les nuées.

Pourtant, en dépit de ce bruit, la fête n'eut point à Reims l'éclat de nos réjouissances fin de siècle. M. d'Haussonville, qui y fut, n'a point de honte à l'avouer ; les chemins de fer manquaient de trop. Tant de voitures n'ont amené qu'une foule relativement clairsemée, « chétive » au prix de nos grands prix ou de nos kermesses parisiennes. Cet aveu d'un témoin oculaire, peu exalté et très sincère, contrarie les récits enthousiastes écrits sur le coup par des historiographes gagés. M. d'Haussonville raille. Il s'est revêtu d'un uniforme, encore qu'il n'y eut aucun droit ; il a suivi le marquis de Clermont-Tonnerre, et s'est amusé à parader au rang des officiers de carrière. Ce qui lui reste d'impressions générales note le côté théâtral un peu de ces histoires, et souvent les précautions mal prises par des ordonnateurs inhabiles. Dès les six heures du matin, les plus titrées merveilleuses, décolletées, vêtues de robes claires, faisaient queue à la porte de la basi-

lique, attendant l'ouverture. Et sur un ordre, l'entrée ayant été décidée, ç'avait été la rude bataille des dernières venues poussant les premières, une bousculade sotte, comparable à celles des spectateurs forçant le contrôle d'une représentation gratuite. Cela n'était en vérité ni de bon genre ni de dignité.

Une fois les tribunes remplies, les moindres places occupées, on eut l'illusion d'un acte d'opéra. Le roi, en robe de chambre de satin blanc, coiffé d'une toque ornée de diamants et de plumes, s'avançait au milieu de la nef, à pas comptés, infiniment digne, suivi des princes du sang et de toute sa maison officielle. Gérard a peint la scène principale de la cérémonie, l'apothéose finale, que tout le monde a pu voir à Versailles. C'est très exactement la mise en scène du Sacre de Napoléon, sauf que l'impératrice y est remplacée par le duc d'Angoulême, et la cour de femmes par de vieux fonctionnaires : la différence en est fort sensible.



Habit habillé.

Dans toute cette journée le rôle des dames fut du second rang ; on ne les avait admises qu'en qualité de spectatrices, et encore devaient-elles tenir en main la pancarte argentée, découpée en forme d'écusson, où le capitaine de service leur assignait une heure fixe et une tribune spéciale. Une autre réunion d'elles toutes fut annoncée pour quatre heures ; elles y reçurent en entrant une rose artificielle, une boîte cartonnée or avec une médaille du roi, et des pastilles de chocolat représentant les diverses phases de la cérémonie. Entre temps, des fêtes particulières avaient eu lieu : le dîner du roi dans une salle construite exprès, et où les princesses seules avaient assisté, du haut d'une tribune en façon de chaire. Puis on eut le toucher des écrouelles, la réception des chevaliers du Saint-Esprit et de Saint-Michel, que M. d'Haussonville ne peut s'empêcher de trouver abominablement gothique et vieille. Quel non-sens plus singulier que ces soldats à favoris, très mal au cou-

rant des génuflexions obligées et des signes de croix, qui se trompaient de moment pour se relever ou pour s'asseoir, et si empruntés dans leurs manteaux du temps d'Henri III ! Quant au reste, on s'accorde à louer l'extraordinaire magnificence déployée par Hittorff, le bel effet des tentures de laine et soie, et les étoffes de Lyon jaune et or drapant la nef ; on vante la splendeur du carrosse royal, l'équipage du duc d'Orléans, celui du duc de Bourbon, la richesse du banquet, dont la salle, accommodée à la gothique, resplendit de lustres, de dorures et de tableaux représentant les rois de France. Mais jamais le livre ne parut qui devait redire ces merveilles. Commencé par Hittorff, gravé fort lentement — M. Henriquel-Dupont, mort récemment, en avait taillé quelques planches — il n'était point terminé encore à la Révolution de 1830. Les exemplaires s'en retrouvent inachevés, et depuis ils n'ont intéressé personne.

Les muses ont un peu grossi l'enthousiasme du retour à Paris ; M. d'Haussonville encore nous en donne la sensation vraie. Jusqu'aux barrières, la chevauchée romantique du roi de France n'a guère éveillé que la curiosité naïve de ses peuples. Même quand le général baron Lejeune, excellent homme et fort aimable artiste, s'avise de représenter la place du Trône encombrée de monde, le carrosse entouré, les chapeaux jetés en l'air, il exagère énormément. Ce fut au défilé des boulevards tout au plus que commencèrent les manifestations sincères. Des fenêtres avaient été louées jusqu'à 200 francs l'une, et toutes regorgeaient de spectateurs penchés au dehors et jouant une mimique de bonne franchise. La foule tient la chaussée, et une claque habilement triée saisit les moindres épisodes pour les faire valoir. On crie beaucoup, on empêche les carrosses d'aller, on cherche à toucher le roi. Les Parisiens ont besoin de ces spectacles, ils en vivent plus que de pain. A peu de cas près on les eût pensés royalistes dans les moelles, définitivement acquis aux Bourbons, et incapables de retour. Or ce n'était guère le terme juste. Ce qui les entraînait dans l'instant s'exprimerait assez difficilement ; il y avait le côté scénique, la procession pareille à une figuration de tragédie lyrique bien réglée, la musique, les soldats, le « grand tam-

tam ». On eût stupéfait Charles X, si dans le calme des Tuileries succédant aux brouhahas, quelqu'un lui fût venu conseiller respectueusement de prendre garde. Une dynastie ainsi saluée et acclamée a signé son bail séculaire; on a le droit de tout espérer des bons Français.



Dîner du sacre a Reims. (Fragment) d'après Chasselat.

Envolées les tristesses et les craintes! Henri IV lui-même n'avait pas connu ces extases...

Longtemps les lendemains s'en continuèrent. La ville de Paris donna un banquet et un bal, et, dans le banquet, figura le fameux service de Sèvres d'un million, dont quelques rares épaves apparaissent de temps à autre chez les marchands de curiosités et de vieilleries, avec leurs filets d'or et les armes de la ville peintes au centre. Un peu plus tard, en juin, le marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre,

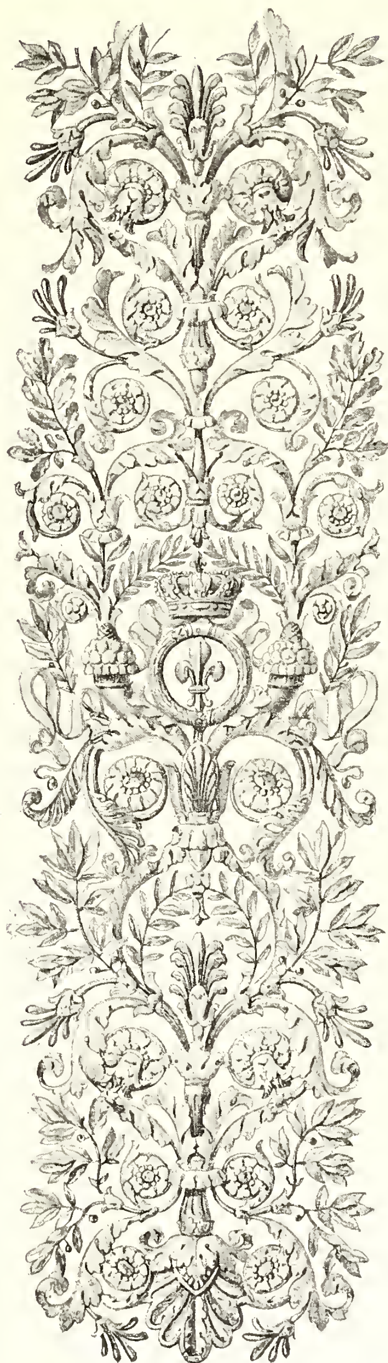
recommença en l'honneur du roi la fête militaire imaginée par Berthier en 1801. Tous les salons de l'hôtel, tendus d'étoffe blanche, décorés de trophées d'armes ; le jardin transformé en camp, illuminé à jour ; les gazons couverts de tapis à cause de la rosée, et les arbres chargés de drapeaux blancs. Chose rare ! Les salles de jeux furent désertées, et les dames eurent la très agréable surprise de ne point manquer de cavaliers pour le bal. Ensuite on fut reçu chez le ministre de l'intérieur, où l'architecte Joly avait inventé et réalisé des féeries ; huit salons nouveaux, plus de quatre mille bougies répercutées dans les glaces, les bosquets du parc éclairés sans qu'on vît les lumières, à la façon de fontaines lumineuses. On fut également chez l'ambassadeur de Russie, Pozzo di Borgo ; chez le duc de Northumberland, où l'on eut loisir de s'extasier sur le luxe royal des services, et la perfection inhabituelle des livrées.

Au ministère de la marine, la duchesse de Berry fit sensation, dans sa toilette claire garnie de cerises, et sous sa pimpante coiffure aussi de cerises et de diamants entrelacés. Quand vint l'heure du souper, soixante très ravissantes personnes se servirent entre elles, et se firent les honneurs de mille friandises « bâties » par Carême ; vaisseaux de nougat, ancres de biscuit, bouées en sorbets. En honneur, la cour se déridait tout à coup, et grâce à ces choses, le bourgeois récalcitrant eût volontiers laissé tomber ses défiances. On le vit bien à l'Opéra le 10 juin, quand la famille royale apparut dans sa loge ; ce ne furent pas seulement les belles dames ni les merveilleux qui se levèrent, mais sous le lustre beaucoup de moindres gens, visiblement ralliés et qui, dédaignant les usages, se mirent à battre des mains.

Strictement, avec l'étiquette recherchée, les grands ou les petits *vermeils*, les cercles à la cour, les jeux du roi, les déplacements à Saint-Cloud, surtout les grandes chasses, on se pouvait leurrer de ressusciter le Versailles hautain du précédent siècle. Le malheur fut qu'on ne s'en tint pas aux parades, mais que, de proche en proche, on s'autorisa de la détente pour oser mieux. La canaille a du bon ! s'exclamait la belle aristocrate d'une pitoyable caricature, en s'emparant d'un sac

d'écus, sa quote-part dans le milliard aux émigrés. La tendance est grossie, malignement exagérée sans doute; mais sous le langage retenu des gens de cour, on démêle très bien la constatation joyeuse d'une reprise, l'assurance de pouvoir tout en ce moment. Alors la haute société se cloître, se compte, évite les promiscuités; elle affecte de ne connaître pas le beau monde; elle circonvient le roi et le confisque à son profit. Lui n'est point ennemi du nouvel état; il se croit populaire pour quelques paroles gentilles données aux petites gens, mais il a le mépris très certain des nouveautés et des progrès récents. Il s'astreint à son métier de roi, il honore de commandes les arts et l'industrie, il a reçu des siens l'habitude de ne compter guère; c'est le maximum auquel il est tenu. Pour le reste il entend n'agir qu'à son caprice, son *bon plaisir* dont les protocoles ont si joliment dénaturé le sens.

Son luxe a le côté superficiel ensemble et sévère dont les frivoles se piquent volontiers. Il lui importe peu que la maison royale donne le ton et fixe les goûts généraux, l'essentiel est d'avoir un superflu très cher. Un roi de France a mieux à penser que de diriger l'esthétique : Charles X ne dira pas comme Napoléon : « Je veux ceci ou cela, tel ou tel objet et de telle



BRODERIE DE L'HABIT DU GRAND-MAITRE.
Dessin original de Laffitte.

forme, » ceci dénote l'extraction bourgeoise et la hauteur parvenue. Le roi a pour le suppléer dans ces besognes quantité d'officiers chargés de penser pour lui, et qui ne pensent point toujours très bien. Il s'ensuit que le grand vermeil de la table n'est pas d'une ordonnance impeccable, et que les aménagements intérieurs du palais trahissent d'étourdissantes bévues. Bien peu de particuliers aisés consentiraient à meubler leurs maisons des modèles incongrus admis par l'Intendance de la cour. Seulement on ne trouverait rien à reprendre aux subtilités, j'oserais dire aux chinoiseries du service ; le roi a derrière lui toute une troupe de grands officiers rangés, classés, celui-ci offrant un plat, celui-là un autre, tel goûtant les vins, tel passant le café ; il mange comme un prêtre dit la messe, avec un rite très pointilleux, une liturgie parfaitement sûre. Il se sent acteur un peu et surveillé par les yeux braqués sur lui du haut des galeries ; il n'ose aucun geste imprévu. Les princes, mangeassent-ils dans des faïences paysannes, se doivent reconnaître à leurs façons ; c'est la seule politesse qu'ils daignent !

On avait plaisir de revenir aux anciens errements, quand le moindre mouvement du roi obligeait cent officiers à courir pour lui faire des grâces. Et puis on étendait les dépenses superflues ; chaque soirée plusieurs tables étaient dressées aux Tuileries, ayant chacune ses hiérarchies, ses formulaires particuliers, ses officiers de bouche et ses cuisines. L'économie stricte apportée par Duroc dans la maison impériale avait été remplacée par le gaspillage oiseux et sans gloire, parce que de ces luxes rien ne restait. Chateaubriand dit à ce propos cette chose osée : « Sous Messieurs les gentilshommes de la chambre et les officiers de la garde-robe, tout reprenait un air de domesticité. » Avec Napoléon ç'avait été l'économie propre, la décence et la bonne tenue d'une caserne surveillée.

Charles X multiplie les jeux du roi, sorte de raout intime où l'on reçoit sur invitation les dignitaires et les dames présentées. Les salles préparées sont d'ordinaire la galerie de Diane, la Chambre du Conseil, la salle du Trône et le salon de la Paix. Vers les neuf

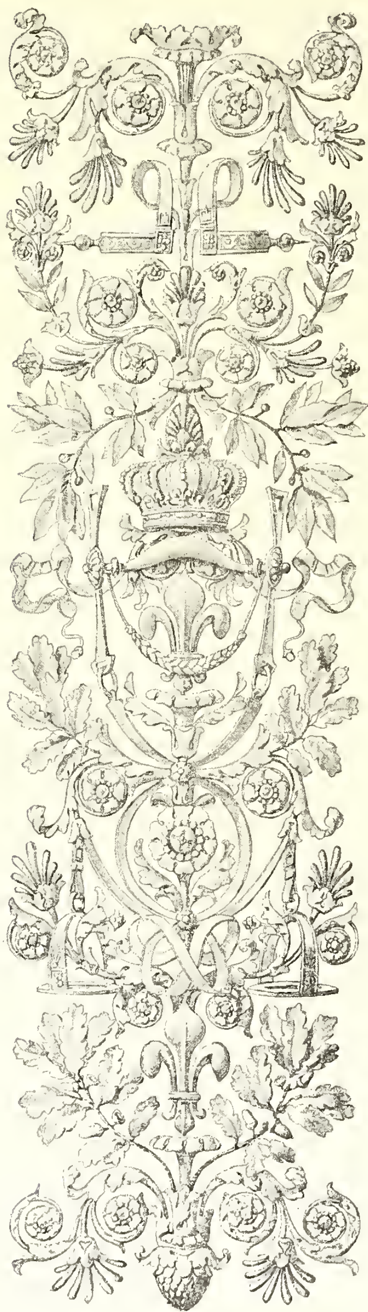
heures, après l'Ordre, tous les invités étant réunis dans une des pièces, le roi sort de ses appartements particuliers, suivi de ses gentilshommes et de sa famille ; chaque prince ou princesse a ses *honneurs* pour accompagner, c'est dire les officiers ou les dames de service auprès de leur personne. Le roi parcourt alors les chambres où ont été disposées de petites tables séparées ayant toutes leurs jetons, leurs cartes et deux candélabres à cinq lumières. Pendant près d'une heure que la promenade se poursuit, Charles X adresse la parole aux personnes rencontrées sur son passage, sans dire rien jamais de bonhomme ni de familier, comme faisait l'Empereur. Lorsqu'il s'assied enfin, il invite à son jeu trois ou quatre dignitaires français ou étrangers auparavant désignés par lui et prévenus d'avance. Sa table est le plus souvent au Salon de la Paix, ainsi nommé d'une statue d'argent placée sur un socle, et qui est le Janus de cette cour pacifique. Le dauphin, Mme d'Angoulême et la duchesse du Berry vont alors présider le jeu dans les autres salles. L'usage veut toutefois que près du roi une seule table soit occupée ; on fait cercle autour de lui dans le plus respectueux silence. Ailleurs on a plus de liberté, surtout dans le coin joyeux de la duchesse de Berry, elle fort joueuse, plaisantant sa chance et réclamant des conseils à tout le monde ; de là partent les seuls rires entendus dans la soirée et encore ne franchissent-ils guère le seuil.



Costume de cour, vers 1825.

Un romantique de 1829 assurait que ce jeu du roi avait un parfum sépulcral d'un genre particulier et donnait l'idée d'un chapitre de fantômes. Le fait est que ces dames en robes claires, immobiles, que ces hommes vêtus d'étoffes sombres, éclairés de bougies pâles, ne soufflant mot, eussent difficilement réjoui l'âme simple peu au courant des intrigues et des bassesses courtisanes. Et tout ce grand monde avait l'extrême énergie de ne point bâiller durant trois longues heures

énervantes, et l'énergie plus grande encore de n'y vouloir manquer. Les filles de l'aristocratie, une fois l'âge passé du mariage, mettaient une insistance inattendue à pénétrer là sous le patronage d'une dame ayant droit à présentation. Une fois admises, les voici *damées*, et elles jouissent du privilège de regarder toute une veillée beaucoup de maréchaux et de vieux seigneurs jeter des cartes sur le tapis vert. Une d'entre elles inspira tant de compassion à un compagnon d'ennui qu'il l'épousa dans l'année. Aussi, disaient les malignités, ne bâille pas qui voudrait au château! Il y a rue de la Chaussée-d'Antin bon nombre de puissants financiers qui n'ont su en forcer les portes...



Broderie de l'habit de grand écuyer.
Dessin original de Laffitte.

Une distraction plus rare aux Tuileries, c'est le spectacle sur le théâtre de la cour, seulement le roi n'en goûte que médiocrement les gênes. Mais on y trouve de temps à autre l'occasion de grouper les fidèles, encore que la salle ne les pouvant contenir tous en une fois, on a sujet de redouter les froissements et les jalousies. Ici le ton mondain a toute son absolue rigueur. Les cartes personnelles envoyées aux dames fixent l'uniforme obligé, suivant la place. La parure officielle est de deux sortes : habit de cour, manteau à traîne, barbes à la coiffure pour les loges, le balcon et le parterre ; habit de grande soirée pour les deuxièmes et troisièmes loges et

pour ces loges rôties du rez-de-chaussée d'où l'on voit tout si bien sans être vue soi-même. A l'entrée chaque dame reçoit un programme imprimé par Didot sur vélin, enclos dans une couverture historiée, et des aides de camp conduisent les arrivantes à leur fauteuil. Quand



Les gardes de la porte. D'après Chasselat.

le roi paraît dans sa loge du fond, face à la scène, l'assistance entière se lève, et les personnes du parterre se retournent pour le saluer. Alors le spectacle commence, le plus souvent d'un vaudeville à la mode, emprunté au théâtre de Madame, d'un acte d'opéra-comique, et d'un ballet. Les entr'actes fort courts permettent aux laquais de passer les rafraîchissements, et aux conversations de s'ébrouer timidement dans le demi-silence. En dépit de l'étiquette, des toilettes, de la décoration chaude, la représentation garde une impression de gêne et de con-

trainte ; on n'applaudit pas, on n'ose rien, on se communique à peine ses remarques, on n'a point le méchant goût de rire.

Un de ces galas resta le modèle du genre ; ce fut en février 1829, au beau temps des fêtes revenues, quand Mme la duchesse de Berry avait fini par secouer les torpeurs. L'honneur en était fait au duc de Wurtemberg et au marquis de Bade, et la cour de France y fut vraiment une cour magnifique. Les diamants jetaient en tous endroits un tel feu d'artifice, on y voyait, dit un gazetier, tant de constellations que le vieux roi, peu enclin aux facéties, fit cependant le geste de se cacher les yeux. Il était arrivé des premiers dans la loge royale toute drapée de velours rouge et de crépines d'or, ayant à ses côtés le Dauphin son fils en uniforme de maréchal, la Dauphine dans sa robe de cour en velours ponceau, garnie de trois bandes de martre. boa pareil, toque blanche à plumes d'autruche, barbes, mantille, et *jabots* ou mancherons de blonde claire. Madame — c'est à cette heure la duchesse de Berry — s'assied de l'autre côté du roi ; elle est de même toilette que sa belle-sœur, sauf que son boa est plus clair, et que sa coiffure toute de diamants et de perles tombe en V sur le front, à la Marie-Stuart. On est à un mois à peine du fameux quadrille préparé par elle, où l'on aura volonté de ressusciter pour de bon la cour de la reine d'Ecosse ; cette parure est comme un avant-goût de ce qu'on dit des coquetteries et des restitutions projetées. En arrière des princesses, Mme la duchesse de Reggio, dame d'honneur, arbore un pimpant béret de velours noir et le costume de même couleur que ceux de la Dauphine et de Madame.



Spectacle a la cour en 1829.
Robe de Mme Mulot.

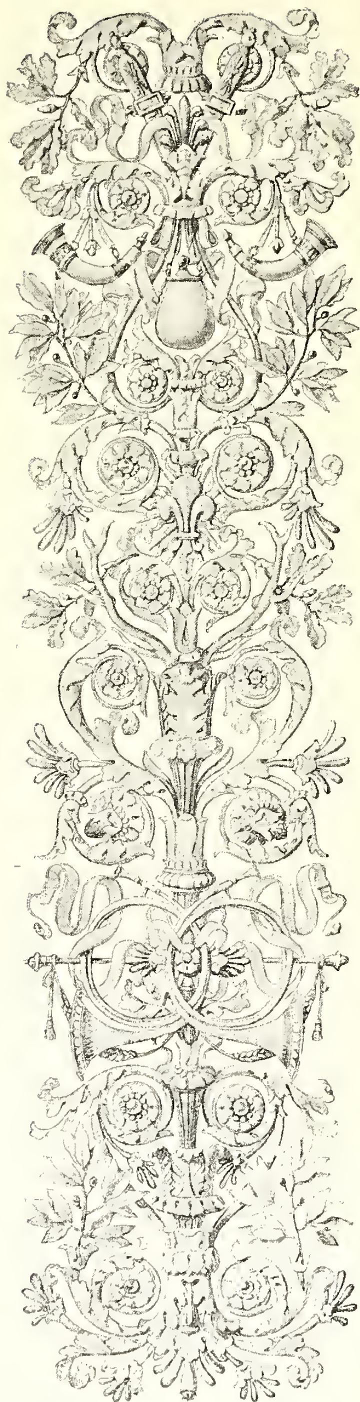
Les premières loges de galerie, ce qu'on nomme la *corbeille*, « ressemble à un Olympe ». Çà et là la duchesse d'Istrie, étincelante de pierres

rares, la comtesse de la Ferronnays, en manteau tulle bleu clair et collier arlequin ; toutes les plus belles épaules, que la mode nouvelle tend à émanciper beaucoup, beaucoup. En une loge réservée le duc de Wurtemberg, le marquis, la marquise de Bade et leur fille, ont une cour pressée d'uniformes étrangers et de délicieuses toilettes alternant. Aux deuxièmes loges d'entre-colonnes tous les ministres, le maréchal Soult portant le cordon bleu, le comte Roy portant le cordon rouge, M. de Martignac en habit de ministre chamarré d'or, le duc de Raguse en petit uniforme de maréchal avec par-dessus les aiguillettes du service auprès de la personne du roi. Même les loges d'en haut, où l'on disparaît un peu dans les lumières, apparaissent très animées de parures étourdissantes. On joue le *Mariage à l'Anglaise* avec la jolie Mme Pradher dans le rôle de lady Dorsay; puis *Tancrède*, par Lafond et Mlle Duchesnois. Mais, comme on le pense, l'intérêt n'est pas de la scène.

La sortie est féerique. Dans le grand escalier, les dames en clair, mêlées aux uniformes sombres, font un amphithéâtre merveilleux, une apothéose de taches brillantes et foncées avivées du scintillement brusque et fugitif des joailleries. Et le roi s'étant retiré, on laisse les guinderies, on s'échappe bruyamment. Certes voilà la cour, la cour ancienne, sûre d'elle cette fois, triomphante et dominatrice,... à dix-huit mois d'aller aussi joyeuse danser au Palais-Royal sur le fameux volcan de M. de Salvandy!

II

Que fait le roi de ses journées lorsqu'il ne chasse pas? Il est entraîné par Sosthène de La Rochefoucauld aux exigences de sa mission divine. Il visite les manufactures, il parcourt les expositions, il assiste aux courses de chevaux, et fait en conscience son métier de Mécène. S'il est au Salon de peinture, les portes sont fermées pour les visiteurs ordinaires, on n'entre qu'en montrant patte blanche. Charles X est reçu par les fonctionnaires des Beaux-Arts, costumés de fracs bleus brodés d'ar-



BRODERIE DE L'HABIT DU GRAND VENEUR.
Dessin original de Laffitte.

gent et portant l'épée. Il va devant lui, clignant des yeux, souriant de ses bonnes lèvres épaisses, admirant ce qu'on le prie de trouver excellent, et traînant à sa suite un cortège grossi de toutes les jolies personnes entrées à la faveur de la carte chamois. La carte chamois est le Sésame, on la mendie, on l'implore ; il est de supérieur bon genre de la recevoir à domicile, sous enveloppe à son nom. Le grand monde vit de ces petits privilèges, c'est la plus grande faveur qu'il ambitionne ; quant au beau monde il en est mille fois plus alléché encore. La chronique a gardé souvenir de ce financier étranger, lequel laissait traîner sur sa table les lettres timbrées de la place du Carrousel. Comme c'était la seule poste qui eût droit d'estampiller avec une fleur de lis, il souhaitait que ses commis le crussent en relations avec la cour.

Le roi assiste aux courses du champ de Mars dans une Daumont ; il parie volontiers contre le Dauphin ou Madame, il admire les bêtes, et se sent plus à l'aise que non pas aux Gobelins ou à Sèvres pour donner son avis. Mais son vrai domaine, toute sa passion, la dernière expression de son luxe, c'est la vénerie, la grande chasse française avec son étiquette, son code, ses traditions, son langage et sa musique. Pour lui, — et il le dit assez — la chasse est l'image de la

guerre. Il doit à sa race chevaleresque de ne la point délaisser. Là se soupçonne encore l'un des mirages de son médiocre esprit. Il courre le cerf en mémoire de ses aïeux, il s'emploie à faire aussi bonne figure en face d'une bête au ferme que saint Louis à Damiette contre les Sarrasins. Servir au couteau un daim affolé n'est point une bravoure si négligeable; qui le peut et sait faire de sang-froid pourrait autre chose le cas échéant.

Lorsqu'un déplacement est décidé, le roi donne ses ordres au grand veneur, qui les transmet aux officiers intéressés. Lui-même fait expédier les lettres aux personnes invitées; on y indique l'endroit choisi et l'heure. L'uniforme est le même pour le prince et ses hôtes; un habit bleu, brodé d'un large galon d'or, avec retroussis aux basques, collet, parements et revers de velours rouge. Le chapeau est de feutre noir à cornes, et également brodé d'un galon d'or, très haut dans sa forme militaire, dérivé inavoué du fameux petit chapeau adopté par Napoléon. Tous les veneurs ont le ceinturon large taillé dans une ganse d'or, le couteau de chasse à manche historié, et les bottes. Chacun arrive au rendez-vous dans sa voiture particulière ; en été, vers 7 heures du matin, à 9 heures en hiver. L'assemblée est à proximité des routes carrossables; la meute y attend sous le fouet des piqueurs, tandis que les premiers présents se chauffent à un feu de brindilles. Le roi est-il signalé, toutes les trompes entonnent le réveil, et sonnent la Royale; elles reprendront la fanfare pour le découplé et l'ouverture de la chasse ; si les dames sont priées, elles suivent en calèche, sauf que certaines amazones ne préfèrent courir le steeple en la compagnie des hommes. Toutefois il convient de n'accorder qu'une confiance limitée aux fantaisies de Carle Vernet sur ce point. Les belles chasseresses de la Restauration célébrées par d'Houdetot montent avec habileté et maîtrise; leur cour de jolis seigneurs les préserve de tant d'accidents saugrenus inventés par le peintre discourtois et railleur. Elles ne prennent le galop qu'en plaine, quand la bête de meute débuche et dessine un parti à travers les guérets ou les cultures. La cavalcade est alors fort attrayante de ces personnes habillées de jupes

longues, coiffées de chapeaux clairs et dont les voiles s'envolent, qui franchissent les fossés, sautent les haies au milieu de la musique étourdissante d'une centaine de chiens gorgés et hurleurs. Après deux heures folles, l'animal étant sur ses fins, battant l'eau ou faisant tête, tout ce monde rapproche aux sonneries de l'hallali debout; la réunion une fois au grand complet, le roi présent, un piqueur se



L'hallali debout. Lithographie de Carle Vernet.

détache et sert la bête au couteau de chasse. C'est l'hallali par terre cette fois, les honneurs du pied seront faits à quelque princesse présente, à Madame ou à la duchesse d'Angoulême, tandis que les valets de chiens préparent la curée et étendent la peau du cerf sur les débris, la tête haute et maintenue par un piquet. Ceci est la vraie cérémonie de la journée, le bouquet, on allume les torches et les trompes jouent la mort.

Carle Vernet a décrit plusieurs chasses royales; l'une d'elles est cette grande toile aujourd'hui au Louvre, où la malice des rangements



L'hallali du daim à Compiègne. Monsieur et le duc de Berry présents (1818). D'après Carle Vernet.

lui a donné comme vis-à-vis l'*Enterrement à Ornans* du peintre Courbet. Charles X n'y est encore que Monsieur, frère du roi, mais en matière de vénerie il est déjà le souverain maître. Il a près de lui son fils le duc de Berry, et dans le lointain des carrosses sont arrêtés sur la route où s'aperçoivent plusieurs dames. Monsieur parle au grand veneur, M. le comte de Girardin; il donne ses ordres pour qu'on serve le daim tenant l'eau de l'étang de Ville-d'Avray. Le tableau commandé en 1825, représente une scène de 1818; quand on l'exposa au salon de 1827, il y venait aussi fâcheusement que possible. Trop de malignités couraient déjà sur ces chasses sempiternelles, annoncées par le *Moniteur*, tournées en grotesque dans la presse libérale. Je ne sais quel « pamphlétaire du crayon » répandit dans le monde une riposte au tableau de Vernet. C'était, assis dans un fauteuil, le vieux roi édenté, perclus et fort vilain, fusillant un lapin à roulettes que traînait un domestique.

En fait, les tirés l'amusaient plus que tout. Là encore il exigeait une mise en scène impeccable, des milliers de rabatteurs, un buisson préparé d'avance où les gardes eussent emprisonné tous les faisans, les perdrix, les lapins ou les lièvres de la contrée. Comme de nos jours pour les chasses présidentielles, chaque invité devait suivre un *trottin* ou allée du bois percée en ligne droite, et fusiller devant lui.

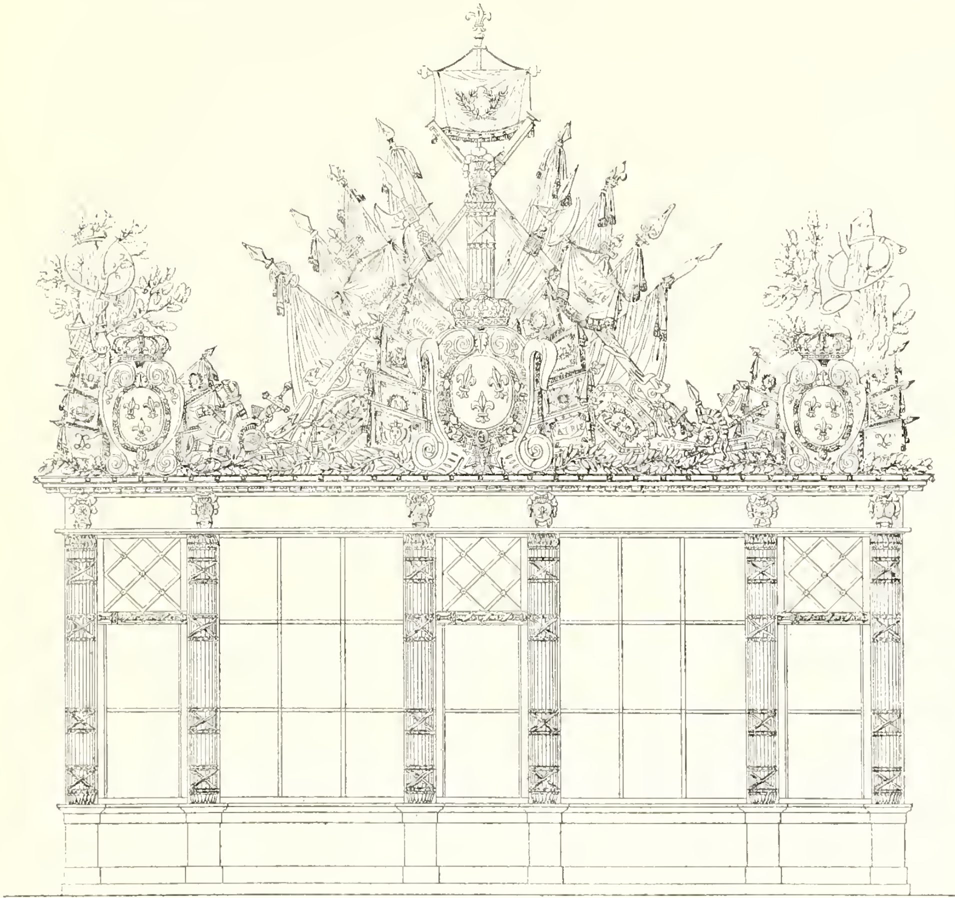
L'uniforme diffère du bouton de meute. Le roi et ses compagnons endossent, pour la chasse à tir, un habit-veste de drap bleu et le chapeau à cornes. Un porte-arquebuse charge les fusils que le chasseur prend de la main droite, et rend à un autre officier une fois le coup parti. Charles X a ses ramasseurs de gibier attitrés, lesquels ne chôment pas, car il a bon œil et le plus beau sang-froid de tireur qui soit. Près de lui se tient un gendarme des chasses, lequel inscrit sur un carnet les pièces tombées et les fait charger sur une charrette. A la fin de la journée a lieu le bouquet, c'est-à-dire l'envolée dernière des bêtes envoyées à grand fracas par tous les rabatteurs donnant ensemble. Puis on range le tableau par espèces, et l'inscripteur s'approchant du roi, son chapeau à la main, en dit le nombre. Cela monte

souvent à 5 ou 600; la distribution en est faite séance tenante aux personnes présentes.

L'arquebusier des princes, rue de Richelieu, a bien loisir de se bâtir la façade la plus magnifique et la plus historiée de la rue entière, un fronton en bois sculpté, tirant de très loin les yeux de ses dorures. Il est en vérité l'indispensable artiste de la cour de France, et son art est le premier dans l'instant. Le pis est bien que les notes fournies aux journaux sur ces hécatombes de gibier émanaient du château, peut-être directement du roi. On se leurrait de ce mirage, on s'imaginait naïvement éblouir « les peuples ». Sosthène de La Rochefoucauld, rendu clairvoyant par la pratique des hommes, émondait, rognait, il eût souhaité qu'on rognât tout. « Le roi est allé à la chasse. » Phrase périodique, niaise comme la fameuse dépêche du roi d'Espagne. Le roi n'allait que là, il y fut allé... il y alla le matin des ordonnances.

Il en oubliait tout le reste; il en désertait la musique de sa chapelle entretenue à grands frais sous la direction de Plantade et de Cherubini. Souvent il ne paraissait pas à son jeu à cause des fatigues du jour, ou il se faisait excuser à la représentation donnée pour lui au pavillon de Marsan dans les appartements de Madame. La cour ne le possédait réellement qu'aux villégiatures de Saint-Cloud, pendant les mois d'été où sa passion se condamnait au repos. Alors il se faisait grand-papa, très bon grand-papa, près de six semaines, entre le petit duc de Bordeaux et Mademoiselle. Au jour du 15 juillet, fête de la Saint-Henri, il autorisait des kermesses enfantines dans le parc du château avec théâtres, cirque olympique, amusettes de tous genres. Les réjouissances de 1828 furent affreusement mouillées, et les fraîches toilettes ne se purent défendre de l'ondée sous les tentes de coutil dressées partout. En 1829, la fête eut lieu dans le jardin du Trocadéro, elle fut plus gaie. Le duc de Bordeaux trônait ayant autour de lui sa sœur, le duc de Nemours, le petit duc d'Aumale dont c'était aussi la fête, toutes les jeunes princesses d'Orléans et environ 100 enfants de la haute société parisienne. On vit un éléphant de Siam présenté par

Franconi, et qui, au grand plaisir de la jeunesse, avala la plus prodigieuse quantité de choses peu comestibles. Le soir, la famille d'Orléans dîna au château, à quatorze couverts, en la compagnie du roi; vers les



Boutique de l'armurier des princes, rue de Richelieu. D'après Bary.

sept heures, on se rendit au théâtre, et à neuf heures les danses commencèrent.

En dépit des apparences, de ce besoin de remettre au lendemain les affaires graves, au milieu de tant d'illusions fort enracinées et tenaces et d'appétits grandissants, la royauté restaurée dissipe l'héritage. Elle en use en parvenue, vous croiriez, sans avoir su maintenir le fort élan commencé par Bonaparte. Contrainte à l'imiter presque en tout, elle se contente de mettre sur une machine très neuve un gouvernail

vermoulu, redoré pour la circonstance, et fort mal adapté. Plus on le redore, plus les cassures s'en devinent énormes. Ce que la Restaura-



Henri d'Orléans, duc d'Aumale, a six ans. Par Grévedon.

tion laisse après elle sera né, aura grandi en dehors de sa sphère propre, étroite et mesquine. L'aristocratie financière, un peu dédaignée, deviendra prépondérante, juste à l'heure où l'autre perdra ses avantages et ses privilèges par sa pure faute. Strictement, et pour ce qui nous occupe, cette période de quinze années n'aura point tenu ce qu'on eût été en droit d'espérer d'elle. Le peu d'originalité qu'on soupçonne

a son origine révolutionnaire indiscutable. Les arts et les industries y sont de la République et de l'Empire en majeure partie, avec à peine de périphrases et de transformations. Le grand monde rentré en France n'a su mieux imaginer que de restituer scrupuleusement certaines idées de l'autre siècle, qu'il eut eu honte de corrompre au contact moderne. L'extension de ce sentiment rétrograde porta à la royauté les plus terribles coups. Elle n'y voulut pas croire, elle se berça de folies, et se jugea impérissable pour oser retourner en arrière et se rattacher à un passé de gloire défunte. Du petit au grand, tout est dans cette assurance candide d'un courtisan qui, ayant vu le duc de Berry en costume de chevalier du Saint-Esprit, avec sa grosse figure bourgeoise et sa culotte à tambour, proclama Henri IV revenu sur la terre. « Pour Dieu ! s'écriait le général Foy, pour Dieu, je vous en conjure, laissez le Béarnais, qui est mort et bien mort!... »



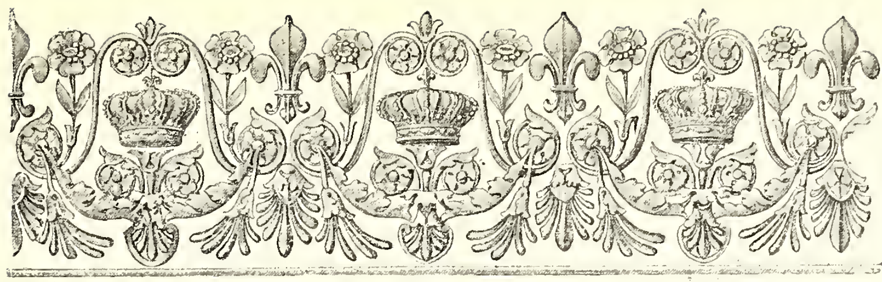
CHAPITRE III

LUXES ROMANTIQUES DE LA DUCHESSE DE BERRY



Héliog. Dujardin. Imp. Eudes et Chassepot

Arrivée de Marie Caroline à la Croix de St Hérem (Fontainebleau)
Peint par Hippolyte Lecomte en 1817 (Musée de Versailles)



CHAPITRE III

LUXES ROMANTIQUES DE LA DUCHESSE DE BERRY

I

Par bonheur on eut, entre tant de visages moroses et de mines renfrognées, dans cette cour sans reine, une mignonne princesse italienne tombée tout à coup comme une pupille gâtée chez de vieilles gens. Elle fut adorée de suite pour sa jeunesse, la candeur et le charme très mutin de sa petite personne fluette, divinement blonde, distinguée et de très fin esprit. Elle avait mis une grâce joliment capricieuse à esquiver les étiquettes, là-bas, dans la forêt de Fontainebleau, à la croix de Saint-Hérem, où toute la maison de France l'était allée quérir en une journée de juin 1816. A peine arrivée, et devant qu'on l'en sût prévenir elle s'était élancée de son carrosse, et jetée toute rougissante aux pieds de Louis XVIII. Voilà beaucoup de bienséances enfreintes, dirent les gens sévères, et peut-être des allures un peu inédites chez nous. Mais le moyen d'y trouver à reprendre, quand la volonté en est si gentiment spontanée et délicate! Armand de Pontmartin aura un mot exquis sur elle bien plus tard quand il la dira « moitié Vésuve et moitié Gymnase! » A cette heure c'est le Vésuve tout seul qui se manifeste, le Gymnase a loisir d'attendre.

Jolie non pas, ravissante plutôt, gracile encore à la façon d'une pensionnaire, Mme la duchesse de Berry a la figure maigre, de longs bras, sans presque de corps sous l'étroit fourreau de son habit de cour. On lui sait la plus étonnante chevelure, dorée comme celle des vierges peintes par les maîtres de la Renaissance ; ses yeux d'un bleu méditerranéen ont un léger strabisme, et la plus extrême et gentille mobilité. Son nez n'est point d'une ligne pure, mais combien moqueur et Pompadour ! Charles de Rémusat l'a entrevue, il en écrit à sa mère cette impression amusante : « La duchesse a l'air très jeune, elle est très « blanche, très maigre, et ressemble en petit, mais d'une manière « effrayante à qui ?... Eh ! ma foi, à la fille de l'Empereur d'Autriche. » A Marie-Louise, ci-devant impératrice des Français, pour le quart d'heure redevenue une simple archiduchesse. De vrai, on s'y tromperait ; et lorsque Gérard esquisse de Marie-Caroline un rapide croquis sur une pierre lithographique, c'est à n'en pas douter l'impératrice qu'il a voulu dire. Une des rares épreuves de ce dessin appartenait à Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes,* c'est elle que voici tout naïvement traduite. Ce portrait est ensemble le premier de la duchesse de Berry exécuté en France, et ce que les amateurs nomment un incunable de la lithographie dans leur langue barbare, c'est dire une des plus anciennes manifestations d'un art à son berceau.

Telle elle fut de 1816 à 1820, et les nombreuses effigies qui la popularisèrent ne se contredisent pas. Hesse l'a peinte dans ses atours de l'Empire, très fillette encore, ses deux grands yeux étonnés fixant droit devant elle, sa bouche tâchant un sourire. Duplessi-Bertaux, un revenant de la Révolution, grave d'elle un coquet profil, où ses lignes minces s'écrasent d'un lourd diadème. Robert Lefèvre, peintre de Napoléon, la veut montrer trop royale sous une lourde parure de cour et l'attirail officiel des réceptions aux Tuileries. Cardon, un imagier, refait une seconde fois Marie-Louise, sans presque de souci des vraisemblances. Dans l'année pas un marchand d'estampes n'omettrait de placer la princesse bien en vue, entre son mari et le vieux roi, son oncle d'alliance. Elle est la plus curieusement regardée, la plus fêtée, et je vais dire un

mot bien gros, la vraie reine. Devant l'Elysée où elle habitera, le Parisien guetteur d'impressions, badaud éternel, s'en ira rôder aux heures de sorties journalières ; il lui saura gré de ne s'enfermer pas, et de volontiers courir Paris en landaulet découvert. La famille royale aura bénéfice de cet engouement ; on oubliera en l'honneur de la petite prin-



La duchesse de Berry. Lithographie originale de Gérard.

cesse le puritanisme un peu sanglé et maussade des autres. S'ils font trop fi des luxes mondains, Mme la duchesse est là qui rachètera leur jansénisme haïssable. Elle emploie ses jours « à la provinciale », suivant qu'elle l'assure, en mille escapades d'enfant gâtée. Elle arrête son carrosse aux boutiques, ce qui lui vaut plus de bénédictions que tout au monde. Lorsqu'elle rentre sa promenade finie, c'est vous ne sauriez croire quel étonnant bazar que sa voiture où les laquais entassent les achats mignons. Souvent pour arriver jusqu'à elle le duc son mari est

forcé d'escalader une muraille de colifichets, et tout en souriant, heureux de la voir contentée et amusée à ce point, il demande le plus gentiment à quand les poupées ?

Oh ! mon Dieu, les poupées, pourquoi non ? Il manque bien un peu de poupées en France dans la minute présente. Ce sont de ces choses, les poupées, qu'on ne met pas impunément trop tôt au rebut dans une société. Nous en rions, et parfois elles sont d'un énorme appoint dans les histoires plus sérieuses. Mme la duchesse d'Angoulême n'a pas eu le bonheur de songer beaucoup aux poupées, elle n'en a point pour autant forcé les admirations. Aussi bien quelle raison eût eue Marie-Caroline de s'attrister aux Tuileries et de joindre ses soupirs à ceux des autres? Elle n'en savait les souvenirs lugubres que par ouï-dire, sensation médiate dont la condition première est de toucher moins au fond, et de passer très vite. Et puis elle n'est blasée de rien ; son sang est jeune, sa tête libre, elle n'entend guère malice à la politique rageuse. Des semaines, elle sera joyeuse pour une fête projetée, un bibelot offert, le cadeau d'une miniature ou d'un christ d'ivoire, l'aménagement à son goût de sa chambre. Le côté Gymnase se forme peu à peu en elle, composant cet étrange mi-parti de Sicilienne et de Parisienne, cet amalgame de deux diverses qualités ou défauts si l'on veut, bâtissant à la fin une créature exquise, très bonne, évaporée, candide, avisée, sans rien de la Sicilienne rude qu'avait été la vieille reine Caroline, ni de la Parisienne compliquée que fut Mme Récamier. La duchesse de Berry sera comme une Marie-Antoinette du bon temps, la jolie reine, avant les intrigues dernières et les compromissions.

La vie toute neuve pénétrait à sa suite dans la maison patriarcale et raidie de Louis XVIII. Marie-Caroline déridait, elle défigeait, par son babil et sa mutine façon d'entreprendre ces personnes ankylosées, de câliner son oncle, ou son beau-père, ou son beau-frère le duc d'Angoulême aussi. Chez le roi elle est un peu la duchesse de Bourgogne à qui l'on pardonne sans confession, pour son adorable étourderie. Louis XVIII, si ponctuel en ses moindres besognes, presque un peu trop réglé eu égard à sa mission, ne tolère qu'à elle seule un retard à la table royale. Lors-



La Duchesse de Berry en veuve, et sa fille. D'après la peinture de Kinson.

qu'elle arrivait, le dîner servi, et la famille réunie, il se contentait de tirer son gros chronomètre insolent dont les aiguilles allaient un train d'enfer, et il le lui mettait sous les yeux. Alors, toute émue, elle s'excusait et donnait les meilleures raisons ; et chacun riait de très bon cœur parce qu'on l'aimait infiniment, même Mme la duchesse d'Angoulême, par cette affinité inanalysable des contrastes plusieurs fois remarquée dans les parentés royales.

A la voir ainsi papillonner, tenir les routes pour un oui ou pour un non, on la jugerait insouciante d'intérêts sérieux. Il n'en est pas de cela. Elle a beau courir la ville en tous sens, cavalcader au bois de Boulogne sur une jument gris de fer, sa bête favorite, fatiguer ses attelages l'après-dînée, paraître le soir à l'Opéra, au jeu du roi, danser chez elle, elle a souci de mieux faire. Tandis qu'Hippolyte la coiffe, elle lit les journaux, ce qui n'est pas long, elle déchiffre les requêtes envoyées. A son retour du bois, le peintre Truchot l'initie à l'aquarelle, au crayon ou à la lithographie. Elle touche à mille choses, effleure les sujets les plus divers ; elle copie à l'aquarelle les peintures de son maître, modèle en terre avec Bosio, découpe des figures en silhouettes à la façon d'Huber, « le peintre de Voltaire », ou demande à Jazet et au vieux Debucourt, — eh ! oui, le Debucourt des belles pécheresses d'avant la Révolution, — les secrets de l'aquatinte sur cuivre. Une fois envolée de sa cage, elle ne laisse point forcément courir les heures oiseuses. Elle est au musée, au salon de peinture, à l'atelier des maîtres en renom. Etrange caprice que celui-ci, où le Gymnase paraît tenir la plus grande part ! Venue d'Italie où ses oreilles d'enfant ont été rebattues des arts florentins ou romains, elle s'est d'elle-même, et par singularité, donné la tâche de patronner les vivants de préférence. Elle dit : « Qui achèterait les tableaux de ces pauvres artistes, si je ne le voulais faire ? » Alors elle amasse au petit bonheur, par bonté de cœur, d'excellentes ou de médiocres toiles, qu'on encadre sans différence, et qu'elle suspend en tous endroits de ses appartements. De bonne justice elle devance son temps, elle n'a pour rival dans son choix que Mgr le duc d'Orléans, aussi enthousiaste qu'elle-même. Et l'esprit n'est point banal qui ose de cette façon contre

carrer les idées vieillotes et l'intraitable hypnotisme de certains pour la tradition classique. Tous deux, elle et son cousin d'Orléans, avaient senti l'injustice de la commune tendance ; ils souhaitaient que les moins arrivés eussent leur part. Seulement si le prince entrevoyait un but lointain à ses choix populaires, elle, par contre, n'écoutait guère que sa bienveillance toute simple, et son envie d'être utile.

Constatez la reconnaissance qu'on lui en a, à l'absence de charges contre elle ; les critiques se réservent pour les guêtres de Louis XVIII, la lippe de Charles X, les colères du duc de Berry, ou la jésuitière de la duchesse d'Angoulême. De proche en proche, les débutants dont elle encourage les talents empêchent les crayonnages malséants. Au fond, sur quoi lui ferait-on la guerre ? Elle n'a aucune tare physique, elle abomine les exaltés et fréquente au Palais-Royal ; c'est une personne éclectique, renseignée et pourvue d'une somme utile d'idées générales. Ses fournisseurs lui font un renom parmi toutes leurs clientes ; elle leur fait la grâce de ranger sa calèche en bordure de leurs magasins pendant des heures. Si elle n'achète pas, elle s'en tire par des compliments, et sa présence leur vaut la meilleure réclame. Enfin elle sourit, elle salue, elle, d'un coquet et provoquant mouvement de tête, elle n'a point la mine hautaine et contrariée des autres. C'est la vraie reine.

Sa cour, encore qu'imposée par certaines obligations, est d'un contraste reposant avec les Tuileries. Les dames qui l'entourent prennent d'elles une façon d'être élégante et jeune qui ravit d'aise. Mme la duchesse de Reggio, dame d'honneur, est, au début, à peine d'âge canonique pour la dignité qu'elle occupe. Mais dans la maison de la duchesse de Berry, où l'on se pique de littérature distinguée, où l'on a souci du romantisme débutant, combien cette jeune grand'maîtresse est à propos venue ! On la dit descendue des anciens châtelains de Coucy, presque des troubadours, et née en Champagne, pays de Thibaut, le comte poète. Tout ceci a fort bon air et ravit extrêmement la princesse. Mme de Reggio est à l'Elysée, puis au pavillon de Marsan, ce qu'avait été, à la cour de Catherine de Médicis, Charlotte de Beaune, petite-fille de Semblançay, une confidente et un secrétaire. Elle est de toute la cour la

femme qui écrit le plus, et l'on s'amuse de ses doigts pleins d'encre, qu'elle promène étourdiment sur ses dentelles. Elle, dame d'honneur, et Mme Just de Noailles, dame d'atours, c'est bien hasard que pareille chance se fût trouvée ! Dame d'atours, Mme de Noailles ne l'est que pour les autres, pour elle c'est du temps perdu ; elle est trop bonne mère pour songer beaucoup de falbalas, et trop « rossignol pour avoir un



Mme LA DUCHESSE DE REGGIO. D'après le tableau de Gérard.

beau plumage ». Une Talleyrand, pensez, toute en esprit, en babil, et sur ces charmes une vertu de Cornélie. Consultez Leroy, Mme Just de Noailles disparaîtra derrière la première financière venue ; ses robes ont une simplicité ! Mais lisez une lettre d'elle, même la plus banale d'apparence, c'est on ne saurait dire quelle ingénuité maligne, très bonne malgré tout et d'une grâce infinie.

La duchesse de Berry a huit dames pour accompagner, choisies toutes au premier rang, différentes seulement dans leurs goûts, leur beauté et leur coquetterie. On y voit des étrangetés : une fille d'évêque par exemple, Mme de Castéja, née de Bombelles, qui deviendra plus tard belle-sœur morganatique de Marie-Louise, veuve de Napoléon. Mme de

Gourgues dont les robustesses sont de l'époque des preux, et dont le mari tient des géants ferrés de la *Table Ronde*. Mme de Gourgues a des voitures légères qui n'ont point toujours prévu les cas; une fois, en gagnant Rosny, sa calèche se brisa et la pauvre dame fut estropiée d'un doigt.

Puis un nom sonnant très mal aux oreilles libérales, Mme de Bouillé, femme d'une aristocratie et d'un ton également notés dans les cercles mondains, et qui marche en statue des jardins de Versailles; Mme d'Hautefort, elle aussi descendue d'un chevalier littéraire d'autrefois, le sire de Maillé La Tour-Landry, dont elle n'a gardé que le nom; Mme de Béthisy, mariée au gouverneur des Tuileries, laquelle a de fortune le plus délicieux, le plus mutin pied de Cendrillon dont on ait l'idée, et qui se vient toujours mettre en tiers dans les conversations. Enfin la maison de la duchesse de Berry possède un autre Vésuve, une autre folle du logis, non moins enfant gâtée que sa maîtresse, non moins adorable, Mme de Meffray, fille de la gouvernante française de Marie-Caroline à la cour de Naples, « la bonne Latour ». Mme de Meffray est blonde, aussi espiègle, toute en dehors, d'une impertinence impayable. Elle a des mots très galants sur les choses, et « volcanise » à tout propos.

Dans « l'escadron volant », Mme de Rosambo est sûrement la plus effacée, mais la princesse a pour elle de particulières prévenances. Mme de Rosambo est fille du premier écuyer, M. le comte de Mesnard, gentilhomme vendéen, qui nous a gardé en de simples mémoires une physionomie très juste de la petite cour, et qui n'eut point toujours à se louer de sa féauté et de son sacrifice. Un jour, Marie-Caroline manqua le tuer, alors que dans une fantaisie de touche-à-tout elle s'était emparée d'un pistolet et en visait le pauvre homme; on s'aperçut après que le pistolet était chargé. Le duc de Berry fit de cette étourderie une jolie guerre à sa femme, il lui représenta l'horreur de la situation, Mesnard étendu raide mort à ses pieds et qu'on eût sûrement présumé de quelque impertinence punie séance tenante. Hélas! un temps sera où le comte de Mesnard regrettera cette fin, dont sa réputation de galantin n'eût souffert aucune déplaisance. Brantôme l'a dit dans son langage: « Le beau trespas certes et de bonne sorte, de périr par la main de telle



La duchesse de Berry, peinte par Hesse en 1819. D'après la copie en miniature faite par Mme Audoin et appartenant à M. le baron de Mesnard.

grande, sans dire que de mourir nous tire souvent de peines plus dolentes. » En vérité !

Toute cette jeunesse avait ses chaperons, en la personne de trois dames honoraires, Mmes de Lauriston, de Gontaut et de La Rochejacquelein. Oh ! Mme de Lauriston pour la forme seulement, car en dépit de sa hauteur, de ses prétentions et de son solide orgueil, son père était Leduc, et sa jeunesse s'était passée chez Joséphine Beauharnais. On assure qu'en regardant le portrait de son mari représenté dans le plus superbe appareil guerrier, elle a fini par le croire le véritable vainqueur d'Austerlitz. Et puis elle tranche, elle s'impose, elle s'incline à peine devant la duchesse de Berry. Le couple est de restauration pure, féru de hochets, de mirages très particuliers ; il affecte d'oublier l'Empire, quand Mme de Gontaut, l'autre dame honoraire, en a bien au contraire pris un charme de plus. Celle-ci a gardé sa liberté de langage un peu révolutionnaire, elle dit les histoires tout à trac ; que n'est-elle un peu sourde, elle serait la perfection ! Pour Mme de La Rochejacquelein, sa place eût été près de la duchesse d'Angoulême ; elle a quitté le service de Marie Caroline à cause des retraites où elle n'allait plus, et des théâtres où elle allait trop, au grand scandale de sa piété.

La cour de l'Elysée marqua donc le seul endroit de la topographie mondaine où les princesses osassent rire. Par-dessus les barrières très basses qui isolaient le parc de l'avenue des Champs-Elysées, les promeneurs voyaient tout à coup dans la nuit l'illumination de grandes fenêtres ; Mme la duchesse donnait un bal ou recevait le roi. Et c'était à la longueur des allées le défilé des carrosses de gala, accourus de tous endroits, et jetant dans ces déserts une inexprimable cohue jusqu'aux heures avancées. Chez elle, au milieu des décorations restées de Caroline Murat, Marie Caroline rappelait la reine Hortense un peu, avec son habileté à varier les divertissements, à imaginer mille surprises. Chaque fois, c'est une différente idée de rompre la monotonie ; on inaugure une danse, on a l'impromptu d'une scène jouée par Talma. Le duc de Berry adore ces fantaisies. Il s'est diverti extrêmement un soir chez M. Greffulhe, où l'amphytrion, pour parodier une scène des *Petites Danaïdes*

fit distribuer à ses invités une multitude de jolis et mignons couteaux. C'était le 12 février 1819. C'eût été le 13 que le duc ne s'y fût sans doute point trouvé, car cette date du 13 était une ombre noire dans la maison. Deux fois, un 13, ils avaient perdu des enfants, en 1817 et en 1818. Donc le 12 février, le prince n'eut aucune gêne à s'amuser de la trouvaille, et sur ses compliments les petits couteaux Greffulhe eurent un énorme succès mondain. Le lendemain 13, le prince reçut le pareil cadeau à sa sortie de l'Opéra, de la main de Louvel.

En ce temps, la duchesse de Berry est déjà tout autre. Hesse l'achevait de peindre dans sa toilette de Parisienne définitive, son visage allongé et resté maigre, encadré de coques blondes, essoré d'une monumentale capote noire de velours et de plumes, le buste sanglé dans une redingote remontant la taille au plus haut et emprisonnant un fichu tombé des épaules. Jamais elle ne sera plus la duchesse de Berry que là sur cette toile, ou du moins nous la voulons telle, ni jolie, ni très souveraine, mais plutôt ensorcelante de cette pointe de rien qui détermine la suprême séduction. Elle se vêt comme on ne saurait mieux ; elle a l'aisance qui rendrait possibles les pires monstruosités de parure. Et pourtant, je vous dirai qu'elle n'est point la plus exagérée dans ses échéances chez les costumiers en renom, Durocher ou Leroy. Quinze louis de chapeaux, et 25 pour le reste, c'est le bout du monde. L'idée ne lui viendrait pas d'endosser l'habit de cour pour une pose, parce que — elle le sait et elle le dit — la toilette de cérémonie, les diadèmes et les joailleries écrasent sa pauvre carrure menue. Ce fut le portrait de Hesse, le dernier d'elle que le prince son mari eût vu et possédé ; on le dit à Frosdhorf aujourd'hui ; il nous en reste une gravure excellente, et une copie miniature exécutée par Mme Audouin, que M. le baron de Mesnard garde entre tant d'autres reliques de la princesse.

Voyez le portrait, c'est au mieux la Marie-Caroline du bon temps, celle qui allait trottinant sur les boulevards, qui courait les boutiques, s'égarait aux montagnes Beaujon, et menaçait son beau-père de prendre l'omnibus.

L'effroyable scène du 13 février mit une folie dans cette tête exaltée.

Elle eut des explosions de douleur traduites à la façon napolitaine par d'excessives et puériles démonstrations. D'un seul coup de ciseau elle mit à terre les cheveux blonds dont elle avait tant de coquetterie, et du jour au lendemain la tremblante Parisienne de Hesse fit place à une



Naissance d'un enfant du duc de Berry en 1817. Décoration pour boite vendue chez Lavril. Dessiné et gravé par Duplessi-Bertaux.

veuve infiniment digne sous ses atours noirs. Alors le peuple la veut voir ainsi, et Kinson obtient d'elle quelques séances. Le peintre s'est transporté au pavillon de Marsan où le roi donne asile à sa nièce ; et c'est le salon de la petite mademoiselle d'Artois qu'il décrit pièce à pièce, avec un scrupule très singulier d'historien. La toile est destinée aux fidèles, on la veut écrite et commentée dans ses infinis détails, jusqu'à ne celer rien dans le portrait de Marie-Caroline de ce qui est pour

l'instant le seul espoir d'une dynastie touchée à mort. Et Kinson dit les plus intimes choses, non sans esprit.

Les fêtes du baptême du duc de Bordeaux mirent la jeune femme au premier plan, presque à celui de reine-mère. Elle eut tout à coup loisir de quitter son deuil et d'avoir une excuse à renaître. Elle l'écrit dans un billet mignard où l'on sent la résurrection : « Cette joie est tout à l'heure aussi plus forte, plus forte même que le chagrin, et je sais un cher défunt qui en ressent autant de satisfaction que nous-mêmes. » C'est là ce qu'on imagine pour ne pas s'éterniser en de stériles regrets. De fait, la situation morale est du tout changée ; la *reine dauphine* d'auparavant a gravi un échelon dans la hiérarchie. Ce fut tout de suite que sa maison, le *petit château* compta pour une diversion heureuse d'avec le *grand château*.

Tandis que d'année en année la vieillesse de Louis XVIII imposait à son entourage le fort ennuyeux repos, la duchesse de Berry entr'ouvrait ses salons, groupait auprès de ses enfants la jeunesse de même âge, et gardait pour elle certaines soirées de babillage extrêmement goûtées. En bonne justice ceci changeait des cercles royaux où l'intrigue méchante jetait partout des contraintes. Au pavillon de Marsan la politique fuyait devant la gaîté ; il n'était question là ni d'ultras, ni de libéraux, ni de charte, mais de choses d'art, de théâtre ou de toilette. Mme la duchesse avait une gentille manière d'interrompre, en mettant un doigt à ses lèvres, ceux qui tentaient de s'extravaguer, elle n'avait point de siège pour les fâcheux.

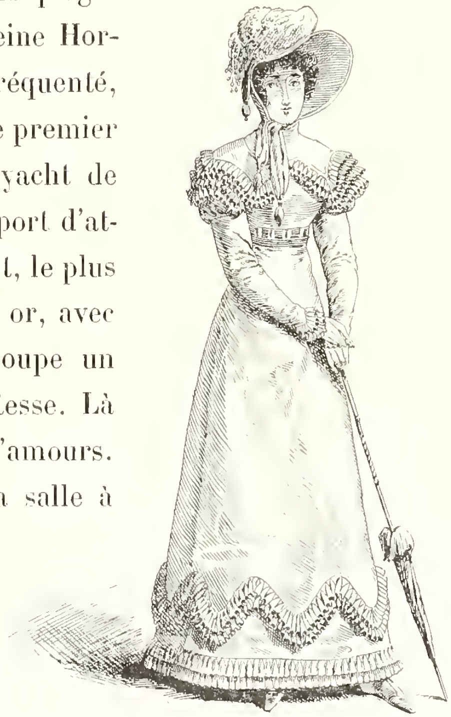
Plusieurs de ses passions grandirent : l'amour des bibelots rares d'abord, entretenu par le romantisme ; elle met à les rechercher et à les entasser la ténacité presque de nos rages contemporaines. Puis une tendresse pour Rosny, sa châtellenie de Seine-et-Oise près Mantes, où se mêlent deux souvenirs pour elle, celui de son mari et celui du Trianon de Marie-Antoinette, où tantôt elle s'occupe à des fondations pieuses, à des dotations d'hôpital, et tantôt offre à ses hôtes parisiens des jeux villageois, de très champêtres amusettes, elle vêtue de linon, animant les groupes et fredonnant des chansons. Rosny est le Versailles qui lui convient ; Sully y est né, et le lieu est discret, égayé d'om-



Le château de Rosny. Lithographie originale de la duchesse de Berry, signée *Marie-Caroline*, 1823.

brages splendides, assez loin de Paris pour qu'on en n'ait point les gênes. Elle y a tant de plaisir que souvent elle y est encore en octobre, quand les feuilles tombent et que le froid vient. En été, c'est « l'asile des Arts » en ce sens que plus volontiers elle y appelle les peintres, Isabey surtout, ou Truchot, ou des chanteurs, tous ceux que l'étiquette des Tuileries ne lui permet pas de traiter en amis chez elle. Alors on s'amuse follement à crayonner, à lithographier des points de vue ; on sort en calèche, on déjeune en forêt, on fait l'école buissonnière, et le soir on danse.

Elle a Dieppe aussi là-bas, sur les plages normandes, qu'elle a hérité de la reine Hortense, et qu'elle a rendu l'endroit fréquenté, où l'on a construit en son honneur le premier établissement dans ce genre. Son yacht de plaisance a choisi Dieppe pour son port d'attache, car Mme la duchesse a un yacht, le plus coquet bateau voilier, peint blanc et or, avec à la proue une syrène, et à la poupe un château mignon réservé à Son Altesse. Là dedans une bonbonnière, un nid d'amours. Le salon est de cramoisi et d'or, la salle à manger toute blanche, la chambre tendue de satin. On a des canons, quinze marins d'équipage, un capitaine, des flammes fleurdelisées, des lanternes coiffées d'une couronne royale. Madame a sa toilette spéciale pour ses promenades en mer, un sarreau de soie noire serré à la taille — une blouse on disait — des bottes hautes, et sur ses cheveux à la girafe un chapeau haut de forme, en cuir bouilli avec une ancre.



Dieppe, 1821.

Enfin, elle a pour l'hiver une réserve d'occupations, le théâtre du Gymnase, patronné par elle, laissé à sa fantaisie comme un joujou, dont elle surveille les aménagements, qu'elle traite en chose à elle, qu'elle dote d'une troupe parfaite et d'un répertoire unique au monde. Que de

folies ! s'écriera-t-elle un jour que M. de Sassenay, son secrétaire, met sous ses yeux les comptes du semestre, avec une large entaille pratiquée dans le second exercice. 1 500 000 francs de rentes, et la chapelle de Rosny en a absorbé le tiers ! Et l'on a dû renouveler l'argenterie chez Cahier, acheter des meubles nouveaux, solder les artistes. Quelqu'un lui conseillait de s'adresser au roi pour se tirer de gêne ; elle ne le voulut pas. « Il est parfait pour moi, disait-elle, il me fait continuellement des « présents d'objets d'art, mais il ne m'a jamais offert d'argent et je ne « veux pas lui en demander. » Pourtant on sentait en elle une pointe jalouse quand elle se comparait à la dauphine, sa belle-sœur, mieux dotée, et qui cependant était défrayée de tout, et ne bâtissait pas ! Elle, au contraire, n'avait que le logement au pavillon, le mobilier, les services de table et un supplément de livrée. Avec ce budget de bourgeoise — elle n'eût osé dire de banquière — il lui fallait faire face à mille obligations et ne pas s'endetter. M. de Mesnard entretint le roi de la situation, et il eut pour le convaincre une péremptoire raison : M. de Cossé, grand pannetier et grognon fieffé, ne prêtait qu'en rechignant l'argenterie de la cour nécessaire à Rosny. Alors Madame avait dû s'en pourvoir et les fonds étaient bas...

Tout encombrés que fussent ses appartements de reliques ou de colifichets, elle ne se lassait pas d'ajouter au nombre. En fait de bijoux, elle avait les pièces historiques les plus enviées : boîtes d'or venues de Louis XVI, caisse à mouches de Mme de Pompadour donnée par Louis XVIII, tabatières peintes par Greuze, cassolettes, nécessaires de nacre dont un avait été envoyé par l'impératrice Marie-Thérèse à la princesse Lubomirska. Puis c'étaient les ciseaux de Charles IX — on le croyait pieusement — des gobelets, des vidrecomes d'or massif ; un joujou du grand Frédéric en pierre de lard, rapporté en 1812 par le général Coutant et qu'on voyait figurer dans un portrait d'Antoine Pesne ; des faïences d'Urbino, des verres de Venise, des ivoires qui eussent de nos jours provoqué de furieuses enchères. A ces trésors se trouvaient mêlée je ne saurais dire quelle sottise moderne offerte à la princesse par la ville de Montivillers ; puis une statue équestre d'Henri IV, réduc-

tion de celle du Pont-Neuf, des diptyques très anciens, accolés à des horreurs, peintes sur porcelaine de Sèvres par Mme Jacquotot, et qui se payaient à l'époque le prix d'un tableau de David ou de Gérard.



La duchesse de Berry en 1827.
Peinture de Dubois-Drahonnet; gravure de Normand.

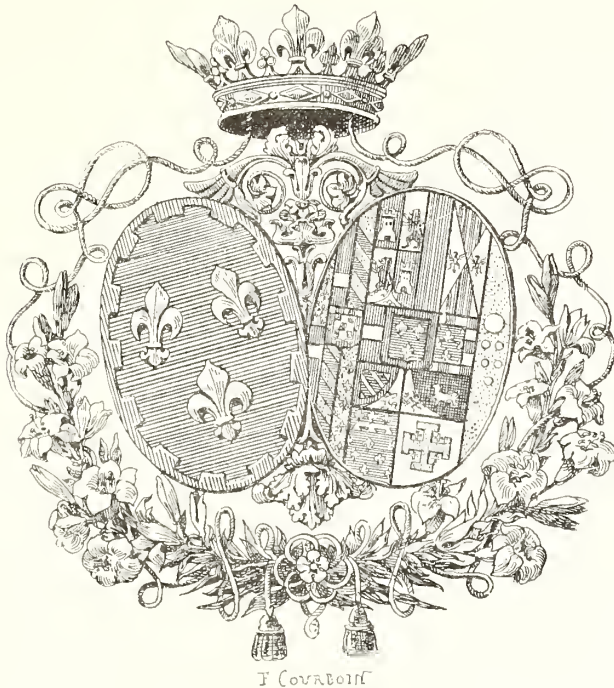
Partout des miniatures étaient accrochées aux murailles ou enfermées dans des écrins, signées de Blarenberghe, d'Isabey, d'Augustin, de Mme Audouin, de la Rosalba, de Guérin ou de Petitot même. On y retrouvait Louis XV et sa femme, la duchesse de Mazarin, Mme de Pompadour, Mme Adelaïde, le maréchal de Saxe, le Louis XVI de Bose, le

comte de Provence d'après Duplessis, dont l'original est aujourd'hui chez Mgr le duc d'Aumale ; Pie VII, l'empereur Alexandre, et le joyau de la collection, le livre d'heures de Catherine de Médicis maintenant au Louvre, où tous les tenants et aboutissants de la famille des Valois se retrouvent en miniatures exquises sur vélin, habillés en saints, auréolés, nimbés, splendides.

Quant aux meubles, un goût pareil, et d'heureux hasards ont peuplé le pavillon de Marsan des plus admirables pièces. Bureaux cylindres de Louis XVI, chaises de tous les styles, prie-Dieu gothiques, paravents chinois, commodes, cabinet en laque du Japon, pendules Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, sans compter les antiquailles redevenues de genre, les bahuts, les crédences, et les à peu près imaginés dans le goût romantique par les ébénistes de la Restauration, tel le buffet renaissance avec appliques de porcelaine de Sèvres. Il y faut joindre les cadeaux modernes du vieux roi, une pendule monumentale de Lepaute avec camées de Pascal, donnée en 1820, un meuble en bronze doré, des consoles de bois noir, une petite table dont le dessus portait une mosaïque avec des miniatures historiques et les armes de la princesse. Des tapisseries enfin achetées aux Gobelins, transportées à Rosny et où se trouvaient représentés deux sujets de la vie d'Henri IV, le roi populaire, le dieu de la Restauration.

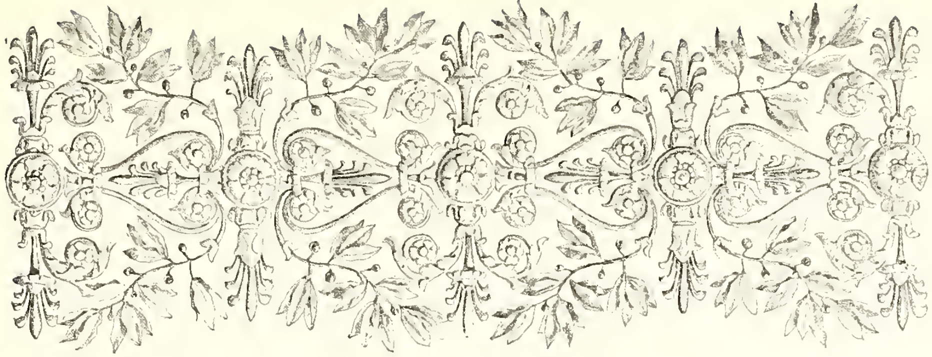
Comment ces richesses sont-elles réparties au pavillon à Marsan, ou bien à Rosny devant que d'entreprendre après 1830 le voyage de Venise et de s'éparpiller dans les ventes de 1865 ? Qui songe alors à noter ces plans, à décrire le milieu où toute la physionomie, le caractère, la personnalité d'une femme s'éclairent ? Rarement la duchesse est portraite chez elle. Hesse la montre dans la campagne, Kinson chez sa fille, Gérard à Rosny sous une tente. Seul Dubois-Drahonnet la représentera en 1827 dans son boudoir, mais encore nous prémunit-on contre le côté fantaisiste de l'œuvre. « Son Altesse, écrit le rédacteur des *Annales du* « *Musée*, est placée près d'une fenêtre d'où vient la lumière ; elle pose « sur son cou une de ces longues palatines auxquelles depuis un ou « deux ans la mode a donné le nom de boa. Elle est vêtue d'une robe

« de velours vert garnie de fourrures, et sa taille est pressée d'une ceinture d'or garnie de pierres précieuses ; le portrait, d'une ressemblance peu exacte, mais suffisante pour un portrait historique (*sic*) est fort agréablement peint. » Il serait donc oiseux de faire un très grand fond sur la décoration ambiante ; le fauteuil cependant est bien de la forme choisie par Madame, avec le double écusson du dossier ; les candélabres sont ceux que Thomire a fondus sur commande du vieux roi. Sauf ceci, le reste nous échappe. M. de Mesnard nous aura beau conter dans ses *Mémoires* que la maison ressemble un bazar à de certains jours, il ne précise guère. Les tableaux contemporains acquis par elle furent-ils réunis en galerie ou dispersés ? La duchesse écrivait-elle sur son bureau cylindre ou sur son guéridon de Sèvres ? Elle fût morte au temps de Duguesclin que nous n'en saurions pas moins...



CHAPITRE IV

LES FÊTES DE MADAME



CHAPITRE IV

LES FÊTES DE MADAME

I

Après le sacre de Charles X, la duchesse de Berry est devenue Madame : le pavillon de Marsan est le château de Madame; son théâtre, le théâtre de Madame. Madame est reine; on est peintre de Madame, fournisseur de Madame, il n'est bruit que des bals, que des fêtes de Madame ; son grand triomphe de coquette est dans ces cinq années où de bonne foi son renom grandit de l'impopularité environnante. Qu'elle aille à Dieppe, ou s'enferme deux semaines à Rosny, on attend son retour; les couturiers notent les jours sur le calendrier comme des écoliers à l'approche des vacances. Elle rentrée, ce sont du coup les physionomies changées, les premières représentations annoncées, les créations nouvelles produites. Mme d'Angoulême peut rester à Vichy, s'il lui plaît, nul ne s'y oppose. Qu'on revoie seulement aux heures des promenades la petite voiture coupée, attelée de deux alezans clairs, le cocher et les laquais à la livrée bleue, on ne chômera plus. Peu de soirées

où la cour intérieure du carrousel ne reçoivent à l'aile droite une nuée d'équipages ; Madame a son dîner d'apparat, ou ses *intimités*, ou son bal d'enfants, ou son théâtre. Un théâtre ordonné le matin pour le soir, et qui sera naïvement disposé en quelque salon, avec pour rampe une rangée de bougies, et, pour décor, un paravent chinois. Si le roi vient, on saupoudre d'un soupçon de cérémonie, on ajoute des lumières, on avance un fauteuil spécial, mais Sa Majesté daignera se contenter d'une installation d'artiste sans trop médire.

Voilà bien le temps venu où le mot de Pontmartin porte sa signification entière. Vésuve pour les amusettes décidées sur l'heure, Gymnase pour la manière si boulevardière de les comprendre et de les mettre en train. Et ce diable au corps a, par fortune, rallié tout le monde ; on en rit en haut lieu comme d'escapades fort innocentes ; le roi n'en fait que peu souvent la guerre. En présence de cette exubérance, Charles X a de singuliers retours ; il songe au comte d'Artois de jadis dont la chronique a bien voulu rappeler les fredaines ; les gros yeux qu'il essaie marquent une indignation, par malheur trop visiblement attendrie ; la moindre câlinerie le rend vaincu et fort empêché.

En bonne Sicilienne, Madame s'entend à confondre les choses sacrées et les profanes ; sur son théâtre, dans la nuit de Noël, on exécute un concert spirituel, encadré par la musique du premier régiment des Suisses, et l'ouverture du *Siège de Corinthe*. Le 25 décembre 1826, elle arrive dans sa loge à la deuxième partie du concert, elle a préparé elle-même la bûche de Noël des enfants et s'est attardée. Elle accourt dans sa toilette de ville à grands carreaux écossais rouges, verts, jaunes et bleus, un prisme ! et des manches courtes, un corsage coupé au carré, des fleurs rouges et or dans ses cheveux. C'est la fête, la fête de la famille, qu'on vient montrer un instant aux gens, mais qu'on aime mieux chez soi. Elle applaudit du bout de l'éventail Mlle Moncel que tout le monde a fort remarquée, mais elle, la duchesse, n'est plus dans sa loge, elle vagabonde en pensée, elle médite la surprise du lendemain, un joli jeu d'enfants, ou le spectacle inédit. Toutes les années 1827 et 1828 sont occupées de ces caprices, il n'est au Pavillon que transformations de

décors, aménagements de salles, tentures apportées ou remportées. En janvier 1828, la princesse donne son fameux bal blanc, le bal *candide*, où toutes les invitées sont tenues à l'uniforme, robes pareilles, bouillonnées au bas, très courtes, avec pour compensation la plus haute coif-

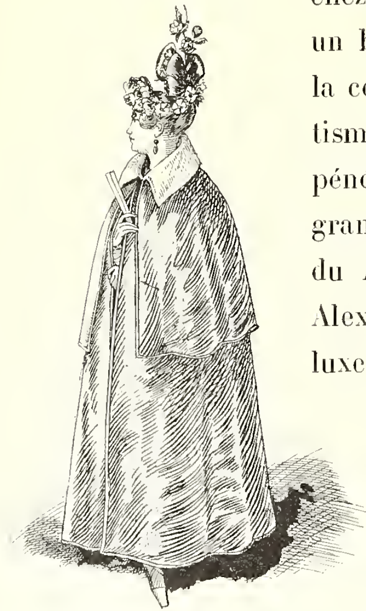


Un page de bal costumé. Lithographie originale de Gavarni.

fure du monde. Puis le genre revient des travestis, les inventions d'un dessinateur débutant, Gavarni qui est allé quérir ses idées aux Pyrénées, font florès chez elle. Un soir, douze personnes apparaissent dans le délicieux vêtement napolitain publié par Gavarni chez Gâtine, construit de culottes larges rayées bleu-blanc, d'un justaucorps ébouriffant de soie jaune, bleue, entr'ouvert à la mode romantique, découvrant la poitrine.

Et sur la coiffure à boucles tombantes un mignon chaperon taillé à créneaux, chaque créneau lançant en l'air une plume flexible et mince comme une feuille de roseau. Là sont le prince de Joinville et le duc de Nemours en habits de Tartares, et Tolbecque dirige l'orchestre. Commencé à 9 heures, le bal s'interrompit à 1 heure pour un souper servi par petites tables en trois pièces différentes ; il reprit de 2 à 5, heure à laquelle la famille d'Orléans donna la première le signal du départ.

Dans cette année 1829 où nous l'allons prendre, la duchesse a vu chez Mme de Gontaut, gouvernante de ses enfants, un bal costumé où paradaient des personnages de la cour des rois François Ier et Henri III. Le romantisme prenait corps, et de la littérature spéculative pénétrait dans tous les arts par le théâtre. Pour une grande part, le bal de Mme de Gontaut s'était inspiré du *Henri III et sa cour* récemment donné par Alexandre Dumas sur le Théâtre-Français, dans un luxe extrême de parures et d'affiquets. L'histoire de France détrônait le Pompéi et les Pharaons du premier Empire. Mais imaginez bien, je vous prie, que toutes les dames ne s'étaient point jetées ainsi sur la reconstitution archéologique pour le seul plaisir de manifester une érudition nationale. On adopta les Valois de préférence alors, parce que, suivant certaines opinions fournies par les livres, figurées par les artistes, les seigneurs et dames du xvie siècle *portaient des manches à gigot !*



Sortie de bal de Madame en 1828.

Et comme la manche à gigot avait fait son apparition dans les modes, et que toutes les merveilleuses raffolaient de cette nouveauté, on n'imagina rien de mieux que de copier les pseudo-pourpoints d'Henri II, ou les corsages de la reine Catherine. Pour un pareil motif de modes féminines, le Directoire, dégoûté des paniers, avait copié les robes grecques ; et notre récente passion pour le Louis XVI est née pré-

cisément sous le second Empire quand les belles dames affublées de crinolines se prirent à retrouver très bien les paniers de leurs grand'-mères. Lorsque Mme la duchesse de Berry et lady Stuart de Rothsay, ambassadrice d'Angleterre, apparurent dans un bal de janvier 1829, la première en reine du xvie siècle, la seconde en Marie Stuart, la manche à gigot tenait la place d'honneur dans leur parure. On les loua si bien et si unanimement que la même pensée vint à la duchesse d'Angoulême et au roi Charles X. Pourquoi Madame ne donnerait-elle pas, cette année, aux jours gras, une fête travestie, et pourquoi ne mettrait-on pas en scène quelque épisode vrai de l'histoire des Valois? Certes, pourquoi non?

Tout aussitôt le côté Vésuve de sauter à l'idée, et de rêver, et de donner corps à la proposition. « Voilà comme vous partez! » dit le roi. Eh oui! partie, et déjà presque arrivée, en ce sens que Marie Stuart ne sera plus lady Stuart, mais bien elle-même, Marie-Caroline. Au tour du « Gymnase » alors, et voilà tantôt le scénario arrêté, les rôles distribués, la mise en scène résolue. Le roi ne s'était pas retiré devant que tout fût arrangé divinement bien. Ce serait ceci : la jeune reine d'Écosse, suivie de seigneurs de là-bas, arrivant aux Tuileries pour y épouser le dauphin François II. Qui François II? sinon, vous m'entendez, ce très beau prince, fils de Mgr le duc d'Orléans, M. le duc de Chartres? En vérité, voilà qui va à ravir, sauf, il faut avouer, l'erreur sur la personne, car il y a loin, Dieu bon! de ce joli adolescent au triste, souffreteux et morose dauphin du xvie siècle. Qu'importe! Elle, Mme la duchesse de Berry avec son minois malicieux, ses grands yeux rieurs, rappellera-t-elle beaucoup mieux la reine d'Écosse, très sévère d'aspect, très régulière de galbe, et si particulièrement hautaine et royale sous le diadème? Baste! Mme de Rothsay, dépossédée de son rôle, fera une Marie de Lorraine, reine mère très présentable, peut-être un peu jeune; sa fille Louisa Stuart, un très gracieux page; Mme de Podenas une Catherine de Médicis très majestueuse; Mme de Juigné une imposante Jeanne d'Albret. Pour le reste, on consultera M. Dumas, s'il le faut, ou M. de Chateaubriand même, tous

les savants de l'Académie en *us*, les peintres et les dessinateurs, car il faut se défier des erreurs grossières. Marie-Caroline ne sait plus bien — elle l'avoue — quels princes furent au mariage de Marie Stuart, quels dignitaires et quelles dames. Il y aura d'ailleurs cette note piquante : s'il se trouve parmi les personnages vivants quelques descendants des officiers du roi François II, ils tiendront tout naturellement le rôle. Le maréchal de Brissac sera représenté par le colonel de Brissac, le maréchal de Cossé par M. de Cossé, premier panetier, le maréchal de Biron par le marquis de Biron... Comme il en reste peu, ne trouvez-vous pas? Mais c'est bien tant mieux, car on aura loisir de ne blesser personne. Si l'on s'en voulait strictement tenir à l'idée, ni M. de Louvois, ni le duc de Richelieu, ni M. de Charette, ni le marquis de Mac-Mahon ne figureraient, ce qui serait grand dommage et profonde injustice.

La folle du logis court la grande poste en la compagnie du roi Charles X, et de Madame la dauphine elle-même. Sans désemparer, le roi promet son architecte, ses dessinateurs, les tapisseries du garde-meuble; la dauphine, tous les diamants de la Couronne dont elle dispose, et qu'elle a si peu sujet de montrer. Il y a des traditions pour ces ballets, puisque jadis Louis XIV s'y montra en Apollon et quelquefois en femme; c'en est donc assez pour que S. M. Charles X n'y trouve rien à reprendre. Je pourrais facilement penser que Madame dormit peu cette nuit-là, et que le lendemain, dès l'aube, nombre de personnes furent dérangées et mandées auprès d'elle. Le programme comportait de lourdes charges, mais on était sûre des acceptations quand même. Chaque acteur désigné pour un personnage devait s'enfermer dans les limites strictes du rôle, se procurer les costumes et les accessoires requis, connaître à fond le caractère de son modèle et le faire valoir. En outre, il se faudrait soumettre à des répétitions pour la marche, pour le rang à tenir, et étudier certaines danses réglées par Gardel.

Déjà le divertissement avait son titre : on le nommait le *Quadrille de Marie Stuart*. La représentation étant fixée au 2 mars 1829,

on avait à peine six semaines devant soi, le temps mis autrefois à tirer des plans sur le papier et à « préparer la préparation » d'une fête.

Dès l'abord on se heurta à des impossibilités. En 1558, date du mariage de Marie Stuart et de François dauphin, le roi Henri II n'était pas mort; des hommes graves assuraient sa présence à la cérémonie. Il eût donc fallu un Henri II, un roi de France; malheureusement, étant donnée l'étiquette peu souple lorsqu'il s'agissait du roi, il devenait impossible d'admettre à ce rôle un autre personnage que Charles X, ou tout au moins le dauphin duc d'Angoulême. Ni l'un ni l'autre ne furent pressentis, car le temps n'était plus où ces choses fussent admises. Un simple gentilhomme, fût-il duc et pair, ne pouvait prétendre à cet honneur, car il eût de tout droit, et pour les vraisemblances scéniques, occupé la première place, se fût assis d'abord, eût donné le signal de la marche, en un mot eût tenu une préséance gênante. D'un commun accord on sacrifia Henri II.

Restait la reine Catherine de Médicis. On l'eût souhaité voir sous les traits de la dauphine; mais tout en applaudissant sincèrement aux réjouissances, la fille de Marie-Antoinette, cloîtrée dans son éternelle tristesse et son deuil, en déclina l'offre polie. A vrai dire, le rôle se pouvait plus aisément donner; les Médicis n'étaient point de race royale, la reine mère n'avait dû son prestige qu'à l'alliance inespérée avec le fils du roi François. Il ne faudrait pas jurer qu'en l'état des esprits sous la Restauration, Mme de Podenas se fût montrée particulièrement flattée d'être tout un soir la fille *des marchands de Florence*. L'histoire n'était point si ancienne de la belle Mme de G... refusant de s'habiller en Gabrielle d'Estrées, laquelle n'était point née, disait-elle, et descendait d'un nommé Babou.

La reine d'Écosse, Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, resta tout naturellement à lady Stuart, grâce au nom qu'elle portait, grâce surtout à l'envie qu'on eut de montrer bon vouloir à la cour de la Grande-Bretagne. Jeanne d'Albret tomba en noblesse ordinaire,

comme aussi cette autre duchesse de Berry du xvie siècle, Marguerite, plus tard duchesse de Savoie, sœur de Henri II, représentée par Mme de Mac-Mahon. Je n'oserais affirmer que certaines distributions n'eussent fait sourire, lorsque M. de Rosambo par exemple, simple officier d'état-major, distingué seulement par sa haute mine et son alliance avec M. de Mesnard, se mit aux épaules le harnais de guerre du duc François de Guise, le grand-duc François, le premier homme de guerre de son temps; lorsque, par contre, M. le duc de Richelieu se dut contenter du rôle un peu terne du maréchal Saint-André. Vous devinez les murmures jaloux, les phrases malignes et les pointes courtisanes, tout ce qui s'ébroue en pareil cas depuis que le monde est monde, tant chez les rois que sur le théâtre. Malgré tout, la bonne volonté prévalut; les minutes manquant pour médire, on se lança.

Il y eut subitement un curieux besoin de s'instruire. On vit de hautaines personnes, de divines ignorantes, jusque-là fort dédaigneuses d'histoire, plongées dans mille lectures revêches. Sosthène de La Rochefoucauld, surintendant des arts, — on disait encore arbitre du goût, — ayant indiqué à certaines d'entre elles le Dépôt des estampes du roi comme une source précieuse de costumes, la Bibliothèque eut, pendant deux semaines, sa grande cour encombrée d'équipages, ses portes assiégées d'une pimpante armée, très déterminée à prendre d'assaut les livres à images. Chacune, flanquée de son dessinateur particulier, de son couturier ou de sa modiste, compulsait, fouillait, s'arrêtant à une chose, en exigeant une autre, jetant dans les salles silencieuses des exclamations bruyantes comme celles d'une nuée d'oiseaux entrés dans une église. Le bon Thévenin, garde des estampes, en perdait la tête, et son personnel n'en pouvait croire ses oreilles! « Il doit tarder aux employés subalternes, écrivait La Mésangère, que les bals déguisés prennent fin. Ces employés ne font qu'apporter et remporter des livres à gravures demandés par les merveilleuses... le bibliothécaire lui-même est souvent dérangé. » Ah! le tourment du bibliothécaire était pire encore! S'estimant toutes au-dessus des

règlements, excipant de leurs fonctions à la cour, de leurs titres ou de leurs charges, plusieurs jolies imploraient le prêt à domicile, l'autorisation de confier les figures choisies soit à leur peintre, soit à leur couturière. Thévenin d'abord refusa, mais elles insistèrent : — « Vous prêtez bien à Mme Jaquotot! » assuraient-elles en manière de preuve concluante. Hélas! si Thévenin *prêtait* à Mme Jaquotot, il le déplorait assez, il en avait honte, mais encore ne le faisait-il que sur des ordres écrits du ministre compétent. Alors les ordres écrits tombèrent de tous endroits ; il en vint de la cour, du directeur des beaux-arts, d'un tas de seigneurs moindres. En fin de compte, tant de livres sortis, d'estampes dispersées, de trésors égrenés aux quatre coins de Paris ne servirent de rien ; on en revint tout naturellement à l'imagerie de Lanté et de Gâtine, aux à peu près accommodés au goût du jour, à cause des manches à gigot. On eût mis de ces manches à Dieu le père.

Une légende fait d'Eugène Lami le dessinateur attitré du bal, l'inventeur de toutes ces adaptations pseudo-historiques, ce qui est une erreur. Lami en transcrivit la physionomie générale après coup, et fit l'office d'un reporter graphique. Chaque acteur figurant avait, comme je l'ai dit, son artiste spécial, Garnerey, dessinateur de l'Opéra, Laffitte, Lecomte, Isabey ou Fragonard, d'où l'extrême diversité, la cacophonie étrange d'époques constatée. La duchesse de Berry se fit présenter tous les portraits imaginables de Marie Stuart, et Dieu sait qu'il y en a! mais rien ne la contenta dans le nombre. Certaines effigies gravées font la reine martyre ridicule, d'autres la montrent après son veuvage, peu lui donnent la manche à gigot. En vérité, voilà qui devenait ennuyeux et perplexitant.

Par hasard, Mgr le duc d'Orléans possédait dans sa galerie une étonnante et exquise portraiture représentant, disait-on, la reine à l'époque de son mariage. Or cette toile, aujourd'hui conservée à Chantilly chez Mgr le duc d'Aumale, décrit dans tous ses atours merveilleux une fort jolie princesse du règne d'Henri IV, coiffée haut, couronnée en duchesse, nimbée d'une énorme collerette en éventail et brodée de

pierreries comme une madone andalouse. Alors c'était bien Marie Stuart pour tout le monde; maintenant — et peut-être en puis-je faire un peu mon *mea culpa* — nous la savons Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, sans erreur possible. Comme la belle princesse avait des manches à gigot, cela coupa court à tous les scrupules; ce fut elle que Mme la duchesse de Berry adopta, sans discussion, et donna tantôt à transcrire dans les ateliers de Mlle Leroy. Duponchel affirmera dans son article dithyrambique sur le bal que ce costume est admirable, qu'il rappelle au mieux celui de Marie Stuart peint par Federico Zuccaro, il dira très mal la vérité. Le tableau de Zuccaro gravé par Vertue en Angleterre apparaît bien dans le ballet de Marie Stuart, seulement il sert à Mme d'Orglandes, chargée du rôle de Louise de Clermont-Tallard, duchesse d'Uzès. Et encore, croyez-le bien, cette dame ne l'aura point emprunté directement à Vertue, mais à Mlle Mars, laquelle l'avait adopté pour son rôle de Béatrice du *Tasse* au Théâtre-Français. Somme toute, on avait exagéré les fantaisies, tourné les difficultés et mis de côté les données historiques sérieuses. Madame portait une robe de velours bleu : or Brantôme note précisément cette curiosité, que Marie Stuart fut la première reine de France mariée « sous blancs atours ».

La partie des bijoux et des joyaux avait été mieux soignée; les pierres, prêtées à la duchesse de Berry par le Trésor de la Couronne, furent confiées à Bapst pour les monter dans le style du fameux portrait. Mon cher confrère et excellent ami Germain Bapst, petit-fils du grand joaillier, a bien voulu me fournir le compte détaillé de ces divers travaux retrouvés par lui dans les archives de sa maison. On y voit que la jolie couronne fleurdelisée, peinte précieusement sur le tableau du duc d'Orléans, fut imitée au plus près dans sa monture. En voici la mention indiscutable : « Pour façon d'une couronne gothique, bandeau surmonté de fleurs de lis et ornements, 780 francs. » La plupart des autres objets d'orfèvrerie relevés dans le portrait ont été semblablement imités; un collier et une chaîne de vingt-quatre gros brillants, une grande croix de onze brillants, deux grosses pendeloques et quatre

ronds, toutes choses, en effet, aperçues dans la peinture. Bapst avait en outre accommodé « pour *le costume du bal* en corsage à glands, ceinture et grande ceinture à glands et rosettes » certaines garnitures de



PORTRAIT DE LA PRINCESSE DE CONTI,
de la Galerie d'Orléans, qui servit au costume de Marie Stuart.

chatons qui furent probablement les pièces arrachées pendant la galoppe, comme nous le dirons tantôt. Toutefois on changea le collier de perles du modèle en une parure infiniment plus riche formée de diamants et de turquoises, lesquelles turquoises furent repolies et taillées

à nouveau. Trente-six rosettes de brillants étaient semées sur le vêtement par places, et constituaient une incomparable illumination de pierreries, des taches étincelantes semées sur la robe bleue comme « des étoiles au ciel ».

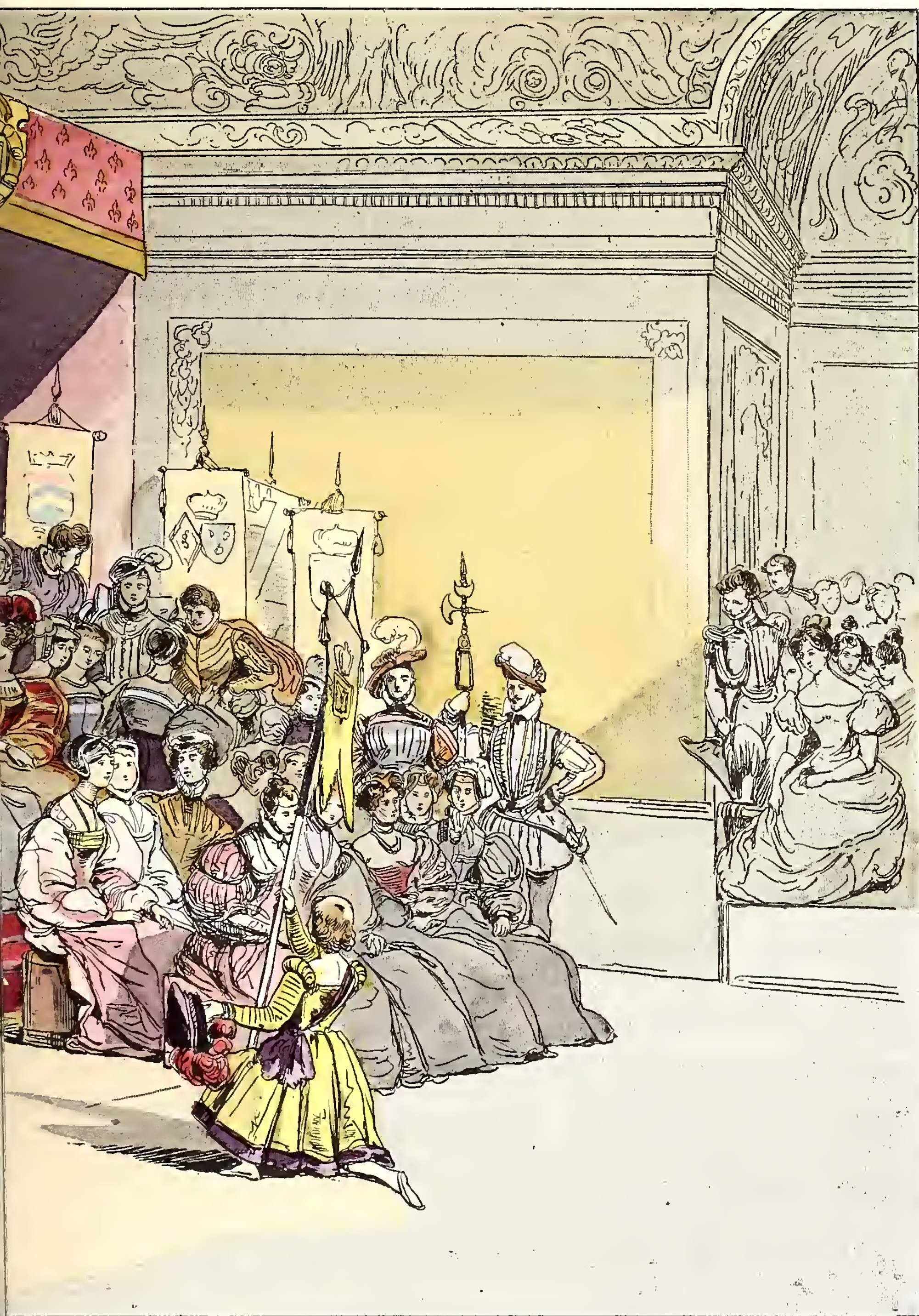
Pris ainsi pour la fantaisie d'une soirée, les joyaux de la Couronne furent remis en leur premier état avant de revenir au Trésor. Les diverses sommes payées à Bapst pour ce remaniement et l'acquisition de petits brillants sans conséquence, montèrent à 4.510 francs; pour le total exact de leur valeur intrinsèque, les parures de la duchesse représentaient un peu plus de 3 millions, juste le double du budget de sa maison.

Avec les autres dames figurantes, nous sommes en plein romantisme théâtral. Ce sont bien les actrices entrevues dans les dernières pièces de l'Opéra ou des Français qui inspirent les artistes; certains empruntent des costumes aux *Femmes célèbres* de Lanté. Il n'y a, entre les falbalas de la scène et ceux du quadrille, qu'une simple différence dans la qualité des étoffes ou le luxe des broderies. Une bizarrerie a fait donner à lady Stuart de Rothsay les atours singuliers de Marie Stuart en 1586, la veille de sa mort, avec des *gigots*, cela va de soi. Diane de Poitiers, sous les traits de la très sémillante Mme de Caylus, est irrésistible sous son chaperon à templette déformé, affublé d'un petit croissant de lune en manière de deux cornes malicieuses. Catherine de Médicis offre une troisième Marie Stuart. Quant à Jeanne d'Albret, par hasard inspirée d'une chose authentique, on l'a voulu gentiment plier au ton général et dépouiller de tout caractère. Puis il y a Jacqueline de Longwy, duchesse de Montpensier, « la princesse étique », que Mme de Pastoret a très ingénument coiffée à la Tudor, sur l'avis d'Auguste Garnerey. Tout cela est la cacophonie même.

Peut-être le côté masculin du ballet eût-il laissé plus d'illusions. Le duc de Richelieu donnait fort grand air au maréchal de Saint-André, encore bien que jamais un seigneur français du XVIe siècle n'eût mis à son cou l'ordre de la Jarretière avec celui de Saint-Michel. Son costume, le plus cher après celui de la duchesse de Berry, était d'un velours vert



Quadrille de Marie Stuart. — Un page annonce à Marie Stuart l'ar



ée de sa mère. Dessin de F. Courboin, d'après Eugène Lami.

brodé de filets d'or en soutache, avec boutons de perles fines, doublures de soie des Indes, et épée d'un admirable travail ancien. Une fine moustache postiche ombrait ses lèvres et ses cheveux s'éparpillaient coquettement. Sauf Mgr le duc de Nemours — un des rares survivants de la fête — absolument rigoureux de tenue et de vérité sous son habit de page, le duc de Richelieu pouvait à bon droit passer pour le roi du quadrille. Le malheur était, pour quelques-uns, de n'avoir point voulu sacrifier leurs favoris; pour d'autres, de commettre de lourds anachronismes. Le comte de Mesnard présentait un Coligny trop vieux : né



Miss Louisa Stuart tenant la bannière d'Écosse. D'après Eugène Lami.

en 1517, l'amiral n'avait pas le poil blanc en 1558; le duc de Retz semblait un Fra Diavolo, et La Noue Bras de Fer (M. de Charette) un chevalier du Saint-Esprit un peu hâtif. Pour mémoire seulement, M. de Rosambo en duc de Guise de chez Babin, irrésistiblement troubadour, encore que tenant une des meilleures places dans le cortège. Une histoire court à ce propos : on dit que le musée royal des armures avait prêté le casque et le poitrinal ; ayez assurance que non pas.

On s'était souvenu de Brantôme et de Ronsard, les deux amoureux de la petite reine d'Écosse, et le rôle du premier avait été confié à M. de Merinville, un peu trop joli homme dans la circonstance. Bussy d'Amboise, le plus grand fol du xvie siècle, le plus manieur de flamberges et « esbroueur » d'amourettes qu'on eût vu jamais en France, était échu à ce vicomte Hocquart, un joyeux de la bonne sorte, fort amateur de

bruit et de lestes histoires, Sosie moderne de son modèle ancien. Quant à François de Vendôme, vidame de Chartres, prince de Chabannois, distingué, disent les méchantes langues, par la reine Catherine, c'était M. de Vogué, un fort galant cavalier, costumé à ravir, et divinement gentilhomme sous son pourpoint très exact et très riche.

Oublions les seconds rôles, tous les hérauts, les petits pages, les demoiselles d'honneur, les seigneurs écossais accommodés en hâte sans autant de recherches. Mlle Leroy (nièce du fameux Leroy de l'Empire) s'était chargée de traduire les dessins fournis par les dames ; les cavaliers avaient leurs tailleurs particuliers, les marchands de nouveautés du Palais-Royal, les costumiers de l'Opéra ou du Théâtre-Français. Ce fut une fièvre d'un mois dans les magasins de Paris, car il s'agissait d'habiller pour le moins cent cinquante personnes difficiles, capricieuses, jamais contentées. Leroy disait autrefois : « Les gens du monde sont pires que les acteurs en fait de travestis. » Et c'était, ma foi, la vérité pure, toute la philosophie de ces fêtes où l'histoire n'est qu'un prétexte à exagérer et à grossir les fantaisies du jour.

Les salles choisies pour les danses et la tenue de cour de la reine-dauphine Marie Stuart sont au premier étage du pavillon de Marsan : une dans les appartements de la jeune Mademoiselle, l'autre chez le petit duc de Bordeaux ; deux grandes pièces en carré oblong, restaurées sous Napoléon, et qui ont gardé les dorures des plafonds et les stucs de leurs murailles. Chez Mademoiselle, un dais splendide a été dressé au fond de la salle, entièrement recouvert d'un poêle fleurdelisé et soutenu par des piliers chargés d'or. Sous la partie avancée du dais, un trône s'élève, réservé à la duchesse de Berry et à son époux de la soirée, Mgr le duc de Chartres. En arrière d'eux, le plancher s'étage en gradins, et permettra d'apercevoir le moindre figurant du quadrille. Vis-à-vis, à l'autre bout de la salle, est une estrade drapée de soie, où se tiendront les musiciens sous la direction de Gardel ; et, tout autour de la pièce, appuyés aux murs, des échafauds bas destinés aux personnes invitées, les femmes uniformément vêtues de robes blanches lamées d'argent, afin de laisser aux travestis leur valeur polychrome.

Sept lustres à facettes éclairent la salle de milliers de bougies odorantes : trois devant l'estrade, trois devant le dais, et au milieu, un double des autres. Et, comme l'assemblée du cortège doit se faire au



LA DUCHESSE DE BERRY DANS SON COSTUME DE MARIE-STUART. D'après Eugène Lami.

rez-de-chaussée, que l'on traversera des galeries avant d'arriver au grand salon, l'administration des Menus a tendu sur le parcours beaucoup de tapisseries anciennes, disposé de vieux meubles, drapé de courtines l'escalier un peu bourgeois qui est l'escalier d'honneur du pavillon de Marsan. Ah ! les rampes pompéiennes, raides, mesquines, eussent fait sourire Catherine de Médicis, elle, habituée à ses royales demeures des Tuileries et de Fontainebleau, à ses escaliers en berceaux, tout de marbres rares, de stucs italiens et de voûtes dentelées ! Les degrés du

« Petit-Château », encore que très larges et soutenus de colonnettes, sentent la pauvreté des modernes architectures. Tout à l'heure la procession joyeuse engagée là donnera l'impression d'une noce très riche escaladant les étages banals d'un château de province cossu et mal au point. Et puis les fleurs avaient été oubliées ou peut-être omises à dessein pour rester dans la vraisemblance historique, ce qui notait plus de bonne érudition que de goût.

Indiquée pour sept heures et demie, la réunion eut des retards prévus. Mme la duchesse de Berry, prête la première, recevait son monde dans le salon d'en bas, transformé en loge, encombré de psychés, de toilettes et de sièges, où tout un bataillon de costumiers et de coiffeurs mettaient la dernière main aux ajustements. Elle-même, la gracieuse, ne dédaignait pas de passer la revue hâtive de chacune, de battre le pli des jupes, d'ajouter de-ci de-là quelque perle aux trop mesquines parures. Hippolyte, le coiffeur, rajustait les toques déplacées dans le trajet des carrosses ; Mlle Leroy et ses aides faufilaient, piquaient d'épingles les choses mal venues ou discordantes. Puis il fallut se compter, attendre les attardés, prendre ses places, se grouper par *entrées* d'après l'usage constant des quadrilles. Depuis longtemps le roi, le Dauphin et la Dauphine, Mgr le duc d'Orléans et sa famille, tous les spectateurs invités, avaient pris place dans la salle du dais que le cortège n'en avait point fini encore. Ainsi qu'au théâtre lorsque le rideau se fait attendre, l'orchestre jouait, et les éclats entendus d'en bas achevaient de jeter le désarroi dans tout ce monde affolé.

Enfin, vers les dix heures, avec deux heures de retard, chacun fut à son poste, attendant le signal donné par la duchesse.

La première *entrée* était de François II, précédé d'un garde du corps, d'un garde suisse, de cinq jeunes pages, d'un officier des gardes suisses, et de six maréchaux de France marchant sur deux rangs. Au milieu venait le jeune prince fort gaillard, portant beau, suivi du connétable de Montmorency et du duc de Ferrare. En arrière d'eux, neuf gentilshommes sur trois rangs fermaient l'entrée, scandant la mesure des fanfares et, vous eussiez dit, dansant une pavane très martiale.

Alors, dans un joyeux froufrou de soie et de satin, devancée par cinq jolis damoiseaux emplumés et huit demoiselles, accompagnée du duc de Douglas (le duc d'Hamilton), dont elle touchait le poing de sa main à peine appuyée, Marie Stuart apparut éblouissante, les yeux baissés, la tête haute, la démarche grave et bien royale. Quatre dames d'honneur lui faisaient escorte à deux pas.

Jeanne d'Albret et son quadrille formaient la troisième entrée, avec, près d'elle, Marguerite de Valois, sœur de Henri II, Claude de France, plus tard duchesse de Lorraine, et quatre princesses du sang, Mmes de Condé, d'Enghien, de Montpensier, et la vieille duchesse de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, laquelle, je vous



Mme de Podenas et M. de Vogüé. (*Entrée de la reine Catherine.*)
D'après Eugène Lami.

dirai, n'était ni bossue ni maigreline, au rebours du vrai. Suivaient six dames maréchales ou dignitaires de la cour des Valois, parmi lesquelles la comtesse d'Orglandes dont nous avons parlé déjà et qui montrait, sous de coquets atours imités de Zuccaro, « la brocardeuse » duchesse d'Uzès.

L'entrée de la reine Catherine, un peu mesquine auprès des précédentes, s'annonçait par deux pages et deux filles d'honneur (nous voici loin de l'escadron volant célébré par Brantôme). Elle-même, la reine, s'appuyait au poing de ce vidame de Chartres que certaine chronique nous dit emprisonné à la Bastille à cette époque précise, pour lèse-majesté. A distance respectueuse venaient Diane de Poitiers, Diane d'Angoulême, bâtarde d'Henri II, la comtesse de Randan, de la maison

de La Rochefoucauld et cette autre très adorable La Rochefoucauld aussi, Silvie Pic de la Mirandole, la grâce même, toute la beauté et tout l'esprit de la maison royale.

Lorsque cette première partie du cortège eut gravi l'escalier, se fut lentement déroulée en file dans les galeries, et fut entrée dans la grande salle du dais aux sons de l'orchestre jouant une marche nuptiale écossaise sur des rebecs, les figurants s'allèrent en ordre ranger sous le dais laissant le trône d'honneur à Marie Stuart et au Dauphin François. Elle, tout aussitôt, s'assit et fit signe au jeune prince de prendre séance auprès d'elle, ce qu'il refusa fort dignement, encore que son respect lui fît commettre une grosse erreur de vraisemblance. Sous les Valois, François II n'avait point hésité; assis le premier, il s'était contenté d'inviter Marie Stuart à faire de même. Le roi Charles X et Mme la duchesse d'Orléans goûtèrent beaucoup cette courtoisie du duc de Chartres qui, même en un quadrille badin, savait si bien garder le sentiment des nuances. François II demeura donc debout, le bras appuyé au rebord du fauteuil, dans la pose un peu étudiée autrefois donnée au jeune prince par le peintre François Clouet. La coquetterie lui en fut gentiment comptée. Tous les regards allaient à lui et à la divine Marie d'Écosse, les vrais rois de la soirée, elle souriante, lui infiniment digne et sérieux. Un Anglais enthousiaste, mais un peu intempérant de langage, proclama que ce tableau vivant lui rappelait je ne sais quelle estampe de Marie Stuart et de Darnley réunis, œuvre rare de sentiment et de goût. On ne l'entendit point, ou mieux la foule pressée des courtisans feignit de ne l'avoir point entendu, parce que S. M. Charles X n'était pas loin qui n'en eût point autrement goûté la remarque intempestive, on peut le croire.

Il y eut un intervalle de repos très court, après quoi les fanfares saluèrent la dernière entrée. Par la grande porte un joli page en jupon court, coiffé d'une toque écossaise et tenant un gonfanon au trescheur de gueules, se vint agenouiller devant Marie Stuart. C'était miss Louisa Stuart de Rothsay, fille de l'ambassadrice d'Angleterre, enfant mignonne et blonde, qui annonça d'une très bonne guise, en son accent anglais,

l'arrivée de Madame la reine, Marie de Lorraine, conduite par son frère, le duc François de Guise.

Alors on eut cette impression gênante d'une chose assez médiocre dans un ensemble jusque-là très réussi. M. de Rosambo en duc de Guise, sous son déguisement théâtral, avec son casque à la Duguesclin, ses bottes courtes, son maillot vilain, impressionna en mal. Ce fut un éclair. La reine d'Écosse avait en réalité fort grande allure et majesté, et le nom qu'elle portait, tant de souvenirs lointains dont elle était comme la vivante relique, firent oublier le reste. Il y eut dans l'assistance un de ces assentiments discrets qui sont les applaudissements tolérés en la



Lady Stuart, M. de Rosambô et les quatre Marie. D'après Eugène Lami.

présence des rois. Marie de Lorraine, reçue par sa fille, fut invitée à prendre place auprès du trône.

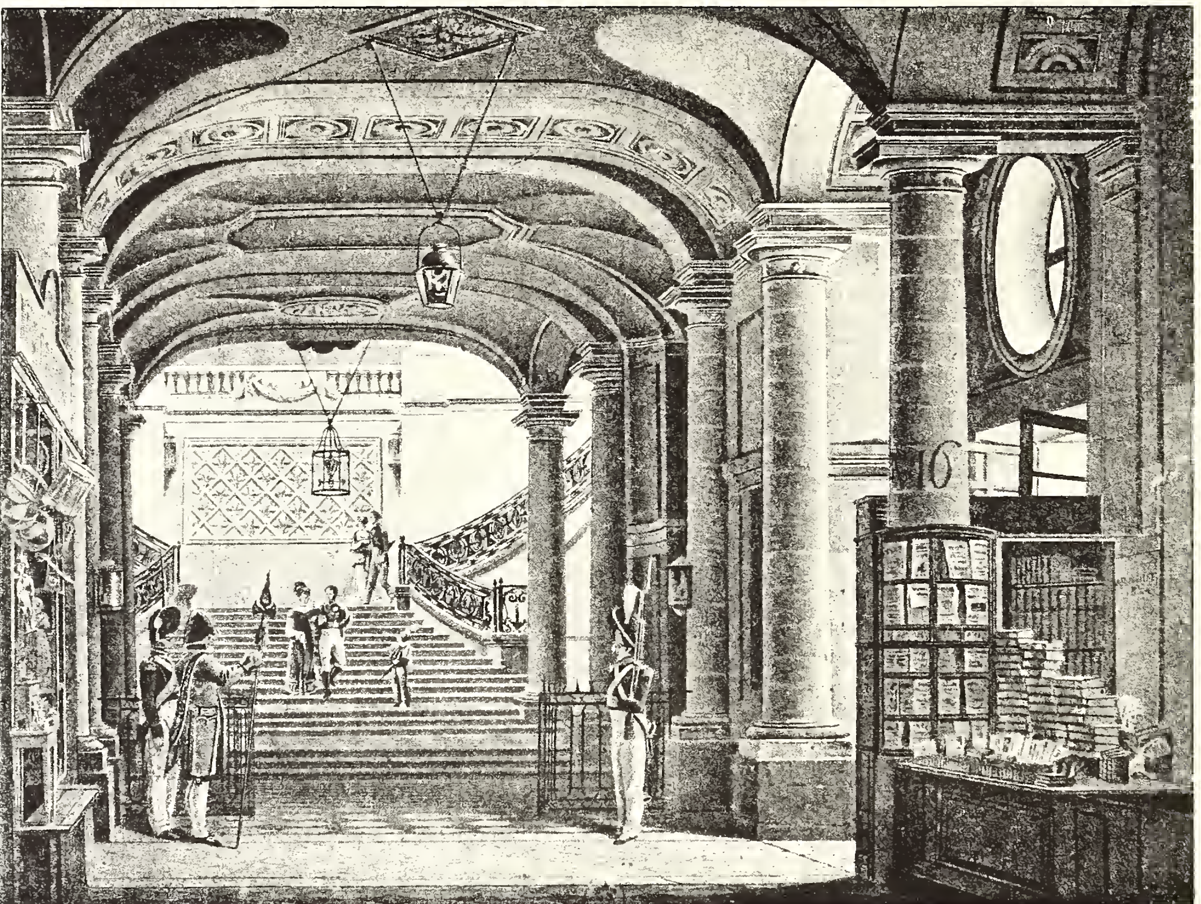
Tout le quadrille étant cette fois groupé sous le dais, les cavaliers debout, les dames assises, la duchesse de Berry fit un signe de la main, et les quatre demoiselles d'honneur écossaises, les quatre Marie, coiffées pareillement de bandeaux en arcelets, vêtues de robes semblables, dessinées par Lecomte, commencèrent une danse de caractère de l'invention de Gardel. Les attitudes simples, mesurées, toutes de pas glissés et de belles inflexions, plurent infiniment. L'orchestre accompagnait sur une mesure de pavane alanguie dont le motif rappelait certaines mélopées des vieux clans. Le succès était acquis et dépassait de beaucoup l'attente. Un personnage qui, tout jeune encore, assistait au divertissement, assure que jamais au grand couvert de la cour, ni au spectacle de gala sur la

scène des Tuileries, rien ne lui avait plus donné l'impression de ces contes féeriques où les rois de la légende étonnent leurs sujets de leur luxe et de leur majesté. C'était à tout dire un théâtre où les acteurs vivaient « pour de vrai », où les diamants, les ors, les soies, les moindres attifets comptaient pour leur valeur propre. Les dames se montraient les parures historiques de la duchesse de Berry, les curiosités authentiques arborées par M. de Richelieu, le fermoir d'escarcelle de M. d'Osembray aux armes d'Henri II — une incomparable merveille de ciselure — jusqu'à l'habit de Philippe de Mornay conservé intact et porté par M. de Mornay, son arrière-descendant.

Les danses terminées, le quadrille se disposa à gagner les appartements du jeune duc de Bordeaux (tenu éveillé par la circonstance) où la salle plus vaste permettrait le bal. La marche eut lieu dans un ordre différent. Marie Stuart donnait cette fois la main à son époux, leurs pages et leurs suivants se mêlaient. Le scénario comportait un retour des noces après la cérémonie à l'église.

Là des fauteuils avaient été disposés pour les princes seuls, afin de ménager une place plus grande aux danses. Charles X ayant appris qu'un vieux seigneur jacobite, M. de Huntly, ancien familier de Versailles et des Trianons, se trouvait présent, le fit prier d'ouvrir le bal avec la jeune Mademoiselle. Ce fut le clou de la soirée. Très ancien régime, les coudes au corps et les pointes en avant, galant à la façon des vieux danseurs, le vieillard s'avança, baisa les doigts de la petite princesse, comme autrefois ceux de sa grand'tante Marie-Antoinette, et sous les yeux stupéfaits de l'enfant qui ne devinait pas pourquoi ces choses, il se mit à battre des entrechats, des ailes de pigeon, à faire des pirouettes très jeunes, qui mirent la joie au comble parmi les vieux émigrés : « En vérité, Sire, murmura le duc d'Angoulême au roi, nous allions vous nommer Altesse royale ! »

Sur cet intermède inattendu, après mille compliments donnés au danseur, chacun prit place pour les contredanses. Les spectateurs de tout à l'heure se vinrent mêler aux seigneurs du XVI[e] siècle, et l'on eut cette surprise tout à coup de Catherine de Médicis en la société d'un



Le grand escalier du Palais-Royal. Le duc d'Orléans, la duchesse et le jeune duc de Chartres descendant les degrés.
Lithographie d'Arnout, d'après le tableau de Bouhot, autrefois conservé au Palais-Royal (1814).

colonel de la garde royale, d'un ministre ultra faisant vis-à-vis à Marie de Lorraine, du connétable de Montmorency valsant avec une maréchale du premier Empire. Marie Stuart elle-même oubliait son mari pour son oncle François de Guise, même on dit pour Ronsard et pour Bussy d'Amboise. Le coup d'œil était fort gai de ces robes blanches uniformes, sautillant comme des follets à travers les brocarts d'or, les velours et les broderies scintillantes. A cinq heures du matin la *Galoppe* entraînait dans une farandole endiablée reines, princesses et seigneurs, confondant les rangs, rompant les étiquettes et froissant les parures. Dans cet instant une frange portant pour un demi-million de diamants fut arrachée à la robe de Marie Stuart par une botte irrévérencieuse. Il n'en fut que cela, le galop continua ; il eût fait beau voir qu'on s'arrêtât pour cette misère ! D'ailleurs on la retrouva le lendemain sous un siège...

Au matin, il ne restait de cet éblouissement qu'un souvenir très joyeux, et l'envie de reprendre l'idée. Combien Madame ne dut-elle par regretter, dit Duponchel, un autre ciel et d'autres usages ! Elle eût rêvé de promener son quadrille de Notre-Dame aux Tuileries, comme au moyen âge, en plein soleil, et de faire participer le peuple parisien, si artiste, si amoureux de luxe, à cette représentation extraordinaire. Toujours le Vésuve et le Gymnase mêlés, les mirages aussi et les fausses assurances ! Au lieu de cette cavalcade ce fut, à deux jours de là, l'oubli si profond partout que les journaux affectent, on croirait, d'ignorer les détails de la fête. L'un d'eux mentionne que le roi y parut après l'ordre, c'est-à-dire après le mot de passe donné à la garde du Château. Un autre assure qu'on y entrevit la famille d'Orléans. Ce qui de notre temps eût fait dire tant de choses vraies ou folles, courir tant de caquets, qui eût servi de réclames à tant de coiffeurs ou de couturiers, passa inaperçu parmi les plus insignifiantes nouvelles. « Hier bal costumé au pavillon de Marsan chez S. A. R. Madame ; demain la *Muette* sur le théâtre de la Cour ! » Il fallut que la duchesse du Berry s'improvisât elle-même l'historiographe de son quadrille et en commandât un album à Eugène Lami. C'est ce joli livre, lithographié par un artiste exquis, moitié de

réminiscences, moitié d'après des maquettes fournies, qui nous a gardé quelque souvenir du ballet de Marie Stuart. Chacun des acteurs en reçut un exemplaire colorié à la main, le plus souvent avec un mot autographe de la princesse. Duponchel écrivit sur ce sujet un article à côté dans la *Revue de Paris*, en estropiant les noms et en se méprenant sur certaines histoires. Il n'en reste pas moins acquis combien ce bal travesti note de dilettantisme et de luxe rare dans une société dont on aime volontiers à railler les romantismes falots et les coquetteries surannées. Il est pour la société royale sous la Restauration tout juste ce qu'avait été huit ans auparavant, pour le monde financier, le fameux bal d'or de M. James de Rothschild. Tous deux délimitaient les formules rivales, l'honneur et l'argent, l'aristocratie fermée et la banque richissime, et, comme on disait, le grand monde et le beau monde. Ce sont là pour nous de subtiles nuances dans le quart d'heure ; elles se marquaient alors fort scrupuleusement en de menus faits. Lorsque le vieux seigneur jacobite esquissait un pas rococo chez la duchesse de Berry, il mettait les larmes aux yeux de toute l'assistance ; chez M. de Rothschild il eût fait rire, et on l'eût pris pour un artiste très drôle touchant un cachet convenable.

Toutefois, le bal d'or porta plus bonheur au banquier de la rue d'Artois, que non pas le quadrille princier à François II et à Marie Stuart, suivant que nous l'apprennent les chroniques sérieuses.

III

Ce que les douairières du faubourg Saint-Germain nomment « les dissipations » de Madame ne lui font cependant point oublier ses deux enfants. Elle-même s'est enquise des qualités de Mme Bayard, femme d'un tabellion d'Armentières, donnée comme nourrice au duc de Bordeaux ; et si grande confiance qu'elle eût en Mme de Gontaut, gouvernante de Mademoiselle, elle ne manque jamais de lui mander ses ordres

et de veiller aux moindres choses. C'est du peintre Hersent que nous avons le petit nid très soyeux où les deux enfants passèrent leur pre-



MADEMOISELLE ET LE PETIT DUC DE BORDEAUX EN 1821. Par Hersent.
Lithographie d'Aubry-Lecomte.

mière enfance ; le jeune monseigneur de huit mois dans son berceau, sa sœur debout sur une chaise et lui faisant risette. Déjà au fur et à mesure qu'ils grandissent, les caractères différents se pressentent,

Mademoiselle tenant des Bourbons de France une assurance et une dignité infiniment drôles ; lui, par contre, tirant à sa mère, affectueux et ému. Il y eut une scène dont le vieux Bouilly a parlé quelque part, certain jour qu'ayant été admis à faire sa révérence aux enfants, il baisa le bout des doigts de la princesse, qui tout aussitôt les essuya furieusement. Le duc de Bordeaux voyant le trouble du pauvre homme, tendit sa menotte, et se retournant vers sa sœur : « Tu vois, je n'essuie pas, moi ! »

Ils sont dieux, en cette vieille gentilhommière des Tuileries, dieux et un peu tyrans. Leurs joujoux font vivre tout un peuple d'ouvriers ingénieux et d'artistes même. Mademoiselle a des poupées articulées avec de vrais cheveux, de complets trousseaux, un mobilier or et bleu, un service en vermeil pour les dînettes ; il y a une femme chargée de mettre en ordre les objets après les récréations. Le duc de Bordeaux est de bonne heure traité en homme, habillé en soldat, pourvu d'une écurie de chevaux de bois sous tous pelages. A quelques jours de la Révolution, le 15 juillet 1830, il recevra un chef-d'œuvre de Giroux, une mer agitée d'or et d'argent, avec des vaisseaux mus par un ressort d'horlogerie, et une boîte à musique figurant le tonnerre. Le jeune prince avait bon cœur ; la fille de l'empereur du Brésil lui ayant donné des papillons, il lui offrit son jouet fort galamment.

Pour leurs promenades, le frère et la sœur ont leur calèche peinte de blanc mat et recouverte d'une tente crème enguirlandée de roses et d'épis d'or ; les guirlandes descendent sur le coffre et dessinent le contour des panneaux. A l'intérieur, c'est un joli capiton de casimir épinglé gris argent, et le siège drapé à l'anglaise est brodé de galons en S avec de la soie blanche. Conduits par quatre petits chevaux blancs, ils vont aux Tuileries ou au bois, le plus souvent en la compagnie de leur mère qui les veut suivre à cheval. Mais les vraies fêtes sont à Saint-Cloud, comme nous le disions, au temps des anniversaires, lorsqu'ils ont leurs cousins d'Orléans près d'eux. Au pavillon de Marsan, les bals d'enfants ont moins de liberté ; il se faut contenter de danser sous la surveillance des gouvernantes, des conductrices ou des mamans ; on

s'embrouille dans les rondes, et sauf la lanterne magique, ou le chien



MARIE-AMÉLIE, DUCHESSE D'ORLÉANS, ET SON FILS LE DUC DE CHARTRES EN 1817.
D'après le tableau de Gérard autrefois à la galerie d'Orléans.

Munito devinant les cartes, le plaisir n'en vaut jamais celui de folâtrer

sur les pelouses du château, là-bas, en plein air, sans les étiquettes ni les maintiens.

Quoi qu'on en ait voulu dire, c'est le Palais-Royal qui a les sympathies du *petit château;* Madame a pour la duchesse d'Orléans, un peu plus âgée, une affection grandie de la parenté proche. Toutes deux parlent de Naples, de leurs souvenirs d'enfance, de la cour sicilienne ; et puis Mgr le duc d'Orléans est un fort distingué prince, ayant les mêmes passions de curiosités que Madame ; le reste importe peu. La belle famille du Palais-Royal, toujours prête aux jeux, très turbulente, plus mêlée à la vie moderne, convenait aux tendances et à l'état d'esprit de la duchesse de Berry. Il ne lui déplaisait nullement que son fils, destiné par avance à l'éducation cloîtrée des infants, se débrouillât en la compagnie « des diables ». Oh ! des diables qui n'ont de respect ni pour les parterres de Neuilly, ni guère non plus pour les professeurs d'écriture. D'ailleurs, abusés de moins de mirages, ils n'ont point à l'égard des gens de roture la superbe du plus petit vicomte ou du plus mince hobereau attaché à la cour. Dans la galerie de leur père, on n'a pas rayé le nom de Bonaparte, et fort raisonnablement on admet que le tyran ait existé et tenu quelque place au monde. Lorsqu'ils descendent le grand escalier du Palais, — le fameux escalier de l'Éminence Grise imaginé par Gérôme — pour se rendre au cours ou à la promenade, un grand suisse bat le pavé de sa hallebarde, mais ils sont de suite sous les galeries du Palais, au beau milieu des bouquinistes ou des marchands de jouets, dans le Paris populaire et bruyant qui est le Paris vrai. Ils sont élevés en hommes, point en idoles, ce qui serait le plus secret désir de Madame pour son fils.

Pourtant le duc d'Orléans ne dédaigne ni les luxes princiers, ni la représentation ; ses attelages sont les plus beaux, rivaux de ceux du roi ou du prince de Condé ; sa livrée est sur un pied inhabituel. On vante ses tables, ses porcelaines de Sèvres, son incomparable vermeil. Le mieux est que, sans déroger ni déchoir, il a pour lui la popularité précisément arrêtée au seuil des Tuileries. Longtemps Louis XVIII lui a refusé le titre d'Altesse royale, quand la duchesse, sa femme, le por-

tait ; on dit par jalousie mesquine ; puis Charles X le lui a reconnu, sans parvenir à lui faire perdre ombre de la sympathie des foules. Chez lui c'étaient à tous propos des spectacles, de splendides soirées où Madame courait la première, pour fuir les aristocraties grognonnes de la maison voisine. Elle y fut le 6 février 1827, le 29 janvier 1828 pour l'inauguration d'une galerie stuc et or récemment construite ; elle y fut le lendemain 30 pour le bal officiel. Mon Dieu, elle y fut, et pour la première fois le roi y vint avec elle, le 31 mai 1830, au gala offert en l'honneur du roi et de la reine de Sicile, quand le pauvre M. de Salvandy, sorte de M. Jourdain prophète, prononça l'étonnante phrase : « C'est bien une fête napolitaine, nous dansons sur un volcan. »

Qui se fût douté ? La duchesse de Berry moins que personne. Avait-elle bien le temps de savoir, même l'eût-elle voulu ? A deux semaines de la Révolution elle a ses journées prises heure par heure, jusqu'au départ projeté pour Dieppe où la jeune Mademoiselle la devait précéder. Voici une « précision » à ce sujet, une histoire qui montre combien peu on attendait les événements. Mademoiselle a invité la duchesse d'Orléans à Dieppe dans son petit chez soi, et l'invitation a été acceptée. Malheureusement la jeune princesse manque du matériel nécessaire, elle n'a ni vaisselle, ni linge, ni vermeil : alors elle frappe au garde-meuble du grand-père, qui laisse prendre tout ce qu'on souhaite. Les caisses allaient partir le matin du 27 juillet, et la duchesse d'Orléans préparait son déplacement quand dans la nuit furent publiées les ordonnances.

Madame fut encore Madame le 11 juillet, au *Te Deum* chanté à Notre-Dame en l'honneur de la prise d'Alger. Elle accompagnait le roi et toute la cour dans une toilette officielle de satin blanc brodé d'argent, façon royale de porter le deuil de la cour d'Angleterre. Près d'elle Mme la duchesse d'Orléans en cachemire blanc, l'une comme l'autre coiffées en diadèmes de plumes et de diamants, avec les *barbes*. Au retour, la duchesse de Berry eut ses acclamations particulières, et son carrosse rentra au palais dans une foule très enthousiaste. Elle n'eut aucun pressentiment de voir Paris en fête pour la dernière fois, et ce fut sur

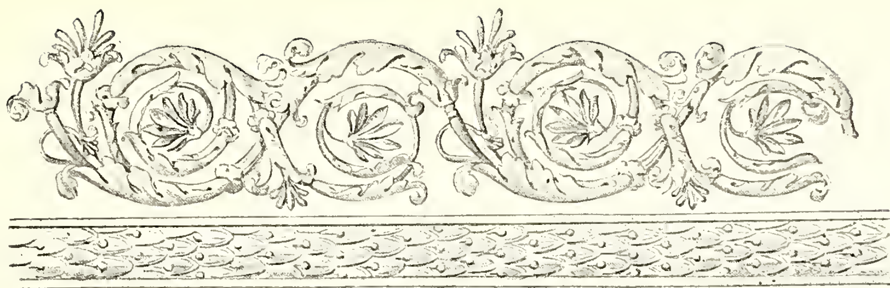
une sincère joie, tout enchantée des autres et d'elle-même qu'elle remit au lendemain les affaires sérieuses..., les visites obligées, les courses de coquetterie. La royauté ne fut point longtemps malade, a dit un philosophe amer, elle mourut d'un coup de sang. Ce sont les plus douces morts !



La duchesse de Berry vers 1830.

CHAPITRE V

CERTAINES PERSONNES DE DISTINCTION



CHAPITRE V

CERTAINES PERSONNES DE DISTINCTION

I

Ces grandes dames, que nous avons vues si rudement engagées dans la lutte contre l'Empereur, entendent bien que l'influence leur demeure, une fois les batailles apaisées et le luxe revenu. Il serait enfantin de les croire dégagées de préoccupations personnelles et d'intérêt pratique. Les mouchoirs blancs transformés en cocardes ne l'ont point été seulement pour manifester une élégance ; il y a de cela, mais il y a plus encore un besoin de reconquérir la suprématie longtemps annihilée et réduite à son expression moindre. Les grands hommes ont d'étranges petitesses ! Si Napoléon, au lieu de leur refuser tout crédit, de leur marquer son dédain, eût, en retour de plusieurs faveurs, accordé la réciproque du donnant donnant, peut-être les favorisées, pour ne point déchoir de leur état, se fussent trouvées à la male heure. Bien au contraire, à la façon des hommes peu nés qui jugent force d'âme la brutalité et le tout-dire, peut-être même par la timidité venue du manque d'éducation première, il se plaisait à les humilier, à feindre de les ignorer, à les interroger sur leurs maris ou le nombre de

leurs enfants, même à tourner en ridicule leurs modes et leurs prétentions. Quel bien lui eût pu vouloir Mme de Laplace, ensuite de la sortie insolente sur son âge et ses atours de jeune fille? Et Mme de Chevreuse qu'il proclama rousse? Et Mme de Montmorency qu'il pensa tout haut un manche à balai dans un fourreau de parapluie? Quelques-unes même, distinguées par lui, prêtes, suivant le mot de l'une d'elles, à se livrer aux griffes du léopard, et qui s'y livrèrent, en avaient gardé la haine farouche des ambitions déçues. La plus risquée dédaignant le mystère, sûre de n'être point seule à penser de la sorte, jetait en manière de défi le nom d'un routier célèbre, rude injure en l'espèce : Coleone! Coleone, le reître, le butor, le gendarme, qui n'eût point enlevé sa cuirasse ni quitté ses éperons pour l'amour d'une reine. Celle-là se montra, et au premier rang des autres, étalée dans son carrosse le jour qu'on descendit le personnage de sa colonne de bronze. Elle l'eût renversé de ses mains!



Mme de Bawr, par Crespy le Prince.

Les enthousiasmes orientés vers les Bourbons procédaient d'un raisonnement fort calculé de la plupart d'entre elles; on ne saurait soupçonner de quel poids l'âge de Louis XVIII ou celui de Monsieur comte d'Artois, son frère, pesèrent sur les sympathies parmi l'escadron des merveilleuses. Ce sont là de ces constatations faites tout à coup, que chacun escompte par devers soi, sans consentir à les avouer aux autres. Pour la jeune génération féminine de l'aristocratie, les princes français bénéficiaient de mille légendes enjolivées par les grand'mères, et sous ces récits les personnes habiles supputaient le probable esprit d'une

cour restaurée en de pareilles circonstances. De vrais princes, nés princes, restés souverains, sachant les égards dus aux sensibilités !



JEANNE, GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE. Gravé par Mécou, d'après la miniature de Benner.

C'était, pour la haute société, l'assurance de prendre le rang d'honneur, de pouvoir être écoutée, et de ressaisir ses privilèges bientôt, sans y mettre plus de finesse que d'être de bonne race. Le corollaire de ces considérations fut de multiplier le nombre des quidams à

particule ; il en naquit de tous lieux, en une génération spontanée effrayante. D'où la foule de « bons Français », hobereaux émigrés ou non, anciens serviteurs de l'Empire ou rejetés par lui, qui firent escorte aux alliés et montrèrent le plus volontiers patte blanche. Au fond, l'intrigue n'était pas si mal jouée. Dans l'émotion de la rentrée, il fut difficile aux nouveaux maîtres de pratiquer une sélection utile ; quantité de virginités se refirent en ces instants dont les tardives pudeurs sont venues jusqu'à nous dûment attestées et reconnues alors. Et je pourrais ajouter que dans la répartition des faveurs premières, les vrais grands n'eurent point toujours une prépondérance ; il en fut là comme au ciel, où l'âme convertie compte double.

A cause de leur disparité, le groupement de ces forces demanda un temps. Dans la fourmilière bousculée, les unités cherchaient une reconstitution honorable, lorsque les Cent-Jours remirent en question le semblant d'ordre du début. Le nouveau désarroi jeta dans le camp certaines défiances. A peine la Restauration paraissait-elle définitive que déjà les clans s'étaient formés, les délimitations faites où les plus méritants ne trouvèrent pas toujours le prix de leurs peines. D'apparence on n'eût soupçonné rien ; de fait, les visées différentes produisirent des coteries rivales, presque ennemies, dont nos partis donnent à peine idée. Les ultras, ceux qui n'avaient rien quitté ni rien voulu oublier d'autrefois se cloîtrèrent, s'unirent, déjà fort marris des compromissions obligées du prince ; les éclectiques, de race opportune, se tinrent en expectative de saisir l'occasion, et s'embusquèrent aux endroits propices ; les libéraux, intransigeants d'un ordre spécial, choisirent le terrain de la charte octroyée et en attendirent merveille. Mais, au lieu que ces façons distinctes d'entendre les affaires se réservassent aux hommes, ce furent les femmes qui en accaparèrent la direction morale et précisèrent la lutte prochaine. Déjà les mieux informées s'étaient fait une opinion sur la cour, les vieux princes difficiles à surprendre et d'ailleurs peu capables d'action et de résolution ; le dauphin gardé par la duchesse d'Angoulême, et le duc de Berry depuis peu en puissance de la plus délicieuse princesse qui se voie.

La consolation naturelle fut pour les dames en d'autres pratiques. Elles versèrent dans la dévotion politique et se donnèrent la tâche de rendre au Christ la terre de saint Louis ; d'autres se firent adorables et retinrent mêlés les talents et les aristocraties ; le moindre nombre se consacra aux fêtes, imagina de ressusciter l'ancienne cour du XVIIIe siècle, et fit parade des luxes les plus inédits.

Une autre cause acheva de brouiller les idées de l'Empire, ce fut à



Mme du Cayla. D'après le tableau de Gérard.

Paris la société étrangère installée à demeure, les Anglaises du peerage ou de la gentry débarquées en France, les Russes, les Allemandes entrées à la suite des Alliés, et qui n'étaient point si fâchées d'adopter à leur déclin les raffinements byzantins de la société napoléonienne. Par action réflexe, les sports anglais amusèrent nos désœuvrés ; Leroy costumait les jolies misses à la mode française, quand par réciprocité et bonne entente les tailleurs de Londres renvoyaient à nos élégants les riding-coats de leurs palfreniers et les hauts de chausse de leurs jockeys. Ceci créa de particuliers problèmes dont nous dirons tantôt un mot, et dans

le grand monde une recherche de comopolitisme regardée comme tout à fait précieuse et galante.

D'entre celles qui prirent de la notoriété à la cour et y firent du bien, il faut nommer Mme du Cayla, héroïne de la veille, parente de la très osée personne dont nous avons ci-devant noté la chevauchée paladine à la suite du czar. Mme du Cayla est sœur de Talon, ancien officier de l'Empire, rallié dans les premiers, et l'un des promoteurs de la grande équipée. Sosthène de La Rochefoucauld, qui aime également le frère et la sœur, baptise celle-ci d'un nom révolutionnaire, la Déesse de la Liberté. Elle n'y contredit pas.

Liberté d'allures, de mise, de pensée, de paroles, d'action — c'est son examen de conscience fait par elle-même — oh ! de mise surtout car elle est sur ce point la plus jurée fantaisiste, la plus avancée des coquettes. Loin d'être belle, mais autrement à redouter que belle, grande, souple, d'un voluptueux déhanchement de patricienne, avec un je ne sais quoi de très doux dans la voix que les Talon tiennent de la magistrature originelle ; son esprit est dans ses yeux caressants et tendres au repos, parfois malicieux, rarement durs. Au demeurant intraduisible, car chez elle tout est de superficie et d'épiderme, l'esprit, la raison, les goûts. C'est un papillon incapable en apparence de s'arrêter à rien et qui cependant se peut fixer si on ne l'y contraint pas. « Son cœur est sa boussole, dit La Rochefoucauld, et sa raison un gouvernail. » Certes le gouvernail le plus sûrement tenu, car dans le combat très rude des intrigues, elle a touché au port sans grande peine, laissant loin derrière les plus fins pilotes.

L'idylle biblique dont elle fut l'héroïne auprès du vieux roi nous a été révélée par un gentil billet de Sosthène de La Rochefoucauld à la princesse Volkonski. Mme du Cayla a dépassé la trentaine et son jeu n'a pas l'innocence de celui de Ruth à la tente de Booz. C'est de fort habile tactique qu'elle intéresse au début le prince à son sort de femme persécutée. Son mari lui fait un procès inique, et son seul recours est en la justice inprescriptible du monarque dont elle a plus que personne désiré le retour... Que Sa Majesté daigne prendre souci



Imp. Eudes et Chassepot

Madame Récamier à l'Abbaye au Bois _ Peint par de Juinne (1826)
Litographié par Aubry Lecomte

de ses enfants voués par avance à la misère, si le méchant triomphe. La voilà aux genoux du roi ; elle se lamente en d'excellents termes dans une jolie pose. Louis XVIII la relève de son mieux — le pauvre homme n'est pas tous les jours aussi adroit pour lui-même ! — il la console, sent contre son cœur cette tête secouée de sanglots... Désormais les enfants auront le père commun aux orphelins du royaume, lui, le roi, et bien fol et dément qui oserait entreprendre contre elle-même !

Ce premier pas fait, Mme du Cayla a grand soin de ne plus paraître ; elle attend qu'on l'appelle, jamais elle n'eût voulu prendre sur soi de redemander une audience. Même quand on l'en prie, elle affecte une adorable crainte d'être importune. Toutes les fois elle pleure pour qu'on la relève, ce qui marque peu de générosité de sa part. Petit à petit elle consent à rendre ses visites plus fréquentes ; elle met une condition inattendue, celle de ne recevoir ni un bijou, ni un bronze. Elle a accepté le pavillon de Saint-Ouen, d'où le roi a lancé sa proclamation en rentrant dans ses États, mais elle n'en sera que la gardienne. Son mot est délicieux à ce propos en ce sens qu'il précise toute l'habileté de la femme : « Je suis la seule du royaume qui ne puisse rien recevoir de Votre Majesté en pur don ! » Presque un aveu de tendresse, d'autant plus cher qu'il s'adresse à un triste vieux. Aussi quelle joie de Louis XVIII quand il crut l'avoir trompée en lui faisant signer, comme un papier quelconque, un titre de propriété en bonne et due forme ! Elle voulut déchirer le tout et protesta, le rouge au front, ne pouvoir admettre cette générosité ingénieuse. Elle ne s'apaisa que sur un mot attristé du roi, dont elle feignit de s'abîmer en douleur. « Mon enfant, songez que Saint-Denis n'est pas éloigné de Saint-Ouen, vous irez y prier pour moi ! »

Il vint en personne poser la première pierre du pavillon nouvellement projeté sur les dessins de Hittorff, l'architecte officiel. Ce fut le 8 juillet 1821 ; S. de La Rochefoucauld et D. Talon, frère de Mme du Cayla, y assistaient. Elle s'installa dans le pimpant cottage dès l'année suivante et y reçut la cour de fidèles que toute favorite rencontre sur sa

route. On venait chez elle tous les jours, sauf le mercredi réservé à la cour ; on y rencontrait une affabilité vraiment de fort bon ton, beaucoup d'hommes gais et de charmantes frivoles, sans rien qui rappelât, même de loin, l'étiquette lourde de certaines réceptions. De luxe, autant dire point, mais une coquetterie d'intimité fort seyante, le boudoir meublé par les tapissiers des Menus, autre manière de déclarer la formelle intention de n'être là qu'en passant, en invitée du roi. Une fois elle reçut en une grande fête, le 2 mai 1822, jour anniversaire de la proclamation royale, et les dignitaires accoururent, ministres en tête, dames sur un pied de cérémonie pareil qu'aux Tuileries ; mais constamment elle refusa d'être indemnisée de ses dépenses. Louis XVIII, sans cesse aux prises avec ce désintéressement étrange, avait une délicate façon de distinguer pour elle les choses qu'il lui laisserait à sa mort. Il disait, renfermant dans leur boîte les diamants offerts et toujours refusés : « L'amitié me les a sauvés, l'amitié les aura. » Et le « Plus tard donc ! » murmuré par lui, semblait ajouter une autre promesse à d'autres déjà faites : la création d'un duché, quelques pièces rares du cabinet, des plaques de Sèvres peintes par Mme Jaquotot, et un portrait de Molière.

A proprement dire Mme du Cayla n'eut aucune influence sur le ton de la Restauration ; c'était une isolée dont la maison ne comptait pas comme un centre d'ambitions concurrentes. Son égoïsme consistait à occuper le rang envié sans fomenter de jalousies. A maintes reprises elle s'employa à détruire dans l'esprit du roi les impressions mauvaises que de fort avisées personnes y venaient jeter dans l'intervalle de ses visites. Tout le monde ne lui en voulait pas du bien, et elle a des découragements terribles. N'est-on pas allé jusqu'à représenter le roi comme mort depuis longtemps, et elle comme chargée de cacher la nouvelle au peuple ? Alors elle fait construire une chaise roulante, et elle amène Louis XVIII à s'y montrer le jour de la Saint-Louis. « Grâce à Dieu, écrit-elle, on va pouvoir s'assurer que le roi est en chair et en os, et non un mannequin ! »

Et pourtant, que cette femme est bien de son temps ! telle qu'on ne

l'eût point rencontrée auparavant ni vue depuis. Elle est une résultante romantique des événements ; son côté chevaleresque a quelque chose de littéraire et d'étudié sans ombre de bonhomie réelle. Un pareil esprit eût été également impossible sous Louis XV ou sous l'Empire ; elle n'eût su être ni la Pompadour — il lui faillait de trop — ni la maîtresse effacée et soumise de Napoléon. Mme de Maintenon peut-être, et encore, sans les poses, ni les piétés combattives. On entrevoit par-dessous l'étalage de simplicité une nature désabusée, que l'oubli des promesses faites par le vieux roi ne toucha même pas. A quarante-deux ans, elle quitta la cour et se retira à la Rochelle, tenant un peu le rang de favorite douairière, et tout adonnée à l'agriculture. En 1827, on parle d'elle encore, mais de cette sorte : elle a exposé au Louvre la laine de ses moutons ; Mme Deshoulières s'était contentée de les chanter.



Mme Récamier en 1829.
D'après le tableau de Gérard.

Elle eut pour Mme Récamier une amitié sincère, assise sur la parité de vues et d'intérêts, et maintenue par la séparation très écrite dans les moyens à employer et le but à atteindre. Toutes deux ont le semblable dédain de leurs contemporains jeunes, ce que l'on pourrait supposer une réaction étudiée à l'encontre de la société impériale toute de fougue, d'adolescence et d'équipées. Le règne des vieux messieurs a pris son commencement à la rentrée ; c'est comme une cour qu'on fait aux princes en la personne de leurs sujets. L'une et l'autre de ces deux femmes ont sans hésitation deviné la belle partie à jouer sur ce terrain très nouveau et en vérité fort inaccoutumé. A dater du jour où Mme Récamier, laissant à son amie la plus grosse et profitable charge, continua de grouper dans son divin hospice, suivant le mot d'Hyacinthe de

Latouche, les invalides de tous les partis, elle avait créé une fonction sociale, une profession disons mieux, dont les rouages iront de perfection en perfection jusqu'à nous autres.

Elle qui n'était pas de la haute société, qu'on avait connue fort riche et belle sous le Directoire, encore plus belle sous l'Empire et que la Restauration trouvait ruinée, touchant à la quarantaine, ne pouvait viser très haut, ni s'imposer par le nom. Elle eut de suite l'intuition de moyens autres, et sa médiocrité même, sa relative jeunesse, toute la légende arrangée autour de ses charmes et de sa grâce raffinée, lui amenèrent d'abord les désorientés, puis les forts, puis ceux qui n'ont souci que d'être où sont les autres. Le salon de l'Abbaye aux Bois, où elle s'est cloîtrée, apparaît aux profanes comme une mosquée à la porte de laquelle les fervents déchaussent leurs sandales. On y sut de bonne heure la meilleure place réservée à l'un des hommes les plus admirés du temps, et c'en fut assez déjà pour attirer les moindres. L'habileté consista pour la divine recluse de n'accorder pas la faveur exclusive à tel ou tel, mais de paraître goûter autant les grâces de l'un que de l'autre. Chateaubriand n'en sut même pas démêler le jeu ; il ne sentit pas, le pauvre esprit chagrin, que les heures à lui réservées tendaient seulement à le lier, parce qu'il était l'attraction promise, la cause déterminante de plusieurs accointances flatteuses. A la façon dont la déesse du lieu l'écoutait parler, on eût pu sentir combien « le Grand Lama » s'abusait sur les sentiments vrais. Vous eussiez dit d'une Héloïse résignée, touchée seulement par la philosophie de son ancien seigneur et définitivement guérie de son amour.

Le temple est curieux de la divinité. Chateaubriand en a des extases d'enfant : « Je l'ai vue languissamment étendue sur une chaise longue, « et en la quittant je me suis demandé si c'était la statue de la Pudeur « ou celle de l'Amour ! » Oh ! en vérité, de la Pudeur plutôt, la très chaste figure d'une nonne, éclairée par un jour blanc tombé des rideaux de linon et tamisé en reflets pâles sur tous les êtres. Une cellule monastique avec, à gauche de la cheminée, une bibliothèque cachant tout un pan de muraille ; et de l'autre côté de la croisée un siège en X, une

harpe, un clavecin. Ici, la mondaine se trahit, l'ancienne charmeresse de la rue Basse-du-Rempart, quand au lieu du tableau de piété attendu c'est au mur la *Corinne* de Gérard suspendue, la *Corinne* chantant en



Mme Word. D'après Crespy Le Prince.

s'accompagnant d'une lyre, cadeau du prince Henri de Prusse en 1821. Sur la cheminée, des vases seulement et une glace, où se mire le lit très séraphique de l'alcôve avec ses draperies blanches ; au milieu de la chambre, un guéridon chargé d'un énorme vase de Sèvres, offert par un admirateur. Sincèrement, avant que de les avoir vues, on eût rêvé ces choses ainsi disposées ; elles n'avaient point la puissance de com-

mander l'intérêt, elles s'estompaient dans la pénombre à la façon des mobiliers d'église, impersonnels et doux, incapables de distraire.

Plus il y a de naïveté dans le décor, plus son inexprimable beauté ressort et domine. Sortie de son cadre, « descendue dans le siècle », assise au milieu d'un salon encombré et riche, on a peine à la reconnaître. Charles de Remusat tombe de son haut quand il l'entend nommer un jour en visite chez une dame ; il l'avait prise pour une mariée de province mal à l'aise dans ses atours. Mais lui est un très jeune ; son père eût été d'un avis autre. Au fond de ces ingénuités jouées par Mme Récamier, il y avait tant de comédie à l'adresse des gens *raisonnables !* Comme un artiste de notre époque, elle tiendra le rôle d'adolescente jusqu'à bien près de la soixantaine. Elle ne blanchit, ni ne se ride ; son visage est d'une ossature si unie, et sa chair d'une si belle tenue que Gérard la peindra à cinquante ans, sans qu'on lui en pût raisonnablement donner plus de trente. Cet éternel printemps fit beaucoup pour la politique de la Restauration, plus encore peut-être pour les élections à l'Académie. Lorsqu'au sortir d'une visite à l'Abbaye, quelque immortel s'en allait enchanté de tant de fraîcheur encore et de jeunesse, son vote futur ne lui appartenait plus, il l'avait égaré en même temps que son cœur...

Eût-elle cherché, comme sa rivale Mme de Duras, la résurrection des ruelles, le loto d'esprit jadis imaginé par les précieuses, une pure satisfaction d'art, on ne lui eût point fait semblable crédit. Mais elle avait la supériorité de la littérature appliquée à la vie journalière et aux ambitions ; elle ne limitait pas ses affections et son commerce à l'illustration d'une seule classe ou à la pureté de l'aristocratie. Chez Mme de Duras, le cercle ne comporte pas l'adjonction fameuse des capacités ; celles-ci ne comptent que sous bénéfice de s'y maintenir à leur rang hiérarchique : surtout, ce qu'on ne voyait pas à l'Abbaye au Bois, la noble dame entendait régenter les intentions et garder la première place. Mme de Duras a pour cette attitude tant de bonnes raisons ! Un grand nom, sa rentrée à Paris dès les mouvements royalistes de mars 1814, la charge officielle du duc son mari, premier gentilhomme de la Chambre,

son âge — elle en parle peu — sa valeur littéraire — elle en parle trop, — ses relations et ses alliances. Sur tant d'assurances, le meilleur de la Restauration se vint ranger sous sa férule, j'entends la foule de gens minables et titrés dont les aspirations artistiques se pouvaient satisfaire de peu de chose. Là encore, Chateaubriand recevait le meilleur accueil, malgré qu'on lui enlevât la suprématie. Mme la duchesse, coiffée d'une toque fort emplumée, assise sur une chaise haute, jetait à ses auditeurs les sujets de conférences comme un président de thèse, discutant elle-même les théories, et brisant les oppositions d'un coup de martinet très sec et très bref.

Il fallait bien qu'elle émît des idées ; elle en avait à revendre, de politiques, de religieuses, de romanesques ou de terre à terre. L'essentiel était que sa franchise tombât en d'honnêtes oreilles incapables d'en faire méchant usage. D'où l'académie bornée à un certain nombre d'élus connus pour leur tact et leur gentilhommerie. Naturellement Mme de Duras se jugeait en possession de la fine fleur de la noblesse française ou étrangère, artistes de naissance, pourvus de sensibilité parce qu'ils étaient nés, et elle se montrait adorablement orgueilleuse de cet aréopage sélect où pas une voix ne se fût donné le mauvais ton de contredire. M. d'Haussonville le père comptait la noblesse seule pour zéro ; le zéro n'a de valeur que si un chiffre le précède, et ce chiffre était la science, la politique ou toute autre qualité personnelle. Mme de Duras se contentait du zéro, pourvu qu'il fût notoire et d'ancienne écriture.



Mme DE STAEL A COPPET.
D'après une lithographie.

A ce phalanstère naïf mais bruyant, elle dut les grands succès d'émotion de son œuvre littéraire. *Ourika* ou la négresse mit à l'envers ce grand monde, qui en était resté aux contes de Marmontel et aux petits

romans pâlots des abbés d'autrefois. Ceci résumait dans sa candeur la somme d'idées dont les émigrés fussent capables ; on en constata les retards quand Alexandre Duval fit jouer au Théâtre-Français une pièce tirée du roman. Mlle Mars refusa net le rôle, sous le prétexte de ne vouloir pas noircir son visage ; Mme Bourgoin le prit, par courtisanerie et par politesse, mais n'en fit rien. Il demeura surtout de ce morceau d'écriture des images, des rubans, des chapeaux et des robes à l'*Ourika*, mille autres futilités qu'on réputa l'indice d'un triomphe.

Enfin, dans une rivalité à peine cachée, une peine aussi de se sentir oubliée, Mme de Stael se fût souhaité reprendre et vivre en possession d'une clientèle distincte des trois autres, où l'on ne se piquât ni de trop de royalisme ni de trop de libéralisme, avec un penchant plutôt pour ce dernier état d'esprit des hommes jeunes. C'est, voilà son plus grand tort, une femme alors très mûre que Corinne, et d'un embonpoint cruel. La mort n'est pas pire que ce déclin vigoureux de femme bien portante et rougeaude, portant le faix d'un renom sans pareil, et condamnée à la féroce antithèse des autrefois et du présent. Pourtant on lui veut du bien de beaucoup de choses, on la souhaiterait mettre sur un piédestal, on lui reconnaît une influence morale appréciable, mais — voyez l'étrangeté ! — on lui tient rigueur sous les Bourbons d'avoir manqué d'habileté sous l'Empire. Loin donc de grandir, elle décline ; elle est de ceux à qui l'exil porte noise. Sa littérature même n'est ni franchement rétrograde comme celle de Mme de Duras, ni en avance comme celle de Victor Hugo ou de Lamartine. Elle a, pour l'achever de perdre, un livre sur l'Allemagne. Alors elle se retire à Coppet, stupéfaite un peu, redevenue pour les nobles la fille de M. Necker sans rien de plus, une dame quelconque coiffée de capotes bourgeoises, habillée comme tout le monde, ayant mis au rancart les toques romantiques et suspendu sa lyre au mur.

Somme toute, la femme d'essence supérieure, la Française ravissante, malicieuse un brin, toute pleine d'esprit et vouée aux seules pratiques du luxe, de la mondanité ne s'aperçoit guère dans cette société. Au début de la Restauration, la duchesse de Berry est encore bien jeune, et d'ail-



Héliog. Dujardin — Imp. Eudes et Chassepot

Portrait de Mme de Mirbel, peintre en miniature
peint par Champmartin (Musée de Versailles)

leurs en pareille matière la reine ou les pricesses ne font jamais ce que peut une moins grande riche et résolue. Vainement chercherait-on l'équivalence, même lointaine, des maréchales ou duchesses « subites » de la cour impériale, dont les attelages faisaient sensation, et dont les princières demeures recelaient plus de recherches et de raffinements que jamais cour de France n'en sut atteindre. Le faubourg Saint-Germain s'enferme chez soi, les belles dames s'y tiennent sur une réserve qu'on prétend être du meilleur bon genre. Celles dont on a le plus à dire sont d'ordinaire personnes d'âge certain, dont une habite Saint-Ouen, l'autre un couvent, l'autre une maison triste meublée de reliques et de vieilleries. Que des « jeunesses » tentent une réaction, elles n'en sont point louées ; ni Mme de Fimarcon, ni Mme de Guiche, sœur du beau d'Orsay, ne plaisent en haut lieu, lesquelles par hasard goûtent le ton plus moderne de faire parade de leur coquetterie et de leur beauté. Celles qui, à la façon de Mme de Balbi installée au Luxembourg, trouvent la décoration intérieure indigne d'elles et y laissent mettre le feu, ne sont plus du siècle. L'Empire a changé ces caprices surannés et féodaux, et l'esprit moderne les condamne. Pourtant il ne faudrait que peu de chose pour donner carrière à tant de bonnes volontés, un acquiescement de la cour, une impulsion quelconque ; on languit de secouer les torpeurs aristocratiques et puritaines dans lesquelles on vit. Les premiers mois de la rentrée avaient laissé plus d'espérances ; on compta longtemps sur une reconstitution de la cour napoléonienne avec les éléments perfectionnés de la vraie noblesse. Durant plusieurs mois les jeunes émigrées rêvèrent de fêtes, de bals, de liesses, que la famille royale ne sut point favoriser. Pour peu qu'on tînt au château, et c'était le cas de la plupart, une tristesse morose paralysait les meilleures entreprises ; il se fallait soumettre à l'envahissante étiquette, revêtir d'énormes choses, raides, chères, empesées, paraître aimer beaucoup ces soirées lugubres où l'on osait à peine glisser un pas et pirouetter sur les pointes. Mme la dauphine là-bas regardait les contredanses de ses yeux vagues, sans un sourire, on eût dit affligée de ces apparences d'amusettes en un pareil endroit.

En outre, la Restauration n'apportait point à sa suite les ressources somptuaires cherchées par l'Empereur à l'étranger. La fortune s'est déplacée et les plus titrés personnages crient famine. Mme la duchesse d'Aumont, dernière descendante de Mazarin, reçoit au *Bœuf à la Mode* les seigneurs de son intimité ; elle n'a ni argenterie, ni livrée, ni par surcroît le moyen de s'en procurer. Mme de Nettancourt coud ses robes, et lorsqu'elle paie 900 francs à Leroy pour une parure officielle, c'est en grand'peine d'être longtemps grevée. Celles qui pourraient figurer le plus dignement sont ces femmes de la finance ou de la haute industrie dont la roture est un empêchement formel. Certaines se glissent à la faveur de leurs alliances, qui ne s'abandonnent point au pompeux étalage de leur richesse ; un reste de tact les prémunit contre la facile jouissance d'humilier l'aristocratie ruinée et croyante. Il s'ensuit que tout en proclamant sa volonté de favoriser le luxe chez ses peuples, Louis XVIII n'exprime qu'une théorie combattue par la force des choses. Les très hautaines merveilleuses de son entourage proche auront beau rire des princesses fabriquées du règne précédent, des générales se mouchant dans leurs doigts, ou des cantinières passées vice-reines, elles feront une plaisanterie très peu adroite, eu égard aux comparaisons désavantageuses.



Mme DE NETTANCOURT.
D'après une miniature
signée *Nettancourt*, gravée par B. Roger.

Chez le prince de Bénévent la distinction rencontre son maximum d'éclat ; à cela il y a plusieurs causes. D'abord le malin seigneur n'a point eu obligation de réduire son train, grâce aux souplesses vraiment très ingénieuses de ses volte-face. Aux plus mauvais jours de la capitulation, quand tant de têtes couronnées prenaient les routes et gagnaient les frontières, Mme la princesse, sa femme, courait

chez son couturier et préparait pour elle et ses nièces une réception digne des Bourbons attendus. Un jour, cette Américaine gênante et d'esprit peu agréable abandonnera la maison de son mari ; même elle lui fera cette galanterie de mourir très à point « pour faci-



La duchesse Dorothée de Courlande. D'après le tableau de Jacob.

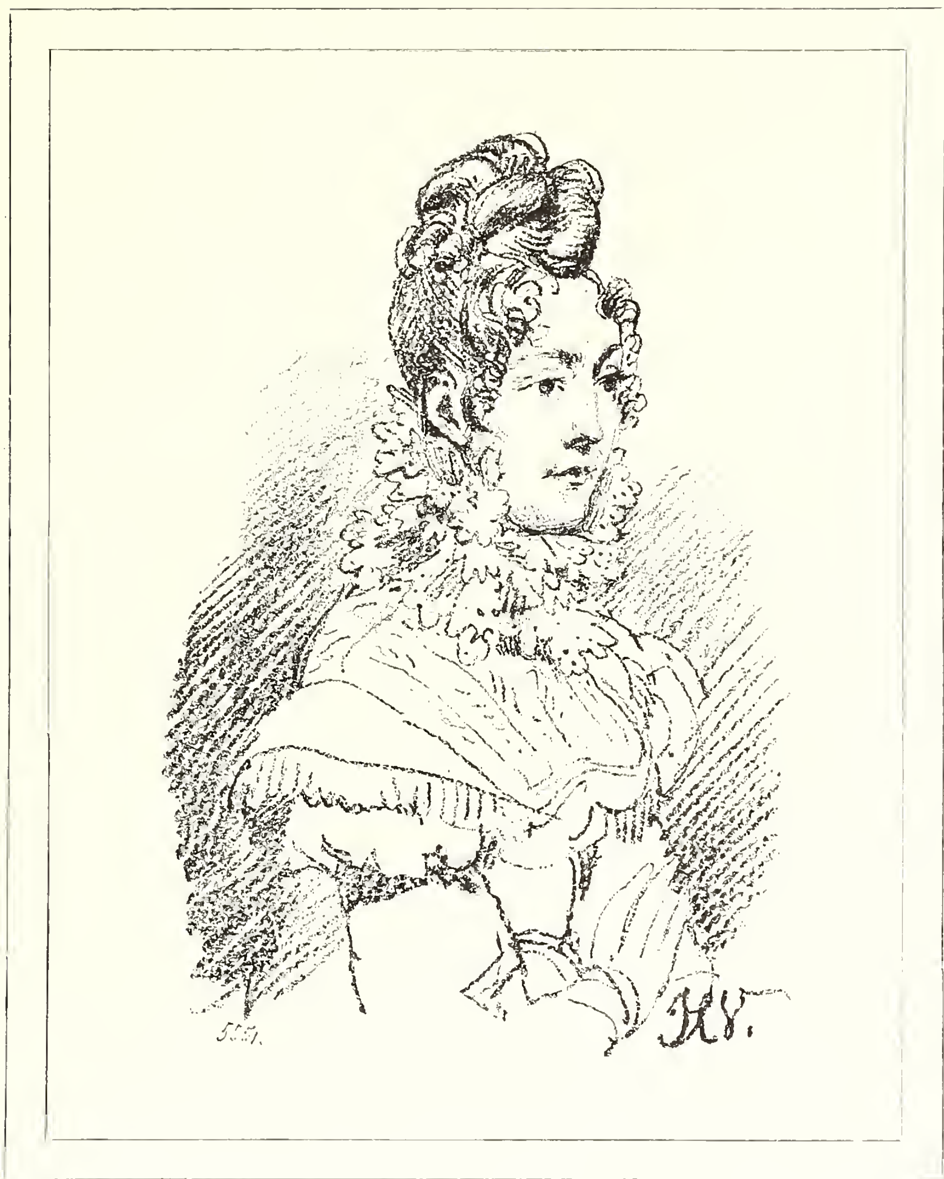
liter à l'ancien évêque le chemin du ciel ». Il importait en effet qu'elle ne fût plus là, à cause du scandale, elle ne s'acharna point. Talleyrand, alors accompagné de la duchesse de Dino sa nièce, donne, dans son veuvage, l'idée de ces prélats retirés de la famille et entrés dans les ordres sur le tard, comme à Besançon Mgr de Rohan,

et à Amiens Mgr de Bombelles. Mme de Dino est l'essence absolue de la femme d'alors, Byron l'eût chantée. A l'hôtel de Talleyrand elle apparaît la fort entendue maîtresse de maison, intéressante et spirituelle, à peine jolie, mais autrement troublante que belle, avec ce ton de causticité qu'on réputait la dominante qualité de la race. Et puis la maison avait d'autres séductions encore; le cosmopolitisme des alliances et des relations. Edmond de Périgord a épousé la fille de la duchesse de Courlande, « la belle amie » et cette duchesse de Courlande est à Paris où elle est arrivée dès février 1814. Mme de Courlande va avoir soixante ans, elle est veuve de ce Pierre de Bühren mort en 1800, dont les duchés ont fait retour à la Russie, et que les Français ont affublé du nom français de Pierre de Biron. On la dit fort enjouée, et d'une extrême liberté d'allures. D'ancienne date elle a connu Vivant Denon, le petit vieux collectionneur séduisant, dessinateur à ses heures et qui a mis en toutes mains les croquetons falots inspirés par sa « séduisante princesse ». En France, Mme de Courlande est donc bien chez elle, elle y a son palais, un boudoir qu'on sait d'une élégance rare: ses fréquentations sont dans le plus grand monde. Sa fille, Mme de Périgord est au premier rang de l'aristocratie, ses toilettes et ses goûts ont des imitateurs comme de nos jours on se pique en de certains milieux de suivre son petit-fils le prince de Sagan dans ses fantaisies de gentilhomme.



La duchesse de Dino. D'après le tableau de Gérard.

Somme toute, l'intérieur du prince de Bénévent est de tous points



Mesdames Lallemant, Moreau, Perregaux, Raguse, Récamier. Messieurs Delessert, Denon, Fréville, Bulon, Perregaux & Vernet (H.) sont les seules personn qui possèdent la gravure Lithographique du portrait de Madame Perregaux, fait à Viry, le 24 9bre 1816 par H. Vernet.

le « bon lieu » pour dire le terme reçu; on pourrait ajouter l'école de distinction traditionnelle à l'usage des précieux, mieux sans doute que la cour où tant de lèse bon-genre se peuvent remarquer. Le prince a de son autorité semi-sacerdotale et semi-séculière inventé des nuances subtiles de politesse hautaine et très affable commandées par les exigences diverses et successives de ses emplois. Il a donné la formule du ton récent avec le même impassible visage dont il a ci-devant contresigné la gloire de Bonaparte et la bienvenue des Bourbons. Les hasards de la vie ont fait de lui le détenteur naturel des traditions, parce qu'il est le seul homme d'État resté au faîte des grandeurs sous des maîtres divers. Il se devait que l'ancien évêque d'Autun, le révolutionnaire, l'impérialiste, eût sous la monarchie de droit divin le salon de la plus singulière expression mondaine, qu'on y retrouvât le plus grand nombre d'esprits délicats, de femmes célèbres et de grands noms.

Près de lui se groupèrent la plupart des ennemis de Bonaparte, Mme Bernadotte qui fuyait les brumes de la Suède sous un nom d'emprunt, la maréchale Moreau, dont la dignité de maréchale *in extremis* eût dû paraître aux autres dames de même rang, passées à la cour nouvelle, un soufflet et une injure. Il n'en fut rien. Jamais on ne dira assez ce que la Restauration mit dans la société ralliée de lâchetés et de compromissions vilaines. Pourvu que les privilèges demeurassent, on se soumettait de gaîté de cœur à l'alliance des pires ennemis de la veille. Très au fond les histoires n'avaient pas la même sérénité, les rancunes subsistaient indélébiles ; chez les femmes, la lutte se traduisait à la cantonnade par d'innombrables « caquets » — on disait ce mot vieilli — une âpreté maladive à tirer les faveurs à soi.

« Où va le peintre, là est le roi » explique un proverbe du XVIe siècle, au temps où les pauvres artistes suivant la cour amusaient les belles de leurs crayons rapides. Sous la Restauration, pareil dicton eût eu sa valeur, sauf que l'entourage immédiat du prince n'y eût pas fait la meilleure figure. La vraie séduisante d'alors, celle qui tentera les maîtres,

la femme à la mode, à de rares exceptions près, n'est jamais une des plus favorisées d'honneurs et de charges. Être peinte par Gérard, miniaturée par Isabey, crayonnée par Horace Vernet, souligne plus de séduction personnelle que de dignité ou de puissance. C'est avec Gérard surtout, le livre d'or des beautés admirées alors ; Mme du Cayla et ses enfants, Mme Récamier, la duchesse de Dino, la baronne Alexandre de



La maréchale Macdonald. Lithographie originale d'Horace Vernet.

Talleyrand, Mme de Stael, Mme de Broglie, sa fille, sans compter les princesses populaires, la duchesse d'Orléans, Mme Adélaïde, la duchesse de Berry, ou les étrangères, la belle Pozzo di Borgo debout devant un album qu'elle feuillette comme un professeur faisant un cours, la blonde et délicieuse princesse Bagration, la comtesse de Jersey deux fois montrée, même Mme de Rothschild, femme d'un banquier allemand dont l'importance n'est pas si médiocre à cette heure. Gérard eût-il cherché ses modèles au lieu d'en prendre la commande, que vraiment il n'eût fait un meilleur choix parmi les jolies. Sauf le noble faubourg omis, les douairières revêches et pieuses oubliées, voici à coup sûr la

meilleure part des héroïnes. Isabey n'aura point, à beaucoup près, cet olympe ; son art de moindre conséquence s'attaque à plus de monde, et très peu souvent la gravure ou la lithographie nous en gardent le souvenir. Lui a pourtant donné M[me] de Bénévent, la duchesse d'Angoulême, la capiteuse Zénaïde Volkonski, toutes semblablement nuageuses, enveloppées de gazes envolées, esquissées dans un brouillard flou. Quant à Horace Vernet, artiste débutant, connu par de séduisantes vignettes de mode, il s'essaie à la lithographie, — l'art récent dont on espère une révolution et qui tiendra ses promesses — en dessinant sur pierre la duchesse de Tarente, la dernière des trois, ou M[me] Perregaux, sa belle-fille, œuvres très rares, faites en hâte pour quelques amis et brisées après le tirage.

De bonne justice ne croiriez-vous pas que le nombre des célébrités féminines se fût restreint depuis l'Empire ? Entre toutes les dames crayonnées par Crespy le Prince, ou par Vivant Denon, bien peu sortent de leur intimité. Ni l'un ni l'autre ne sont des professionnels, ils dessinent pour amuser leurs hôtes ou tromper leur ennui. Denon va dans la société ; il trouve un jour de 1817, chez M[me] de Lavallée, la plantureuse M[me] de Valori et le prince Edmond de Beauvau, d'où le prétexte d'une petite lithographie gauche. Successivement il portraiture M[me] de Lespinasse, la comtesse Foy lisant un livre, et quelque peu grognonne de la pose ; la comtesse Mollien, retirée ensuite des Cent-Jours. Une remarque se déduit de l'examen approfondi de ces physionomies, c'est le manque de nationalité de toutes, depuis celles de Gérard jusqu'à celles de Denon. Voyez la miss Owenson de ce dernier devenue la célèbre lady Morgan, c'est, vous pourriez penser, la plus ordinaire bourgeoise bourgeoisante de l'Ile-de-France.

Car, je le disais, les alliés ne sont pas seulement venus chez nous ; ils y ont amené leurs familles, installé une société à laquelle notre grand monde a voulu faire un bon accueil. Ici les Russes, là les Anglaises, par ici et par là les Viennoises ou les Allemandes du Nord. Je cueille au hasard des noms dans le livre de comptes de Leroy le costumier, ce sont les étrangères qui priment de 1814 à 1820. Et sur le fait de luxes

féminins et de chiffons, on sent très bien la comparaison défavorable à nos merveilleuses.

Cependant entendons Leroy qui jauge le peerage à la dépense et n'a pas toujours lieu de se louer des Anglaises. Bon nombre d'elles ont la commande prompte, mais l'acquit plus raisonneur. Lady Tortom repasse la Manche, emportant au marchand pour quatre louis de plumes. Lady Kerriston — est-ce l'orthographe vraie ? — refuse de solder un échange. Mais les très grandes servent à balancer les pertes. Lady Wellington, femme du vainqueur de Waterloo, s'habille à la mode de France pour les réceptions à la cour ; elle a des manteaux en tulle lamé d'argent, un mantelet de blonde, les *barbes* officielles sans lesquelles même une princesse ne saurait franchir les portes du château. Toutefois il y a de l'économie dans ses fournitures ; elle n'a qu'un modeste éventail d'acier, un diadème de 11 plumes avec bandelette de point turc coûtant moins de 15 louis, parure à peine convenable. Et puis elle trouve Leroy exagéré, elle court les boutiques moins luxueuses, où elle se fournit d'étoffes. En février 1815, avant les Cent-Jours et les définitifs triomphes, elle s'est faite très belle ; on la voit au jardin des Tuileries coiffée d'un coquet chapeau de satin blanc à fond haut, garni d'une ruche de point d'Alençon, et vêtue de robes historiées sous lesquelles on la soupçonne peu à l'aise. Ceci donnera à Carle Vernet l'occasion de publier ses charges malignes, car toutes sont mordues de l'envie de se travestir en Parisiennes. Lady Sidney Smith, femme du commodore enfermé au Temple sous l'Empire, à qui le sultan offrait naguère une pelisse fourrée de 25 000 piastres, sacrifie à nos goûts ; mais elle aussi fournit ses étoffes et ne met aucun respect humain à se montrer économe et regardante. La comtesse de Jersey, née Devonshire, a les caprices plus généreux ; elle se couvre de plumes, de précieuses dentelles, et c'est une robe de Leroy qu'elle porte dans les deux portraits que Gérard fera d'elle.

En vérité, la *Season* est à Paris dans les années 1816, 1817 et 1818, et c'est une surprise que de noter les beautés débarquées de Londres, et occupant les plus beaux palais de la Chaussée-d'Antin, de la rue Ville-

l'Evêque ou des boulevards : milady Parnell, lady Sakesbury, la marquise de Landstown, lady Drummond, lady Radcliff, lady Hamilton, lady Waughan, lady Aylesbury, lady Temple (logée à l'hôtel des Princes), lady de Ross (à Passy), lady Stuart de Rothsay, ambassadrice de la Grande-Bretagne, laquelle se fera une place enviée dans le monde pari-



Lady Morgan, par Crespy de Prince.

sien. La vogue dont jouissent ces dames tient pour une grande part à l'anglomanie candide dont les nôtres se sentent tout à coup enthousiastes. On fête leurs raouts dans l'espoir d'y surprendre quelque genre inédit. Leurs salons n'ont ni meubles bizarres, ni bronzes, ni bibelots ; leur seul luxe est de ces admirables porcelaines de Saxe d'au moins cent ans, et de nos mobiliers rocaille du xviiie siècle. Un Anglais achète pour une obole le lustre ciselé par Meissonnier que les d'Haussonville ont tiré d'un château et vendu à un marchand de ferrailles. Aussi bien les Anglaises ont-elles d'autres séductions ; elles sont opulentes, elles ont des filles à marier. « Jamais, s'écrie un esprit cha-

« grin, jamais ces gens ne nous ont plus fait de mal que depuis qu'ils « sont nos alliés. Ils ont importé chez nous des cargaisons d'héritières



Nina Sontag. D'après Hayter.

« laides mais riches qui nous ont enlevé toutes nos chances d'épou- « sailles ! » Hélas ! ils ont fait pis ; ils ont développé la passion des sports très sots, les snobismes ridicules de certains beaux-fils heureux

de passer pour des jockeys en promenade ; ils ont mis en beaucoup de cervelles faibles l'assurance de n'être pas du ton, si l'on n'arbore les vestes de cheval, les culottes de laine et les bottes à revers. Et n'est-ce point une autre folie pire encore que celle de ces mères forçant leurs filles à s'étendre deux heures sur un parquet, parce que les Anglaises se gardent la taille droite grâce à cette torture ? La taille qu'on sait, plate derrière, plate devant, et que les corsets rendront plus abominable encore ! On doit aux Anglaises le thé, un langage panaché d'exotismes, un besoin de faire singulier, plusieurs sottises qui, amalgamées avec les nôtres propres, contribueront à mettre le ton assez bas chez nous.

Une femme eut surtout la vogue dans les premiers temps de la Restauration, ce fut lady Morgan. Fille d'un acteur de Dublin, on prétend, mariée à un chevalier d'occasion, elle s'est arrêtée en France où on ne lui marchande ni le bon accueil, ni le titre de lady moins facilement admis par ses compatriotes. Elle est de l'intimité de Denon, de la duchesse de Courlande et de Talleyrand ; même elle se glisse en ces salons du faubourg où les portes ne sont qu'entre-bâillées. Ce qu'elle voit, devine ou comprend mal, elle l'accommodera quelque jour en des écrits lestement troussés, dont la publication produira une stupéfaction risible. Qui l'eût pensé ? Ce sont chez elle les libéraux qui intéressent, et les révolutionnaires qui priment. Voici les ultras bien quinauds, et le peerage anglais aux anges ; ceux-là de s'être naïvement livrés, ceux-ci d'avoir crié gare ! Quelle fiance des personnes éduquées sont-elles allées faire sur cette « folliculaire » lady d'occasion, restée au fond cabotine comme son défunt père ? On ne change point une miss Owenson en la mariant à un médecin, ce médecin fût-il *knight* et serviteur de lord Abercorn. Je ne dirai pas qu'une plus étroite alliance se fût établie sur cet épisode entre les noblesses respectives de France et d'Angleterre, mais à la manière dont les patriciennes du faubourg affectèrent de fréquenter chez lady Stuart, dont aussi on s'ingénia à faire la cour à Wellington, on surprend comme un besoin de protester, de se resserrer entre soi, et de contre-balancer la légende mauvaise.

Les « perles blondes » ne sont point seules accourues ; d'autres

élégances tiennent à s'inspirer près de la cour d'Europe la plus magnifique — la louange est surfaite dans l'instant — et à se régler



MARIE, GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE. Gravé par Mécou, d'après la miniature de Benner.

sur elle. Sans parler de la princesse Schwartzemberg, fixée à Paris depuis des années, ni de Mme de Metternich, la société russe et allemande compte la princesse Galitzin, la comtesse Tolstoï, la princesse

Grassolowich, la princesse Narischkine, la princesse Volkonski. Cette dernière est une charmeuse, une capiteuse beauté qu'Isabey dessinera pendant un court séjour en France avant les Cent-Jours et qu'il retrouvera plus tard au congrès de Vienne. Zénaïde Volkonski a épousé le général gouvernant la Saxe au nom de l'empereur de Russie; elle a rencontré à Paris de chaudes amitiés, Sosthène de La Rochefoucauld et Mme du Cayla, avec qui elle entretient une correspondance très suivie, et qu'elle sert tous deux dans la politique du roi auprès de l'empereur Alexandre. C'est la grâce même que cette mignonne, toute dans ses yeux bleus, son joli nez d'une courbe finement volontaire, et le sérieux de sa bouche mince. Combien, hélas! les démêlés de l'empereur Napoléon et d'Alexandre ont pesé durement sur ses coquetteries, et comme elle se hâte, les Bourbons revenus, de se fournir au bon endroit les plus seyantes choses! Elle n'attend pas d'être là, Leroy devra expédier en Saxe ses modèles nouveaux, et en affranchir l'emballage jusqu'à la frontière. Quoiqu'on en médise, Paris est resté Paris, et le plus assuré paradis pour les filles d'Ève, fussent-elles perdues en le plus pauvre village des steppes russiennes. Lorsque Zénaïde Volkonski écrit au marchand de modes, elle est le secrétaire gracieux de ses souveraines. La grande-duchesse Catherine commande à Leroy tout son trousseau et toutes ses toilettes pour son mariage avec le roi de Wurtemberg : huit robes d'un grand prix, qu'on expédie en poste par Metz dans cinq caisses cachetées. La grande-duchesse Marie est tout aussi française quand le peintre Benner la peint à Saint-Pétersbourg, coiffée d'une capote à plumes et costumée d'une robe exquise dans sa simplicité. « Je suis heureuse de le dire, mande « la princesse Volkonski à Mme Just de Noailles, nous sommes avec « vous de cœur, de volonté et d'habit. La Néva est un quai de Seine. »

Et que de regrets dans le high-life parisien, quand en 1827, Mme Korzakoff retourne en Russie! Ses bals célèbres, dont sa fille, une divine blonde, faisait les honneurs, laisseront longtemps un vide parmi les cavaliers, sevrés des fêtes et des distractions de cette note peu accoutumée. On les vit tous errer au Salon de peinture

devant un portrait de Gros représentant la jeune fille envolée. Ç'avait été en l'honneur d'elle que les plus fringants avaient arboré le pantalon à la cosaque dans les contredanses, au grand scandale des douairières et des vieux marquis.

Pour faire fin, où étaient alors les instigatrices du mouvement



La princesse Zénaïde Volkonski. Miniature d'Isabey, gravée par Weiss.

somptuaire continué sous la Restauration, les grandes coquettes de l'Empire déchu, par qui la haute société royale a pu reconstituer très vite ses falbalas et ses luxes? Celles qui ont meublé les Tuileries, inventé Leroy, permis aux nouvelles venues de s'installer tout naturellement en pleine gloire? Morte l'impératrice Joséphine ; moralement défunte la triste Hortense Beauharnais, duchesse de Saint-Leu ; errante, Caroline de Naples, dont les cheveux blanchissent, et qui sous le

nom de comtesse de Lipona se raccroche à son ancienne coquetterie de toute son énergie désespérée. Seule, Marie-Louise — Maria-Luigia — duchesse de Parme et de Guastalla, ne pleure rien ni personne. C'est à cette époque précise une des meilleures clientes des fournisseurs parisiens, une dame très Restauration, coiffée de coques, portant des manches à gigot, veuve du grand Napoléon, veuve d'un Neipperg, et bru de l'évêque d'Amiens, Mgr de Bombelles, de par une alliance récente...



Marie-Louise, ex-impératrice des Français,
par Grévedon.

CHAPITRE VI

CONTEMPORAINES EXPRESSIONS DU GENRE



CHAPITRE VI

CONTEMPORAINES EXPRESSIONS DU GENRE

I

La division si tranchée sous la Restauration entre le grand monde et le beau monde a quelquefois tenté les philosophes. Suivant que ceux-ci tiennent à l'une ou à l'autre des sociétés rivales, un des deux mondes prime l'autre dans leurs écrits. Pour le baron de Mengin-Fondragon, l'essence de la belle politesse française ne se rencontre qu'au faubourg Saint-Germain ; il en définit l'essentielle qualité en deux mots : « Ne contrarier personne, ne pas nuire, ne jamais décrier. » Les esprits chagrins, explique-t-il, jugeront peut-être une insigne fausseté cette aristocratique façon d'entendre la vie ; ils s'égareront, car il n'est pas démontré qu'un homme grossier soit toujours la franchise et la droiture mêmes. La preuve en est à la Chaussée d'Antin « ce temple de Plutus » où l'individu ne se jauge qu'à ses lingots. Là tout est de flatterie basse, de luxe insolent, de bonhomie cherchée. Si le grand monde vit de mirages gothiques ou de traditions surannées ; s'il se condamne, en l'honneur du voisin, à mille gênes ordonnées par le ton et les usages raffinés de gentilhommerie, le beau monde n'envisage que son ostentation parvenue, son égoïsme et ses ambitions furieuses. Il s'ensuit que sur le fait de fantaisies coûteuses, ce sont les moins éduqués d'ordinaire dont

les exagérations servent de critérium aux goûts, aux modes et aux luxes ; et comme la spéculation constitue un état d'esprit où celui qui n'est rien encore cherche à devenir, où ceux qui sont arrivés espèrent mieux, combien de boursiers longtemps heureux, vivant en des palais de féerie, disparaissent tout à coup, laissant après eux une troublante constatation de folles splendeurs, de délicatesses faites pour étourdir et égarer les faibles ! Même au prix des chances à courir, d'autres les voudront imiter qui n'auront sans doute pas la fortune meilleure.

Le baron de Mengin est donc de la bonne école mondaine ; rien ne le paraît toucher moins que les prodigalités bourgeoises ; mais il n'habiterait pas au Marais non plus, le Marais où se sont réinstallées de vieilles familles jansénistes, en de funèbres hôtels construits sous Mazarin et décorés à la mode de Versailles. Le Marais est de telle sorte, qu'on n'y est plus en province, sans y être absolument à Paris. Au fond il n'est pas utile pour établir sa race de garder ses meubles de Boulle disgracieux, ni sa perruque poudrée du temps de Louis XVI. Tout ce qu'une coquette d'aujourd'hui pourrait penser d'un intérieur Louis-Philippe conservé pur, avec ses pendules troubadours ou ses fleurs sous globe, le « distingué » de la Restauration l'éprouve en présence d'un cabinet Louis XVI gardé intact où trônent « d'estimables vieillards » nés aux environs de la bataille de Fontenoy et demeurés immuables. Hippolyte Lecomte a vu en 1817 quelqu'un de ces nids à antiquailles le jour de la fête du grand-père ; il en dessine une sorte de pendant aux images coloriées par Debucourt quarante années avant, avec un décor identique, presque les mêmes personnes, sauf que la génération nouvelle y promène ses robes de l'Empire et les coquetteries récemment créées. Par une porte entre-bâillée un lit s'aperçoit, que vous penseriez celui de l'*Epouse indiscrète* ou du *Coucher de la Mariée.* Et dans la pièce principale où se tiennent les vieux parents, je ne vois qu'eux dont la physionomie première ait varié. Sur la cheminée la glace est celle que la bonne mère a choisi sur le modèle de celle de Louvecienne, puis la pendule en portique dont le balancier est un soleil ; les appliques du *Carquois épuisé ;* et de chaque côté les portraits de Monsieur

et de Madame dans leur belle jeunesse, lui en officier de 1780, elle ressemblant étonnamment à la reine Marie-Antoinette. Ceci est une protestation peut-être à l'encontre des choses révolutionnaires trop facilement adoptées par les jeunes, mais ces derniers n'en ont aucun souci. S'ils n'ont ni le moyen, ni surtout l'envie de pousser les excentricités con-



Les filles du colonel Leclerc. Lithographie par Crespy le Prince.

temporaines au point où les mettent les banquiers de la Chaussée, ils entendent ne point s'éterniser en la benoîte contemplation de curiosités caduques et vermoulues. Les jeunes ménages ont quelque part, rue de Beaune, ou rue de la Chaise, au meilleur coin du faubourg, un hôtel habillé de neuf, drapé par Falempin, tapissé par Jacob, et fourni de luxes seyants et récents. Ils ont en plus accepté le dernier ton reçu, certaines expressions de genre dont, si l'on voulait bien chercher, l'origine remonterait tout droit à l'Empire ou même au Directoire.

Seulement la quintessence en a été isolée par eux, accommodée de si galante volonté, façonnée si bien, que c'est tout de suite un abîme entre ce qu'ils disent ou font, ce que disent ou font les gens du beau monde. Ce qui s'est produit à la Restauration sur ce point se peut à grand'peine dire en phrases. Il faut imaginer une classe de personnes étrangères, revenues d'exil et tombant en un pays dont elles prennent la langue, les habits, les goûts, et ceci fait, s'enferment chez elles, polissent chaque chose, en gardent le bon, en rejettent le mauvais, sans plus tenir compte des influences ambiantes que de rien.

De fait la race dite de cour n'est pas en ces temps de semblable pâte que l'autre. C'est dès le milieu du règne de Louis XVIII une famille à part, ayant ses grandes et ses petites joies, ses grosses et ses minuscules misères absolument ignorées de la bourgeoisie. Les connivences du début ont fait place à une séparation très nette de caste ; et si la haute société consent encore à l'accointance de ses inférieurs, c'est le plus souvent dans une fête populaire bien plutôt avec de petites gens, que non pas dans un salon chez les millionnaires du Tiers. Le *Tiers* est en suspicion pour tant d'histoires rapportées par les parents âgés, et qui ont leur raison. Alors suivant le cas ordinaire, ces réunions fermées, ces sélections de races dédaigneuses et butées sur leurs rancunes, s'abusèrent d'illusions folles. Certaines idées, ressuscitées par le romantisme naissant, prirent une valeur dont on n'a pas su comprendre encore les conséquences logiques. Je l'ai dit tantôt, les légendes nationales traduites en romances, en pièces de théâtre ou en contes, parurent venir bien à point pour relever le prestige de la noblesse. Ceci se maria justement à la ferveur religieuse réputée la distinctive qualité du bon ton. Ce qu'on nomma la société vécut, quinze années durant, dans l'admiration des preux, des châtelaines, des cours d'amour, avec pour temple attitré une petite église vilaine, Saint-Thomas d'Aquin, et en guise de Pierre L'Hermite, un prédicateur de la Congrégation.

A la distance où nous voici de ces naïvetés, nous aurions mauvaise grâce d'en rire. Comprenons-en mieux la mode, le ton et la coquetterie. Au temps de Jean-Jacques, il fut piquant pour les mêmes seigneurs de

se proclamer athées et disciples de la nature. Après la Révolution et l'Empire, quand les victoires avaient secoué les scepticismes et les torpeurs, les émigrés revenus ne voulurent pas rester en arrière de croyances et d'enthousiasme. Eux aussi se disaient capables de faire de belles actions le cas échéant ; mais dans la paix qu'on leur imposait, ils se contentaient de mettre au net leurs titres nobiliaires, et d'étaler des parchemins où leurs ancêtres apparaissaient en rivalité guerrière des derniers vainqueurs de l'Europe. Les images libérales n'ont point voulu comprendre cet état d'âme et ne leur sont guère tendres ; c'est trop souvent qu'on les raille en opposant à leur élégance les cicatrices, la croix d'honneur et le gros bâton du demi-solde tapageur. Quelquefois ils prouvaient, ces muscadins, et de la bonne sorte, que pour être coiffés en mannequins, pantalonnés à la cosaque, et fort peu troupiers d'allure, ils ne dédaignaient ni la lame, ni le Pré aux Clercs. Ils en faisaient une affaire de situation, une preuve de sang, et il leur repassait le mirage du combat des Trente, quand, pour un regard insolent jeté à un Buonapartiste, on s'en allait ferrailler sérieusement et colichemarder son bonhomme. Aux yeux des jeunes filles « douées de sensibilité », rien ne marquait plus crânement la noblesse vraie ; et commme le vicomte d'Arlincourt expliquait dans ses romans que le chevalier portait aux combats une écharpe brodée par sa mie, c'était, avec une écharpe qu'on en allait découdre, une bande d'étoffe fleurie de pensées et de fleurs de lis mise sur le cœur ainsi qu'un scapulaire.



Un officier de l'armée royale.
par Crespy le Prince.

Quelqu'un a dit : « Nous eûmes des bahuts moyen-âge, parce que « le pape voulait être infaillible. » L'explication est obscure d'apparence

mais d'une certaine justesse. Le retour moral aux gothiques, chanté par les poètes, appuyé par les artistes, fournit au Saint-Père le prétexte et l'excuse d'un formidable saut en arrière ; il autorisa la passion esthétique pour l'ogive ou le flamboyant, mais il favorisa bien autrement encore la réaction mondaine. Les merveilleux eurent motif politique et religieux de regretter le passé ; ils en firent le credo forcé de leurs relations, le sceau moderne du patriciat. Toutefois il y a lieu de distinguer entre la haute société parisienne et la noblesse de province. Cette dernière, intransigeante, défiante, arcboutée contre tout progrès, refait ses brèches et ne pardonne guère. Le grand monde parisien, malgré qu'il en ait, se laisse entamer ; s'il impose son code le plus souvent, il reçoit l'influence réflexe et reste assez volontiers du siècle. Et puis, il s'en faut du tout que les familles de l'émigration, une fois en reprise de leurs charges, montrent les unes envers les autres des amitiés sincères. Des coteries se forment où revivent très violentes, d'anciennes haines de Montaigus à Capulets pieusement entretenues. Des dames ne s'adressent point la parole, des marquis tournent le dos à des ducs, pour la raison que leurs pères s'étaient querellés au jeu de Mme Dubarry. Ce sont aussi des dédains très formels, insolents, établis sur de précédentes hiérarchies pour l'instant oubliées ; la marquise de S... par exemple fait une moue très significative en la présence des G... non moins marquis, mais issus d'un parlementaire, lequel avait requis contre les siens en des circonstances lointaines. « Voilà, disait-elle, ce que nous vaut la « Révolution, l'obligation de fréquenter chez qui vont ces espèces ! » Mais en présence du nouvel état de choses, sous l'œil des Barbares comme on est, le mieux est de garder pour soi ces rancunes. Que de hasard on en vienne aux pointes entre femmes de distinction, le langage prend un tour d'une révérence et d'une impersonnalité charmantes : — Alix, ne dites point cela, ou je m'en vais ! assure une belle. — Comment, ma chère, que je ne le dise pas ! Mais je vous assure que ce sont des gredins... Au reste ils sont très habitués à ce qu'on les déjoue. — L'on sait qui vous a dit tout cela, c'est M*** n'est-ce pas ? — Eh bien oui ! C'est qu'il a de la raison et de l'honneur, et que*** n'a ni



Femmes de la société assistant à des manœuvres de cavalerie. D'après Eugène Lami.

l'un ni l'autre. — Je n'aime pas les coups de patte. — C'est que vous aimez les coups de poignard !... Charles de Rémusat est là qui entend, seulement on le sait entaché d'Empire, on n'a garde de préciser.

Le ton se forme sur ces bases ensemble contemporaines et traditionnelles, sur un besoin d'être de son époque par un coin, tout en reprenant d'ailleurs le formulaire des politesses d'autrefois. On s'habille chez le meilleur faiseur on est franchement du XIXe siècle pour la parure; mais pour l'usage, le mode suprême, le code des manières, on remonte tout droit à Mme de Maintenon. En ces matières l'émigration rentre avec des phrases *ne varietur*, et si la différence d'avec l'Empire n'en est point aussi radicale qu'on pourrait penser, c'est que plusieurs personnes du vrai monde ont eu la faiblesse de professer chez l'usurpateur. Alors on souhaite de rencontrer un mode nouveau, on ergote sur des subtilités, on ose transformer ; on salue autrement déjà que ne faisaient les maréchales de l'Empire, on s'assied avec une plus hautaine solennité, on a plus de liberté de parole sans le mot vilain et cru. Il faut entendre les femmes louer un salon de leur choix, elles ont de ces exclamations : « En honneur, voici des « gens comme il faut, tout à fait bien nés, des personnes de qualité, « de sûrs grands seigneurs. » Des mots leur viennent transmis de mère à fille dès la reine Marie Leczinska au moins, et qu'elles lancent en tirades sacramentelles, mais très bas, tout bas, dans un murmure à peine de lèvres. On est loin alors de ces éclats, estimés aujourd'hui une note de supériorité et de race. Mme de Duras, elle-même, impose une sourdine aux cordes masculines de sa voix dans son cercle d'intimes, et sauf Mme la duchesse d'Angoulême qui parle comme un cuirassier, ni femmes ni jeunes filles ne se soustraient à la règle. L'entrée



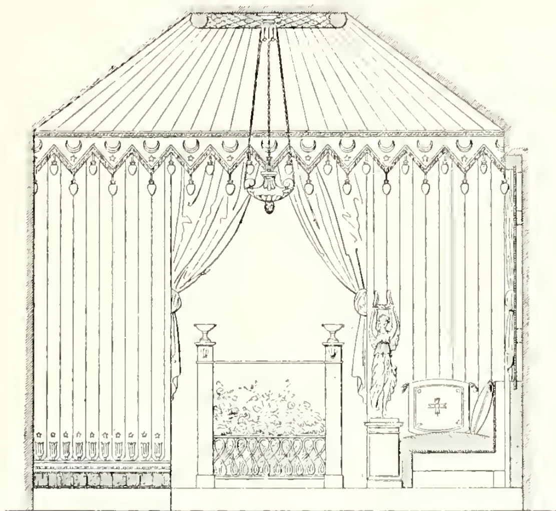
Robe de chez soi. 1816.

d'un salon aristocratique s'annonce par un discret bourdonnement de ruche, où l'oreille la plus affinée ne saurait reconnaître une voix. On n'en perd cependant ni un caquet ni une malice ; pour être susurrées, les pointes n'en portent que davantage.

Où la distance se fait de jour en jour plus rigoureuse entre la société d'Empire et celle de l'émigration, c'est dans la pratique de certaines périphrases, l'accueil ou le rejet de diverses expressions. Une dame ne dit plus qu'elle *reste* telle rue..., mais qu'elle *demeure*. Elle ne va pas *en cour*, elle va *à la cour*. Il est devenu d'un genre pitoyable de nommer les actrices familièrement : la Pasta, la Grassini, ou encore, Mars, Duchesnois tout court, suivant que le faisaient les créatures de Buonaparte ; les convenances imposent de souligner les situations inférieures par un raffinement de courtoisie hautaine. Un terme est surtout banni qui avait la vogue tantôt, c'est *boudoir*. Boudoir, au temps de jeunesse des douairières revenues, avait signifié trop : « ç'avait été le temple de l'oisiveté dissolue ! » et la plus grande impudeur des femmes de l'Empire était bien de l'avoir employé au lieu de salon ou de cabinet. Sous la Restauration, la duchesse de Courlande a son boudoir, elle le nomme ainsi, mais l'évêque d'Autun a trop de peine à retrouver ses esprits entre mille avatars pour lui en faire comprendre la faute de goût. A quoi eût-on reconnu que Mme la maréchale duchesse de... n'était point née, sinon à cette sottise dont on s'amuse autant pour le moins que des boutades de Mme Lefebvre ? « Je suis toute *mortifiée* d'avoir *flané* dans mon *boudoir* et d'avoir fait attendre mon *équipage*. » Mortifiée, flané, boudoir, équipage ! autant de perversités de langage, recueillies, aboutées par les chercheurs d'esprit et mis sur le compte d'une jolie personne ; façon distinguée de médire et de combattre sous l'égide de M. de Vaugelas. Ah ! les ronrons très doux d'une belle société cachent de mignonnes griffes, tirées à propos et qui égratignent profond.

L'homme rompu aux machiavélismes courtisans a tout ainsi son éducation tirée du vocabulaire mignard et précieux d'auparavant. Un idiome propre lui assigne un rang de suite remarqué, et c'est à quoi la femme du monde démêle au premier coup le gentilhomme de l'autre.

Leur marivaudage galant vit de clichés dont on ne saurait se désintéresser plus que de savoir danser à la mode, porter élégamment le tricorne ou s'incliner avec aisance. Les mères ont dit à leurs fils : M. de Lameth, ou, M. le comte d'Artois avait coutume... c'est la coutume que les jeunes ont reprise, affublée à leur guise, à peine démarquée. Dans leur conversation, les moindres sujets comportent un luxe fort ampoulé de qualificatifs poussés en bien ou en mal ; M. le maréchal de Richelieu



Boudoir de la duchesse de Courlande. D'après Bary.

avait, dit-on, cette façon... Ainsi le plus ordinaire cavalier de la société ne conviendra point que le pied de Mme de Béthisy est divinement chaussé ; le pied est toujours trop petit pour la chaussure, « l'affreux chausson » dont un maladroit bottier l'a osé revêtir, ce bottier, fût-il Michiels, le premier de France. Qu'une merveilleuse ouvre la bouche, tout ce qu'elle dit provoque une extase. Un mot très banal est divin ; un joli, adorable ; un bon, exquis ! Nous dirions suggestif dans notre jargon décadent, les gens de la Restauration disent *insidieux*. Insidieuse la couleur d'une robe, la nuance d'un cachemire; sur ce point, *amour* a aussi sa valeur du bon ton ; on a des amours de chevaux, des amours de gants. Un « amour de jockey » ne signifie pas qu'une dame a pour son service un délicieux laquais d'opéra-comique, mais

de gentilles et provocantes manchettes bouffantes à sa robe de soirée.

D'intraduisibles formes révèlent la bonne éducation ; en abordant une femme le « Bôjour, Madame ! » avec un serrement de mains à la mode anglaise, et si l'on est dans un salon, un baiser déposé sur le bout des doigts, du bout des lèvres, en faisant décrire à son bras un gracieux arc de cercle ; ou bien le salut de cérémonie à *charnière*, la tête inclinée toute seule, tandis que la dame coule une révérence en arrière sur le pied gauche. Savoir ces exigences, et les employer à bon escient, sans gaucherie, vaut infiniment pour les relations ultérieures. Il y faut ajouter un soupçon de raideur, ce rien de réserve si inconnu aux militaires de l'Empire, et qui n'est en réalité qu'une coquetterie à ajouter aux autres.



Genre anglais 1814.
D'après H. Vernet.

Mon Dieu ! il n'est pas de règles immuables ; sous l'influence extérieure, pourtant évitée et dédaignée, bien des transformations se sauront constater par après. Le fringant et svelte garçon d'âge moyen, très avisé souvent et qu'on nomme le « beau-fils », qui sera plus tard le favori, le bijou, le dandy, le lion, ne se contente point toujours d'antiquailles restaurées, ni de jeunes filles prônant la bulle *Unigenitus* ou la Révocation de l'Édit de Nantes. La génération d'origine, celle des jeunes de 1815, aura pour bien peu fini son temps à la mort de Louis XVIII ; une autre viendra qui n'aura déjà sur le XVIIIe siècle qu'une conception vague et désintéressée. Celle-ci n'abdiquera ni une parcelle de ses privilèges, ni un quartier de ses généalogies, mais son sens plus pratique les voudra faire servir à autre chose qu'à la contemplation benoîte et niaise du passé. Nombre de jeunes seigneurs touchant à leur vingt ans en 1825 s'émanciperont volontiers et n'auront pour les cercles fermés ni le respect soumis, ni l'admiration fade de leurs aînés. L'anglomanie les tou-

chera davantage ; ils chercheront le ton select en tous lieux, et lui feront subir un façonnement de leur choix. Disons le mot, ils iront à la



JEUNE FEMME DESSINANT A UNE FENÊTRE. D'après le tableau de Mme Pagnière, née Drolling (de la galerie de la duchesse de Berry).

fête, sans trop de souci de la Congrégation ni des jésuites leurs maîtres.

Un joli garçon de la bonne compagnie ne sait qu'à grand'peine les éléments indispensables de la science ; il a la notion bornée d'un art et,

sur l'histoire, l'idée de faits très anciens enseignés par les livres de la réforme universitaire. Les rares exceptions sont des libéraux, ou des esprits originaux comptés dans leur monde comme des phénomènes. La coterie dorée dédaigne ceux-là et les tient en suspicion ; il n'est pour ceux de cette camarilla titrée, riche et désœuvrée, qu'une langue digne d'étude, c'est ce volapuck semi-anglais, semi-palefrenier dont ils savent les barbarismes. L'extrême bon genre se force à la rudesse de la démarche, à l'habit de laine grossier, aux chapeaux adoptés par les entraîneurs de Newmarket ou d'Epsom. Et puis ce sont pour les « deux sexes » de ces curieuses manies dont nous touchions un mot tantôt, une rage de jeux athlétiques ou de marches forcées si mal vues de la société napoléonienne. Une femme sort en calèche et s'arrête à l'entrée du bois ; elle tient un écureuil sur le bras, et cet écureuil porte un coquet collier et trois *amours* de grelots. Alors elle descend et prend une ou deux heures de marche à grands pas, humant l'air que les Anglais ont remis à la mode. Même elle ne dira pas comme le premier bourgeois venu : « Je suis allée prendre l'air cette matinée ! » ceci serait trop simple ; elle emploiera pour habiller cette phrase banale une foule de qualificatifs importés d'Hyde-Park et qui donneront l'idée d'une personne très bien. Elle aura des leçons d'armes, en robe longue drapée en redingote, ornée de brandebourgs masculins ; son heure de gymnastique en blouse de soie et larges pantalons marins ; et puis son manège chez un des écuyers du bel air enseignant la méthode anglaise. Tout pareillement vit le merveilleux qui se lève tard, va à la promenade, déjeune seul au café anglais d'un rostbeef, d'œufs barbouillés dans un verre à patte, et de porter. L'essentiel pour eux tous, c'est d'être confondus avec les lords ou les ladies de la colonie étrangère.

Ce besoin d'exercices violents empruntés aux voisins s'amalgame drôlement avec les chevaleries rééditées. C'est, imaginent les distingués, comme une restitution des tournois, des pas d'armes et des combats en champ clos. Encore que sous leurs chapeaux hauts de forme et leurs jaquettes de drap marron ils rappellent d'assez loin le roi René ou le duc de Bourgogne, les voici convaincus de faire en chevauchant l'action

la plus noble du monde. Certains industriels eurent cette idée : ils établirent au Bois-de-Boulogne un cirque de jeux, dits chevaleresques, où moyennant quelques francs, le moindre galant se pouvait donner l'illusion de pourfendre un sarrasin. C'était, dans une piste close, une suite de mannequins rangés, contre lesquels on avait loisir d'éprouver son adresse ou la force de son bras. De genre à peu près six mois, le spectacle en fut d'une irrésistible folie. Armés de longs cimeterres, maniant des lances, les mirliflors, montant leurs propres destriers, s'élançaient dans la carrière, sabraient et pointaient à droite et à gauche aussi drôles pour le moins que don Quichotte coiffé de l'armet de Membrin et démolissant le théâtre des marionnettes. La société disparut quand la Chaussée-d'Antin osa se mettre de la partie. Alors, pour les gentilshommes, ce ne fut plus qu'un jeu très sot, dont ils raillèrent le goût en haussant les épaules...

II

Dans son intérieur, le ton de la famille noble a plus de solennité ; il s'inspire davantage des traditions et se laisse moins pénétrer par les cosmopolitismes. En diminutif, c'est encore la cour un peu, une fraction de la royauté de jadis, où l'on n'admet guère de principes qui ne soient établis de longue date et reconnus sages. Plusieurs fois nous avons surpris des gens de cet esprit dans leur existence candide et bornée, sous le fort ordinaire verbiage de leur correspondance. On aurait peine à croire la bourgeoisie qui s'y rencontre, le terre-à-terre journalier si formellement en désaccord avec les opinions reçues. Prenons ceux-ci, porteurs d'un grand nom, autrefois riches, et qui sont rentrés lamentables et ruinés après les Cent-Jours. Il y a, de plus qu'au départ pour l'émigration, deux garçons et deux filles, quatre enfants nés à Londres au fond d'une cour de Drury Lane ; et de moins, certains biens saisis par les révolutionnaires en Bourgogne et en Beauce, dont la perte cause une gène cruelle. Au faubourg, l'hôtel est resté, qui tient à peine

debout, et qu'on a en hâte remeublé de vieilleries ; la description en emploie au plus deux rôles d'inventaire. Le père a cinquante ans, la mère quarante-cinq ; les fils vingt et dix-huit ; les filles dix-sept et quinze. Tout de suite on a crié famine, et « le bon roi » a tant bien que mal réparé les désastres en fabriquant de ce gentilhomme, ancien officier aux gardes de Louis XVI, un lieutenant général ni pire ni meilleur que les autres. Quant aux fils, ils ont tous deux reçu un établissement honorable ; l'aîné dans les gardes du corps, l'autre en qualité de commis aux affaires étrangères. Avec une indemnité chichement mesurée sur le trésor royal, mais à peu près suffisante, l'aisance revient ; on reforme sa maison, on prend deux laquais, deux chevaux, une calèche à tous usages, et, sauf l'économie forcée, on pourrait ne se rappeler rien de méchant ni de triste.

Qu'est au juste le ton de ces pauvres seigneurs ? Le même, assurez-vous, que devant la prise de la Bastille par une poignée de croquants. C'est la plus jeune des filles dont les lettres nous sont parvenues, exquises de bonhomie et de très douce résignation. « On « dit à mon père de me marier, mais si je suis docile, les fiancés « le seront-ils, ma bonne Amiette ? » Amiette est la confidente, la compagne d'exil que ses parents ont conduite en province, et dont le fils nous a autorisé à publier ces fragments anonymes. On tient Amiette au courant des moindres choses : « Je m'occupe à remettre « en ordre notre pauvreté ; j'ai fait notre salon plus coquet qu'à « votre passage, en compagnie de Marthe et de Mme Brévière. Je « vous recommande cette dame, ma chère Amiette, pour le goût. Elle « coud les rideaux et les suspend très bien. Le cocher, qui est grand, « a travaillé deux jours à les accrocher. Nous voilà revenues à « l'époque des châtelaines quand il fallait tout faire, sans quoi il fallait « se passer. Georges est à l'étranger pour six mois ; je l'envie, parce « que lorsque je ne vais pas prier à Saint-Thomas ou rendre une visite, « je me crois devenue une chanoinesse. Notre père nous ravit par sa « grandeur d'âme, la bienveillance qu'il montre pour nos travaux et « les encouragements qu'il nous prodigue incessamment. Il a son uni-



Les apprêts du mariage. D'après le tableau de Vigneron autrefois au Palais-Royal.

« forme qui lui donne un air de chevalier (*sic*) et il daigne parfois me « conduire à la messe, sous les armes, en compagnie de mon frère. »

Lorsqu'à deux ou trois ans de là, vers 1818, le frère se marie en « assez bon lieu », nous soupçonnons les affaires un peu remontées.



Type d'officier de l'armée royale. Dessin original d'Eugène Devéria, 1826.

« Ma belle-sœur aura un bon mari ; elle a un an de plus que Charles, « de très belles dents, un magnifique trousseau et d'excellents parents. « Mon frère recevra son brevet de lieutenant, et dix mille francs de « rentes de notre papa. Marie aura pour ajouter heureusement, car vous « ne sauriez croire, ma bonne chère Amiette, ce que la plus petite maison « vaut de soucis ! » Et plus loin : « Ils ont échangé hier leur bague et

« leur portrait peint sur un ivoire et enfermés dans une boîte. Mon frère « y boude, mais Marie montre ses belles dents, elle a l'air bien contente. »

Tout ne se dit pas dans ces lignes naïves, mais tout se lit entre elles. On y surprend l'autorité paternelle demeurée inexorable, la race orgueilleuse, prête à mettre au cloître les cadets au bénéfice de l'héritier du nom. Le fils aîné, bel officier, joli homme, peut-être gêné de cette pression, acceptant sans enthousiasme la fille du « bon lieu » et qui se fut sans doute accommodé mieux de sa vie de garçon, au moins quelques années encore. Et puis Amiette, l'amie de là-bas, n'a guère loisir de cacher sa peine. Une cruauté innocente la lui distille par journée, sans comprendre quel chagrin elle apporte. Ç'a été le dîner de contrat où assistaient deux ministres et le *maréchal*, puis la cérémonie où les deux fiancés furent unis à la chapelle des Tuileries et bénis par l'évêque de Soissons « qui leur a dit de bien belles choses ». Après la noce, il y a eu les visites faites dans une voiture coupée offerte à la jeune mariée par le prince de... son parrain. Et cet épisode antérieur, qui n'a sans doute pas été la moins pénible histoire pour Amiette. « Hier, mon père a dit à Charles que sa « parole était donnée au père de Marie, que les convenances étaient « parfaites, et qu'il n'admettrait pas sans raison une opposition de « sa part (mon frère). Mon frère est sorti toute la soirée pour son ser- « vice, et j'ai prié toute la nuit. Ce matin, après la messe, il a dit qu'il « consentait. Plaignez-nous, ma chère Amiette. Mon père était hier « blème de colère, et ce que je ne lui avais jamais vu faire, il a mis la « main à la poignée de son épée ! »

Voilà que bien des choses nous sont dites simplement sur la façon cavalière dont certains émigrés entendent la puissance paternelle. Elle vient d'autrefois, transmise par les vieux seigneurs, dont le père de Mirabeau reste le type parfait d'égoïsme farouche. Tout tremble devant le chef de la famille, parce que je ne sais quelles idées saliques faussées dans leur conception ont égaré les gens du moyen âge, et que les émigrés se croient tenus à les reprendre comme un patrimoine d'origine sacrée. Et plus ils se heurtent aux révolutionnaires ou aux libéraux —

c'est tout un pour eux — plus ils résistent furieusement. Le ton supérieur est de la tradition étroite fermé aux influences modernes. Ils ne cèdent qu'aux usages nouveaux venus, aux exigences de la mode ou de la « sensibilité ». Encore ce dernier mot ne signifie-t-il l'émotion, mais l'expression courante de politesse récemment acceptée par la société, l'équivalent à peu près de notre *distinction*.

Le mariage fut la grande affaire de la Restauration ; on lui donne une importance sociale de premier ordre ; il sert au rétablissement des fortunes et au relèvement de l'aristocratie. On le traite avec le hiératisme que les émigrés savent mettre dans les actes traditionnels. Des démarches sont de ton en matière d'alliances, d'autres proscrites, sans plus de raison ; il suffit que les intérêts d'essence supérieure soient sauvegardés. Il est de convenance de ne point éterniser une cour ; les contrats étant arrêtés, en moins d'un mois les bans sont publiés, les cadeaux achetés, et les noces accomplies. Une fois en 1821, le fils du maréchal duc de..., épousant Mlle M..., dérogea aux usages. Pendant plusieurs mois, les futurs vécurent dans « l'adoration perpétuelle » et reprirent les coutumes d'avant la terreur. Il y eut bal de fiançailles, soirée de contrat, grand gala de noce, à l'issue duquel la famille se rendit à l'église et assista à la bénédiction nuptiale donnée par l'archevêque de Paris. L'originalité de cette cour à longue échéance déplut au grand monde ; on s'en gaussa comme d'une fantaisie de parvenus dont il faut se garder de suivre l'exemple.

Au faubourg Saint-Germain, c'est la simplicité même ; le genre commande une jolie réserve des deux parts. La jeune fille doit avoir le bon goût de ne montrer ni exaltation, ni joie trop vive. Elle recevra sans passion les bouquets en dôme, que le jockey du futur dépose chaque matin à son adresse. Ici la mode a changé depuis l'Empire. Ces fleurs sont maintenant pressées, serrées, et n'ont rien gardé des coquetteries aériennes et artistiques autrefois fournies par Mme Prévost. Puis les fiancés, chacun en leur particulier, commandent leur portrait en miniature, dans une pose de circonstance, le sourire aux lèvres, les yeux dans le bleu, et quelque emblème dans la main. Au

jour fixé par les parents ils se feront l'un à l'autre ce premier présent, en échangeant leur bague. Une fois tous les contrats signés et paraphés, une semaine ou deux avant la célébration, le sultan sera offert en grande pompe à la jeune fille. Ce fut longtemps un carton en forme de vase, recouvert de soie, capitonné de satin blanc, où étaient couchés dans un pêle-mêle les joyaux, les dentelles, les éventails ; puis ce deviendra une boîte fort ordinaire, plus commode, où l'on aura l'obligation de mettre plus de choses. La corbeille est pour les intimités féminines la vraie fête, ce que nous appellerions le vernissage, avant le grand jour. En tous endroits d'un salon les splendeurs en sont disposées sur des guéridons ; merveilles du sultan, frivolités mignonnes du trousseau. Ce sont richesses concurrentes que la corbeille et le trousseau ; ils se règlent l'un sur l'autre ; celle-là est la réponse à celui-ci, et elle attend pour se produire de savoir l'état de son rival. Entendez la composition habituelle d'un trousseau de mondaine ; tout s'y nombre en douzaines, quelquefois en douzaines de douzaines, et rappelle certaines énumérations pantagruéliques de Rabelais : huit douzaines de chemises brodées au plumetis, six douzaines de mouchoirs en batiste, une douzaine d'autres mieux décorés pour le bal ou les soirées, deux douzaines de jupons, une douzaine de camisoles, une douzaine et demie de fichus de nuit, deux douzaines de serre-tête en batiste, une douzaine de peignoirs exquis, brodés et dentelés, huit douzaines de serviettes pour la toilette, autant de frottoirs pour le bain ; et les schalls du matin, les étuis de bazin pour les peignes, les cache-pelottes à épingles, les couvre-pieds, les taies d'oreiller dont la moins jolie vaut 10 louis, les innombrables paires de draps de lit festonnés, brodés à jour, les demi-costumes de Malines, les tabliers de caméristc, les mitaines. Et ce n'est point ici un trousseau princier que je cite ; Mlle de Luxembourg, à qui il est, n'a point, à beaucoup près, la dot d'une fille de banquier. Le tout n'a pas coûté 20 000 francs, quand celui de Mlle R... monte à plus de 300 000 francs, abstraction faite des pierres, des joyaux, des cachemires, et d'une robe de Malines valant à elle seule plus de 8 000 francs (1821).

Reste la cérémonie à l'église. Ici nous sommes loin des luxes déployés depuis, des fleurs ornant le maître-autel, des orchestres compliqués et



Souvenir, un jour de noces. D'après le tableau de Franquélin.

des chants d'opéra. A Saint-Thomas d'Aquin, une première classe, comportant le grand pontifical, peut aller jusqu'à cinquante louis. Encore

fait-on entrer dans la dépense les deux cents lettres imprimées et les trois cents lettres manuscrites distribuées par les soins du sacristain. Les lettres manuscrites indiquent aux parents l'heure de l'office, et le moment où les voitures les iront prendre à domicile. On a un prêtre officiant, un prêtre servant, la messe, l'orgue, cinq suisses et bedeaux, deux carreaux, le poêle qu'on suspend encore sur la tête des époux au moment de la bénédiction et que tiennent deux jeunes parents juchés sur des chaises; un grand tapis allant de la rue jusqu'à l'autel, les cierges, l'offrande, l'aumône aux pauvres, les enfants de chœur et le sacristain. La solennité est bien plus au dehors, dans le luxe des équipages et la splendeur des livrées. Les fiancés arrivent à l'église dans un carrosse de gala bleu et or, à leurs armes, les gens habillés de bleu et d'argent, perruqués à frimas, cocher devant, conduisant à quatre, et deux laquais derrière. Les chevaux blancs caparaçonnés d'argent portent des oreillères de rubans, qu'on retrouve en touffes au fouet du cocher et aux épaulières des valets de pied. Le cortège, formé sous le porche, s'avance précédé des suisses, la mariée conduite par son père, le marié donnant le bras à sa belle-mère ou à telle personne qui en tient lieu. Ensuite viennent les parents, les témoins, les jeunes filles pour accompagner, les invités en habit habillé et, sauf les barbes pour les femmes, en véritable costume de cour.

Le genre aristocratique ne va que rarement en deçà et plus rarement encore au delà; les innovations comptent pour intentions personnelles sans plus de valeur. Strictement, il n'est d'exceptions à la règle que dans le beau monde, ou dans cette classe particulière des altesses sérénissimes trop en dehors de la société ordinaire pour en copier servilement les formulaires étroits et précis. Ces différences ne sont pas que dans la cérémonie, elles s'éprouvent surtout, comme je le disais, dans les cadeaux de fiançailles. Mlle Alix Laffitte, mariée au prince de La Moskowa, monte à l'autel avec un délicieux livre d'heures offert par la maréchale sa belle-mère, illustré de miniatures par Isabey et relié de velours blanc. Des brillants y écrivent un chiffre, et le fermoir est d'un solitaire admirable. Or, ce bijou n'est qu'une fantaisie à peine

notée dans les émerveillements de la corbeille et du trousseau, dignes tous deux d'une fille de sang royal. Le prince de Bénévent, qui marie son neveu de Périgord, donne un château, une rente de 150,000 francs et d'exquis joyaux peints à Sèvres où l'on a plusieurs fois glissé le fin profil de la duchesse de Dino.

N'est-ce point en manière un peu de protestation contre ces luxes de millionnaires, que petit à petit les fêtes du mariage affectent dans la noblesse une allure modeste toute naïve, presque patriarcale ? On en vient au simple dîner de contrat entre proches, à la bénédiction souvent dans une petite église de campagne, sans autres lettres envoyées que celles de faire part après l'alliance consommée. Le bal obligé se donne le jour des fiançailles, et si l'on est à Paris et qu'on souhaite faire montre de quelque esthétique, on appelle sur les dix heures un chœur des Bouffons pour y chanter du Rossini. Jamais des gens tout à fait distingués n'imagineront, à l'exemple de la Chaussée-d'Antin, de louer toutes les places d'un théâtre pour leurs amis, les futurs époux trônant à l'avant-scène. Ce sont là en vérité caprices de personnes dont la fortune fait la seule considération, et qui ne sont pas plus à suivre dans leurs fautes de goût que les écuyers de cirque ou les reines d'opéra-comique.

Pour les mêmes causes de séparation morale, on bannit les sultans et leurs formes chères, ridicules, fort incommodes. Vers 1820, un fiancé du monde se fût jugé arriéré d'enfermer les cadeaux en cette urne funèbre. Tout bonnement il prenait un modeste carton divisé à l'intérieur, où l'habileté des marchands jetait sans beaucoup d'ordre dentelles et diamants au petit bonheur, laissant à la jeune fille le plaisir d'être surprise et de faire des trouvailles dans le fouillis. Cette simplicité est de bon genre, on la veut telle, même bientôt les bijoux disparaîtront du carton et s'enfermeront en des écrins spéciaux. Il faut le ton bien puissant qui fait admettre aux dames de semblables usages sans provoquer ni un regret ni une moue.

Elles aussi, les jolies épousées se transforment, se font autres ; d'abord très sveltes et sanglées dans leurs étroits fourreaux de 1816, la taille haute, le diadème enserrant la coiffure et laissant aller le voile

très raide et très droit. Puis bientôt, en 1820, la robe est raccourcie ; elle montre le pied chaussé d'un cothurne plat en satin blanc, les manches écourtées, la ceinture descendue, le voile plus en éventail et la chevelure montante. Enfin, vers 1830, la jupe en clochette, très peu longue, bouillonnée par en bas, les manches bouffantes risquant de mignons gigots, la taille très en pointe, le voile étoffé et placé en mantille sur l'amoncellement des cheveux, et retenu par un énorme peigne. Ici la mode est souveraine. Fût-il de la plus grande distinction de garder le costume des mères, la plus obéissante et candide Agnès ne s'y résoudrait pas. Il s'ensuit que les usages maîtres en tout, capables de troubler M[me] la duchesse de Berry elle-même, disposant des volontés et des cœurs pour le reste, se viendront briser net contre les coquetteries. Un père donnait à sa fille un mari choisi par lui, il ne lui eût imposé ni une coiffure surannée ni une coupe vieillie. A première vue, on n'eût su discerner la patricienne de race de la bourgeoise élégante « à l'autel de l'hyménée ».

L'extase tombée, le voyage, « le petit voyage » fini, les jeunes gens commencent la vie. Les voici bien en peine. Prenons pour exemple le couple tout juste millionnaire dont le budget équilibré au plus près laisse à la dépense une quarantaine de mille francs. C'est l'ordinaire moyenne chez beaucoup de marquis, comtes ou vicomtes, officiers aux gardes, employés chez le roi et dont les femmes ont une charge à la maison des princesses. Hélas ! ce qui de loin paraît l'aisance, n'est à l'user que privation et contrainte ! Le vicomte de Ch*** établit son « moyen » dans un journal de comptes. Son loyer de 4 000 francs lui donne un salon de compagnie, deux chambres de maîtres, une chambre d'enfants, une pour les gouvernantes, un boudoir — il dit un *boudoir !* — une bibliothèque, une salle à manger, un vestibule, une salle de bain, une cuisine à dix fourneaux, des caves, un grenier, des privés à l'anglaise et quatre chambres de domestiques. Sauf qu'il occupe un pavillon au fond d'une cour, rue du Regard, il a droit de s'estimer quitte à bon compte. La table fort simple vaut 12 000 francs l'année pour les maîtres et les valets ; la toilette très chiche au plus 6 000 francs et encore Madame



Imp Eudes et Chassepot

Le Mariage à l'église_La Sacristie
Peint par Duval Le Camus et gravé par P J Debucourt

emploie-t-elle le chapitre à peu près exclusivement; les domestiques, deux laquais, une cuisinière et une gouvernante, 2 400 francs de gages ; les voitures 5 000. Les 7 ou 8 000 francs de reste devront parer au chauffage, au renouvellement du mobilier, aux impositions, aux voyages forcés, aux cadeaux à faire, aux enfants à élever, au théâtre. Par surcroît, les rentes ne sont liquides que pour une assez faible part ; elles proviennent de terres et de maisons dont l'entretien enlève une fraction importante. Alors il se faut de toute nécessité réduire extrêmement; on vend ses chevaux, on congédie le cocher-valet de chambre (!), on oublie Leroy pour une couturière à la journée, on abrège les repas et on rogne les théâtres. Tout l'effort portera sur le rang à tenir à la cour, Madame couverte de pierres et Monsieur étincelant sous son uniforme. On doit ceci à son nom, à ses parents, à ses relations, au roi surtout. Là se révèle la supériorité somptuaire de l'Empire. Avec Napoléon, le moindre officier pouvait toujours espérer chance meilleure; une action d'éclat et la maison bénéficiait d'une majoration imprévue; il n'était, à vrai dire, pas de situations butées à l'éternelle gêne. Sous la Restauration, le milliard des émigrés une fois réparti, ce fut fini des espérances, sauf que les pères mourussent et abandonnassent leur part aux jeunes.

III

La venue d'un enfant occupe la jeune mère de cent intérêts divers infiniment doux, et c'est le point par où le *high-life* du siècle commençant tient davantage à la vieille France. Moreau le jeune, dans son admirable livre du *Costume françois*, nous fait assister aux phases de la maternité chez les riches d'autrefois. D'abord les premiers indices, les précautions, Madame ne sortant qu'en chaise à porteurs, marchant à peine; le choix de la layette à deux, le père et la mère réunis et réservant les plus jolis bonnets d'une modiste en l'honneur de l'inconnu. Enfin la rude journée, Monsieur relégué dans son cabinet, anxieux, nerveux et atten-

dant l'issue. Rien ne change moins que ces histoires pareilles toujours, leur thème reste identique sous des décors d'époques variables. Lorsque M. le baron de Vaure, secrétaire d'ambassade, apprend l'imminente arrivée d'un héritier, il est à Nancy dans sa chaise de poste, revenant de Dresde. « Serez-vous là bientôt? » écrit sa femme un peu troublée, dans un poulet laconique porté à franc étrier par un courrier spécial. Le baron met double les parts, gourmande les postiers, augmente les relais, et finalement touche barre un samedi soir, la représentation terminée, la maman tranquille et le fils piaillant comme un beau diable. Alors au milieu des expansions du retour, disons cette scène jolie et si bien Restauration. Monsieur a déjà choisi la carrière de l'enfant, Madame aussi, et ce n'est pas la même. Lui veut l'armée, elle la diplomatie où l'on brille autant sans autant risquer. Il y a trop de soldats, et en sincérité fort butors, tandis que l'ambassadeur est vraiment plus du monde; sa grâce est d'un meilleur ton, et sa politesse autrement désirable. Et l'on discute en souriant, on se monte, tout à coup on s'écrie! Madame surtout hausse le ton, et comme elle s'étonne d'avoir ainsi besoin de jeter des cris sans raison maintenant, puisque son mari capitule, on appelle le médecin. C'était le diplomate qui avait été oublié dans la bagarre, et s'en plaignait en son patois. Deux fils! il y eut de quoi contenter tout le monde et son père...

En nulle autre circonstance le ton ne parle plus sévèrement que pour la réception de ces nouveaux seigneurs. La layette préparée est un complet trousseau où les couches brodées, les couches de fine toile, les brassières de batiste, les bonnets de point, les fichus, les robes de maillot se nombrent par centaines. Même dans l'hypothèse d'une surprise, les jumeaux partageront le trésor et n'en souffriront guère. Ils auront leurs bercelonnettes singulières faites en lyres, en hamacs orientaux, sculptées dans les bois les plus exotiques, et dorées comme des tabernacles. Rien ne manquera des coquetteries nécessaires aux couchettes, utiles aux nourrices, exigées pour les relevailles de la mère. Si le père tient à la cour, il obtiendra la faveur du baptême aux Tuileries, le grand aumônier officiant, quelque Altesse tenant le petit sur

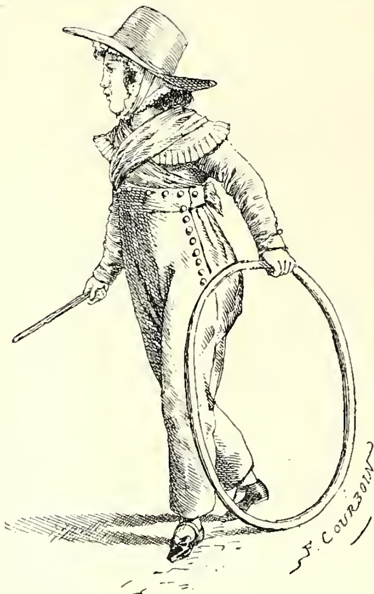
les fonts, et les princesses assistant à la fête. M. Decazes, ministre de la police, eut cet honneur, non sans protestation des ultras qui ne le vou-



UNE MÈRE ET SA FILLE EN 1815 ENVIRON. D'après le tableau de Mlle Gérard.

laient point compter de leur monde. Très galamment il n'entendit point les orages, et sa vengeance fut d'une distribution de 500 boîtes de dragées à vignettes dorées, choisies au *Fidèle-Berger*, la maison à la mode.

Déjà la tendance se pressent qui fera gémir les parents sévères de l'ancien régime, je veux dire l'importance bourgeoise prise par l'enfant dans la famille. Bon nombre de prêtres, assez mal venus de parler de ces choses, en déplorent l'abus, et souhaitent le retour à l'état d'auparavant : le petit sevré de gâteries, abandonné aux gouvernantes et aux précepteurs, façonné en dehors du père et de la mère. Très inconsciemment l'esprit de famille a subi chez quelques-uns le retour à la tendresse et à l'indulgence. L'émigration a resserré tant de liens un peu lâches, et ramené les égoïsmes à une nouvelle appréciation de la vie domestique. Tous les pères ne sont pas sous la Restauration de pareille intransigeance ; seulement, — et ceci tue les sentiments, — il n'est point distingué de paraître attacher son cœur à ces petits êtres : il y a, au regard d'eux, des allures de commande dont au fond les rudesses ne sont que très sottement jouées. Ainsi, jamais un loyal sujet n'oserait mettre en comparaison de celles du roi ses propres convenances de famille. On le voit bien quand Sosthène de La Rochefoucauld perd sa dernière enfant Hortense, à quelques jours de la mort du roi Louis XVIII. Les phrases émues qu'il mande à la princesse Volkonski s'arrêtent à peine sur la petite fille ; ce qui lui tire de douloureuses larmes, c'est, dans la chambre des Tuileries, la suprême entrevue du roi moribond et de Mme du Cayla, ce trépas chrétien, cette admirable fin d'un bon père ! Il y a des compensations, par bonheur, aux pires chagrins ; Sosthène de La Rochefoucauld restera à son poste, Charles X l'a assuré, et cette parole royale est un baume. Le malheur sera béni puisqu'il vient seul.



1821.

De l'enfant, rien d'autre au milieu de ce fatras légitimiste ; c'est le retour très franc aux gothiques idées, quand la mort du chef de maison

enveloppait tout le reste de son deuil. Sans doute, M. de La Rochefoucauld, écrivant à une dame russe, n'avait point sujet de s'éterniser sur ses chagrins domestiques. Mais que nous voici mal au point pour com-



L'ENFANT A L'OMBRELLE. D'après le tableau de Le Gay.

prendre ces étrangetés, et comme une simple lettre nous renseigne sur les préoccupations de toute une classe ; de toute, non pas ; de presque toute, car il y a au faubourg Saint-Germain nombre de parents qui veulent autrement vivre et aimer. Il y a Mme de Bourmont conduisant son petit peuple à la promenade des Tuileries ; même Mme du Cayla

demeurée pour son fils et sa fille la plus tendre maman, et qui priera Gérard de les peindre près d'elle sur la terrasse de Saint-Ouen. Elles sont devenues nombreuses celles que le petit-lever d'un bambin intéresse mieux que le bal du château ou la soirée à l'Opéra ; mais elles se cachent d'ordinaire et n'en font point d'étalage. Ce sont là déduits de bourgeois, affections de gens médiocres, soucis peu dignes de personnes nées. Et les pères de l'ancienne observance ont de solides raisons pour en décourager leurs femmes. — De deux choses l'une, ou votre enfant est votre esclave ou vous êtes le sien... — Dans la société dont vous êtes, il est peu décent de se substituer aux gouvernantes... — Mme la comtesse, ma mère, ne m'a tenu que deux fois dans sa vie, le jour de mon baptême, et la matinée où je mis ma première culotte, pour me mieux voir... — Laissez les enfants, ils n'ont de respect que pour ceux qui n'en font point cas ; or, j'entends que vos fils vous respectent...

Sur ce chapitre le peerage français ne transige guère. On donne à l'enfant la meilleure nourrice, quelque luronne tirée de son village et qu'on s'attache de toutes manières ; on le vêt comme un infant ; on met près de lui une surveillante d'âge ; il a sa maison montée, ses chevaux, sa voiture, sa livrée, ses jouets achetés chez Giroux ou chez Susse ; mais il ne paraît point à table, sauf qu'il ait passé l'âge de la communion. Grandi, il ne va point au collège, ceci est déplaisant et trivial, bon aux fils de banquiers « ou à ceux de Mgr le duc d'Orléans », mais il a l'enseignement religieux d'un père jésuite, il prend ses vacances en cette société, il a ses réceptions et va aux journées de Mgr le duc de Bordeaux. A part le pantalon qu'il porte très ample, la ceinture serrée, et le chapeau haut de forme un peu grotesque, il est de tous points l'enfant noble du temps de Henri IV. Rien de moderne ne l'effleure, que de loin et par surprise. C'est muni de ce bagage qu'on le jettera tout à coup dans la vie, comme on conduit sans transition les jeunes filles au bal, les uns et les autres mal préparés aux luttes et aux déboires. Pour un d'Haussonville oseur, fringant, capable d'entendre les choses, un Rémusat raisonneur et désabusé, que de jeunes gentilhommes se devinent incapables de rien, damerets, musqués, timides, et que le bouleversement de 1830

trouvera désarmés, prêts à reprendre le chemin de l'exil et à laisser aller les aventures.

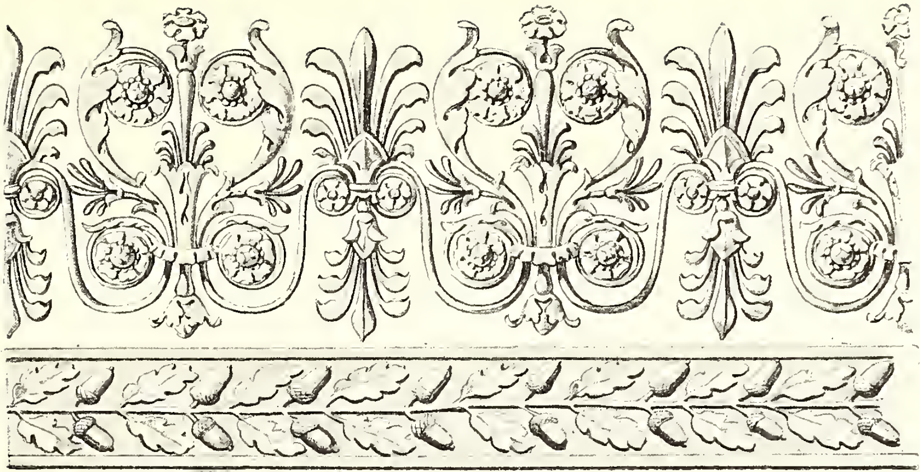
Tels sont dans un bon nombre de cas les jeunes ultras de la Restauration, les « favoris », ceux dont on aime à dire qu'ils sont d'un extrême comme il faut. Ceux-là sont reçus partout, et peuvent prétendre aux plus belles alliances et aux plus hautes charges. En vérité, rien ne leur faut de ce qui passe pour la distinction raffinée ; ils montent divinement à cheval, valsent à ravir, s'habillent au dernier ton. Ils ont à l'église le maintien pieux des ancêtres, au théâtre la contenance des seigneurs de la bonne époque ; ils ne manquent que de vie, de diable au corps, et un peu de terre à terre. Toute leur génération n'en est point là, je le disais, mais si leurs contemporains plus lancés détiennent les snobismes récents, eux seuls demeurent en possession du bon genre. La nuance est peu sensible d'apparence ; en réalité, elle s'exprime d'une nette façon. Dans le paradis royal ils sont les anges et les petits saints, les autres de beaux diables mal élevés. Ultérieurement beaucoup de diables deviendront saints, peu de saints se feront diables ; n'est point Satan qui le voudrait...



1821.

CHAPITRE VII

ESTHÉTIQUE DE LA PARURE ET DE LA BEAUTÉ



CHAPITRE VII

ESTHÉTIQUE DE LA PARURE ET DE LA BEAUTÉ

Nous avons pu voir encore de ces jolies de la Restauration ; toutes ont gardé, sous nos toilettes et malgré les pires exigences de la mode, une grâce très écrite, quelque chose de finement recherché dont on a joie de goûter le charme vieilli. C'est, on dirait, d'une autre classe de personnes, ou d'une mignonne peinture, redevenue claire, quand on consent à la débarrasser des vernis successivement apportés. Je ne sais aujourd'hui dame au monde capable de ces poses seyantes, de ces façons opportunes de sourire, de saluer et d'écouter. A bien les regarder sous leurs coques conservées et devenues blanches, on a, tant elles ont retenu de délicatesse, une impression que ces cheveux sont restés blonds et ces visages très jeunes. Et on les revoit pareilles qu'autrefois, on les retrouve adorablement lestes, on s'imagine les apercevoir dans leurs robes en clochette, leurs corsages étroits, leurs manches bouffantes, parce que leur vêtement moderne est d'emprunt

et qu'elles sont chez lui de passage. Il y a plus : c'est qu'après les avoir ainsi reconstituées et remises dans leur cadre, par un facile artifice de pensée, voilà que nous ne les jugeons plus ni ridicules, ni surannées. Elles ont résolu le cycle de la coquetterie démodée ; elles redeviennent, se reprennent et nous reprennent. De ce que nous n'avons pu les connaître en leur belle jeunesse, nos comparaisons ne s'établissent sur rien de fâcheux ; il nous vient en leur présence un plaisir comparable à celui de feuilleter un livre de vignettes anciennes, dont tout au plus la reliure aurait souffert. Qu'on tourne les pages, et l'on revit un temps inconnu, des idées particulières, une autre existence que celle du moment présent.

Une philosophie se déduit de ces constatations, c'est combien la chose futile et frivole, que l'on dit être la mode, marque d'une indélébile empreinte chaque génération. Si travesties à la moderne que soient nos vieilles amies, ni leurs gestes, ni leurs allures ne se contraignent. Elles ont, quand vous les voudrez bien voir, des souvenirs partout en elles de leurs atours du joli âge. Elles *coulent* une révérence, comme au temps des cotillons courts et des cothurnes, elles tiennent leurs bras suivant les exigences de la manche large et empesée, Souvent même on les voit faire mine de chercher sur leur tête quelque chose de très haut qui ne s'y rencontre par malheur plus. Puis elles drapent en cachemire le moindre fichu, elles tourmentent leurs chaînes d'or, et surtout en la société d'étrangers, elles gardent la gentille grâce de s'asseoir au bout des sièges, de montrer la pointe de leurs socques et de redresser leur taille comme si le corset de baleine datait d'hier. L'étude en est de vérité fort amusante ; sans recherches vaines et bien souvent égarées à travers les chroniques ou les récits, l'esprit curieux a de quoi contenter son envie. Jean Gigoux me disait un jour que, même affublée des toques de la Restauration, Mme Vigée-Lebrun sentait encore Trianon, et les paniers et les coiffures à la Belle-Poule. Elle était, en 1830, ce que sont précisément pour nous les contemporaines survivantes du roi Charles X, un portrait « du temps » qui se mettrait à parler tout à coup et nous ferait des confidences.

Cette résultante indéfinissable des habits, traduite par des maintiens spéciaux, par des inflexions de corps, ç'a été pour une époque



Type de costume en 1829. D'après Grévedon.

déterminée, l'élégance, la grâce, le charme féminin. Changeante pour le moins autant que la parure, sa cause première, cette qualité n'est point l'apanage de toutes les femmes, mais d'une assez rare

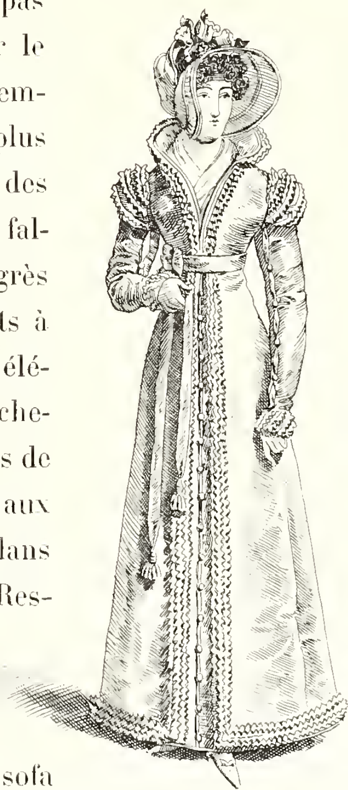
élite, de certaines seulement qui la modèlent sur elles-mêmes et l'adaptent à leurs moyens particuliers de séduire. Ceci fait tour à tour la fortune des blondes et des brunes, des sveltes ou des majestueuses, suivant que les plus notées d'un temps sont de l'une ou de l'autre beauté. Sous la Restauration, le goût se déclara en faveur des blondes fluettes, aux yeux d'outremer, aux matités orientales, sans plus de



Mme Vigée-Lebrun en 1820. Lithographie par Crespy Le Prince.

raison que peut-être Mme la duchesse de Berry, ou Mme de Dino, ou d'autres charmantes inspiratrices de la toilette avaient ces particularités. Il y faut ajouter la pointe de romantisme jetée alors sur tout ; l'idée reçue que les châtelaines du moyen âge tenaient d'Edith au cou de cygne, que les fiancées de la croisade laissaient flotter leur chevelure dorée et courir leurs yeux pers. En outre, on y pourrait chercher une réaction à l'encontre de la société impériale où les

brunes avaient eu la place d'honneur. Brunes un peu languissantes, romaines si l'on veut, ennemies des fatigues, bonnes à parader en des litières à la façon des affranchies. Dès le milieu du règne de Louis XVIII, ces lassitudes distinguées ne sont plus de ton ; on n'a honte ni des courses à pied, ni des jeux rudes. C'est plus un charme d'être vive, délibérée, un peu bergeronnette, que non pas de savoir draper à l'antique sa tunique sur le Paphos où l'on est couchée. Si la taille s'emprisonne en des buses, si les jupes n'ont plus de traînes, c'est afin de soutenir la paresse des chairs et de ne pas entraver sa marche de falbalas encombrants. Année par année le progrès s'en accentue, il force les membres délicats à d'autres exercices qu'auparavant ; aucune élégante ne songerait pour l'instant aux déhanchements voluptueux introduits par les femmes de l'Empire, à la marche ondulatoire et lente, aux morbidesses lassées de l'attitude. Sauf que dans certains portraits, les merveilleuses de la Restauration cherchent la pose romanesque, et qu'on les voit assises sur un rocher, une lyre à la main et les yeux au ciel, bien peu accepteraient le sofa nonchalant de la *Madame Récamier* de Gérard, ou le lit de gazon de la *Joséphine* de Prud'hon. C'est Mme Alexandre de Laborde, légère et court vêtue, trottinant dans un parc, Mme Adélaïde — Mlle d'Orléans — passant sous de hautes futaies, Mme Pozzo expliquant une lecture, ou Mlle Clarke peinte par Géricault sur une bête de sang superbement actionnée. Les hommes seuls agissaient sous Napoléon, sous la monarchie, les femmes. Il leur en vint alors quelque chose de turbulent et de papillonnant dont leur esthétique s'imprégna toute. Au lieu de ces figures de Tanagra ci-devant aperçues, admirables dans



Redingote en gros de Naples de 1820.

leurs lignes et troublantes sous leur hébétude mignarde, ce sont par antithèse de petites personnes futées qui apparaissent, à qui leurs manches à gigot font une paire d'ailes, leur corset une taille d'abeille, leurs jupes courtes une clochette dans laquelle deux jolis battants chaussés de cothurnes plats frappent un incessant tocsin.

A n'en pas douter, l'expression juste de ces allures fut donnée au monde par la duchesse de Berry. Mais au rebours du ton aristocratique, des usages choisis, et de tout ce qu'on se plaisait à nommer le *comme il faut*, d'ordinaire réservé au grand monde et accaparé par lui, le luxe des habits fut aussi bien de la bourgeoise que de la princesse. On n'y constate de diversité que dans le genre très subtil de n'outrer rien, de tenir sa fantaisie et de limiter son caprice, ce dont les femmes de naissance sont seules capables. Déjà ceci sous l'Empire, mais beaucoup moins net. La nuance que nous indiquons, peu sensible dans les descriptions littéraires, est au contraire fort distincte dans l'image ou la peinture de la Restauration ; inconsciemment les artistes nous révèlent des faits dont ils n'ont sans doute point mesuré la coquette importance. C'est, mettons, une réunion de femmes dessinée par Eugène Lami, et une autre à peu près identique par Henri Monnier : là des duchesses authentiques, ici des banquières. D'aspect général, ce sont des beautés semblables, mises, assises, caquetant de même manière ; les salons où elles se tiennent sont en égalité absolue de richesses et de luxes raffinés. Malgré tout, ces deux sociétés sont aussi loin l'une de l'autre que possible, étonnamment distinctes, et cela par la seule façon dont les élégances sont agencées. Monnier montre la recherche coûteuse, les entassements, le bric-à-brac doré et somptueux de la Chaussée-d'Antin ; Lami, les délicatesses, le ton discret, qui, même dans les plus ébouriffantes exagérations de mobilier ou de toilettes, sait tenir un rang et rester raisonnable. Mais ce n'est qu'en serrant de très près ces estampes jolies, en les opposant les unes aux autres, qu'on parvient à démêler les classes. L'habit trompe souvent sur la qualité, c'est la manifestation la plus impersonnelle de tous les luxes, et, disons le mot du temps, la plus insidieuse en vérité.

Au fond, d'où vient la mode ? Personne ne le saurait dire. Sous l'Empire elle s'était inspirée des peintres, elle avait cherché son thème



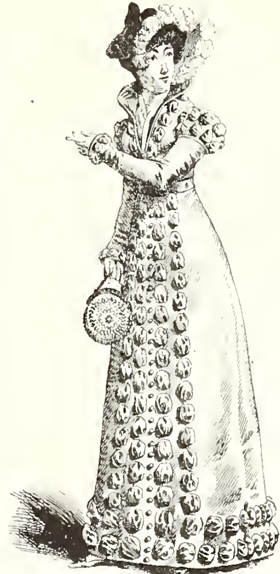
UNE MONDAINE. Mme DE SPARRE. Lithographie par Crespy Le Prince.

dans les arrangements des statues antiques copiées par Auguste Garnerey, dessinateur du costumier Leroy. Sur ces données approximatives plutôt inspirées que servilement transcrites, les coupeurs taillaient,

les essayeurs adaptaient, les couseurs terminaient les modèles dont pas un pli ne rappelait ceux de l'original. Le caprice des clientes avait exigé un bouillon par ici, un retranchement par là : de son côté, l'invention créatrice de l'artiste ajoutait ou rognait de trop. Alors il arrivait que la prétendue restitution d'après la bosse, une fois parachevée, présentait une œuvre congruante aux préoccupations du moment et aux ukases récents des merveilleuses. Par nature, la coquette ne s'astreint jamais à la paraphrase toute simple, elle a ses idées à soi, son esthétique instable ; la faveur de la veille est l'horreur du lendemain. Il s'ensuit que la mode prétendue inspirée d'un art ou d'un autre n'est en réalité que la résultante de volontés diverses, concurrentes, basées sur des à-coups fugitifs et bizarres impossibles à démêler.

La Restauration hérita de la coquetterie impériale orientée dans le sens antique, mais déjà très détournée de son expression d'origine. Même ce fut pour les émigrés une curiosité de venir prendre à leur source ces luxes entrevus à l'étranger, vantés de l'Europe entière, et devenus l'évangile galant des mondaines. J'ai dit ci-devant l'extraordinaire succès des marchands de colifichets dans le moment précis où la plupart d'entre eux s'attendaient à fermer boutique. De 1814 à 1819, on s'arrangea très bien des patrons fournis par eux, et les intransigeances royalistes n'en tentèrent nullement la réforme. Comme par le passé, on eut la taille haute, la redingote cachant la robe ; on eut sur la tête des capotes à fond élevé affublées de visières énormes. La cour n'innova rien. A part les *barbes* ou rubans de blonde tombant de la coiffure sur les épaules, et qui furent pour les dames présentées ce que le petit collet avait été aux abbés de l'ancien régime, les dames furent aux Tuileries pareilles à leurs devancières. Entre toute l'ordonnance sociale bouleversée, dans le désarroi des institutions et des services, on eut cette surprise : c'est que les seuls fonctionnaires demeurés sans qu'on osât rien tenter contre leur omnipotence, furent justement les officiers impériaux de la toilette, les fournisseurs brevetés de la maison, les couturiers acceptés par Napoléon ou les impératrices. Toutes les femmes de l'aristocratie française, naguère dispersées, et qui prenaient

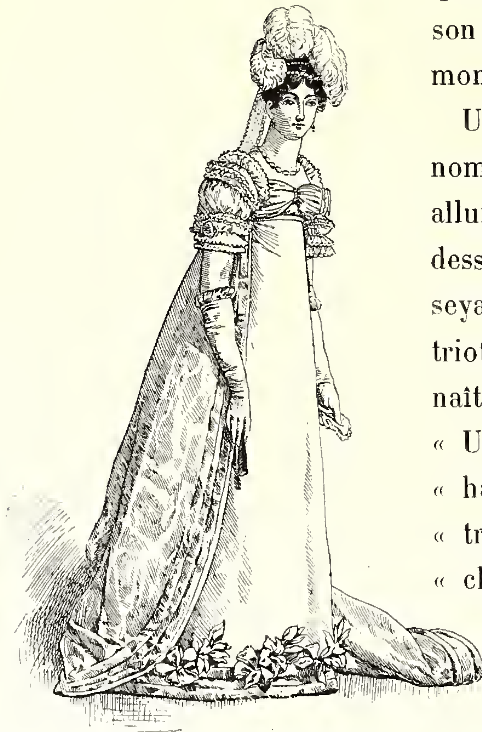
des mines en parlant des luxes bonapartistes, les âgées ou les jeunes, les riches ou les pauvres, à peine rentrées se vinrent humilier devant Leroy et lui faire amende honorable. Il le fallait bien, maintenant que le drôle expédiait jusqu'aux odalisques du sultan les inimitables fadaises de ses ateliers et ses sottises d'un si insidieux bon genre! Et Madame Royale, la fille de Marie-Antoinette, — sentez bien le poids de ce revirement, — Mme la duchesse d'Angoulême, révoltée, indomptable, étrangement butée sur tout ce qui tenait de la Révolution ou de l'usurpateur corse, avait dès le jour de son arrivée sacrifié « au dieu de la rue de Ménars ». Dans la voiture qui la ramenait à Paris, assise aux côtés de son vieil oncle, sa parure était à peu de chose près celle de Marie-Louise enfuie l'avant-veille. A la cour, à la ville, partout où elle se montra, elle n'apportait aucun contraste brusque d'avec les princesses impériales, sauf qu'elle n'en avait ni les grâces, ni par fortune les élégances raffinées.



Chapeau de velours, robe à crevés. 1820.

La mode attendit sa reine; il n'en fut pas avant 1817, que Mme la duchesse de Berry prit à son tour la couronne tombée et la plaça sur sa tête. Ces trois années, 1814 à 1817, furent donc un peu désorientées; non que les luxes chômassent, mais ils allaient sans guide, livrés à leurs propres intérêts, plus occupés de la clientèle bourgeoise. Ici, des conséquences sociales dont il est bon de faire compte. Revenues pauvres, forcées à l'économie, les grandes dames n'ont faculté d'entendre beaucoup aux colifichets ni aux parures; de gré ou de contrainte elles les doivent abandonner aux femmes du beau monde, dont les ressources n'ont point changé trop et qui sont très fières du rôle. En ce registre de Leroy qui nous a été gardé, les trois années transitoires sont dévolues à la famille de Talleyrand, à la Chaussée-d'Antin et aux cours étrangères. C'est tout juste si les grands noms de l'aristo-

cratie y apparaissent pour autre chose que l'indispensable habit de cour, une obligation de cent louis qu'on soupçonne intempestive et très lourde. De là, une pénurie vraiment très réelle de créations jolies et de modèles inédits, et lorsque Horace Vernet, dans son album un peu chargé et verveux des *Merveilleux*, s'amuse à crayonner d'excentriques personnes court vêtues, fagottées drôlement, c'est à n'en pas douter les gens de la Chaussée qu'il montre, les élégantes du demi-ton, celles que la haute société émigrée nommait dans son jargon « les ravissantes d'un certain monde ».



La duchesse d'Angoulême en grande parure.

Un jurisconsulte américain, porteur d'un nom illustre, Franklin, goûte vivement ces allures excentriques ; cela se devait. En dessous d'elles, il trouve une grâce très seyante, un charme que ni ses compatriotes, ni les Anglaises de Paris ne connaîtront jamais. Il dit très galamment : « Une Française brille plus dans son déshabillé du matin qu'une petite maîtresse anglaise mise avec beaucoup de recherche et de dépense. » Ceci est rigoureusement exact, mais à l'instant où Franklin s'enthousiasme, il a surtout en vue les femmes de la Chaussée d'Antin ; le grand monde n'a point eu loisir de se reprendre encore. Aussi bien le goût du jurisconsulte américain ne nous pourrait servir de critérium. Rapportons-nous-en à la malicieuse vicomtesse de La F... écrivant cette impertinence à une amie : « Les seigneurs de « l'Amérique causant et discourant de nous, c'est Chactas en culottes « nous comparant à Atala ; ce n'est ni de jeu ni de conséquence ! »

La Restauration débutante adopta donc une formule dont elle ne prit même pas la peine de brouiller les termes, mais dans ceux-ci elle

fit un choix. C'est ainsi que de toutes les coiffures offertes à son caprice, parmi les capotes, les casques, les bonnets, les toques, elle voulut le



Une jeune femme en tenue de soirée, avec béret. Lithographie originale d'Achille Devéria.

turban. Oh ! le plus singulier turban que nous puissions concevoir, une façon de calotte emboîtant le front, sur laquelle s'enroulaient sottement des torsades d'étoffe plus ou moins empruntées aux Osmanlis. L'Empire

avait pris cette chose vilaine du théâtre où les costumiers en avaient affublé la Roxelane de *Bajazet ;* puis des dames l'avaient tentée, encore transformée, redressée plus haut et décorée d'une aigrette dite à l'orientale. Alors on la baptisa : on la nomma un bonnet turc, un ottoman, et même, après l'*Ivanhoe* de Walter Scott, une Rébecca à cause de l'héroïne. Le turban se mit à toutes sauces ; on le vit sur la tête de Corinne et sur celle de Mme Lætitia ; la duchesse de Dino, Mme de Broglie, Mme la duchesse d'Orléans en portèrent. Il est de ton pour les dîners, pour le théâtre, pour les réceptions officielles, rarement pour les courses en ville. Un jour, toutes les Françaises se prirent à abominer les Turcs en l'honneur des Grecs ; le turban ne résista point. On lui avait d'ailleurs depuis quelque temps donné un coadjuteur non moins disgracieux, la toque ; une chose bouffante, par moitié copiée sur le bonnet de cérémonie des officiers impériaux, par moitié inspirée d'une coiffure à créneaux regardée comme celle de Jeanne d'Arc. Tout aussitôt, bon nombre de douairières s'en étaient couronnées, pour l'amour du moyen âge, de la Pucelle d'Orléans, des ancêtres et de l'Histoire ! Aux unes elle alla passablement, aux autres bien, à la plupart très mal. Mme de Béarn, fille de Mme de Tourzel, en arbore une si démesurée et si imposante, que sur son corps fluet elle paraît la toque de Gessler juchée en haut d'un mât. Autant de têtes, autant de caprices. On a la toque en tourte, en soufflet, à créneaux, à plumes, à diadème, à gland — un gland de soie qui tombe sur l'épaule de la patiente, — la toque a des nuances multiples, elle se fabrique de toutes étoffes, plutôt de velours. Mais de quelque façon qu'on la traite, elle reste désolante, revêche, à peine supportable sur la tête de bas-bleus très marqués, dont Ida Saint-Elme ou Mme de Duras ne sont pas les moins drôles. La toque fut la tarte à la crème de ces quinze années, je pourrais dire de ces vingt ans, car elle poursuivit la royauté citoyenne et lui imposa sa loi. Possible ? elle ne l'est que sur un minois de jeune fille, sur une frimousse mutine, quand on a chance d'oublier le pavillon en l'honneur de la marchandise qu'il recouvre. Mais rencontrez dessous la figure hommasse de la duchesse d'Angoulême, le profil de pie de

Mme Haudebourt, le nez de perroquet de la veuve de la grande armée, ou les carnations groseille de Corinne, la toque est une monstruosité pure...

Pourtant on eut à peu près aux mêmes époques l'ineffable concurrence de chapeaux, de casques, de capotes, non celles que les émigrées reçurent de leurs devancières comme autant de schakos enrubannés, mais une floraison complète de mignardises venues de la duchesse de Berry, les fonds une fois baissés, et les visières relevées encadrant le visage, et l'emprisonnant de tulles, de ruches, de rubans noués sous le menton. Ceci est de 1818. Un an ou deux après, le dessin de ces chapeaux se fait plus audacieux ; les passes s'en contournent, s'abattent sur les tempes, se redressent sur le front, se couvrent de marabouts très courts, joliment touffus et turbulents en haut du cimier, et donnant à la tête plus de valeur dans l'allure générale. Toujours les réactions extrêmes! Sous l'Empereur les femmes avaient fait de leur tête un point sur un *i*, l'*i* très svelte qu'elles figuraient avec leurs robes collantes. Après 1825 on échafaude en haut de soi les monuments les plus majestueux et les cabriolets les plus fous. On n'ose plus dire des capotes, ce qui serait prendre la partie pour le tout ; on exprime le nom de son chapeau par un nom de carrosse entier. Entrevues chez Henri Monnier toutes ces excentricités sont d'un exquis mauvais ton ; on les sent bourgeoises, forcées, naïves, encore que d'aspect délicieux et galant ; chez Lami, elles sont



Janvier 1830.

un ravissement de bonne compagnie. Le cabriolet est d'ailleurs la coiffure chère aux coquettes sur le retour. Mme la vicomtesse Raymond-Delaitre, contemporaine de Robespierre, dissimule sous le plus monumental cabriolet à voilette, des témoins féroces ; de loin, elle est la jeunesse même, car elle en a conservé la taille et les pieds...

De préférence, la Restauration visa à la tête, et tout entière l'économie de la parure s'en ressentit ; il fallut ajouter par le milieu et par en bas une équivalence aux entassements de fleurs, de plumes, et d'étoffe nécessités par le chapeau ou la coiffure. Car les modistes ne sont pas seules coupables, il y a les « professeurs capillaires », Frédéric, Hippolyte, Plaisir, Leblond, Albin et Guillaume. L'un de ceux-là, Hippolyte, est plus qu'un artiste, assure la Mésangère, c'est un dieu! Sous son nom bourgeois de Moncheaux, Hippolyte, homme paisible, bon sujet du roi habite une boutique au numéro 1 du boulevard des Capucines ; il est le propagateur des turbans, l'inventeur du foulard écossais enroulé dans les cheveux. Parodiant les gens du Tiers, Hippolyte a voulu que la tête, laquelle n'était rien sous l'Empire, fût tout sous la monarchie. C'est presque de la politique qu'il fait en échafaudant des coques ou des torsades, en disposant des frisottis. Son fameux peigne Caroline, devenu le peigne à la girafe, a l'importance d'une charte octroyée, et ses chignons grecs notent l'hellénisme très pur des mondaines. A la veille du sacre, Hippolyte est envoyé à Londres pour s'y perfectionner dans le goût anglais ; il y trouva l'idée de son foulard, son chef-d'œuvre, la coiffure que la duchesse de Berry portera dans une pose accordée à sir Thomas Lawrence. Alors Hippolyte domine, il rêve son excelsior, il élève de saison en saison un étage nouveau sur ses précédents édifices. La coiffure de sa main est un monument divin bâti de peu de cheveux naturels, mais de postiches, de coussinets, de fils de laiton, de fourches savantes. Chaque coque a son armature, son épingle protectrice fichée dans les matelas et résistante comme un pilotis. C'est un rival, le sieur Blanchet, qui a imaginé l'épingle, mais Hippolyte la sait employer, ce qui est autrement avoir du mérite. En outre, — et tout le secret de la faveur est là — jamais

ces adorables folies ne bronchent ; elles résistent aux pires assauts des contredanses, elles plient et ne rompent pas.



Portrait de Mme Pradher en 1829. Lithographie originale de Vigneron.

Elles ne rompent pas, mais elles arrachent la toison vraie ; il y faut suppléer de perruques. Sébastien Leblond, autre artiste, en déplore l'abus dans une brochure où il vante les cosmétiques réparateurs. Par cet

indiscret nous soupçonnons de précoces calvities ; à quarante ans peu de jolis hommes gardent leur toupet naturel ; grave chose pour eux qui inaugurent la pyramide dont le roi Louis-Philippe devait conserver la mode jusqu'à sa fin de vie. Rien de plus curieux encore que le sérieux avec lequel ces praticiens cultivent une chevelure et en écrivent des phrases académiques. Au fait, ils ont leur académie, où l'on n'entre qu'à l'élection, et les morceaux de réception n'en sont point de commode pratique. Dans l'année 1826, un concours est ouvert salle des Redoutes de la rue de Grenelle, et cinq concurrents candidats y doivent sur l'heure fournir divers arrangements : un de cour, un à turban, un en fleurs détachées, et le dernier uni et simple. La collecte est au profit des Grecs, pour l'amour de Phidias, le maître des coiffures, ils eussent pour bien peu dit le prince des perruquiers antiques. Mulot eut le prix et son maître tomba dans ses bras en versant de douces larmes. Aussi que les capricieuses princesses n'espèrent jamais lier de tels personnages à leurs volontés ! Il faut, lorsqu'ils consentent à faire œuvre d'artiste, qu'un élève leur ait préparé la tâche ; le maître jette le dernier coup d'œil, et donne le coup de pouce. Hippolyte et Frédéric doivent à ce moyen la faculté d'accommoder par soirée jusqu'à 150 têtes de l'aristocratie.

Vis-à-vis des perruquiers, les illustres costumiers de la monarchie entendent ne point rester en arrière. Leur part est belle dans la décoration « de l'œuvre divine ». Trop longtemps la mode d'Empire s'est continuée, on y cherche remède, c'est rage d'en vouloir sortir. Par les Anglaises habitant Paris, et qui se sont remises aux corsets, le buste s'allonge, la taille redevient normale, et la duchesse de Berry souhaite d'en donner l'exemple. Tantôt les coquettes raffolent de se serrer aux hanches ; dès 1819 pas un portrait de femme élégante où le buse soit oublié. Mme la duchesse d'Orléans, sa belle-sœur Mme Adelaïde, Mme Alexandre de Laborde, Mme du Cayla, Mme de Broglie en ont. Au bal un certain clan de retardataires en voulut railler, comme on s'amusa des beaux fils affublés des pantalons introduits par M. de Guiche. Puis la Faculté fit entendre des oracles où la baleine

du nouveau compresseur était sévèrement traitée. Epidaure parle, mais il parle sans cesse à propos et hors de propos ; on ne le veut entendre qu'à son caprice. Plus on blâme le corset, plus il prend de



Le corset. Lithographie par Léon Noël.

faveur, et celles-là même qui l'avaient dédaigné lui reviennent confuses et repentantes.

D'abord qu'on le toléra, on lui fit une place modeste, on ne l'osa prolonger, on ne lui permit guère que d'aller aux hanches, on évita de le serrer. Ce fut en 1819 et 1820. En 1821, il grandit, on le comprime d'un cran, il dessine encore la taille sans torture. En 1823, on lui

demande tout ce qu'il peut donner ; Mme Zambonato en fabrique d'élastiques, tout fleuris de dentelles, de tulles, de broderies, qui sont les plus effroyables géhennes du monde. C'est tout juste si l'on n'en revient aux *corps* métalliques imaginés par les contemporaines de Gabrielle d'Estrées. La coquette de 1823 n'est plus seulement contenue, elle est *guêpée*, ce qui est trop. De loin, avec son énorme capote à passes rabaissées et son minuscule corselet, on dirait d'une libellule à la tête géante. Pour le coup l'esthétique souffre de la rupture d'équilibre assez pour qu'on y veuille tenter un rétablissement. Quel meilleur moyen trouverait-on que d'élargir le busc et d'amoindrir la coiffure? Mais il s'agit bien de cela ! En matière de toilette, les lignes disgracieuses se combattent par de plus vilaines; c'est l'ordinaire loi. On s'avisa donc de bouillonner les manches étroites pour contre-balancer les masses d'en haut, et on suppléa aux hanches grêles par des tournures. Croyez que les parures du XVIe siècle ne furent point étrangères à l'idée. De ce jour la manche à gigot était née, aux environs de 1825, née de ce besoin d'équilibre, et vraisemblablement de l'archéologie ; or, en ce moment, tout procède de l'archéologie et de la littérature romantique, nous le savons, le meuble, l'habit, le ton. Ces étrangetés de costumes entrevues dans des peintures tentèrent les dessinateurs de la mode, Lecomte ou Garnerey. Ce fut le début, et par hasard les robes de mariées en eurent l'étrenne. Dans cette phase de modestie le gigot cherche seulement à établir au milieu du corps une rivalité et une transition entre les édifices de la coiffure, et les jupes en cloche d'en bas. Pour leur donner une consistance on les double d'un mancheron empesé, fixé au corset, et qu'on change à sa guise. Ensuite on leur impose une armature en *crinoline*, on les amplifie et d'une annexe on tente la pièce principale. Plus la taille s'effilait, les hanches se matelassaient, les jupes s'écourtaient et se chargeaient de capitonnés lourds, plus le gigot prenait d'emphase et de majesté. Il s'ensuit qu'aux approches de 1830 la libellule d'autrefois a ajouté deux grosses ailes à son allure et encore amoindri son corps...

Ce sont à grands traits les parties saillantes de l'esthétique coquette ;

mais la mode eut d'autres caprices et certaines fort jolies rencontres qu'il serait long d'écrire en leur détail. On eut la *blouse*, une robe-surtout légère et très ample, bouffante sur la poitrine, serrée d'une ceinture à la taille, et devenue presque la seule parure négligée des merveilleuses entre 1822 et 1830. La blouse comporte le pantalon de



La blouse de soie. (Portrait de Mme Aubry-Lecomte.) Lithographie originale par Aubry-Lecomte.

percale, tombant sur la chaussure, brodé et festonné à outrance, et coquettement montré par un geste gracieux que toutes connaissent bien. Après avoir raillé la blouse et l'avoir ridiculisée au théâtre des Variétés, en un mot, lancée par la meilleure réclame, on lui fit une fortune durable. Sincèrement la Restauration ne sut rien trouver de plus délicieux ni de plus artistique en fait de toilette. Longtemps la blouse corrigea les

intempérances du gigot et des tailles en gaine ; il en fut d'elle comme du boa, fourrure d'un extrême bon goût. D'où vient la blouse? D'un acteur, Lepeintre aîné, qui l'a arborée dans le *Soldat laboureur* et en a donné l'idée à Mlle Leroy. D'où vient le boa? D'un serpent dont une Cléopâtre s'entourait le col. D'où la ceinture d'orfèvrerie apparue en 1827? De Mlle Mars qui s'en est parée dans un rôle moyen âge, et l'a prise des patenôtres de la reine Louise de Lorraine. Ces « délicatesses » naissent ainsi, par surprise, mais une seule personne de France leur peut donner la consécration, Marie-Caroline, duchesse de Berry. Un jour, Dubois-Drahonnet l'a peinte en ceinture dorée, ramenant d'un ravissant mouvement son boa sur ses épaules, il n'en a point fallu davantage. L'une et l'autre coquetterie prévalurent, rivales toutes deux du béret, du peigne à la girafe et du corset triomphant.

L'esquisse rapide est cruelle ; je voudrais nombrer mois pas mois la transformation, dire les goûts si divers d'une année à l'autre, expliquer bien des soubresauts et des incohérences. Un temps la redingote prime, après on en eut souhaité perdre le souvenir. Le cachemire aussi, fort en honneur au début, passa vers la fin du régime à l'état de pure contenance, rival bien juste des ombrelles ou des ridicules portés sur le bras. Sous le règne de Charles X, une élégante notée marque un effroi du châle ; en revanche, elle a pour l'hiver des pelisses en rotondes fourrées, pour l'été des pèlerines prises d'un costume de Mme Pradher dans son rôle de la *Vieille*. La belle distinguée porte des caleçons descendant assez bas, pour que sous sa jupe un peu de broderie s'en puisse apercevoir dans les pirouettes d'une valse. Ses cothurnes sont lacés en X. En fait de bijoux courants, elle ne sait qu'imaginer ; un jour, c'est la passion des orfèvreries en acier poli, œuvre d'Henriet, qui les exporte jusqu'en Asie ; le lendemain, il n'est de recherche que de colliers d'or, de « croix de ma mère », de *charivaris* en breloques d'argent. Chaque saison on remonte autrement ses pierres, chez Lesage, rue d'Anjou, ou chez Bapst-Menière, quai des Orfèvres. Renaud vend en 1819 le sac à la Jeanne d'Arc, tout de velours blanc semé de pointes d'acier, qui passe pour une vieillerie l'année suivante. Rarement garde-t-on le même fournisseur d'une

saison à l'autre. On a pour ses robes Leroy, Durocher ou l'inimitable Victorine. Une personne de la haute société ne se risque point chez Barde au Musée de la Mode, parce que ceci est un bazar, une façon de



JEUNE DAME DANS SON CABINET. Croquis original d'Achille Devéria pour une lithographie.

Bon Marché réservé aux coquettes de la seconde classe. On a pour broder ses robes Faye ou Legoux ; pour lamer un habit de cérémonie Mlle Vilaire ; pour ses habits d'amazone Mlle Laroux. Mlle Maréchal ou Perrot fils ont les plumes chères, les marabouts, les fleurs ; Mlle Lebrun ou Mme Zambonato *guêpent* les plus rebelles dondons. Les gants s'achè-

tent chez le juif Meyer, gantier du roi Charles X, chez Walker le Prussien, ou chez Roze, lequel fabrique pour cavaliers la culotte en peau de daim. Enfin il y a quelque part sur le boulevard, dans la maison des Bains chinois, aujourd'hui le Crédit Lyonnais, un magicien dont on ne se peut guère passer, Michiels le bottier, le seul artiste que l'on consente visiter encore au mépris des autres. Je ne dis là que les brevetés, les fournisseurs attitrés de la dauphine, de Mme la duchesse de Berry ou des princesses étrangères, mais combien d'autres ont un instant le renom qui tombent devant les indifférences et le caprice! On le voit pour Leroy dont la nièce, en lui succédant, perd la meilleure part de sa clientèle, et se condamne aux façons de robes à moins d'un louis la pièce.



COSTUME DE VILLE.

Le luxe des vêtements a son cérémonial rituel et sa langue particulière. Une dame *passe une robe* ou *s'habille*. Elle ne s'habille en réalité que pour le théâtre, le bal, ou la cour. Elle passe une robe pour la sortie du matin, la promenade au bois, ou pour l'après-dîner, les visites aux magasins. Ainsi fait le fringant gentilhomme. Lui, passe une veste ou plutôt plusieurs vestes : une pour le cheval, taillée par un habilleur anglais ; une pour le déjeuner au boulevard, commandée chez Staub ; une pour les visites, dessinée par Martin. Ce qu'il appelle s'habiller, c'est revêtir son uniforme de cour, défroque intermédiaire entre l'ancien costume brodé des marquis, et celui des membres de l'Institut. Ceci est la tenue de gala, et le grand jeu de coquetterie. On a, pour accompagner le frac de drap bleu brodé d'argent, une culotte de casimir, des bas blancs, des souliers à boucles d'or, une épée à manche de nacre et le claque sous le bras. Dans les circonstances moindres, — les « hors de cour », — le noir est de ton, le noir complet, jusqu'aux bas qui sont de filoselle, et les boucles de soulier d'acier bruni. On danse sous cet habit de fantaisie dans les soirées ordinaires,









Costumes de ville : 1815 ; 1820 ; 1825 ; 1830. D'après La Mésangère.

jusqu'en 1820 que le duc de Guiche, joli garçon mais un tantinet cagneux, fit prendre la mode des pantalons. D'abord on se gaussa de la bizarrerie, on l'estima une folie pitoyable, mais l'anglomanie y ayant été fort habilement mêlée, on donna à ces braies tombantes le nom de Wellington, et l'on ne voulut plus rire. D'ailleurs d'Orsay en porta, et si d'Orsay en avait, c'est qu'il était exquis et raffiné d'en avoir. Bientôt les bals ne connurent plus de danseurs qui ne fussent « sans culottes ». L'ancienne observance fut pour les vieux seigneurs perclus, *laudatores temporis acti*, arrêtés aux salons de jeu, et chassés des quadrilles. Il y eut cette circonstance curieuse, c'est que la culotte se garda plus longtemps chez les gens du beau monde, où on la tenait pour l'uniforme de distinction. Lors du bal Rothschild à la Chaussée d'Antin, dans le mois de mars 1821, on se fût pensé revenu à cinq ou six ans en arrière, au beau temps des hauts-de-chausse arrêtés aux genoux, serrés d'un ruban et laissant au mollet ses valeurs ou ses décevances.

Le vêtement des hommes a ses maîtres, des personnages nommés Léger, Baron, Pied, Staub ou Martin, artistes consciencieux dont les opinions font loi. Eux aussi ont leur académie où plus tard le baron Charles Dupin et M. Adhémar ne dédaigneront pas de professer. Ensuite on eut Compaing, un scientifique, lequel fit servir la géométrie à la coupe nationale de l'habit, et en composa un livre imprimé chez Dondey-Dupré. Compaing y formule cette sentence : « Un costume fait « suivant les règles de l'art en 1828 doit élargir la poitrine et les « épaules, il doit donner à la taille une forme conique, et cette forme « doit être aussi celle des manches. » C'est en deux mots l'esthétique tout à l'heure étudiée par nous à propos de l'habillement féminin ; nous y constatons une fois de plus l'éternelle loi somptuaire, à savoir que l'un des sexes tient toujours à l'autre dans les grandes lignes du vêtement. En 1825, les dames empruntent aux hommes l'échancrure en cœur de leur corsage, et ceux-ci prennent d'elles les manches élargies et la pince exagérée de la taille. Aux coiffures à la girafe ripostent les fameux toupets en pain de sucre adoptés par les lions et qui feront sur leur front je ne sais quel arrangement clownesque d'une irrésistible drôlerie.

Puis, tout à la fin de la monarchie, au lieu déjà des amples pantalons à la Wellington ou à la cosaque, la mode viendra d'étroits fourreaux arrêtés aux chevilles, pareils à des maillots. Des chapeaux on ne saurait que médire. Ce sont des élégants de la Restauration qui ont définitivement établi le haut de forme en soie, l'insipide et grotesque couvre-chef inspiré par la marine de guerre. Eh ! oui ce gibus bourgeois, stupide, a cette origine héroïque ; le petit chapeau de Napoléon n'était-il pas celui des muscadins du Directoire ? De ce tuyau minable les beaux font un jouet ; ils le haussent, le baissent, l'amplifient ou le rétrécissent au caprice de l'année. Il en est de gris, de noirs, de jaunes en paille, de violets en étoffe peinte. Le ton n'est pas de s'en savoir coiffer, mais de l'ôter élégamment, de le tenir à sa main suivant certaines règles, et de s'en faire une contenance.



1829.

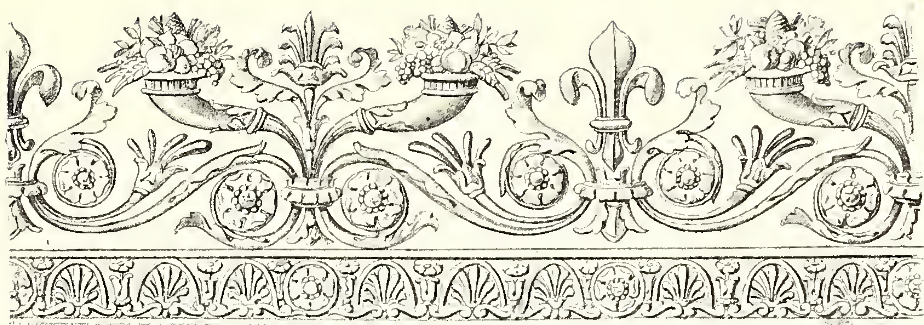
Eux aussi, les merveilleux de 1830, sont venus jusqu'à nous, plus rageusement cramponnés encore que les dames à leurs habitudes de jeunesse. Après soixante ans d'avatars, ce sont encore de beaux vieillards ou rasés comme des prêtres, ou portant de ces colliers de barbe que les dégringolades successives de la mode ont plus volontiers réservés aux Auvergnats. Ils gardent de ces façons une valeur de distinction singulière, et le ridicule que nos récentes coquetteries y attachent tombe devant elles. Il y a, quelque part au monde, un duc de la famille de Talleyrand que le baron Gérard pourrait peindre aujourd'hui sans anachronisme ; il ne l'eût point vu autre à la cour de Charles X. Si vous entendez quelqu'un d'entre ces hommes — et la plupart ont un

adorable manière et bien perdue de raconter — c'est avec moins de diable-au-corps l'homme à l'oreille cassée d'About, qui, dans une seconde incarnation, n'aurait rien oublié d'auparavant et vous dirait une chose, une futilité, ressuscitant toute une époque, et mettant une note moderne sur beaucoup de légendes.



CHAPITRE VIII

MAISONS DE TENUE RECHERCHÉE



CHAPITRE VIII

MAISONS DE TENUE RECHERCHÉE

I

Pas plus sous la Restauration que sous l'Empire, que jamais en aucun temps chez nous, le luxe outrancier du chez-soi ne dénote l'extrême bon ton. Ceci est pour les intérieurs, ce que les habits criards ou les attelages trop cossus sont dans les foules, une expression de richesse peu réglée et de sottise étalée. Par la façon de souligner ou de sous-entendre son opulence, chacun des deux mondes en présence accentue la ligne de démarcation; sous la monarchie, ces distances s'accusent, non que le faubourg Saint-Germain se voulût toujours montrer dédaigneux de vanité — plusieurs exemples contredisent, — mais le plus souvent il s'en désintéresse et cherche en d'autres moyens le mode distingué d'une bonne tenue de maison. Aussi bien, il s'en faut de beaucoup que tous les émigrés eussent été du jour au lendemain forcés à remettre en état leurs demeures; certains les avaient reprises telles quelles, comme leurs prédécesseurs révolutionnaires les avaient

accommodées, à la pompéienne ou à la grecque ; d'autres, rentrés sous Bonaparte, s'étaient soumis aux décorations récentes et aux mobiliers nouveaux. Un plus grand nombre s'arrangea des êtres du XVIIIe siècle par hasard conservés, avec leurs boiseries, leurs dessus de portes, leur « garniment » antique, plus ou moins possible encore, témoins les vieux nobles du Marais dont Lecomte nous a transmis les coquetteries très datées et rococo.

Une chose étonne les gens du commun dans la réinstallation de l'aristocratie : le dédain des luxes du dernier genre. Falempin, mandé par un lieutenant général pour un très minime travail d'ameublement, ne revient pas de ces grands vestibules nus aperçus dans l'hôtel, de l'absence de dorures et de stucs, des escaliers trop vastes et munis de rampes abominables datant d'un bon siècle au moins. D'où cette impression formulée que vraiment la Chaussée d'Antin battant neuve, étincelante et moderne est bien la vie, et que là-bas, au faubourg Saint-Germain, ce sont les Invalides qui font la loi. Pour être juste, il faut reconnaître que l'aristocratie se piquait moins en ces histoires de véritable amour à l'égard du passé que non pas de nécessaires économies. Tant d'assurances données par de grands personnages sur ce point tenaient plus d'une contrainte soupçonnée cruelle parfois. M. le duc de... eût souhaité des reprises en son hôtel de la rue de Varennes, même il consulte Berthault, l'architecte, à ce sujet ; mais l'énormité du devis l'effraie et il s'en tient pour l'instant aux théories. En lieu de ces prudences, les financiers de la Chaussée bouleversent sans trêve les palais construits à la fin de l'ancien régime entre les Porcherons et les boulevards. Rien ne les satisfaisait plus des magnificences autrefois goûtées. La spéculation démolit et rebâtit en six mois des quartiers ; elle jette bas en 1823 l'admirable hôtel Thélusson, où Murat avait tenu sa cour, pour le débiter en menue monnaie de constructions. Sur la façade du boulevard, la bande noire détruit un palais quasi neuf dont on fabrique une ou deux bicoques à cinq étages louées à des boursiers. Rue d'Artois, en deux précieuses demeures, dont l'une a été habitée par Hortense Beauharnais, reine de Hollande, et l'autre par le duc de

Rovigo, MM. de Rothschild frères disposent leurs bureaux. Scribe raille dans son *Menteur Véridique :*

On improvise une maison,
En quinze jours elle est bâtie ;
Mais le travail en doit encor durer,
Car à peine est-elle lotie
Qu'on se met à la réparer

De luxe singulier, excentrique, insolent, il n'en est que là en vérité ;



Chateau romantique d'Argenson. D'après Berthauh.

des folies dont rien aujourd'hui ne saurait donner idée ; des aménagements subits, parfois abandonnés de suite ou transformés dans la semaine. Puis des caprices très décadents et sots, quand, par exemple, M. R. fait mettre à ses escaliers et à ses fenêtres, rue Saint-Lazare, des rampes et des appuis de cristal bleu, ou lorsque je ne sais quel grotesque, ancien coureur du comte d'Artois et devenu marchand d'hommes, tapisse sa salle à manger de fonds d'assiettes peintes par le miniaturiste Parent, et représentant des scènes héroïques. Moins de lignes sobres déjà, de lambris antiques, de stucs ou de mosaïques italiennes, mais une profusion de papiers criards, de tôles vernissées,

de fleurs ou d'arbustes en métal. Bientôt même, et chez les moins éduqués, la pression romantique impose des colifichets moyen âge, jusqu'en des vestibules assombris de verrières, dallés en rosaces de cathédrale. Pour le beau monde, la suprême forfanterie est d'inutiliser en son chez-soi le plus de surface qu'on peut, parce que le terrain a coûté 800 francs la toise, et qu'il est fort galant de n'y point sembler prendre garde. Aux antichambres encombrées de banquettes de velours, de vases, de statues, une valetaille paresse qui n'a rien de celle du faubourg, ni la coiffure, ni l'habit, ni surtout l'allure ; valets de chambre en habit noir aiguilleté, valets de pied polychromes, chasseurs habillés de vert et coiffés d'un bicorne à plumes de bersaglieri, cochers venus aux ordres et qui joueraient leurs culottes de peau de daim, petits jockeys polissons, les pires drôles.

En ces endroits tout est neuf et du dernier modèle ; jamais on n'éprouve à franchir le seuil de ces palais, nés de toutes pièces, le respect un peu étonné qu'on a de pénétrer dans certaines gentilhommières aux sonorités monacales, où, jusqu'au suisse qui paraît d'église, aux banquettes sentant le banc d'œuvre, les intérieurs revêtent un caractère de piété tranquille et vieillotte. Même ceux d'entre les grands seigneurs qui se risquent à tâter du siècle et à mettre au rancart leurs antiquailles, n'y consentent que pour des parties seulement. Si le prince de Polignac, ambassadeur en Angleterre, souhaite de renouveler le mobilier là-bas, c'est d'abord que l'ancien ne lui est de rien personnellement, et qu'il a volonté de montrer au peerage les merveilles de notre industrie nationale. Il tendra la salle des fêtes de soieries de Lyon, et commandera aux maîtres ébénistes français pour une soixantaine de mille francs de pièces rares. Le roi a daigné envoyer un service de Sèvres, mais il serait à désirer qu'on joignît un jeu de dessert représentant des paysages. En France, M. de Polignac n'eût point songé pour son compte à de pareilles recherches. De ce que la Révolution a pu lui laisser, il eut tant mal que bien organisé son gîte et se fût gardé de parodier les financiers en leurs caprices. Il nous est resté l'inventaire fort détaillé et presque littéraire d'un vieux marquis, mort en 1825, et qui était à la

fois un riche et un ennemi né des luxes voyants. Or le moderne et



Dame dans son salon. Lithographie originale d'Achille Devéria.

l'ancien vivent chez lui sur le pied d'une concurrence loyale; ses tapisseries de haute lisse venues du roi Louis XV et les bronzes achetés

à Thomire ont fait une alliance politique de fort bon goût. N'est-ce point d'ailleurs une manière des personnes bien élevées pour se distinguer des autres, que la montre des luxes d'autrefois, l'ostension de leurs reliques? Ils y faillent d'autant moins que les nouvelles littératures s'amusent à prôner ces curiosités et à leur faire fête.

Entre cent autres scènes sentimentales peintes par Vigneron, on trouve celle du *Joueur ruiné*, un agent de change, ensuite d'une *culotte* irrémédiable, déchirant ses livres et les jetant au feu. Là est le luxe très « insidieux » de ces gens. Un cabinet de travail sévère, mais jonché de « magnificences » ; le bureau d'acajou massif avec applications de cuivre, le chiffonnier à colonnettes, le fauteuil à dos large, le tapis encadrant le foyer, la cheminée grecque, et sur cette cheminée une statuette de Minerve tenant l'égide, et sur l'égide un cadran marquant les heures. Ensuite ce sont des flambeaux en pyramide, deux énormes piliers partant du plancher et soutenant des lampes dans des globes. En ce milieu trônait le galant boursier, le roi du jour, jeune, joli homme à favoris courts, à toupet outrecuidant, à l'habit faisant jabot, un de ces gaillards osés et magnifiques dont la race n'est point perdue et que nous voyons au bois, aux courses, au théâtre, les premiers toujours, imposant leur insolence sous les dehors d'un bon garçonnisme généreux.

Opposé à ce boudoir d'affaires, qu'est le cabinet de travail d'un duc et pair, rue de la Chaise? Une chambre grande, ouvrant ses deux fenêtres sur un jardin, lambrissée de haut en bas; au milieu, une table couverte d'un tapis et chargée de papiers. Sur la cheminée, deux bougeoirs à abat-jour, une statuette de Louis XVI en biscuit de Sèvres; contre la muraille, une bibliothèque grillagée, renfermant de vieux ouvrages philosophiques, peu regardés et peu lus dans l'instant. A côté, un canapé autrefois brillant, pour le moment passé de couleur et logé là depuis un demi-siècle; quelques fauteuils de l'Empire à bois doré dont les pieds antérieurs sont fabriqués d'une chimère très lourde. Puis un tapis d'Aubusson, juste faisant le dessous de la table, de longs rideaux en damas déteint encadrant les croisées, de médiocres tableaux, un Christ

d'ivoire, une carte polychromée montrant la salle des séances à la Chambre des pairs et donnant les noms et les places. Rien de plus, si ce n'est en haut de la bibliothèque, la très noble figure d'une dame vieillie qui a pu être jolie au temps de la banque de Law et de Mgr le Régent. C'est parmi ces simplicités un homme grave qui s'assied, infiniment digne en sa redingote boutonnée, de concordance absolue avec les êtres, lui et eux soignés, tenus, exquis de majesté hautaine. Dans ce décor ancien, voici au mieux constatée la résurrection de l'aristocratie française, sans rien de ce qui se peut acheter, avec tout ce qui ne se peut vendre. Par celui que nous disons, les autres se sauraient connaître. Napoléon eût sans doute estimé ceci une mesquinerie et en eût fait sa guerre de façon rude, à cause de ses idées sur la matière; mais aux yeux du roi Louis XVIII, l'esprit de sagesse et de retenue comptait pour une preuve de respect et de filiale piété envers les ancêtres. Lui, le prince, ne préconisait point le système, c'eût été aller au rebours de plusieurs exigences politiques et sociales, il se réservait de le louer à part soi.

II

Si l'on entend seulement les gens de métier, tournés aux exagérations voyantes du luxe et aux créations bizarres, le salon d'une merveilleuse eût été le pire dépôt de bric-à-brac imaginable. Pour La Mésangère, éditeur de tous les modèles de meubles fournis par les fabricants d'alors, un objet ne vaut que s'il affecte des formes inaccoutumées, essentiellement différentes de ce qu'on a pu voir jusqu'à la Restauration. Et donnez-vous garde que dans ses albums célèbres, aujourd'hui fort courus des collectionneurs, le malin personnage n'a point tenté un choix, une sélection artistique; il a simplement gravé et enluminé les pièces que des artisans bénévoles, amoureux de réclame, lui fournissent au meilleur compte. D'où le mensonge vraiment très manifeste de ce titre : *Meubles et objets de goût*, dont il revêt ses cahiers périodiques. Sans doute, on

a la surprise de parfois découvrir dans le fatras quelque profil ingénieux et original, ceci dans les carrosses surtout, ou même dans les draperies, ou encore dans les écrans. Mais pour la décoration des chambres, des lits, des fauteuils, et pour certains motifs généraux, nous allons avec lui en pleine folie carnavalesque. Une cause se pressent de cette décadence ; dès le milieu de la Restauration, les modèles autrefois fournis par des artistes comme Percier et Fontaine, ou Krafft, ou Prudhon, sont devenus la phrase courante, la banalité ; les artisans du meuble les interprètent et les faussent au gré de leurs caprices, en l'absence de tout contrôle. Puis, à la suite de Hittorff ou de Laffitte, on eut la saute brusque du style grec au type ogival, lequel versa très vite dans la cacophonie et le galimatias. La production parisienne, forcée tout à coup, sollicitée par l'étranger et par les enrichis du beau monde, se perdit à rechercher de l'inédit, à façonner en hâte des choses cossues dont elle avait le débit assuré d'une année à l'autre. Si quelques seigneurs difficiles exigeaient en ces travaux l'intervention d'un architecte et l'adjonction de capacités, les plus pressés choisissaient au hasard des confections ce qui leur paraissait devoir meubler somptueusement l'hôtel tout neuf terminé de l'avant-veille. M. James de Rothschild a consulté Berthault pour l'aménagement de son hôtel de la rue d'Artois ; J. Laffitte a eu Hittorff ; une comtesse très anonyme et très notée a eu Bélanger. Mais du jour au lendemain, M. Barillon a acquis des coquetteries suffisantes à son esthétique naïve. Achetés le matin, les meubles arrivaient le soir, et dans la semaine il ne manquait au logis de la Chaussée d'Antin qu'un peu d'harmonie et de simplicité. Je n'en ai nulle preuve, mais je gagerais que dans les *objets de goût* figurent quelques-uns de ces sophas chers, étonnamment dorés, aux formes bistournées, que le financier avait choisis de préférence. Sur les excentricités publiées par La Mésangère, beaucoup de bons esprits ont voulu juger en bloc le mobilier d'art de la Restauration ; ils en ont égrené leurs railleries en maints endroits, faute d'avoir cherché en des sources meilleures leurs motifs d'apprécier ou de critiquer. C'est comme si, pour écrire de nos

luxes contemporains, on ouvrait un album du *Bon Marché* ou du *Louvre*.

La comtesse anonyme dont je parlais tout à l'heure s'est fait un nid très soyeux rue Ville-l'Évêque. Elle a voulu chaque pièce et l'en-

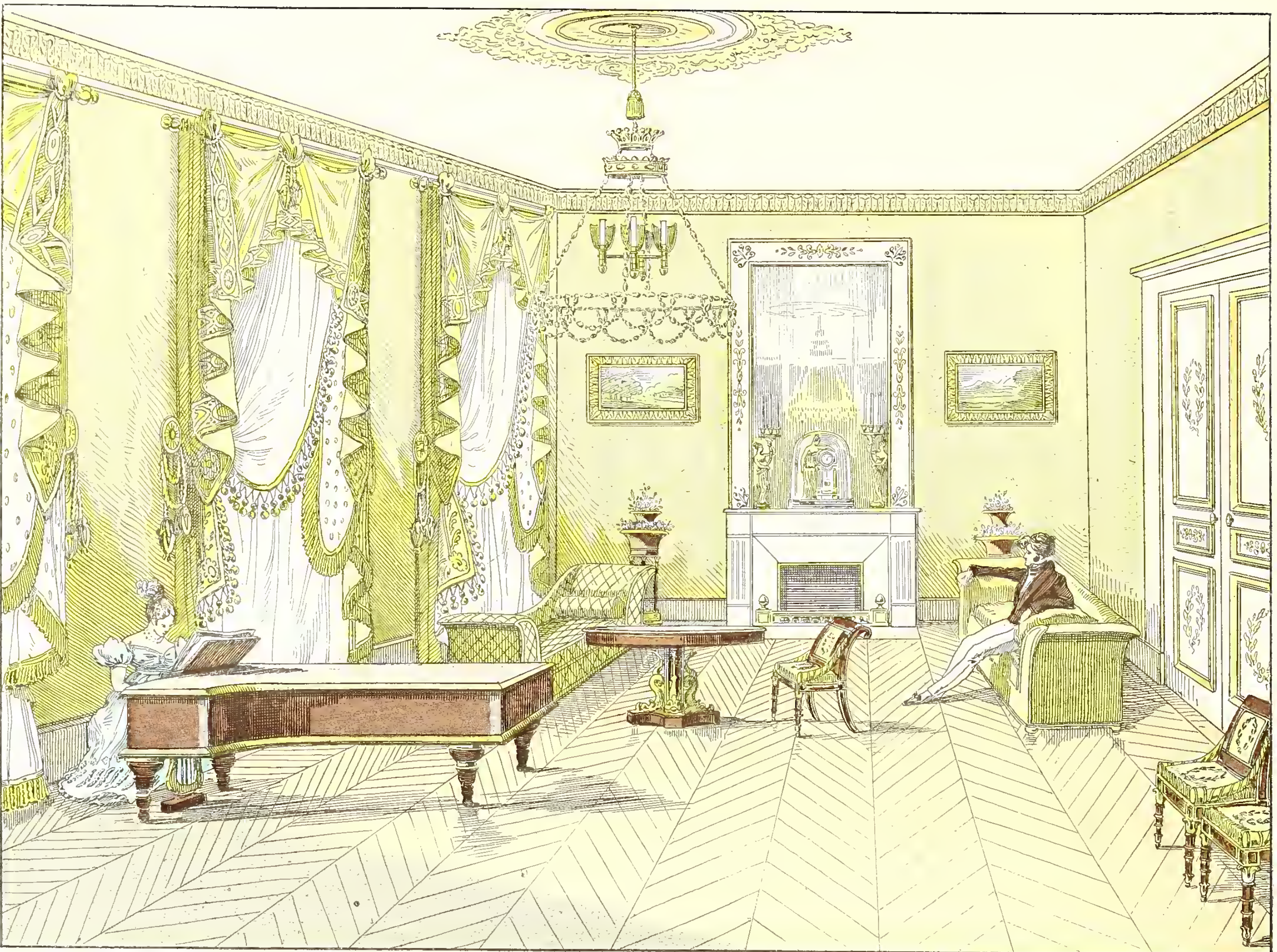


Dame a sa psyché. D'après Léon Noël.

semble général sans reproche. Les planchers de son salon ont été historiés de bois français en rosace, avec, au milieu, son chiffre de deux lettres entrelacées. Style neutre, elle l'a souhaité, c'est-à-dire aussi éloigné du pompéien suranné que du gothique trop fraîchement venu. Au plafond des peintures claires, et sur les murailles des tentures de

soie bleue drapées, clouées d'embrasses en bronze qui soutiennent les plis et relèvent les nœuds d'étoffe. Pour les croisées, deux rideaux; l'un de dessus négligemment jeté sur une tringle dorée est en gros de Naples de même nuance que la tenture; l'autre de dessous, en mousseline des Indes brodée à palmettes. La cheminée de marbre grisâtre avec appliques de bronze doré au mat, supporte une pendule de Lebrun, le socle d'albâtre, le sujet de bronze ciselé par Thomire et représentant la *Jeunesse* et l'*Amour*. Les candélabres assortis enserrent deux vases de pâte blanche sur lesquels Mme Jaquotot a peint les portraits de Blanche de Castille et de Jeanne d'Arc. Aucun tapis de pied, eu égard à la mosaïque du plancher, et çà et là, un canapé à cinq places, à bois blanc mat et moulures d'or, le siège de soie bleue à crépines de soie jaune, les fauteuils et les consoles semblables. Dans le cabinet proche, ce sont d'autres tonalités douces et tendres, des draperies roses, les meubles de tapisserie fond blanc avec fleurs au naturel brodées au petit point, chaque pièce ayant son bouquet différent; les chaises en X ont des fruits, l'écran, un chiffre formé de fleurs et de guirlandes.

Cette mode du meuble laqué blanc et or fut de grande faveur aux environs de 1820. Elle avait été adoptée par la duchesse de Berry pour son salon de compagnie, et les frères Mathias en avaient composé un ameublement complet destiné à la cour de Russie, dont seule la garniture différait; elle était pour une des chambres en satin broché et velours pareil de teinte ponceau; bleu et argent pour un autre. Toutes les étoffes des tentures avaient été fabriquées à Lyon sur des cartons dessinés à Paris; elles étaient de damas et satin avec franges. Les cheminées de marbre vert Campan étaient rehaussées de bronzes; les consoles entièrement dorées; les pendules et les candélabres construits de métal et d'albâtre sur les dessins de Normand. Et déjà cette particularité, fort rare en ce temps : ces richesses exposées dans les ateliers des frères Mathias ont les honneurs d'une exhibition publique; les fabricants ont envoyé des invitations qui attirent la foule rue des Fossés-Montmartre, comme on allait dernièrement chez Christophle admirer le lit à



Un salon moderne au faubourg Saint-Germain (1826). _ D'après un croquis d'Eugène Lami.

musique d'un rajah des Indes. Au fond, il n'y avait guère dans le mobilier richissime des frères Mathias que les colorations ou les fonds qui différassent de ceux de l'Empire; quant au galbe, à la façon de tourner le bois, d'y marier le métal, c'étaient encore Percier et Fontaine dont on suivait les ordonnances. Et contrairement aux opinions admises, les contorsions ne sont plus de genre; elles n'amusent qu'une classe peu éduquée dont les opinions ne valent guère. Cherchez le meuble dans les portraits de Gérard, il est rarement sot, parce que l'artiste peignant des femmes de distinction, dans leurs milieux propres, n'a point occasion de s'y heurter à des fantaisies équivoques. Les fautes seraient plutôt dans l'ajustement d'une parure, car, pour leur toilette, les femmes n'ont aucun guide. J'ai voulu mettre La Mésangère en opposition avec ces sobriétés de l'extrême comme il faut; j'y ai acquis la conviction dite ci-dessus, à savoir combien il se faut défier de son goût prétendu et rayer du vrai luxe français la plupart de ses petites horreurs peinturlurées.

Somme toute, si les intérieurs de la Restauration ne marquent point une diversité essentielle d'avec ceux d'auparavant, ils ont chez les délicats un peu plus de froideur et ne s'intéressent plus aux bariolages. Je parle ici des demeures de recherche aristocratique et point des palais battant le luxe exubérant dont La Mésangère précise les intentions saugrenues. Tout reste, dans son ensemble du Directoire et de l'Empire, raidi, carré d'aspect; les frises, plutôt antiques, sont ponctuées de rinceaux légers, de têtes de léopards, de grecques ou de rosaces. Les tentures ont seulement varié leurs plis et encore bien peu à l'origine. Le meuble, construit d'acajou, de citronnier, de racine de buis, d'if ou de noyer, a gardé ses ornements de métal doré. Ainsi se présentent, le plus souvent dans leur assise lourdaude et compacte, les produits soignés, fabriqués sur devis, destinés à la cour de France et aux grands personnages. On a, de cette sorte, un assez complet assortiment de bibliothèques basses, encloses entre deux pilastres, des commodes, des secrétaires-bureaux, des chiffonniers, fort compliqués dans leur détail, richement cloués de fines appliques. Puis, dès le règne de Charles X,

la préoccupation romantique s'annonce ; des portes d'armoires s'ouvrent en arc d'ogive ou se surbaissent à la Tudor, des buffets se couronnent de pinacles gothiques. Jusqu'en la chambre des femmes, en la forme des lits ou des berceaux, l'antiquaille nationale impose ses patriotismes étranges. La marquise de Biron a, rue Louis-le-Grand, une couchette pareille à celle de la reine Isabeau de Bavière, du moins on l'imagine à cause des petites niches en arcature dont le bois est décoré. Certaines psychés-écrans destinées à préserver le visage des feux d'hiver trop vifs, semblent des verrières de cathédrale ; on y voit représentés, dans une gamme de coloris intense, quelque scène du *Solitaire*, ou le plus bel épisode de la vie de Duguesclin. Les dames admettent ces restitutions historiques, à la condition expresse de ne les point savoir le lendemain passées au boudoir des petites-maîtresses.



Femmes chez elles. 1826.

La pierre de touche du bon aloi est plus dans le cabinet ou la chambre d'une femme distinguée, que non pas en son salon. Le salon a sa banalité, il se doit brillant, et les goûts très divers qui y viennent siéger ne doivent y souffrir d'aucune contrariété notable. Au contraire, l'intimité, le vrai chez-soi est de la chambre où la merveilleuse passe ses journées, fait sa correspondance et s'amuse de travaux mignons dont voici tout à coup, et bien à point, la mode revenue. Là c'est le coin des bibelots, l'endroit réservé aux meubles minuscules, aux chaises longues, aux jardinières remplies de fleurs, encore aux portraits de famille et aux reliques du vieux monde. Le luxe en peut être banni très bien, mais non la coquetterie gentille, le côté femme retrouvé dans une gracieuse façon de draper ses fenêtres, de disposer sur la cheminée mille objets

pimpants et disparates, d'arranger en autel un bout de muraille où sont installées les miniatures des proches. Certaines ont sur leur commode un parc réservé, ce que la duchesse de Berry nommait son *Petit Dunkerque*, — un bazar célèbre de la rue Richelieu — où s'entassent, au caprice des journées, les babioles de prix, les cabinets d'ébène, les boîtes à bijoux, les rochers de corail, les croix de nacre, les coupes.



PENDULE DE LEBRUN.

Et l'on a pour s'asseoir des sièges bas ; sous les pieds, un soyeux tapis fleuri de lis ; pour écrire, un secrétaire à pupitre avec l'attirail exquis acheté chez Maire ou chez Susse, les encriers de bronze doré, les plumes de corbeau, le pupitre d'acajou, les canifs, les grattoirs, les poinçons, tout le jeu des papiers sélect, grand poulet, petit poulet, petite mignonnette, et les cartes de visites en vignette gravée, où l'on écrit son nom à la main. Que de recherches le ton impose aux coquettes du grand monde ! Deux d'entre les plus fêtées correspondent journellement l'une

avec l'autre ; elles ont, pour envoyer leurs billets mignons, un petit coffret de tôle vernie fermant à clef que le jockey porte à domicile et rapporte avec la réponse. Puis, ce sont chez les tout à fait grandes, ayant part aux cadeaux du roi ou des princesses, un musée formé peu à peu de meubles de Sèvres, de pendules ornées de polychromies ou de grisailles. La duchesse d'Angoulême offre à l'une de ses dames pour accompagner une pendule de porcelaine sur laquelle Parent a peint l'empereur Charlemagne recevant la clepsydre du sultan Aroun. De plus modestes ont à tout le moins un objet semblable fabriqué d'albâtre et de bronze par l'illustre Gozzoli. Pour une d'elles, Odiot cisèle une pièce admirable d'après la description de la coupe de Socrate écrite par le poète Alphonse de Lamartine ; pour une autre, les artistes de Sèvres imaginent une jardinière soutenue par six balustres de lapis, avec socle de tôle imitant le marbre, et pourtour de camées représentant des enfants et des allégories. En aucun temps, d'ailleurs, les jardinières « à fleurs vivantes » ne furent une meilleure cause d'élégance. Si la mondaine ne va point jusqu'aux prodigalités du duc d'Orléans, dont les salons d'hiver ont parfois des jasmins grimpant aux murailles et des pêchers en fleur, ce sont partout, chez elle, des jacinthes, des primevères, des arbustes très verts, tenus en serre chaude, soignés comme des enfants, rarement abandonnés aux soins mercenaires. Madame a pour son arrosage une chantepleure empruntée à celle de Valentine de Milan, et que Sèvres a spécialement fabriquée à son intention ; des « amours » de ciseaux pour la taille des feuilles, une bêche d'argent pour gratter la terre. Entre la femme de la société et l'autre, cette passion de parterres en chambre a ses nuances. L'une cultive amoureusement, parce que les littératures ont écrit qu'il était « moyen âge » d'adorer les fleurs sur pied ; les autres entassent les bouquets de Mme Prévost, fanés le soir, mais dont l'aspect est plus décoratif et le parfum plus pénétrant à l'heure des visites.

La chambre à coucher est le second et décisif moyen de savoir la véritable élégance d'une personne née. La mondaine de race place son luxe dans la perfection et la rigoureuse simplicité des objets

meublants, sans rien qui trahisse ou une bizarrerie ou une sottise. Elle abandonne « aux demoiselles » les lits à la Neptune d'une conception



Salle de bains. Lithographie par Rumeau, peintre de Sèvres, 1822.

délirante, dont la couche figure une nef, dont le ciel est une hune, le support un mât, et les rideaux des voiles. Elle rejette aussi la couchette en corbeille, fleurie de bouquets d'étoffe, le lit en tombeau, ou la tente guerrière. Sous l'empire, ces fautes! Elle qui sait vivre s'en tient à la

naïveté. Du noyer et du bronze, une fine ciselure, une jolie nuance de bois, un dôme suspendu sans rien d'épisodique, laissant tomber deux rideaux de mousseline blanche ou rose. Quelques sièges absolument simples, une psyché de pareille essence que le lit, ou l'armoire à glace déjà trouvée (1827), un prie-Dieu, un écran brodé à la main, des escabeaux recouverts de tapisserie, une pendule sur la cheminée accostée de deux buires ou de vases sous globes ; peu d'autres histoires. De fort distinguées proscrivent même la tenture des murs, la draperie trop étoffée des fenêtres à cause des poussières malignes qui s'y vont cacher. Elles admettent volontiers le papier peint d'une teinte sobre et discrète, sans les éclats autrefois recherchés par la Mme Récamier du Consulat ou les princesses buonapartistes. Mme de Vienne a, par hasard, tendu sa chambre de haute lisse ; elle n'en est point louée. Ceci, en effet, s'excuse dans les hôtels anciens où l'on n'a rien voulu changer aux vieilleries, mais la plaisante idée que d'en reprendre l'usage ! Ce sont seulement les personnes d'un monde par malheur trop classé qui se risquent à ces extravagances. On a entendu parler et on rit d'un lit de cristal offert par le comte D..., à une improvisatrice fameuse. On connaît, par des indiscrétions d'hommes toujours vantards sur ce sujet, la chambre turque d'une écuyère, affranchie de marque, dont le lit est une ottomane, le chapelet un narghilé, et que Vigneron s'est amusé à crayonner dans une pose d'odalisque. D'honneur, ces indécences ne se voient que chez ces espèces ! Il en est à la Chaussée de vraiment très criantes, tant au logis de la belle Mme V. qu'en celui d'une étrangère couchant dans des draps de soie noire avec, sur sa tête, un palmier de tôle peint en vert !

Près de la chambre le cabinet de toilette a pareillement son code de bonne compagnie. Il peut être d'une richesse extrême, sauf à n'affirmer jamais ce je ne sais quoi de clinquant et de bouddhique dont raffolent les merveilleuses de la seconde classe. M. Decazes a offert en 1822 une galanterie à sa femme ; c'est un trousseau complet de cabinet de toilette, les tentures de tulle brodé en plein, les percales festonnées ou bien ouvrées au plumetis, un rideau de Psyché enveloppant le miroir et

relevé par des embrasses de soie claire. Tous les sièges sont couverts en batiste écrue sur bois d'érable ; il y a des dentelles aux rideaux, des malines aux pelottes. Rien n'est pour le trompe-l'œil ou l'emphase stupide, malgré qu'en détail chaque pièce compte pour le double des soieries ou des satins. Et quelle symphonie meilleure pour une blonde que ces blancheurs, nacrant les chairs, baignant les matinales toilettes, mettant au réveil une note gaie et forçant presque à la joie ! Un journaliste,



Dame dans son cabinet de toilette. D'après Horace Vernet.

lequel travestit aisément les faits, parle à ce propos d'une actrice à qui l'on eût offert ces discrets chefs-d'œuvre ; le ton exquis du présent suffirait à le contredire expressément, si nous n'avions d'ailleurs la preuve de son erreur. Une comédienne eut-elle apprécié ceci à sa valeur, quand nous les voyons toutes rechercher le paillon, le clinquant, et, pareilles toujours, ne s'amuser que de fadaises cossues ? Il en est de ce gynécée comme de la salle de bain ; l'extrême luxe y est à l'inverse de la grâce raffinée et du bon ton. Les piscines romaines aperçues dans les images, les thermes dorés, stuqués, aménagés en rotondes, avec mosaïques et lits antiques, ne sont guère de la société, mais plus sûre-

ment du beau monde, convaincu de montrer sa délicatesse en accumulant jusqu'en cet endroit les oiseuses recherches d'un luxe païen. La femme de distinction a peut-être sa baignoire d'argent ou de cristal, un meuble d'une belle fraîcheur, un dallage de marbre; ce serait pour elle folie grande que ce tepidarium où vraiment quelque honte vient « d'y faire chose aussi ordinaire que de se baigner un quart d'heure ».

Ce qui déjà sépare essentiellement la monarchie de l'Empire dans la décoration, c'est le plaisir du mélange, la passion du petit objet d'étagère, du joujou rare, du bibelot, nous dirions. Eux disent la curiosité, et on se « meurt d'aise » pour la moindre babiole. A la duchesse de Berry les femmes en doivent l'idée, elle que nous avons vue la mieux fournie de choses précieuses, entassant pour le bonheur de posséder; mais l'esprit social subit encore d'autres influences. On voit naître dans les hautes classes un mouvement d'opinion très puissant en faveur du passé, et les tendances spéculatives dont nous avons tant parlé rencontrent dans les objets anciens une expression tangible. « Dire que ce dé a *chaussé* le doigt de la dauphine Marie-Josèphe! » s'écrie une minaudière, fort joyeuse de trouver le dé trop large pour ses doigts en fuseaux. La femme d'un colonel des gardes lit ses Heures dans un manuscrit aux armes de Diane de Poitiers. Et de quelle fureur salua-t-on le vandalisme d'un gros gentilhomme fermier, propriétaire des Rochers de Mme de Sévigné, lequel a refait toutes les chambres, rebadigeonné les moulures, et détruit dans le jardin la fameuse « allée de ma fille! » En arrière de ces enthousiasmes ou de ces colères, il faut discerner une bonne part de snobismes et de conventions. Les élégants de la monarchie ne sont point tous des amateurs vrais; ils accueillent les curiosités parce qu'il est de genre d'en exposer chez soi et de s'y intéresser. C'est pour l'époque ce que nous voyons se reproduire encore, une passion de désœuvrés, toute factice, dont l'orientation moutonnière n'indique au fond rien de précis ni de durable. Ceux qui ont des cabinets ou des galeries comme Denon, le comte de Sommariva, le duc de Dalmatie, MM. Delessert, M. Crawfurd, le chevalier de Bonnemaison, le baron de

Massias, le baron de Jassaud ou M. Lapeyrière, ne sont point de la coterie select où la haute curiosité apparaît en rivalité des fleurs ou de la toilette. Ils ont l'érudition, le feu sacré que les dames ignorent et même très souvent raillent dans le particulier. Aussi bien un fait



Jeune femme en prière dans son oratoire. Lithographie originale d'Achille Devéria.

spécial montre-t-il le côté mode de ces engouements, c'est combien on a le dédain des objets seulement surannés, des peintures Louis XVI, des colifichets Pompadour. La famille d'Haussonville se défait d'une pure merveille, l'ancien logis de Pâris-Duverney, à Beauté près de Joinville, décoré au XVIIIe siècle, pour acheter en place l'hôtel moderne de Cor-

visart rue de Grenelle. Mais que d'un recoin de château on exhume un bahut gothique, ou des tapisseries mangées aux vers, ou des tableautins médiocres d'un temps lointain, on leur fait honneur et fête. Tout le succès de la galerie de Crawfurd l'Américain vient de son luxe d'antiquailles, et encore eussent-elles été plus célébrées si leur propriétaire fût mort plus tard ; elles perdirent d'être dispersées en 1819, au début de la passion romantique. On allait chez lui revivre en la compagnie des contemporains de Bossuet, en remontant de là jusqu'à Louis XI, « le vilain homme de roi ». Crawfurd a la duchesse d'Orléans en Hébé par Nattier (aujourd'hui à Chantilly), le Descartes de Franz Hals, le Charles IX de Clouet, et le Louis XI de Fouquet attribué par lui à Léonard de Vinci, sans plus de réflexion. Mme de Rémusat a vu ces chefs-d'œuvre sous l'Empire ; elle en a gardé l'impression inoubliable d'avoir parcouru en deux heures trois siècles entiers. La restauration venue, Crawfurd a plus de visiteurs de marque, plus d'admirateurs enthousiastes, mais aussi plus de jaloux. Quant à Lapeyrière, receveur général de la Seine, il possède la pendule authentique — juge-t-il — de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, la pendule à jeu de flûte de Marie-Antoinette, la commode de Mme de Pompadour, sans compter plusieurs toiles de maîtres dont la *Madone* du Corrège, l'*Olivarès* de Velasquez, six paysages ensoleillés de Claude Lorrain, un pâturage de Paul Potter, et ce morceau capital, la *Sainte Famille* de Rubens, sortant de la galerie impériale de Vienne.

Chez le duc de Dalmatie, où l'hôtel est un petit palais très parfait pour le détail, l'école espagnole apparaît dans sa splendeur magnifique. A l'hôtel de Sommariva ce sont les vieux Italiens qui priment, ou les modernes, David, Gérard, Canova. Denon détient les bizarreries égyptiennes, et en fait honneur avec la jolie impertinence des vieux seigneurs du bon temps. Mais en regard de ces collectionneurs notés, les modestes ont à peine la perspective innocente des hasards heureux ou des découvertes inattendues. Beaucoup de jeunes gens ont une manière galante de faire leur cour en bon lieu, c'est d'aller à l'exploration des brocanteurs chez qui la Révolution a éparpillé les anciens trésors ; ils quêtent

des journées pour un sourire ou un merci de récompense qu'on leur donnera le soir. En vérité ce monde a déjà ses spécialistes en bibelots, tout comme nous autres. Il y a les amoureux de tessons, ceux que les objets fêlés passionnent de préférence; mais on y rencontre aussi la mignonne dont l'album est illustré par des maîtres, celle qui ne se soucie que de miniatures, celle qui recherche les livres à couverture armoriée, celle qui a la folie de l'argent ciselé ou des ivoires. Avec la leçon d'armes le matin, le bain à la russe ou l'équitation, la *curiosité* est une expression aristocratique, elle souligne de fort nobles sentiments, toujours la piété filiale envers les ancêtres. Avisez-vous bien que cela n'est qu'affaire de toilette intérieure, besoin d'ostentation pittoresque en un salon. Quand le beau monde, longtemps rebelle à ce sport nouveau, s'y viendra jeter à son tour, la Révolution de 1830 passera sur la société française, et la finance aura beau jeu de prendre le pas gardé par elle depuis lors.

III

La maison de tenue recherchée est ouverte jour et nuit; l'hospitalité française y est revenue avec ses profusions et ses gâteries. Dans l'hôtel la salle à manger a l'importance capitale de celle d'autrefois, encore que la politesse ait imposé aux appétits une réserve du meilleur ton. C'est chez M. de Choiseul une pièce grande assez sévère, meublée tout juste des objets utiles, la table de noyer, les chaises en lyre, les deux buffets dressoirs dont l'un renferme les cristaux et l'autre l'argenterie. Lorsque la table est servie une des quatre portes s'ouvre pour les convives, une autre conduit au salon de compagnie, une troisième sert aux valets apportant les plats, la quatrième aux valets faisant la desserte. Aussitôt assis les invités ont en arrière d'eux une chaîne de domestiques en grande livrée avec le bouton aux armes, lesquels se passent les mets de main en main comme des seaux d'incendie. A droite et à gauche

un panetier et un échanson surveillent, chacun pour son office spécial.

Peu de règles absolues en ces matières ; c'est la diversité partout, des habitudes gardées de l'étranger pour quelques-uns. Les merveilleux de genre moyen déjeunent et dînent volontiers à l'anglaise, le maître de maison découpant les viandes ; les officiels, à la française, tous les plats servis ensemble ; les plus délicats ou les pressés, à la russe, abandonnant au maître d'hôtel le soin de tout préparer à l'office. Une minorité garde l'usage de la vaisselle plate, des surtouts, des girandoles ; les modernes ont le Sèvres peint, le service de porcelaine « instructif », chaque motif de décoration cadrant aux mets. Tous ont le linge de coton damassé, brodé de chiffres, les cuillers ou les fourchettes gravées aux armes, et les cristaux dits à pattes. Jamais, même pour le plus intime entre soi, un homme bien élevé ne déjeune à l'allemande, sur le bois de la table sans nappe. Entre le repas du matin et celui du soir la différence est seulement dans la qualité de la lingerie, qui est de fil pour le déjeuner et de coton historié pour le dîner ou le souper. Au faubourg Saint-Germain la livrée aussi varie ; pour le matin les gens sont en noir et en culottes foncées ; pour le soir en habit galonné, avec la perruque, la culotte de peluche et les gants de filoselle. A l'un ou à l'autre repas le sommelier annonce et sert lui-même les vins. S'il s'agit d'un cru rare, le maître de maison envoie nommément à chaque convive le porteur du nectar.

Son Altesse Sérénissime le prince de Bénévent est fort arrêté à ces usages ; il a une sacerdotale et hiérarchique façon de nuancer ses offres. Monsieur le duc, aurai-je l'honneur ?... Monsieur le marquis, voulez-vous bien permettre ?... Mon cher comte, vous enverrai-je ?... Baron, vous plaît-il ?... Eh ! là-bas, Montrond !... Et vous, Jaubonne !... A ceux du bout extrême, un signe de tête ou un geste de la fourchette ou du couteau. D'ailleurs l'ancien évêque rompait assez volontiers avec les idées reçues ; il se réservait de découper certains plats, et à chaque morceau il renouvelait ses interpellations en gamme descendante. *Tarde venientibus ossa*, murmura un soir le pauvre Denon mis en face d'une carcasse



Une dame de l'aristocratie à table. (La princesse de Vaudémont ?) D'après le « Bon genre ».

de faisan, et qui n'avait eu en manière d'avis qu'un mouvement impertinent de la fourchette.

Une mode gracieuse consiste en ceci : lorsqu'on passe à table, les dames s'assoient où bon leur paraît, et elles appellent auprès d'elles la personne choisie pour être leur voisin de soirée. De là une intimité plus charmante, des conversations autrement animées, et moins de guinderie et de banalité. Puis on imagine, encore en l'honneur des femmes, et pour leur éviter les surprises, de petites planchettes d'acajou où l'on enferme le menu; les cartes vilaines de nos restaurants à prix fixe ont cette origine aristocratique et lointaine. On en eut autant de plaisir que du petit lavabo, installé en une pièce à part, lequel évitait les affreux et malséants lave-mains à table.

La cuisine a pris tout à coup une importance quantitative un peu perdue dans l'aristocratie napoléonienne. En même temps que les émigrés du vieux rite, on a vu se réinstaller des pratiques tombées, la manne copieuse jadis offerte par l'amphitryon à ses hôtes, avec, dans le nombre des gourmandises ordinaires et courantes, un exquis chef-d'œuvre, annoncé d'avance, quelque fameuse recette conservée dans la maison et dont on se fait l'honneur d'un quartier de noblesse en plus des autres. Talleyrand tient de Cambacérès, un des rares hommes de l'Empire qui aient eu le temps d'être gourmets ; il a choisi sous les divers régimes de son obéissance le meilleur de la chère raffinée, et s'en est composé un trésor d'archives où l'on a loisir de prendre au mieux de l'occasion telle ou telle friandise réputée. Mais au faubourg, ce sont moins ces inventions subtiles dont on a souci, que non pas du retour aux anciennes profusions, quand, à l'exemple de la table royale, les hauts dignitaires avaient toujours un festin prêt, et la faculté de recevoir à l'improviste un prince en voyage. Il sortit de là une obligation d'économie ; on n'eut chez soi que le cuisinier ordinaire, et l'on traita au dehors avec les grands fournisseurs de comestibles pour les repas sortant des règles habituelles. Alors on veut ignorer le détail ; on indique à son maître d'hôtel le nombre des invités, et lui transmet le chiffre à l'entrepreneur. J'ai sous les yeux le cahier d'un de ces ambulants — probablement Poteau —

et j'y trouve les menus imaginés par lui pour les dîners de l'aristocratie. Il donna le 7 février 1823 un dîner de 15 couverts chez Mme la duchesse de Montmorency ; le détail a sa coquetterie :

POTAGES

Vermicelle au consommé de volaille.
Potage au consommé de racines.

RELEVÉ

Le bœuf garni de croquettes de pommes de terre.

ENTRÉES

Perdreaux à la Périgueux.
Suprême de volaille.
Filets de sole en papillotes.
Œufs à l'oseille.
Côtelettes de mouton, garnies de riz plat.
Pâté rond à la Bellevue.
Vives à la Peluche.
Petits pâtés aux laitances.

ROTS

Oies à la peau de goret.
Merlans.

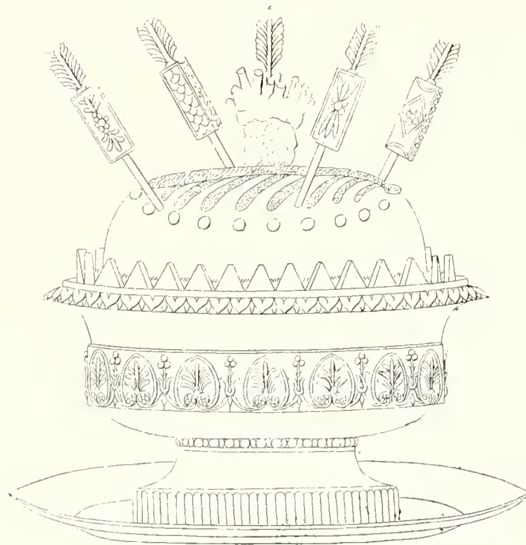
SALADE

ENTREMETS

Asperges aux petits pois.
Artichauts à la Barigoule.
Haricots verts à l'anglaise.
Une Tivoli au café.
Œufs au jus maigre.
Epinards en croûtons.
Petits diablotins.
Pâtisserie.

Et l'on soupçonne à peine la part décorative et esthétique apportée par l'artiste dans l'ordonnance de ces gâteries. Les salades représentent des croix de Saint-Louis, des oiseaux tenant une fleur à leur bec, ou un autel antique sur lequel brûle un cœur ; tout ce que les fabricants de tableaux en cheveux savent peindre à l'usage des familles éplorées.

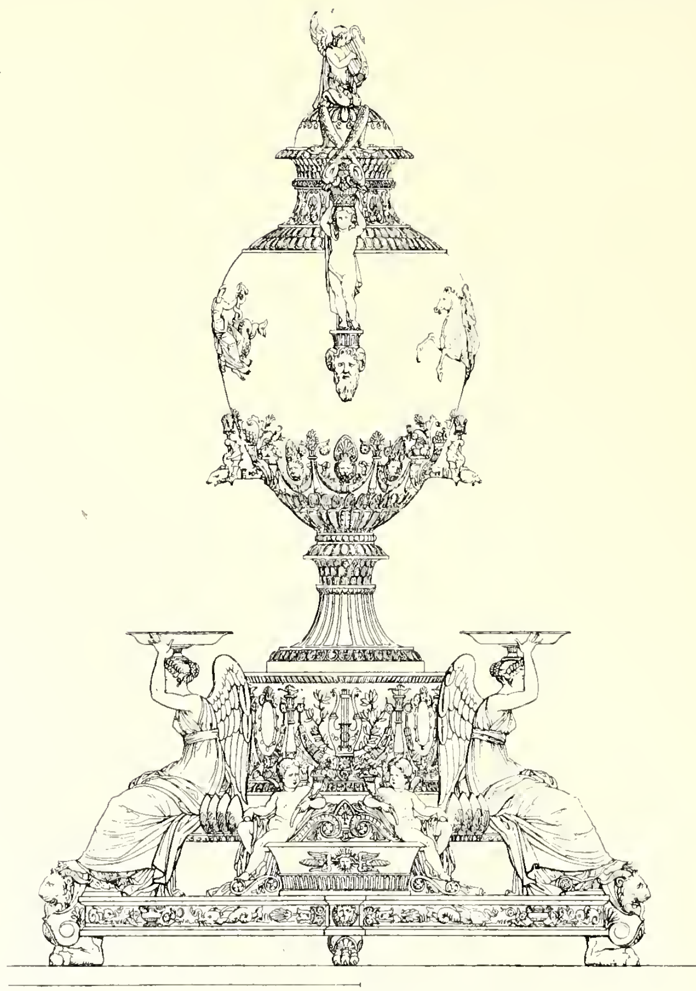
Mais où la préoccupation sculpturale s'affirme, c'est dans la confection des pâtisseries, de ces plats montés construits de nougats ou de biscuits, où l'on voit tour à tour la *ruine gothique*, le *moulin d'amour*, l'*abbaye ruinée*, l'*ermitage sur un rocher*, ou l'*église de campagne*. « Ah ! il faut être « très fort, écrit modestement le brave homme, pour bâtir de telles « œuvres ! Trop de colle dessèle (*sic*) l'artisan à petits moyens, peu jaloux « de ses travaux. » Lui, le maître, dédaigne la supercherie ; comme il sait son art au-dessus des politiques mesquines et des coteries sottes, il a l'éclectisme des gens sûrs d'eux-mêmes, et des indispensables. Aujourd'hui au faubourg, chez les émigrés, demain à la Chaussée-d'Antin, ou dans une loge maçonnique, il est bien réellement l'émule de Carême, jadis faisant des napoléons en sucre, pour l'instant représentant Louis XVIII rendu au trône de ses aïeux, sur une colonne de saindoux.



Plat monté. Gravé par Normand.

Le service à la française, plus volontiers conservé dans les maisons de bonne tenue, a ramené une mode très gaie de cloches métalliques destinées à couvrir les plats et à les maintenir chauds. Odiot produit en ce genre des orfèvreries tout à fait charmantes ; sur les couvercles, des figures d'animaux ont été ciselées : un renard qui s'apprête à croquer une poule, un milan ou une buse dépeçant un lièvre, suivant qu'on sert une volaille ou un gibier. Les plats de poisson sont recouverts d'un brochet ou d'une carpe ; les écrevisses, d'un coquet buisson formé de carapaces et de pinces entrelacées. La figure est ce qui se fait de mieux pour la vaisselle plate ou les objets d'argent. Les fontaines à thé ont des statuettes d'Hébé, des Hercules ou des Bacchus. Cahier, orfèvre du

roi, fabrique en 1823, un pot à oille dont le couvercle a pour poignée un groupe représentant un sacrifice à Cérès, et plus tard, sur les dessins de Laffitte, une fontaine où les personnifications allégoriques tiennent



Fontaine pour le roi. Dessiné par Laffitte.

la place principale. En toutes ces choses, nous sortons à peine de l'Empire, des sujets néo-grecs traités par Percier ou Normand ; le gothique ne viendra que bien plus tard.

Que valent vingt-quatre couverts d'argent fournis par Lesage à M[me] de Montmorency ? 670 francs d'argent, 96 francs pour la gravure, 36 francs pour le contrôle, en tout 802 francs. Grangeret tient la cou-

tellerie fine, à manche d'ivoire, à viroles d'argent, même les pinces à asperges nouvellement imaginées (1820). Mme Désormant, la cristallerie riche, et chez elle le duc d'Orléans a acheté ce jeu fameux de verres dont les pattes sont de bronze et le globe de cristal gravé. Philidor vend les flint-glass « approuvés par l'Institut de France » ! Le beau linge de table, celui qu'on festonne à la main, qu'on ouvre de chiffres, et qui se fait d'un coton léger ou d'un fil très fin, s'achète chez Oudot, rue Saint-Jacques. Tous les colifichets d'un couvert galant, les inutilités nécessaires sortent de chez Davril, breveté fournisseur de la duchesse de Berry; les liqueurs sont de Pommerel, les petits fours de Tressin. Quant aux vins, on ne les achète point, ils doivent être en cave de toute éternité; on en a d'avant la Révolution, échappés aux sans-culottides, — voilà qui n'est guère croyable ! — et sortis de tous les crus fameux dans le monde : Bourgogne, Champagne, Bordeaux, Anjou, servis chichement dans des verres assez étroits, parce qu'il n'est plus de ton de boire beaucoup, mais seulement en s'écoutant, à petites gorgées, comme les gens du grand monde font tout, sauf peut-être ce qu'il serait malséant de dire...



CHAPITRE IX

ÉTRENNES A TERPSICHORE ET A THALIE



CHAPITRE IX

ÉTRENNES A TERPSICHORE ET A THALIE

I

Je dis leur langage dans ce titre, car telle est encore la païenne façon de désigner la danse et la comédie de salon, ce que la partie frivole de l'aristocratie restaurée estime une obligation de classe et une nécessité. « Comment vous marierez-vous, demande à son fils Mme de Pierres, si vous avez pour ces plaisirs permis l'indifférence d'un prélat ? Je ne sais, mais voici qui me paraît une manière d'être singulière. Feu Monsieur votre père m'a distinguée dans les danses de M. le prince de Conti au Temple... un logis de prêtres ! Nous eussions dansé à la sacristie ! » De fait, il est à peine croyable combien les jolis cœurs, tous les beaux-fils de la société nouvelle, paraissent dans le principe se soucier peu de Terpsichore. On les voit retenus par les conversations, arrêtés aux salles de jeu, honteux, on dirait, de paraître jeunes. Parfois ceci allait si loin que certains maîtres de maison proscrivaient le tapis vert,

comme fit un jour M. le marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre. Les « beautés » eurent chez lui l'étonnement de trouver les deux sexes égaux en nombre, ce qui ne s'était point vu depuis dix ou quinze ans, depuis les officiers de Sa Majesté l'Empereur et Roi, galants et braves, sevrés de valses, et novices sur bien des histoires, lesquels dansaient comme ils se battaient, en héros.

Certes, il y a nombre de salons parisiens alors, une infinité de maisons où l'on reçoit, où l'on donne à dîner, où l'on fait de la musique et où l'on valse. Mais combien sont rares les réunions franchement gaies, ailleurs qu'à la Chaussée-d'Antin où, pire misère! les gens sont le plus souvent de la seconde qualité. En majorité, les réunions du faubourg Saint-Germain se terminent par des parlottes sévères, rivées à des discussions politiques, laissant à peine une éclaircie joyeuse aux jeunes filles. Imaginez, dans un diminutif, quelques-unes de ces palabres encyclopédiques rappelant Catherine II, Potemkin et Diderot, à ceci près que la religion, la congrégation, les encycliques des papes remplacent les discussions de pure philosophie. Charles de Rémusat, un peu nouveau jeu pour ces stations, les répute dédaigneusement « une pantomime d'hommes et de femmes qui se promènent » et qui bavardent. Trop souvent, cette représentation péripatéticienne a lieu en des salles revêches et sombres, meublées en retard. « Il faut, c'est une Muse qui le proclame, Delphine Gay, il faut qu'un salon soit un parterre, où les mobiliers figurent des bosquets fleuris. » Le luxe des décorations intérieures a seul rendu autrefois les réceptions troublantes et capiteuses. Aujourd'hui, c'est tristesse de l'avouer, les plus grands personnages ont une volonté de s'entourer de choses disparates et pauvres. Chez eux on se pense à l'église, et, si l'on parle, on a l'air de confesser une faute au tribunal de la pénitence.

Ceux entre les grands seigneurs qui ont souci de continuer les fêtes impériales sont, la plupart du temps, personnages d'une classe intermédiaire, les Pourtalès, boulevard de la Madeleine, les Caumont, Mme d'Houdetot — toujours! — laquelle continue son bureau d'esprit et ses ruelles. Chez Mme d'Houdetot se groupent de vieux galantins

assurés d'un revenez-y aux fredaines de leur jeunesse. Mme de Bazancourt y lit d'une « voix touchante » le *Charles et Claire* écrit par Mme de Rémusat en l'honneur de ses amis éloignés d'elle. En d'autres maisons les travestis reprennent faveur. Il y a, le 13 février 1819, un bal costumé chez Mme de Labriche, folie très jeune et très enthousiaste. Au milieu des flonflons, un aide de camp du roi force les quadrilles et demande MM. de Béthisy et de Chabot. M. de Béthisy est là-bas, ce seigneur affreusement grotesque, affublé d'une perruque vilaine et de vestes ridicules. Les masques tombent, on chuchote, et tout à coup plusieurs dames défaillent. Le duc de Berry vient d'être assassiné à l'Opéra ! Alors voici une étrange bousculade, on se presse à l'entour de l'aide de camp, l'orchestre de Baudoin se tait ; l'effet dramatique est d'une puissance douloureuse au milieu des phrases banales et des accoutrements tout à coup détestés. M. de Mortemart, en femme, coiffé d'une toque, la poitrine décolletée, interroge sérieusement l'officier, et porte à son comble la terreur. Certains ultras ont comme une joie inavouée, la joie d'avoir été bons prophètes : « Je l'avais bien dit ! » s'écrie un affreux bonhomme, habillé en Marocain, et dont la face noircie a de grandes rides déteintes. Pour une fois qu'on se risque à de pareilles amusettes, on a cette gêne d'être risibles, et de recevoir la pire nouvelle qui se puisse sous des oripeaux, dont, par misère, on n'a aucun moyen de se dévêtir à l'instant !

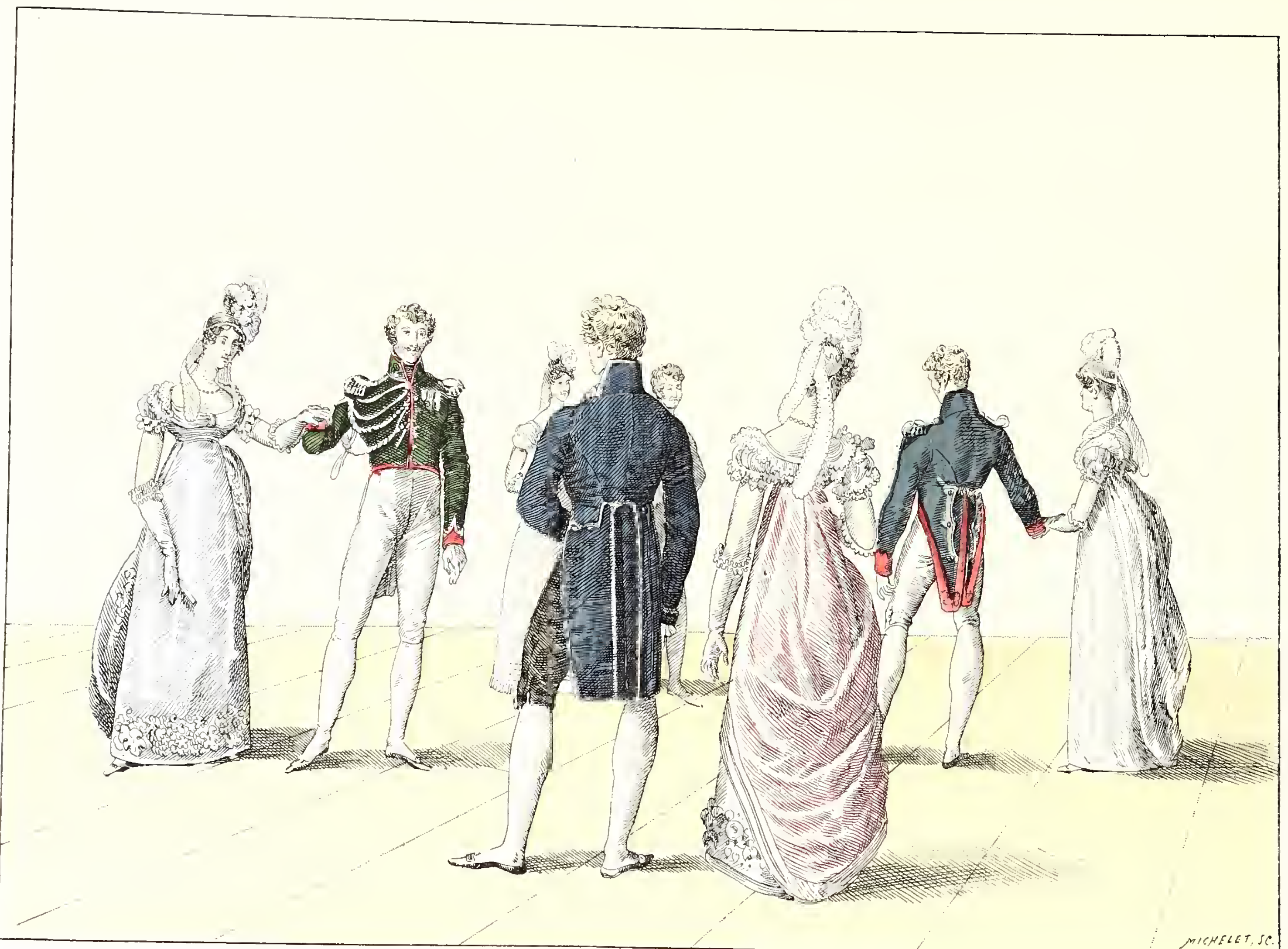


Costume de bal, 1829.

Ce goût du déguisement avait tenté de bonne heure la société restaurée. Wellington reçoit à l'Elysée, où il habite, en habit de caractère, sans masque, et ses invitations rassemblent au palais ci-devant impérial le monde mi-parti de France et d'Europe qui compose en ce moment le *high-life* parisien. A son exemple, plusieurs maisons du

faubourg s'ouvrent à des soirées travesties ; on a un bal gothique aux environs du Palais-Bourbon, chez une favorite de la duchesse de Berry; une marquise, esprit fort d'avant la Révolution, ressuscite pour une nuit la cour du roi Henri. Il se produit dans ces fêtes costumées un mélange de théâtre et de mondanités dont les termes se confondent. On quitte une pièce représentée sur le théâtre d'un salon pour se joindre aux quadrilles, et l'on conserve son habit du rôle. Mme de Puibusque a marqué de la froideur tout à l'heure en interprétant le personnage d'une comédie, mais elle valse sous son diadème couvert de plumes, ce qui lui attire ce mot très mordant de M. Decazes : « Tiens! une glace panachée ! »

Le théâtre mondain a son temple modeste au Marais, à l'hôtel Molé, oasis moderne et gaie en ce coin vieillot et lugubre; les acteurs s'en nomment eux-mêmes la troupe du roman comique, et c'est M. de Béthisy qui tient les emplois marqués, Mme Molé les amoureuses, Charles de Rémusat les jeunes premiers, et Mme de Vintimille les soubrettes. On donne du Molière, mais du Molière expurgé pour la circonstance. Lorsque M. de L. — on a un peu honte de le nommer, — retranche le mot *sein* et le remplace par *corps*, la partie jeunesse a des protestations indignées. Se croit-on en vérité dans le salon de Mme de Duras, ou chez Mme la dauphine? « Ce qu'il y a de plus drôle, dit Charles de Rémusat, c'est que je fais très bien la cour à Mme *** et que je l'embrasse sur le théâtre. Vive la scène pour rapprocher les distances! » Alors de proche en proche la passion de se produire en public a gagné les intimités fermées du faubourg. La classe des beaux fils, vivants, viveurs, la plus rare mais la plus audacieuse, a forcé les retenues et les guinderies. Un garçon infiniment titré fait à ravir les imitations de Potier, l'artiste à la mode, et comme les portes sont bien closes, ce ne sont pas les douairières qui rient le moins. En fait, le grand monde a les pareilles faiblesses toujours : une femme se sait plus sûrement regardée et fêtée pour avoir débité sa tirade aux feux de la rampe, que pour s'être condamnée la soirée durant à la tapisserie, — on disait le tableau, — parmi les conversations ronronnantes et niaises.



Bal à la cour. Groupe exécutant la figure « à droite sur les côtés ». D'après Eugène Lami.

Combien sont clairsemées les occasions de rire! La cour ne s'y prête guère, les princesses les prohibent; seule la duchesse de Berry marche avec les jeunes, mais dans un cercle plutôt étroit dont à peine les échos percent au dehors. Lorsqu'on s'amuse sous le roi Louis XVIII, c'est toujours avec cette mine empruntée de collégiens guettant aux portes pour éviter les regards du maître. Dans la maison de rite sélect, les réceptions commencent entre dix et onze heures; on y apparaît après un passage rapide à l'Opéra ou le jeu aux Tuileries. Les femmes s'asseoient en rond autour de la maîtresse de maison, les hommes sont debout dans les embrasures; à minuit on prend le thé à l'anglaise et on se sépare tôt après. Chez les moins sévères, la jeunesse a les jeux innocents, les charades, les tableaux vivants, ou la *Faculté* dont la faveur fut grande de 1818 à 1825. Une dame y est censée malade, les cavaliers présents figurent les médecins de la *Faculté*; chacun donne un remède et la malade prétendue doit deviner l'auteur de l'une des ordonnances. Lorsqu'elle n'y réussit pas, il lui reste à suivre les prescriptions : ou un baisement de mains, ou un verre d'orangeade, ou la lecture d'une page de Molière. Quelqu'un ordonna un jour le silence absolu à Mme d'Albuféra qui ne s'y put contraindre et paya le gage. Les scènes animées ont aussi leur succès; le journal *le Bon Genre* nous en a conservé les principaux types; ce sont de très jolies personnes groupées en corbeilles de fleurs, leur coiffure arrangée en vases merveilleux; d'autres figurent une scène de *Paul et Virginie* ou le plus galant épisode du *Solitaire*. Mme d'Albuféra adore ces poses instantanées, où elle a loisir de montrer « ses yeux noirs, ses trente-quatre ans et son petit pied ». De même aussi Mme de Civrac, plus éclectique dans le choix des hôtes et qui ouvre ses portes à toutes les gaîtés, artistes, chanteurs, élèves de l'École polytechnique; et Mme de Beaunay, qui rêve une Académie de femmes en rivalité de l'autre.

Les grands bals du *high-life* auront leur plein, après la naissance du duc de Bordeaux; le mot d'ordre est d'être joyeux, et de faire revivre par tous moyens la pimpante cour de Versailles. « Vous vous rappelez, disait le comte d'Artois, ces courtisans qui avaient cepen-

dant l'air de prendre du plaisir où ils étaient. » Le début de la nouvelle manière provoqua une émulation chez les fonctionnaires de tous grades, forcés par métier à lancer le mouvement. M. de Chabrol, préfet de la Seine, fit alterner les concerts et les bals à l'Hôtel de Ville; la première réception eut lieu à l'occasion du baptême royal, et jamais le luxe n'avait connu de semblables expressions encore. C'était pour la toilette des femmes à croire que tous les oiseaux du monde avaient été dépouillés de leurs plumes, et que les plantes les plus inconnues avaient servi de modèles aux brodeurs. La duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry sont, au bal du 2 mai 1821, dans une parure semblable en drap d'argent semée d'épis de diamants, avec pour diadème des jasmins, des marguerites et des pierres précieuses. Plus tard, en décembre 1823, le préfet de la Seine enchérit sur ces splendeurs. On a construit sur la cour intérieure du palais municipal une salle provisoire, de plain pied avec les salons du premier étage, et sur les jardins, touchant à Saint-Gervais, un hall immense réservé au bal. Cette pièce est formée d'une voûte à compartiments dont la décoration a été commandée aux meilleurs peintres du royaume. Les draperies y sont de franges d'or et d'argent entremêlées. Au centre une glace énorme fait face à l'estrade d'où la famille royale verra les quadrilles, ensuite du banquet. Les billets d'invitation sont de deux sortes : ceux de six heures donnent accès au dîner du roi et faculté de passer devant la table; ceux de neuf heures sont seulement pour le bal. Douze dames de la haute bourgeoisie ont été désignées pour faire les honneurs du banquet aux princesses et au roi. Toutes ont l'uniforme de cour, le manteau, les barbes, des robes lamées d'argent, différentes seulement dans le dessin des broderies. Les hommes sont en habit habillé et en uniforme.

A leur arrivée, les neuf mille invités de la ville de Paris ont cet émerveillement : toute la façade du palais est éclairée de lampions en guirlandes, et le seuil une fois franchi, on se trouve dans une tente très riche tendue de velours bleu fleurdelisé, laquelle sert d'antichambre. Quatre mille voitures se pressent sur la place du Parvis, et

attendent leur tour... longtemps. A l'intérieur, dans la salle du Trône, un intermède par Boïeldieu et Chazet doit être exécuté par quatre cents musiciens, entre le banquet et l'heure des danses. Vers minuit, on commença à souper, par mille personnes à la fois, ce qui permit au bal de se continuer sans interruption jusqu'au matin.

On s'amuse assez peu dans ces cohues mélangées, où les femmes de distinction jettent un pied dédaigneux, et risquent une apparition obligée. Rarement consentent-elles à prendre part aux contredanses, sauf à l'instant où la famille royale s'assied sur l'estrade. On préfère les soirées moins ouvertes du maréchal Soult, en un frais et coquet décor d'intérieur, avec, pour le bouquet de la réception, quelque cotillon joyeux conduit gaillardement et dansé en rondes par un essaim de femmes et de jeunes filles. Nulle part au monde on ne goûta plus de liberté que chez ce Hollandais magnifique, M. H*** conseillé par Mme Just de Noailles, lequel lança certain soir de 1817 ses hôtes enchantés à travers les féeries d'un conte bleu, dans les fleurs, les cachemires indous drapant les murs, parmi les illuminations discrètes. Sur la cour, on a tendu je ne saurais expliquer quel pavillon militaire, où les candélabres de bronze antique tamisent leur lumière à travers un rideau d'orangers en fleur. Une galerie de stuc ruisselle de lustres, de girandoles et d'appliques, et d'un bout à l'autre, semble un gigantesque miroir où chaque clarté pique comme des éclats de pierreries. Qu'on prenne un escalier, c'est un parterre de printemps, mais un printemps des tropiques; qu'on s'arrête en des salons, on est dans une serre chargée de pénétrantes senteurs. Et le souper est servi aux dames sur de hautes tables, elles assises sur des poufs bas qui permettent de juger la somptuosité des services et la qualité des friandises, les raisins frais, les pêches, les asperges, les ananas, en



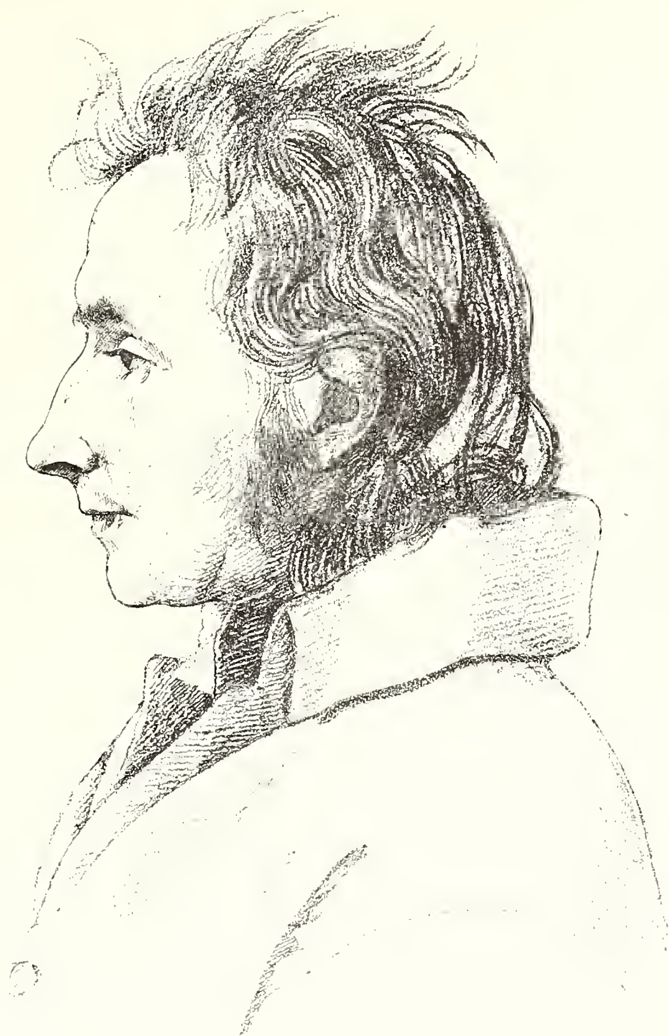
Bal Roy en 1829.

février ! Cinquante valets en livrée bleu argent font la haie, de la rue aux antichambres, et plus de soixante autres sont occupés aux tables et aux services divers.

A l'hôtel du ministère des finances, rue de Rivoli, M. le comte Roy a tout ainsi ses soirées choisies et fort courues dont ses filles, M[mes] de Talhouet et de La Riboisière, font les honneurs. Le 25 janvier 1829, on a lancé 2.000 invitations, et l'on a réservé deux entrées aux voitures, l'une par la rue de Rivoli, l'autre par la rue de Castiglione. Dans le premier salon, la marquise de Talhouet reçoit les arrivants ; elle porte une robe de satin bleu, avec jockeys brodés de franges d'argent. Après l'avoir saluée, les invités pénètrent dans le grand salon à colonnes, tendu rouge et or où l'orchestre de Baudoin inaugure les fameuses danses cavalières imitant la marche d'une diligence, un des musiciens secouant des grelots et faisant claquer un fouet.

Au fait, que sont les danses? Juste la contre-partie des cabrioles forcenées de l'Empire. On dit à présent une *sauterie*, par antiphrase, car en vérité on ne saute plus guère. Après 1820, le ton n'est plus de cavalcader ni de battre des entrechats impertinents. Il faut entendre le vieux maître de l'impératrice Joséphine déplorer cette retenue. Les dames de la Restauration se *regardent passer*, minaudent, infléchissent la tête, écartent les coudes, soulèvent un tantinet leur jupe très courte, et considèrent le bout de leurs mignons pieds. C'est chose rare que de savoir mettre de la grâce et du brio en ces allures ; l'honneur en revient aux femmes mariées dont l'audace est plus assurée, et la volonté plus écrite. Ceci est d'ailleurs essentiellement variable, et d'une saison à l'autre la mode s'en transforme et se nuance. Voyez les inconséquences du monde ! Quand mesdames les coquettes affectaient sous l'Empire de ne point marcher, de vivre sur leur chaise longue, et d'y languir le jour, elles avaient, le soir venu, le plus étrange besoin de sautiller, de trottiner ; leurs pieds paresseux volaient à la moindre alerte. Au contraire, sous la Restauration, elles n'ont plus peur des exercices violents, elles font des armes, nagent, montent à cheval du matin au soir, et si vous les retrouvez au bal, les voici guindées, glissant à peine.

coulant timidement un chassé ou un balancé, sans rien plus de cavalier, de brusque, ni de vivant. La contredanse paraît une promenade de personnes ennuyées, lesquelles cependant s'amusent, puisque leur fantaisie



Le danseur Trénis alors a Charenton. Dessin original de Gabriel.

se poursuit jusqu'au soleil levant; mais vous ne le penseriez guère. Le genre est ici plus que partout ailleurs tyrannique et dominateur. On a le diable au corps en dedans, comme tant d'autres histoires refoulées et qui n'en ont pas moins de puissance. Au fait, Trénis, le fameux danseur du

Directoire, est pour l'instant à la maison des fous, au milieu des poètes, des agioteurs ruinés et des demi-soldes désenchantés. La danse de la Restauration est une réaction politique, on imaginerait presque une vengeance à l'encontre des révolutionnaires et des bonapartistes; on glisse parce qu'ils ont sauté, on eût sauté s'ils eussent glissé par hasard. Mme de Genlis, qui ne se pique point de philosophie, déplore ces nouveautés et ces illogismes. Qui lui voudra rendre, en place de la valse libertine, la Périgourdine d'avant, si drôlette, si chastement endiablée? Et puis n'est-ce point une insolence bien moderne que cette façon dont un cavalier dévisage sa danseuse, l'enlace, et lui parle dans le cou? Tout lasse d'ailleurs en ces usages du monde nouveau ; un temps on danse « en scieur de long, en frotteur de parquet » ; même en 1829, on esquisse un cancan sur de savants balancés qui assurent à cette danse proscrite une consécration aristocratique. Ensuite, on s'intéresse à mille figures de cotillon ; on a les *Fleurs*, le *Pont*, la *Pendule*, les *Boas* et, pour les boas, on croise deux fourrures de col dont quatre cavaliers prennent les bouts qu'ils font tourner en ailes de moulin. Tout est admis d'enthousiasme pourvu qu'on sorte de l'insipide soirée anglaise, où l'on s'assied en cour d'amour, les hommes relégués dans les coins, où la *steffness* règne dans sa sottise lugubre. « Voilà, disait une ingénue, M. de D..., le colonel du premier régiment de France ! » et ce régiment est le premier parce que les officiers, stylés par leur chef, dansent toujours et ne jouent jamais.

La maison du bon ton a ses salons de bal toujours prêts. Cent personnes y peuvent danser à l'improviste, sans qu'on ait plus à faire que d'allumer les lustres et de mander un ou deux violons. Ces petites fêtes se prévoient de court et s'annoncent par des poulets envoyés dont le porteur attend la réponse ; d'où la mode des soupers un peu tombée et remplacée par celle d'un thé, d'un punch ou de gourmandises sucrées. Sur les 11 heures, les valets apportent toutes préparées les tables d'ébène, servies d'assiettes de cristal à bordure de vermeil lesquelles sont chargées de pâtisseries, de fruits, de bonbons, avec, en plus, une soupière de punch romain de Schmidt. Les raffinés ajoutent

la pyramide glacée de Félix, les meringuettes de Thomas, le fromage en glace du café de Foy, ou les gelées au marasquin de Beauvillier. C'est, dans un intermède de sauteries, l'envolée tout à coup et la visite aux friandises ; les cavaliers les apportent en de petites écuelles de Sèvres posées gentiment sur une mignonne serviette festonnée. Les dames prennent ces choses avec leurs gants, le ton l'exige. Le ton impose mille autres délicatesses dans ces impromptus, la grande livrée, le luxe



Danse champêtre par des gens du monde. A droite Carle Vernet ; au milieu Horace Vernet. D'après Eugène Lami.

infini des orfèvreries, même, pour le service, un de ces chasseurs verts, pareils à des suisses d'église, et qui précèdent les valets. Que la soirée se prolonge, on doit à ses hôtes des potages légers, des compotes, des biscuits et des vins d'Alicante ou de Xérès. Telles étaient, à la fin de la Restauration, les *nuits* de Mme de Flahaut où se montraient dans leur belle jeunesse une foule de jolis hommes, plus tard notés dans le monde, et parmi les plus célèbres, Charles Laffitte, Walewski, de Morny, Fould ; telles étaient également certaines soirées plus bohèmes de la duchesse d'Abrantès ruinée, où tout à coup, au moment de souper, on

s'apercevait que les cuillers d'argent avaient été engagées la veille... pour acheter des fleurs !

II

Les listes d'invitations ne se font point à la légère dans la haute société ; longtemps on les a étudiées, émondées, circonscrites à la véritable aristocratie ; on les tient à jour sur un registre où les secrétaires n'ont qu'à prendre lorsqu'il est utile. Une *relation* ne se prête jamais ; elle est une manière de trésor particulier dont le grand monde fait un état énorme. A peu de chose près les noms en sont les mêmes que de nos jours, mais sur la plupart, les maîtres écrivent des remarques qui notent le degré d'intimité, qui indiquent aux scribes les personnes principales ou celles dont on a faculté de passer le nom. Voici un de ces livres d'or, celui de la duchesse de Montmorency, c'est-à-dire un des plus sévères dans le choix, presque un carnet royal d'adresses. Je passe à dessein et pour éviter l'ennui, tous les noms laissés sans indications, ceux dont on fait moins de cas.

On y lit :

Les de l'Aigle, rue d'Aguesseau, 7 ; la princesse Aldobrandini, rue de la Chaise, 7 ; les d'Aligre ; les d'Andlau, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 47 ; Anisson Duperron, directeur de l'Imprimerie royale ; le prince d'Aremberg ; les d'Argenson ; les d'Astorg ; les d'Aubusson La Feuillade, rue Bergère 14 ; les d'Autichamp ; les d'Avaray ; la comtesse de Balbi, boulevard de la Madeleine, 17 ; les de Balleroy ; les Barbentane ; le cardinal de Bausset ; les de Bearn ; les de Beauvau ; les Beauviller Saint-Aignan ; les de Bec-de-Lièvre ; les La Bédoyère ; les Belsunce ; les Bernis ; les de Berthier ; le marquis et la marquise de Béthisy, aux Tuileries ; la douairière de Béthune ; la comtesse de Biencourt ; le marquis et la marquise de Biron, rue Louis-le-Grand ; les de Blacas ; M. de Blaise, conseiller d'Etat ; les de Blangy ; la comtesse de Boisgelin ; l'abbé de Bombelles, évêque d'Amiens ; les de Bonneval ; les Bouillé ; les Boufflers ; les Bourbon-Busset ; le marquis et la marquise de Bourmont ; la douairière de Brancas ; les Bréhan de Plélo ; les de Breteuil ; les Brissac, rue de la Planche, 7 ; les de Broglie ; la marquise de Brunoy ; les Caraman ; les Casteja ; les de Castries, 22, rue de Varennes, dans leur hôtel

pillé à la Révolution ; les Caumont la Force ; la comtesse du Cayla ; le comte et la comtesse Achille du Cayla ; les Caylus ; le duc de Céreste-Brancas ; les Chabannais, rue Ville-l'Evêque, même maison que les d'Haussonville ; le vicomte de Chabot au Palais-Royal ; le comte et la comtesse de Chabot ; les Chabrillant ; le prince-duc de Chalais Périgord ; la duchesse de Charost ; les Châteaubriant ; le vicomte de Châteaubriant, rue Saint-Dominique, 27 ; les Chastelux ; les Chastenay ; les de Chauvelin ; le duc de Chevreuse ; toute la nombreuse famille des Choiseul (six branches); le duc de Civrac ; le comte de Clermont-Lodève ; le marquis de Clermont-Gallerande ; les Clermont-Tonnerre ; les Clermont-Montoison ; les Clermont-Saint-Jean ; les de Coigny ; les quatre familles du nom de Colbert ; les de Conflans ; la comtesse Charles de Cossé ; le comte de Cordoue ; la princesse de Craon ; les Crillon ; tous les de Croy et les d'Havré, dont l'évêque de Strasbourg ; les de Crussol ; les de Custine ; les Cypierre ; les six familles du nom de Damas ; le duc de Dino et la duchesse ; le comte Dillon ; le duc de Doudeauville ; le marquis de Brezé ; les de Durfort ; les du Saillant ; les du Tillet ; les d'Epinay ; les d'Escars ; les d'Esterno ; les d'Estissac ; les d'Estourmel ; les d'Etampes ; les Faudoas ; les Fénelon ; les Fitz-James ; la duchesse de Fleury ; le comte de Forbin ; les de Froissard ; Mme Garnier ; les Gasville ; le comte de Girardin ; les trois familles de Gontaut ; le marquis et la marquise de Gourgues de la maison de Madame ; le marquis de Goyon ; les de Grammont (les Caderousse, les d'Aster) ; la marquise de Grollier ; le président de Grosbois ; les Guébriant ; les cinq familles du nom d'Harcourt ; la douairière d'Haussonville ; le comte et la comtesse d'Haussonville ; les d'Hautefort ; la princesse d'Hénin ; les d'Houdetot ; les d'Hunolstein ; les d'Imécourt ; les Jarnac ; les Jeanson ; Mme Joubert ; six familles du nom de Juigné ; les Kergorlay ; le comte et la comtesse Alex. de Laborde, rue d'Artois, 28 ; le comte de La Bourdonnais ; la comtesse de La Ferronnays ; le duc de La Force ; le comte de La Galissonnière ; les Lagrange ; les Lalive ; les La Marche ; le prince de



DAMES CHEZ ELLES PRÉPARANT UNE LISTE.

Lambesc; les Lamoignon; cinq familles du nom de La Roche-Aymon; sept familles du nom de La Rochefoucauld ; les La Suze ; les La Tour-Maubourg ; Grimod de La Reynière, 1, rue des Champs-Elysées; les Las Cases ; l'abbé de Latil; le prince et la princesse de La Trémoille; les Laubépin; les de Laval; M. et Mme Le Vayer ; les Lavieuville; la comtesse Lavoisier de Rumfort; M. Lecomte ; M. Lefebvre d'Ormesson ; les de Lévis ; les de Ligneris; les Lorges ; les Louvois ; les Lubersac; les Lur-Saluces ; le duc de Luxembourg ; la duchesse de Luynes ; les La Luzerne; quatre familles de Mailly; quatre familles de Maillé; les Mallet ; les de Marbeuf; les de Marmier; les Martainville; les Maupeou ; les Menou ; la comtesse de Mesnard; les Mirepoix; les Molé; les Monchenu ; les Montagu ; les Montboissier; les Montcalm ; six familles du nom de Montesquiou ; quatre du nom de Montmorency ; trois du nom de Mortemart; la duchesse de Mouchy; les de Mun; le marquis de Murat; les Nagu ; les Nansouty ; les Nantouillet; les Narbonne Lara, et les Narbonne Pelet; M. de Nauroy; cinq familles du nom de Nicolaï; le duc de Noailles d'Ayen ; la vicomtesse de Noailles, place Beauvau, 90; le comte Alexis de Noailles; le comte et la comtesse Just de Noailles; les d'Onsembray; le comte et la comtesse d'Orglandes, une des figurantes dans le quadrille de Marie Stuart; les d'Ormesson; le comte d'Orsay, rue du Marché-d'Aguessau, 7; les d'Osmond; les Pardaillan; le baron Pasquier; la princesse de Poix ; six familles du nom de Polignac ; les Pracomtal; le comte de Pradel; le duc de Praslin; quatre familles du nom de Puységur; les Radepont; les Rastignac; le comte et la comtesse de Rémusat; les Rennepont; le duc et la duchesse de Richelieu ; le prince de Rochefort-Rohan ; les Rochemore ; la douairière duchesse de Rohan; les Roneherolles; le comte et la comtesse de Rosambo (Le Pelletier), gendre et fille du comte de Mesnard ; sept familles du nom de Rougé; les du Rourc ; la marquise de Sablé ; les Saint-Aignan ; les Sainte-Aldegonde à Tournay; les Saint-Aulaire ; cinq familles de Saint-Chamans toutes habitant n° 4 de la rue Caumartin; les Sainte-Marie ; les Saisseval ; les Sassenay ; les Saulx-Tavannes ; les de Ségur dont le comte Philippe ; les Seignelay ; les Serran; les Sesmaisons; les Simiane ; M. de Sinety ; les de Sourches; les Sourdis ; la comtesse Spinola ; les de Talaru ; le duc de Talleyrand; la baronne de Talleyrand ; la vicomtesse de Talleyrand ; cinq autres familles de ce nom ; la comtesse de Tocqueville ; les La Tour du Pin; les de Tourzel; les d'Hulst; les d'Uzès; la princesse de Vaudemont, célèbre par sa passion pour les chiens ; la vicomtesse de Vaudreuil; les de Vence ; les Vérac; les de Vibraye; les de Vielcastel; l'abbé de Villèle; M. et Mme de Vitrolles ; Mme de Walsh de Serrant.

On voit combien sont choisis les noms figurant dans ce cahier d'adresses, où on ne retrouve ni le prince de Bénévent, ni de M. de

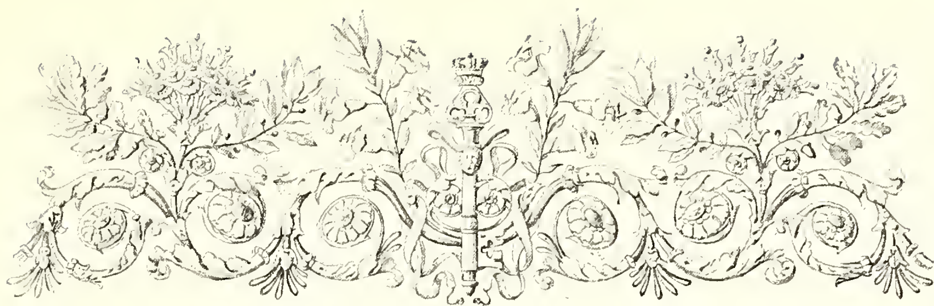
Chabrol, préfet de la Seine, ni M. Decazes, ministre de la police ; où d'autres sont tolérés, sous le couvert de familles alliées dont on a grand soin de faire mention dans les marges, comme pour s'excuser soi-même.



COSTUME DE BAL. NOVEMBRE 1829.

CHAPITRE X

LE BAL DE M. JAMES DE ROTHSCHILD



CHAPITRE X

LE BAL DE M. JAMES DE ROTHSCHILD

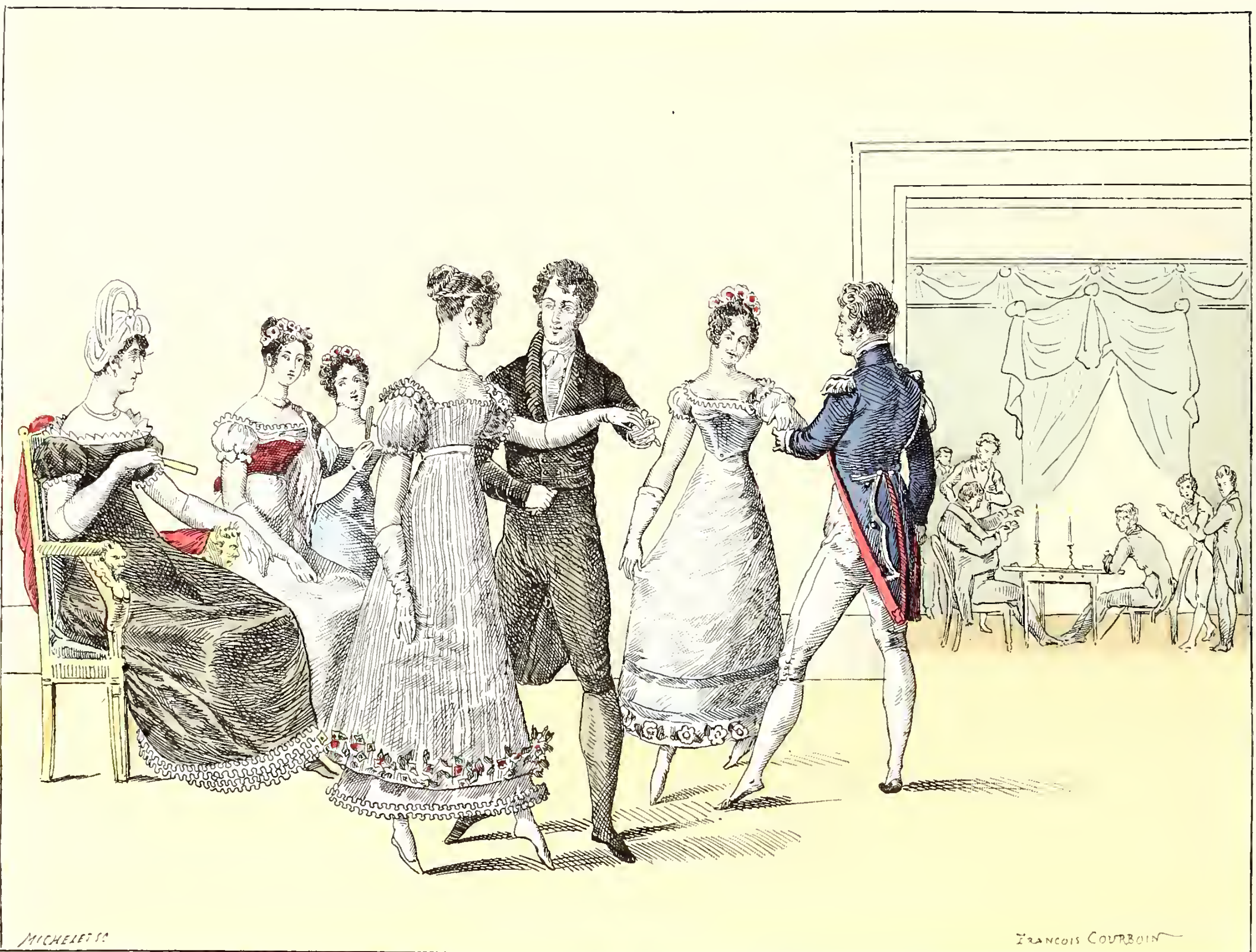
I

Il y a fort à penser que la liste précédente ne fut point communiquée à M. de Rothschild, banquier allemand, quand le 3 mars 1821 son hôtel de la rue d'Artois fut ouvert, comme on disait alors, « à la cour et à la ville ».

L'annonce de cette fête donnée à la Chaussée-d'Antin par le banquier mit un peu d'étonnement dans la société parisienne. On savait de lui ces choses seulement : qu'il était israélite et gros traitant; que son père avait rendu de particuliers services aux têtes couronnées et découronnées, et que lui, M. James, le successeur, venait tantôt d'expédier pour le service de l'Autriche 80 quintaux d'or monnayé à Lindau. En ces temps simples une pareille nouvelle, loin de nuire à M. « Roschill », fit en sa faveur un énorme effet. Le *Journal des Débats* met à dénombrer les fameux quintaux d'or, chargés sur de formidables charrettes, escortés de gardes, une sorte d'émotion très justifiable. Nombre de pauvres seigneurs rentrés naguère un peu tristes et minables dans leur hôtel et que le milliard sera impuissant à remettre

en selle, ouvrirent à la lecture de l'entrefilet leurs grands yeux naïfs. Demeurés fort étrangers aux affaires de finance, dédaigneux même par race, ils en causaient volontiers comme d'une circonstance ou d'une histoire surprenante, comparable aux contes orientaux, conçue et exécutée en dehors d'eux, et qu'ils ne souhaitaient point d'autrement approfondir. Lui seul, « le prêteur des rois et le roi des prêteurs », eût pu nous dire de quelle façon se fit depuis la pénétration lente de ces masses profondes, inaccessibles et butées. Comment certains mépris d'origine se transformèrent à la longue, et pourquoi beaucoup d'intransigeances hautaines ne résistèrent point à la compromission. On a dit par les ministres, les diplomates, les neutres d'état dont la droite se tendait à l'aristocratie, et la gauche à la finance. Les postes officiels ont leurs obligations. Dans l'occurrence il eût été de mauvaise politique, pour ne pas dire plus, si l'on eût fait montre de rigueur à l'expéditeur des quintaux d'or. Même pour le bal projeté et sans qu'on en sût très justement mesurer la portée, l'opinion se forma vite ; de proche en proche, du grand au moindre, sur le sentiment très français de n'aller là que pour chercher un sujet de caquets, plusieurs tournèrent au banquier une lettre d'acceptation polie.

Oh ! si M. Roschill eût été revêtu alors de la fonction héréditaire obtenue deux ans plus tard, s'il eût pu arborer la fameuse tunique rouge de consul général d'Autriche — qu'il portera dans la suite en toutes circonstances — les épaulettes en graine d'épinards, le grand chapeau et l'épée qui lui donneront bientôt la figure du vainqueur de Waterloo, la nuance s'en fût sûrement marquée ! Dans un pays où les plus difficiles évitent de poser aux étrangers d'indiscrètes questions, on eût trouvé la raison excellente pour lui serrer les mains et baiser le bout des doigts gantés de Madame. Par malheur, et suivant le mot très perfide d'un homme d'État, le financier n'est encore que *prince de Galles* dans sa partie. Corbière le ministre avait tout loisir de rabrouer les valets de la maison, un jour que, dans une mise assez lâchée, il demandait à parler au maître : « Mon ami, ne soyez point insolent, le patron ne l'est pas encore ! »



Bal à la chaussée d'Antin. Groupe exécutant la « Queue du chat ». D'après Eugène Lami.

MM. de Rothschild frères ont habité la rue de Provence et la rue Lepeletier, en des maisons modestes qu'ils n'occupaient d'ailleurs pas en entier. Sur la fin de 1820 les deux frères, James et Anselme, se sont rendus acquéreurs d'hôtels princiers, rue d'Artois, l'ancienne rue Cérutti du Directoire, notre rue Laffitte de maintenant, ouverte sur le boulevard par Laborde, banquier de l'empereur Joseph II. L'un de ces hôtels provient de Savary, duc de Rovigo, et a successivement passé à MM. Greffulhe et Perier ; c'est ce dernier qui le céda à M. James. L'autre, bâti sous la Révolution par un traitant nommé Lannois, a appartenu au roi Louis de Hollande et à la reine Hortense. Lannois avait eu l'idée d'en confier la décoration au peintre Prud'hon, et voici où l'histoire prend du piquant. Amoureux d'allégories et de mythologies à la mode de son temps, Prud'hon s'était donné la tâche de composer une décoration païenne, où, sous couleur d'antiquité, il pût à sa fantaisie chanter les louanges de son Mécène. Pour cela il s'était inspiré surtout de la légende dorée spéciale à Plutus et à Mercure, et eût-il travaillé pour les futurs propriétaires du lieu, il n'eût point voulu dire autrement les choses. Quatre grandes compositions montraient la Richesse, les Arts, les Plaisirs et la Philosophie, avec en dessus et en dessous des sujets moindres, complétant l'arrangement et couvrant l'espace intermédiaire. Comment Prud'hon a-t-il compris son thème ?


Fêtes de Stains en 1830.

Il l'explique dans son argument : la Richesse est une belle femme, appuyée sur une table dont le montant représente le dieu Plutus. De la main gauche elle tient serré contre son cœur un coffret rempli de pierreries débordantes, et de la droite elle manie une corne d'or « qu'elle semble » offrir aux Arts vers qui elle tourne la tête. Tous les autres personnages pâlissent devant elle ; Vénus elle-même, dont le fils « veut

voir si le cœur des riches est aussi accessible à ses traits », s'estompe et s'embrume. La Philosophie paraît plus pauvre encore. Enfin Prud'hon, qui en était aux heures méchantes de sa vie, et qui croquait une pomme avant de prendre sa palette, s'est donné la joie de sous-entendus macabres. « Le peintre, dit-il, a voulu indiquer parfois que le temps passe, que la vie s'écoule, que la vieillesse arrive, et que dans l'intervalle nous devons jouir. » Prud'hon avait mis en peinture les théories sociales de Jacques Laffitte.

Toutefois MM. de Rothschild frères n'ont point quitté le numéro 26 de la rue de Provence pour la sotte vanité d'occuper des locaux splendides, et d'y vivre au milieu de chefs-d'œuvre. C'est tout bonnement l'échelon topographique qu'ils ont voulu franchir ; la résolution leur en est passée au moment propice, à la minute fixée d'avance, quand il devenait utile de frapper un grand coup sur les imaginations parisiennes. Si M. James, l'un des frères, n'a point reçu la meilleure part, si l'hôtel de Savary ne saurait entrer en rivalité avec celui de Lannois échu à M. Anselme, l'autre frère, la façade n'en a pas moins fort grand air, la porte en est belle et les devants très larges. Le boulevard est à deux pas, qui permettra les galas et l'évolution des équipages dans les grands jours.

De notre temps, ces vieux souvenirs ont été bouleversés ; les peintures de Prud'hon ont quitté le lieu pour un château en Allemagne. Sous la Restauration, à l'époque du bal, elles apparaissaient toutes fraîches, avec leur allure de prophétie, leur ragoût à la fois espiègle et philosophique, toute l'histoire d'une race d'hommes.

II

Les fêtes du 3 mars 1821 marquaient donc la prise de possession, l'entrée en jouissance, nous dirions mieux : une pendaison de crémaillère. Les lettres d'invitation, encadrées d'un gaufrage galant par Susse,

en laissaient deviner les surprises et les raffinements[1]. Une mention surtout se colportait que les journaux répétaient à l'envi, c'est à savoir l'étrenne promise d'un mobilier entièrement neuf et de draperies tout exprès accrochées. D'honneur, ceci était du dernier bon genre, d'un ton exquis, pour le peu de temps laissé aux architectes! Certaines gens se rappelaient les salons de la Malmaison autrefois construits, décorés et meublés en deux semaines, sur un caprice de l'Empereur. Mais encore n'avait-on fait là-bas que des adaptations, quand il fallait chez M. de Rothschild transformer un palais entier de la base au faîte, élargir les escaliers, abattre des murs, bâtir sur le jardin une salle de bal suffisante pour 3 000 personnes.

Le héros de ce conte de fées, le possesseur de lampe merveilleuse à la façon d'Aladin, était ce M. de Rothschild, un jeune homme d'à peine trente ans, un maigrelin seigneur aux favoris courts, au nez gros, aux yeux petits et clairs, entrevu dans sa daumont à Longchamp, aperçu à l'Opéra en la société d'une jeune femme très ornée. Pour Dieu, que voilà bien les Français de tous les règnes! Hier, personne ne savait, aujourd'hui, le moindre mirliflor avait coudoyé « ce garçon », connaissait sa fortune, souhaitait de paraître bien renseigné sur son compte. « Jacob avait fourni le meuble, Thomire, tous les bronzes, » les tapis sortaient d'ici ou de là, le service de vermeil pour le souper avait coûté tant. Toutes choses grossies, mais vraies à l'origine, qui avaient été mises en oreilles attentives, par hasard, sous le sceau du secret, en priant de ne souffler mot à âme qui vive. De là tant de récits dont le marquis de Carabas eût rougi, et qui poussaient à leur comble la curiosité et les stupéfactions.

Des coquettes de la société imaginèrent ensemble, sans se l'être avoué, des processions en divers « temples de la fatuité », où mesdames les banquières avaient commandé leurs parures du dernier goût. La plupart de ces maisons consacraient à l'exposition de ces chefs-d'œuvre de mignonnes chapelles où les robes s'étalaient au jour, se drapaient et

[1] On dit que certaines dames de la société fournirent les listes de personnes à inviter.

allumaient les convoitises. Tout à coup, les belles de la cour s'avisaient de manquer d'une babiole, leur carrosse s'arrêtait à la porte des magasins en renom, et, sous le prétexte de choisir un col de blonde, une fleur de corsage ou des gants, elles allaient distraitement aux *montres*, feignaient une moue, juraient que cela « était extrême » ; puis, le soir venu, à l'Opéra ou chez elles, dans leurs caquets du jour, elles se vendaient les unes les autres, tout en daubant la mascarade folle dont ces choses donnaient l'avant-goût.



Danseur en culottes.
D'après Horace Vernet.

De ces ouï-dire, de ces commérages, de mille petites notes égarées en tous lieux, nous parvenons à restituer, dans leur opulence royale, toutes les imaginations déployées, les trouvailles produites, les splendeurs prodiguées, depuis la salle de bal construite en dehors, jusqu'aux salons de réception, aux cabinets de jeu, au buffet dressé, aux antichambres fleuries comme des serres, aux escaliers portant à chaque marche un vase rempli de plantes rares. C'est Berthault l'architecte, l'ancien metteur en scène des fêtes du comte d'Artois avant la Révolution, le dessinateur des parcs de Stains et de Pontchartrain, que M. James de Rothschild a chargé de pourvoir à tout sans compter. Berthault a soudé à l'hôtel je ne saurais dire quel hall immense, de plain-pied avec les appartements, dans lequel on entrait par une énorme baie drapée de courtines aux franges d'or, salle aveuglante de lustres, de candélabres et de glaces, avec de hautes ouvertures gothiques en guise de fenêtres, et pour mobilier seulement des consoles de bronze et des tabourets bleu et or. En un coin, l'estrade pour l'orchestre, très peu élevée, capable de contenir quarante exécutants, et tout enguirlandée de torsades et de festons.

Les cabinets de jeu confisquent plusieurs pièces dans l'hôtel même ;

les arrivants auront, dès l'entrée, cette surprise de la lumière très douce des bougies brûlant dans leur flambeau d'argent et faisant des oasis tranquilles parmi les éclats et les brouhahas des salons illuminés à jour. Puis, tout à l'extrémité du logis, en bonne place, le buffet a été ménagé en gradins et chargé des friandises à la mode, plats montés, sucreries arrangées en temples grecs, en ruines gothiques, en moulins à vent, figures friandes casquées en Minerve, viandes et gibiers aussi — résurrection des goûts de l'Empire — au milieu de tous les vins fameux au monde : français, allemands, espagnols ou hongrois. Des tables seront réservées aux dames, que les cavaliers, restés debout suivant l'usage, serviront entre deux quadrilles, aidés par les premiers maîtres d'hôtel de Paris, des hommes très imposants sous leur frac noir à aiguillettes, et coutumiers des soirées princières.



COSTUME DE BAL, 1821.

Le salon de réception, le plus somptueux, pareil à une pagode dans ses dorures et ses soieries, jonché de tous les canapés, les escabeaux, les fauteuils récemment sortis des fabriques, encombré de tableaux et d'objets précieux, est le centre de la fête. On y arrive à l'enfilade de deux ou trois pièces plus petites, maintenues dans les éclairages modérés. Là se tiendront les maîtres de maison, et à chaque entrée nouvelle un laquais soulevant une lourde portière jettera les noms.

Combien d'invités pourront s'ébattre à l'aise ! Les mieux informés estiment 2,000, les exagérés doublent le chiffre. La vérité est que 1,500 lettres ont été portées à domicile par des jockeys, et presque toutes ont eu une réponse favorable. Alors, certains calculs se font qui stupéfient. Si l'on suppose un millier d'équipages défilant devant l'hôtel à partir de neuf heures, fermant les issues, gênant ceux qui suivent, empêchés par ceux qui précèdent, c'est, à deux minutes, pour la station

d'abordage, trente-trois heures perdues, une impossibilité ! Des tapis ont alors été tendus jusque dans la rue, et par essaims, au grand risque d'être froissées et gâtées par les boues, les invitées sauteront sur la chaussée et envahiront la maison entre neuf heures et minuit. Sincèrement, ces chiffres sont de Shéhérazade elle-même, et c'est « Aroun-al-Roschill » qui convie. Plus d'une beauté du grand monde, intriguée, prendra ce soir-là le boulevard de Gand pour gagner le spectacle, et assistera de loin à la cohue par derrière les glaces de son landaulet, — qui sait? — avec un peu de regret peut-être de sa bouderie forcée.

III

Nos pères ont ouï conter cette légende : En dépit de son assurance, de tout ce qu'il avait pu apprendre des préparatifs étrangers, de l'intense curiosité provoquée, malgré les réponses venues, M. James de Rothschild n'est point tranquille. Dès huit heures, les lustres ont été allumés, les laquais se sont échelonnés, formant une chaîne ininterrompue du vestibule d'honneur au salon de réception. Berthault a donné son dernier coup d'œil à l'arrangement, changeant en hâte certaines dispositions, en présence du maître et de la maîtresse de maison eux-mêmes déjà sous les armes. Lui est très simple dans son frac de soirée — sauf le *charivari* réellement un peu trop majestueux de sa chaîne de montre et le gros diamant de sa cravate ; — elle, par contre, ruisselle de pierres, d'épis d'or, de choses voyantes et cossues, avec son corsage long à l'anglaise, furieusement serré, sa jupe écourtée et ses cothurnes de satin blanc. Le temps presse ; la police a pris son service dans la rue, la façade de l'hôtel achève de s'embraser de lampions qui mettent dans le brouillard de mars une lueur d'incendie. Toutes les horloges neuves, réglées le matin, battent à la fois les neuf coups, et personne n'est là encore.

La légende assure que, par une fenêtre ouverte donnant sur la chaussée, tout en haut comme ma sœur Anne, deux têtes apparurent en

ombres chinoises, plongeant les yeux au loin dans la direction du boulevard. Au même moment accouraient, dans un cliquetis de harnais et de lanternes secouées, trois ou quatre carrosses de gala, à la queue-leu-leu, précédés de cavaliers et fendant la foule. Les têtes rentrèrent aussitôt, et sur les lumières vives parurent se joindre en un baiser d'actions de grâces. Paris venait !

Alors, ce fut la crue aussitôt, l'effrayante poussée des berlines, des coupés, des landaus, des dormeuses de ville, émergeant à la fois par le boulevard, et s'engouffrant dans le mince entonnoir de la rue d'Artois, les uns derrière les autres, au pas, par instant avançant tous ensemble, par moment reculant, les chevaux soudés à la calèche précédente, et enveloppant les chasseurs et les laquais d'arrière de la fumée de leurs naseaux. Là se révélait brutalement l'extrême éclectisme des invitations, le mélange des classes, quand, devant l'ambassadeur d'Autriche, ou touchant à l'attelage très merveilleux du directeur de la Banque royale, de maigres fiacres s'insinuaient, remorquant des chefs de bureau, des membres de l'Académie, voire même un artiste peu habitué au voisinage. Quatre heures durant les badauds attardés eurent ce spectacle d'une mascarade de véhicules plus extraordinaire peut-être qu'à Longchamp, avec tout loisir de plonger à l'intérieur et de se renseigner sur le luxe des parures et la chamarrure des uniformes. L'effet s'en doublait encore des illuminations de la rue ; car il n'y a pas, ce soir de carnaval, que M. de Rothschild, qui festoie et qui flamboie. Tout près de là, Barillon (de l'île de France) donne un bal, de moindres héros traitent leurs amis, et l'Opéra de la rue Lepeletier attend ses masques.

IV

L'entrée du temple d'or n'est point banale. Au milieu du vestibule dont les portes vitrées s'ouvrent à chaque arrivée, des chasseurs semblables à des officiers étrangers reçoivent les pelisses, les witchouras et les manteaux, et les rangent. Puis les invités passent dans la haie des

laquais à la française, portant la fleur au côté, les bas blancs, les souliers à boucles, le frac galonné, et ils vont ainsi sur les soyeux tapis, en grande cérémonie de cour, les cavaliers offrant la main aux dames, scandant le pas suivant les principes du professeur de maintien. Le beau monde est celui qui parade le plus; il compte pour galanterie de supérieure essence la façon de mettre les pointes en dehors, de manier son chapeau ou d'arrondir les coudes. Dans cette lutte d'élégance, les moindres ne se démêlent point facilement des autres; ils ont de pareilles enjambées majestueuses, des raideurs tout aussi solennelles, une égale morgue. Certaines erreurs furent très risibles : M. X..., consul général, et le duc de Gaëte jettent leur nom à l'huissier introducteur, qui intervertit les rôles et annonce l'un pour l'autre. Le duc fut le premier à en rire, et M. X... ne s'en froissa pas, vous pouvez penser. Eu égard aux tenues, l'erreur était si excusable!

Quand les ministres apparurent en grand habit, la partie était définitivement gagnée; la note officielle mettait une autre qualité en toutes choses, M. Decazes manquait, mais l'excuse de son enfant malade, la très aristocratique manière dont chacun s'empara aussitôt de ce sujet de conversation, dont on s'ingénia à le plaindre à lui faire sa cour, même en son absence, rompit la glace, et la gaîté naquit de cette peine. Ensuite des saluts et des félicitations, après la station obligée pour les dames aux côtés de la maîtresse de maison, on quitta le baise-main et on se répandit. En peu d'instants la salle de bal fut encombrée de jolies personnes rangées en *tableau* — le mot reçu — de mères, de beaux fils groupés par coteries et attendant l'ouverture des danses. Certains se sont risqués déjà et d'avance ont obtenu leur inscription sur les carnets de bal inventés par Susse, ou sur les éventails, à la mode anglaise.

On se montre les célébrités et les dignitaires : M. de Goltz, ambassadeur de Prusse; le baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche; lord Stuart, ambassadeur d'Angleterre; M. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie. Au hasard des passages ce sont MM. de Live, introducteur des ambassadeurs; de Rémusat le fils, survivancier, le ministre des Pays-Bas, M. de Fayel, lequel ne fait qu'une apparition et doit se rendre



Costume de bal en 1821. D'après Lanté.

chez M. Thuret son consul général. Là-bas M. Roy, ministre des finances, puis l'intendant des Menus venu en curieux, M. de Mirbel, de l'Institut, et sa charmante femme; M. Guizot, un tout petit homme sanglé dans un tout petit habit noir. Bien d'autres personnages d'ordre inférieur, chefs de bureau, directeurs de comptabilité dans les ministères, trésoriers de nuances et de costumes divers, mêlés à la nuée des barons — déjà : — baron Ramond, baron Félix, baron Fréville, baron Mounier, aux conseillers à la cour des comptes, aux préfets, aux notaires, aux avoués, même aux artistes, Gérard entre autres, qui fera à deux années de là le portrait des amphitryons, entre celui d'une reine et celui d'un empereur.



Robe de bal de Mme Bouhot. Mars 1821.

Pourtant, que serait la fête, où ces hommes éminents se montreraient seuls, sans les toilettes, les pimpants falbalas de la partie féminine, la câline et capiteuse attraction de ces ravissantes poupées? En conscience, jamais les enchanteurs parisiens, coiffeurs ou costumiers, n'ont su mieux faire! Tout à l'heure Hippolyte, le sans rival Hippolyte, Hippolyte le Grand, coiffeur de la duchesse de Berry, jurait à Mme Barillon que pour sa fortune assurée, il ne saurait accommoder une tête de plus ce soir-là. Dès huit heures du matin il avait été à l'œuvre, pas une dame ne se montrera sans avoir reçu de lui le dernier coup, la consécration d'une besogne commencée par d'autres. Était-ce une intention de la part de toutes ces « charmantes », une flatterie à l'adresse du banquier israélite que ces turbans moabites si nombreux dans ses salons, les turbans Rébecca inspirés de l'*Ivanhoe* de Walter Scott, copiés dans les tableaux de Girodet et qui auréolent si drôlement les femmes brunes? On croirait un uniforme si, dans le nombre, des Cérès ne se montraient chargées d'épis d'or, de raisins d'or, de glands d'or, si des Terpsichores, des reines d'Incas, des belles Ferronnières ne mêlaient aux autres la diver-

sité gracieuse de leurs coques et de leurs frisettes inédites. Sur ces échafaudages de cheveux, mille plumes voltigent, arrachées aux marabouts, aux hérons, aux oiseaux de paradis, s'élèvent en aigrettes, s'abattent en *esprits*, se festonnent et s'ébouriffent...

Les pierres et les bijoux éclatent, lourdement chez les moins éduquées, discrètement pour les autres ; aux oreilles ce sont des solitaires énormes, des pendants larges, ou des ciselures d'acier plus chères et précieuses que l'or. Sur les gorges de pesantes rivières, des colliers de perles, de grosses chaînes, contraste cherché avec le jansénisme un peu inattendu des toilettes sombres fort de mise alors, avec la candeur quasi virginale des crêpes et des blondes. Le ton n'est pas de s'habiller d'étoffes riches, ni de dentelles. Mme Gros-Davillier, la déesse du lieu, plus chargée de pierreries qu'une sultane d'Orient, n'a pas mis 35 louis à la robe, dont le fameux Leroy nous a gardé les factures détaillées. Elle a ce soir-là une jupe de tulle blanc, orné de satin pareil aux boutonnières, avec pour toute garniture trois bandelettes en satin, deux rangs de fleurettes en velours frisé entremêlées d'épis d'or. Son corsage allongé à la Sévigné et drapé d'une épaule à l'autre est recouvert de deux collerettes de blonde, et serré à la taille d'une ceinture à agrafe. Les dessous de satin blanc ont leur ourlet renforcé d'une paille. Au côté gauche un bouquet de Prévost d'à peine vingt francs. La simplicité même !

Cette année 1821, les modes de l'Empire ont bien décidément vécu. Rien ne reste de ces tailles à la grecque perdues sous les bras, gracieuses pourtant et si joliment seyantes aux jeunes. La tête a repris de l'importance, les épaules se sont élargies, les corsets reviennent, et les jupes très courtes figurent un éteignoir sans un pli. De ce jour jusqu'à nous les buses continueront leur fortune. Pendant le bal Rothschild et les contredanses, l'impression fut d'une ronde de clochettes en fleur.

Le cavalier de distinction est le vivant contraste de sa danseuse ; elle est une cloche, il est un bâton fluet ; une baguette, noire d'un bout à l'autre, très mince, très flexible. Le frac est bouffant sur la poitrine, et très flottant aux pans ; le pantalon fourreau dessine la jambe, et

s'arrête en haut de la cheville. Déjà les culottes sont réputées gothiques, il faut pour les oser encore arborer l'uniforme ou « l'habit habillé », tenue de fonctionnaires ou d'officiers. Les fils de banquier n'ont en majorité aucune raison de s'en revêtir.

Dès les premières mesures de l'orchestre les danseurs ont pris rang, chassant devant eux les dignitaires âgés et la foule bourdonnante des politiciens à qui tous endroits sont bons pour satisfaire leur prurit de langage. Eu égard aux dimensions inusitées de la salle, des nouveautés chorégraphiques sont résolues. On danse le rond à 32 personnes, en glissant sur les pointes, en évitant les pirouettes surannées. Il est devenu « fort choisi » de paraître ennuyé, de croquer 4 mesures sur 8 pour 2 traversés dans la *poule*. Au moulinet, il serait de mauvais ton si les dames tournaient très vite sur elles-mêmes suivant l'ancienne observance. Dans l'*été* vous diriez une promenade, et la *queue du chat* s'exécute en une série de passes indolentes, presque insensibles et inavouées.



SORTIE DE BAL.

Il faut croire que ces expressions récentes des goûts mondains intéressent quand même et passionnent, car chez M. James de Rochschild la nuit entière fut employée par les beaux fils et les merveilleuses à « se regarder passer », à s'entre-mêler dans d'interminables chaînes anglaises, à patiner de la jolie sorte sur les parquets cirés. Tel est l'enthousiasme que les plus intrépides songent à peine aux rafraîchissements

apportés par une nuée de laquais sous la conduite de chasseurs. Le souper même, en dépit de ses chatteries et de ses sortilèges, n'entraîna que pour un entr'acte restreint, juste le temps de croquer à la volée les mauviettes en caisses et les meringues glacées. Tout à coup, à la reprise de l'orchestre, le joyeux essaim prit son vol, abandonnant les chefs-d'œuvre de Carême aux vieux messieurs, aux bureaucrates lassés de bâiller dans l'embrasure des portes, à cette classe très nombreuse de gens modestes dont la modestie s'arrête précisément au seuil des réfectoires.

Il est quatre heures du matin; les hommes graves se sont éclipsés l'un après l'autre, les salons de jeu se dépeuplent; mais, dans le bal toujours aussi nombreux, messieurs les danseurs et leurs infatigables partenaires reprennent les quadrilles sous les lustres mourants. Huit heures sonnent quand la dernière voiture avancée emporte le dernier valseur dans le brouillard tombant en pluie.

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane,
Divisum imperium cum Jove James habet.

Quelque malin jésuite a de cette sorte accommodé le distique latin : « La pluie a tombé toute la nuit; on est rentré du spectacle au jour levé. L'empire du monde appartient par moitié à Jupiter et à James. »

Cela fit beaucoup rire les douairières.

V

Le banquier heureux a eu une bonne presse, ce qui n'est pas énormément dire. Il n'est point encore passé dans les mœurs de s'attarder aux menus faits de la vie, d'en dresser heure par heure la chronique touffue. La Mésangère, gazetier des dames, éditeur des coquetteries et des luxes, a été invité à la fête; ses phrases en gardent l'éblouissement singulier et la confusion inévitable. Tout ce qui se fût noté aujourd'hui arrête à peine sa plume dédaigneuse et ses descriptions se noient en de

vagues et oiseuses tournures, sans touches précises ; le nom même de l'opulent seigneur lui fausse compagnie ; il l'affuble à l'anglaise et le fait rimer à Churchill. Une chose l'amuse davantage, ce sont ces « meubles de goût » dont il aura cause de publier les modèles et qui *servent pour la première fois*.

La Mésangère est de l'autre siècle, il a connu Barras, il a assisté aux raouts de la citoyenne Dervieux, il a fréquenté chez les enrichis du Directoire, et ensuite de l'Empire, lesquels ne calculaient guère. Or, qu'étaient-ils au prix de M. Roschill? Tous ceux-là, si prodigues fussent-ils, avaient lentement accumulé leurs folies ; lui, d'une seule fois jonchait d'inestimables trésors un palais énorme, trop petit cependant puisqu'il avait fallu construire auprès une annexe, et que les moindres recoins recélaient des curiosités, jetées là presque au rancart et comme méprisées. L'assistance composée de « ce que la cour et la ville offrent de plus distingué » est loin de lui produire l'impression du décor. Les invités encombrent et ils gênent. Ils empêchent si bien d'admirer que La Mésangère ira tuer le temps au bal de l'Opéra afin d'attendre l'éclaircie. Foin de ces dames « panachées » chez lesquelles « l'art dissimule les défauts quand la nature les a moins bien partagées » !

Et puis les quadrilles le laissent froid ; c'est bien tout juste s'il s'est enquis du cachet payé à l'orchestre à raison de deux louis par musicien.

Il rentre de l'Opéra à trois heures ; le souper est servi et les salles sont libres, on respire. On peut tout à son aise s'approcher de tant de chefs-d'œuvre, palper les soies, manier les sièges. Le gazetier estime et soupèse, renseigné au besoin par l'hôte magnifique ou par Berthault soucieux de sa vieille réputation mondaine. Si La Mésangère ne nous fournit point les chiffres au total, ce n'est pas qu'on lui en ait réclamé le secret ; il les omet parce qu'il les croit inutiles ou peu dignes de la « littérature ».

Que disent la *Gazette de France*, la *Quotidienne*, les feuilles aristocratiques et collet-monté, et les papiers officiels? Tous constatent le succès très grand, la belle ordonnance des services, l'affabilité des maîtres. Où les ministres s'assoient, les chroniqueurs s'agenouillent.

« Cette fête a été remarquable par le goût, l'élégance et le bon ton, encore plus que par la richesse. » C'est la *Gazette* qui parle. Une autre susurre que « rien ne peut donner une plus juste idée des réunions à la mode en Angleterre ». Voici une bien grande flatterie. Songez que le plus beau compliment à faire d'un seigneur de marque est de lui trouver l'allure d'un jockey anglais ! C'est à dessein qu'on tourmente l'orthographe du nom : James de Roschill, cela sonne à la façon du patronymique de M. de Marlborough, et excuse les entraînements.

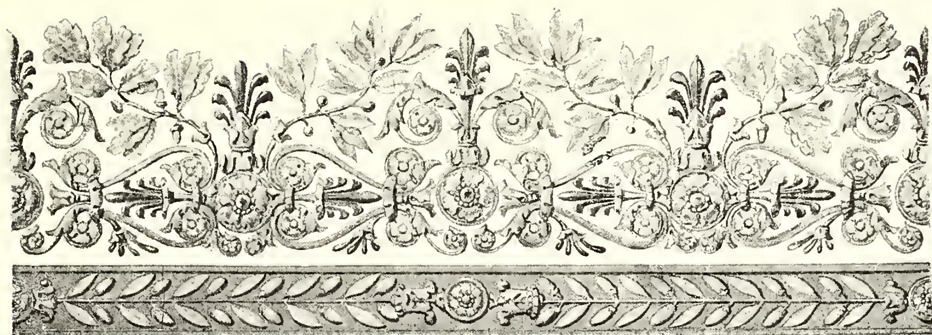
Qu'importait au héros ? Il lui suffisait que la crémaillère fût pendue, et elle l'avait été solidement en présence de la cour et de la ville le 3 mars 1821, le soir de carnaval.



Toque a la Rébecca.

CHAPITRE XI

EXTÉRIEURES ATTRACTIONS



CHAPITRE XI

EXTÉRIEURES ATTRACTIONS

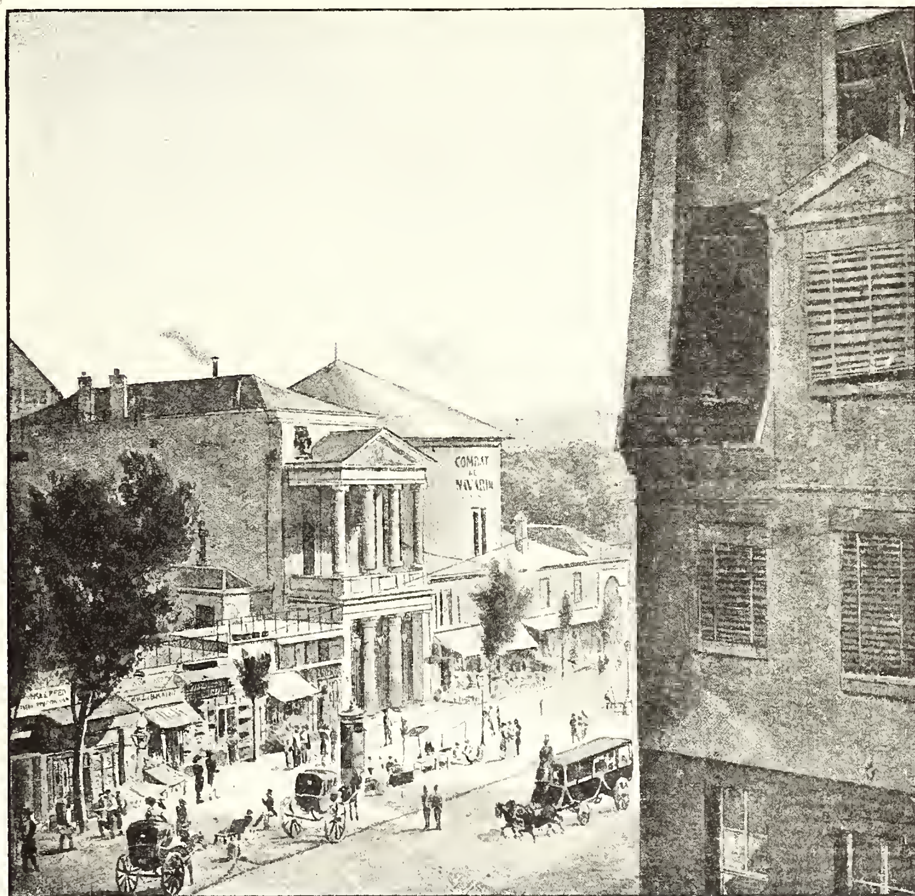
I

Là rue de Paris a sous la Restauration un peu de ce qui se voit encore à Londres où le luxe extrême frôle les pires misères. Comme décor, l'irrégularité des maisons, l'absence des trottoirs, un pavé rude ; comme population, une presse énorme de piétons et de voitures, des embarras de charrettes au milieu desquelles émerge tout à coup la tête poudrée d'un cocher de style. En été, sous les arbres du boulevard, plusieurs endroits s'encombrent de chaises où les ennuyés viennent passer le temps ; puis ce sont, à la devanture des cafés ou des glaciers célèbres, d'autres réunions tolérées de personnes, enfermées dans un rempart de barrières, protégées par des tentes et jouissant « à la fois d'un spectacle et d'un rafraîchissement ». Point de gaz encore le soir, au moins jusqu'après 1825, mais aux carrefours des lanternes perfectionnées, et pour auxiliaire de l'éclairage municipal, les devantures de boutiques illuminées, les lanternes de voitures, l'étalage des petits

marchands en plein vent dont les chandelles tremblotent dans un globe de papier huilé. A longueur de chaussée, de la Madeleine à la Porte-Saint-Martin au moins, la féerie se poursuit des magasins illustres, classés dans le monde entier, qui pour l'instant exposent leurs devantures historiées en cuivre, leurs auvents bariolés et leurs enseignes voyantes. Déjà l'attraction principale est d'un seul côté du boulevard, celui touchant à la Chaussée d'Antin, à la rue d'Artois, le même que de nos jours encore. Au coin de la rue du Montblanc (la rue de la Chaussée-d'Antin), une pharmacie splendide tient la place de notre Vaudeville; c'est un laboratoire singulier dont les bocaux de couleur ont, le soir venu, des reflets d'incendie. Puis la rue du Montblanc une fois traversée, c'est, en continuant la promenade, un café très merveilleux, couvrant un large espace de ses tables extérieures et de ses tentes rayées. Encore une rue à sauter, — presque une ruelle — la rue du Helder, dont une des maisons d'angle a gardé son cadran solaire du temps de Louis XIV, et tout près, en un endroit feuillu, c'est Coblentz. On ne dit plus Coblentz, on ne dit même plus Gand; Coblentz a été, aux temps révolutionnaires, une façon de *club des pannés*, dont on a conservé jusqu'à Charles X les doux usages de flânerie ; là s'entassent les petites maîtresses et les jolis garçons ennuyés. On touche à Tortoni, le glacier faisant le coin de la rue Taitbout, devant lequel les calèches s'arrêtent pour permettre aux femmes de croquer une bavaroise, en hâte, sans quitter les capitons de leur place. Ceci est de ton, et la duchesse de Berry elle-même n'a pas mépris de le faire. Toute l'après-dînée ce sont à la bordure du ruisseau — le ruisseau d'eau courante séparant la chaussée du trottoir pavé — des arrivées d'équipages, une mêlée de laquais et de chasseurs, descendus pour servir leurs maîtres. En 1819, Tortoni a changé les décors de ses salons, mais les gens de la société ne s'y intéressent pas; il serait malséant qu'une femme titrée se montrât au milieu de ces cristaux, par derrière la fameuse statue de Diane protégeant les bouteilles de limonade.

Plus loin, c'est la rue d'Artois (depuis la rue Laffitte), la rue des

banquiers, chaussée d'or enserrée entre le café Français et le café Riche, presque le même café Riche que nous voyons encore, à peine seulement plus petit et plus rehaussé de dorures. Tout cela, avec le pavillon de Hanovre en face, et les bains chinois, sis à l'endroit du



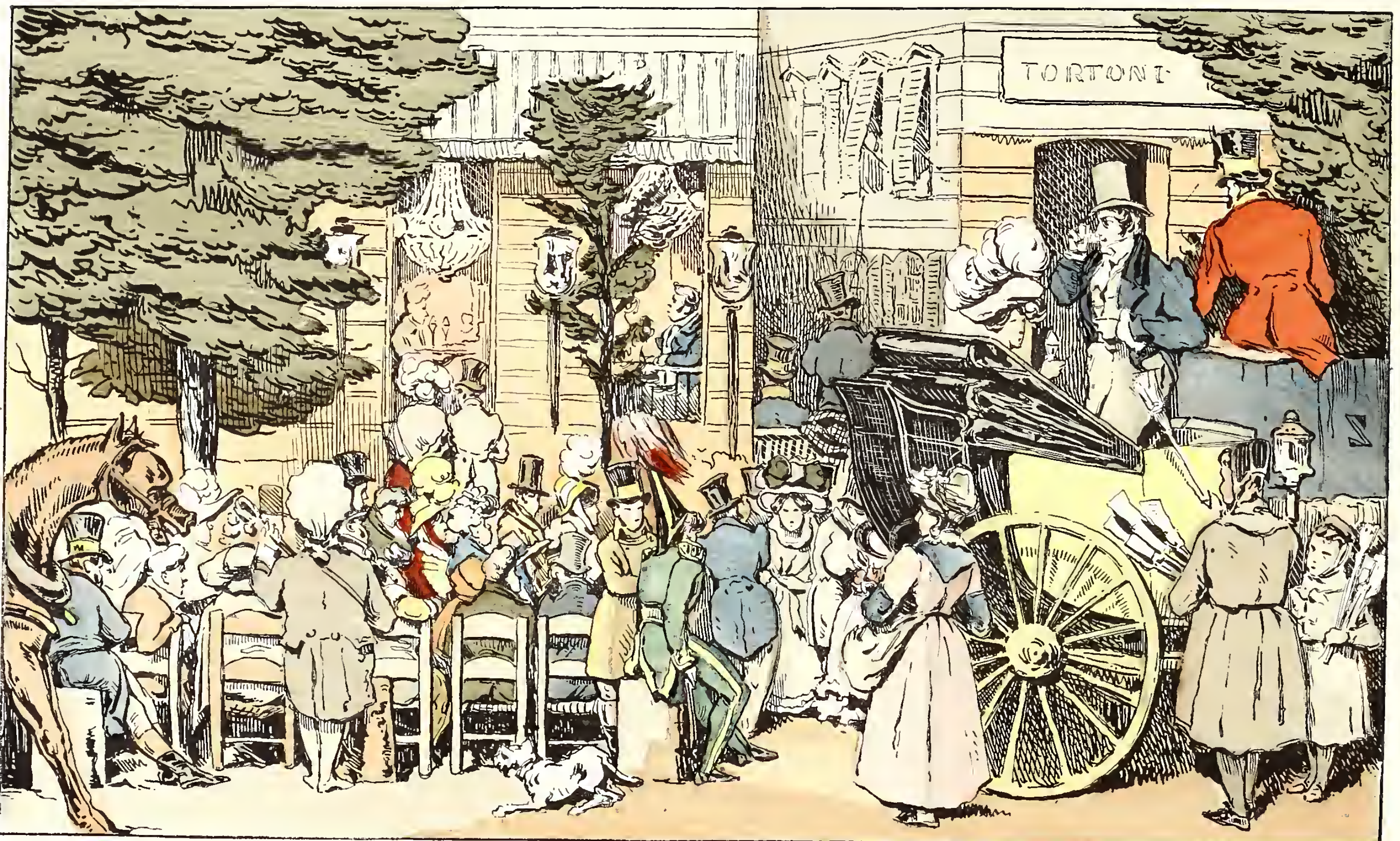
Le théâtre des variétés et le boulevard en 1828. Aquarelle originale de Civeton ?

Crédit Lyonnais d'aujourd'hui, constitue le boulevard des Italiens, le récent boulevard de Gand, l'ancien boulevard de Coblentz. On y voit en outre des cafés et des restaurants, Marc Schœlcher, le marchand de porcelaines, dont les écussons tirent les yeux, et mille petits magasins coquets glissés entre les grands, les perruquiers fameux, les bottiers du monde, les passementiers du *high life*.

A la rue Richelieu, la partie sélect est révolue; un gentilhomme à pied se doit de ne guère dépasser la rue de Richelieu ou la Madeleine. Le boulevard Montmartre a trop de petites gens, de maigres boutiques; l'atmosphère n'en est plus vraiment parisienne. Le passage des Variétés y expose deux toits pointus, deux toits de moulin à vent qui sont les panoramas construits sous l'Empire. Le lieu est cher à Plutus, on dit aussi à Mercure; mais le grand monde l'ignore, sauf que de l'autre côté de la chaussée, Dagoty étale son musée de faïences rares, ses « en avant » suggestifs et ses devantures cerclées de cuivre jaune. Et puis, il y a non loin de là encore Thomire, le maître fondeur de bronzes, lequel vient de se rappeler avoir jadis travaillé pour Louis XVI et l'écrit partout à sa montre. Thomire occupe un palais à pans coupés, une belle maison en façade du boulevard Poissonnière, soutenue de colonnes, à l'escalade d'une côte populaire. Car il faut grimper pour arriver à Thomire, et même pour aller retenir ses places au théâtre de Madame, construit tout auprès, que la duchesse de Berry a rendu une des attractions de la vie mondaine.

Quant au reste du boulevard jusqu'à la Bastille, c'est une étrangeté dont, à soixante ans d'intervalle, nous n'avons plus la moindre idée. Ceci se nomme le boulevard des Petits Spectacles; théâtres de Bobèche, des Funambules, des acrobates nombreux, dont la troupe évolue en plein vent; et la succession s'en poursuit dans une double rangée de maisons vilaines, très ruineuses, basses, jaunies, cachées par d'énormes hêtres, avec tout au bout, sur la place de la Bastille, un gigantesque éléphant en bois; tant de choses inconnues du grand monde, et qu'il méprise, comme aujourd'hui les habitants du parc Monceau ignorent le Marais ou le Jardin des Plantes.

Même aux places recherchées, l'aspect n'a point l'allure qu'on croirait. Imaginez pour la Madeleine et ses alentours une ligne bizarre de pignons, de pans de murs enlisés dans des constructions plus neuves, parmi les brocanteurs, les marchands de marrons, les maraîchers installant sur la chaussée d'affreux et gigantesques parapluies rouges; et, de ce cloaque, la Madeleine émerge, qui en est restée



La terrasse de Tortoni. Les calèches arrêtées, les marchandes de journaux. D'après Henri Monnier.

à ses premiers œuvres, à ses piliers inachevés encombrés d'échafaudages, et coiffés de cônes pointus.

On en est là encore, et cependant on a beaucoup de fierté de ce Paris. Tout au plus les gens caustiques établissent-ils des classifications morales dans la topographie de leur ville. Paris n'est Paris que sur les boulevards, au Palais-Royal, au Carrousel peut-être un peu, à la Chaussée d'Antin et au faubourg Saint-Honoré; ailleurs c'est Lutèce, Lutèce au faubourg Saint-Germain, sur les quais de Seine,



Le traîneau du comte d'Orsay. Lithographie d'Aubry.

au Luxembourg. Paris est la vie, le nouveau jeu, le commerce, toute la jeunesse; Lutèce renferme les aristocraties closes, les salons revêches, les administrations souveraines, les académies. L'étranger, qui vient à Paris, fait un voyage de curiosité à Lutèce; mais qu'on ne s'y trompe pas, les gens de Lutèce sont plus souvent à Paris que ceux de Paris ne sont à Lutèce.

L'exode journalier des Lutéciens explique le luxe des équipages, l'assemblée brillante, qui, de dix heures du matin à quatre heures de la soirée, transforme absolument la physionomie de Paris. Les *Invalides* se viennent détendre au boulevard et prendre un air de vie. Pour le *high life* une course à pied dans ces endroits, une promenade en dormeuse au long des rues fréquentées, valent l'excursion plus loin-

taine à Boulogne ou à Neuilly. Déjà sous l'Empire, mais autrement plus sous la monarchie, les femmes recherchent cette gaieté; il n'est point malséant de s'arrêter aux boutiques, et d'y choisir personnellement un objet. Mme la duchesse de Berry en a donné l'exemple, et d'elle, le goût en est passé à tout le monde. Pour cette raison, voilà Paris sillonné d'attelages, de jolis couples à pied, de personnes seules suivies d'un jockey grand comme une botte; il y faut joindre les tilburys élégants de la Chaussée d'Antin ou les calèches du faubourg Saint-Honoré, les plus modestes chars venus du Marais, c'est-à-dire qu'à une même heure de la journée, la population riche converge au même endroit, y jette un brouhaha, une folie très spéciale, ravissement des étrangers et du petit monde.



Un temps fut où les dames mirent à la mode le déjeuner au restaurant, la station rapide en la société d'amis, soit au premier étage de Tortoni (où Prévost cuisait d'exquises côtelettes), soit chez Véry où le supérieur genre exigeait de se faire servir un déjeuner à la fourchette, en son coupé; soit même au *Bœuf à la mode*, dans un cabinet de l'entresol, tenu avec une exquise délicatesse et le raffinement mondain. Une autre fantaisie fut, après la visite aux magasins, d'aller goûter chez Girod, pâtissier au coin de la rue de la Michodière. Là, entre trois et quatre heures, une nuée de coquettes assiègent le comptoir; une assiette chacune à la main, elles croquent des meringues, des biscuits ou des confitures. Vers 1821, on se risqua à escalader les quelques marches de Tortoni pour avoir vu avant tout le monde la nouvelle décoration amarante et or de la salle. Certaines se vêtent de blanc pour la circonstance, mais le caprice en dure peu ; on imagine autre chose. A cela, et à mille

fadaises le monde passe ses journées, un peu sevré de réjouissances, sans les voyages faciles, ni les fréquentes courses de chevaux ; sans plus d'extras que Longchamp dans la semaine sainte, le salon de peinture de deux ans l'un, la visite aux musées, la séance à l'Académie, des écoles buissonnières incognito chez Ruggieri, aux montagnes russes, ou la soirée au théâtre.

Alors, faute de moyens de se divertir, le *high life* s'amuse à la parade



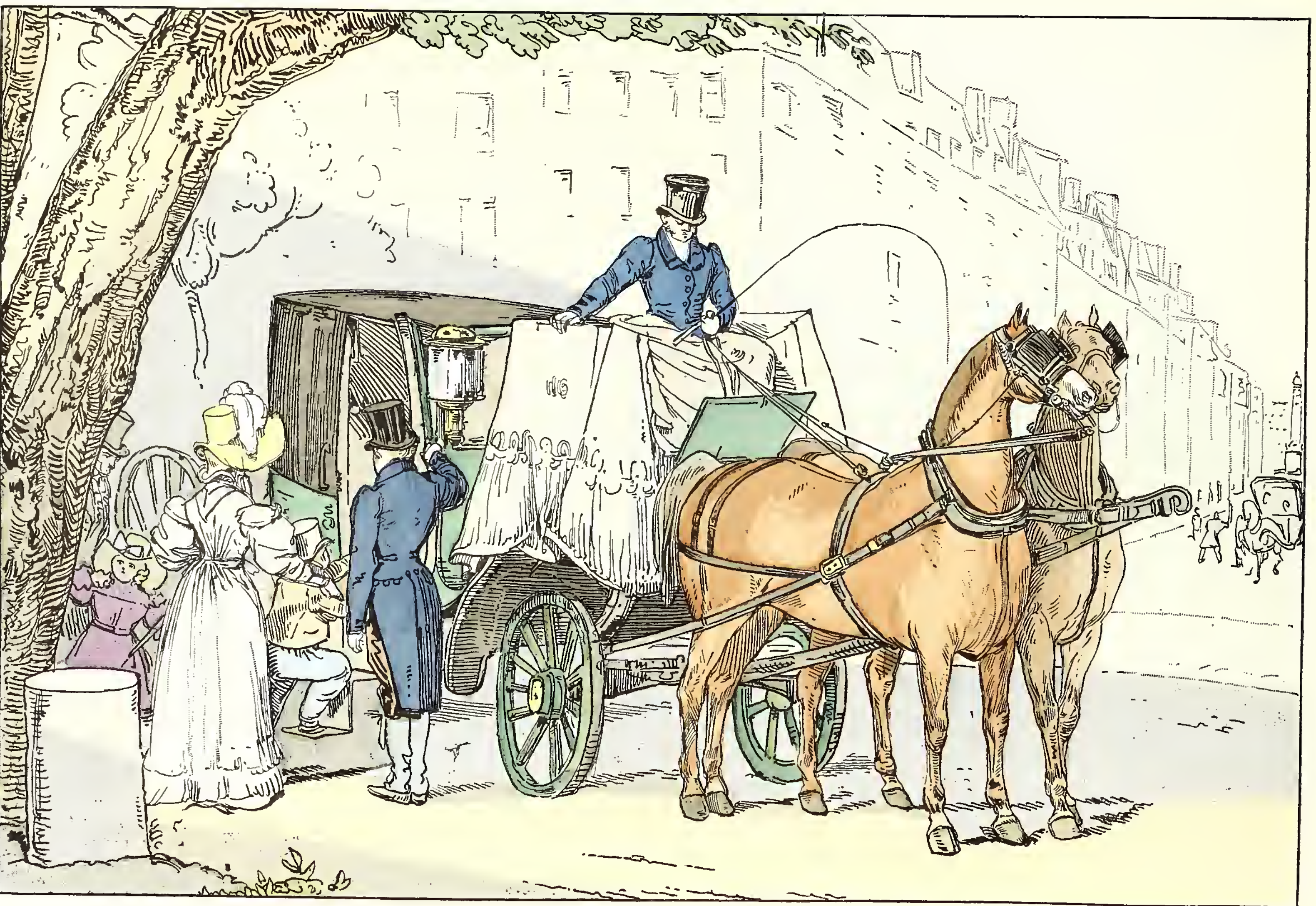
Carrosse attelé a deux. Devant, le chasseur. D'après Eugène Lami.

extérieure, au joli ton des voitures, à des élégances inédites dans les chevaux choisis de grande taille, sous poil alezan ou noir, actionnés magnifiquement et habillés à l'anglaise. On y joint les calèches de tous modules achetées chez d'Aldringen ou Duchesne ; les dormeuses, les berlines, les diligences (combien ces mots ont vieilli !), des chars à bancs, des carricks à pompe. Dans l'hiver, on a les traîneaux russes importés par le comte d'Orsay et lancés à un train fou : une beauté est assise dans la conque, et le cavalier derrière, juché sur une selle de bois, conduit par-dessus la tête de la dame. A première vue, un homme répandu sait dire le

port d'attache d'un attelage passant dans la rue, et Eugène Lami, encore bien jeune, en a tenté la classification. C'est au faubourg Saint-Germain le vieux style souvent, les cochers poudrés, les valets en grande tenue galonnée, des chevaux pacifiques, une calèche enfermant une famille de huit ou dix personnes. Gens de cour, ducs et pairs, haute aristocratie! Pour la Chaussée, un coupé pimpant, clairement rechampi, attelé de deux bêtes coquettes et fières, conduit par un cocher en chapeau haut de forme, et servi par des valets de pied costumés de même et portant des guêtres. Finance ou supérieure galanterie! Au faubourg Saint-Honoré, le landau fermé d'un maréchal, avec, derrière, le chasseur en façon de général anglais; devant, le cocher gras et fleuri enfoui dans un carrick et, en flèche, deux mecklembourgeois steppant beau. Puis le Marais sortant sa ferraille d'autrefois, ses carrosses antiques, armoriés, jaune canari, remorqués doucement par un hongre modeste.

Tout, en un mot, ce qu'on trouve à Longchamp dans les premiers jours du printemps pour la chevauchée annuelle, mêlé aux coucous de louage, aux *gigues* de « demoiselles », aux apocalyptiques charrettes des marchands. Sous la Restauration, Longchamp est resté la bruyante journée, une manière de fête des fous où il est permis de tout essayer en fait de luxes et de coquetteries.

Les personnes âgées ont gardé souvenir du Longchamp de 1821, un des plus gais à la cour et à la ville; une journée de jeudi saint tombant tard, à la fin d'avril, avec des feuilles aux arbres et un beau soleil chaud dans le ciel. D'ailleurs, on a passé si tristement ces deux années dernières, depuis la mort du duc de Berry, que tout à coup un intense besoin de vivre force la joie. Il est, ce jeudi 19 avril, juste deux heures et demie quand les premières voitures assemblées au boulevard au long du Jardin Turc, commencent le défilé et gagnent l'avenue des Champs-Élysées. C'est le signal. Le soleil, un peu voilé le matin et tout pommelé de nuages, commence à percer. De la place Louis XV jusque tout en haut de l'avenue, « à la hauteur de la maison du docteur Villette », la ligne ininterrompue des calèches se poursuit, empêchant la traversée des piétons, et faisant comme une coulée étincelante au long des arbres



La voiture d'une élégante à la chaussée d'Antin. D'après Eugène Lami.

en bordure. A droite et à gauche, dans la partie réservée aux promeneurs à pied, c'est une cohue de curieux, ouvriers, bourgeois, ou de modistes, venues exprès de province, et payant un franc le droit de se jucher sur une chaise défoncée. Au milieu de cette haie tour à tour émerveillée ou railleuse, le luxe français caracole à petits pas, et défile à la queue leu-leu dans la poussière, un peu dans la mascarade des véhicules médiocres, pour une fois seulement, car des trois jours consacrés, le mercredi ne compte pas pour les riches, et le vendredi comporte les attelages noirs et les vêtements sombres.



LONGCHAMP 1821.

La majorité est de *daumont* ou de calèches conduites à quatre par deux postillons en jockeys, de *dormeuses* élancées et flexibles tenues à grandes guides, de phaétons dirigés par le maître, de cabriolets très fins, très souples, secoués au moindre cahot; et, pêle-mêle, ce sont les diligences de gala, les bogheys des boursiers, les chaises de Bruxelles, les berlines à col de cygne d'où émergent des perruques vieilles de trente ans, les drouskys russes, les calèches à parasol. Beaucoup de nobles seigneurs et de particuliers célèbres; ici ou là, le coupé découvert de M. Decazes, fort simple; la dormeuse de Mlle Mars, incrustée et joliment damasquinée; le tilbury délicieux de Bomfield, banquier anglais; le *parasol* du duc de Dalmatie; le cabriolet tapageur lancé bon train au trot d'un stepper et qu'on dit appartenir à la lourde et disgracieuse lady Ch...er; la daumont millionnaire et éclatante de M. J. de Rothschild, dont la fête récente a fait révolution, et qui arbore, aux yeux éblouis, ses chevaux pommelés gris foncé et ses jockeys bleu et or. A longueur de spectacle, c'est l'art du carrossier et celui des couturiers qui triomphent; ceux-là ayant

merveilleusement décoré le tabernacle, ceux-ci habillé divinement les ravissantes idoles qu'on y voit exposées. Jamais plus de dorures aux trains, aux harnais, aux coffres, jamais de cochers plus solennels, de jockeys plus bariolés ne se virent ; mais, non plus jamais tant de plumes, de marabouts, de fleurs, de peluches ni de mousselines accumulées. Ce n'est pas le vrai printemps encore, ni le chaud, mais les femmes aiment à tout devancer dans la vie. Les voici mises comme dans la canicule ; Mme de Raguse en tulle blanc, Mme de Pourtalès en crêpe, la princesse Aldobrandini en gaze, la duchesse de Vicence en mousseline ; leurs chapeaux, pareils de forme, en passes rabaissées, sont de ruban-taffetas, de crêpe, de velours, garnis de plumes contournées, et, de loin, leurs larges ombrelles font sur les voitures comme des fleurs rouges, jaunes ou vertes très légères.



LONGCHAMP 1821.

Rien ne change moins d'une année à l'autre que cette course, sinon que le temps y sème ses giboulées et ramène bon train les calèches sous l'averse, les ombrelles ruisselantes ou les capotes baissées. Cette après-dînée s'escompte à long intervalle ; les belles qui jurent de n'y vouloir paraître y apparaissent toujours les premières, les mieux habillées ; même le faubourg Saint-Germain s'y condamne, faute d'autre réjouissance, comme à une obligation de caste, à une tradition romantique. Mme de Goyon avait une si intéressante manière de murmurer : « Nous sommes bien forcées, nous ; il n'y a même que nous qui soyons contraintes ! » Malgré tout, la noblesse ne cherche point à ressusciter le pèlerinage, le temps n'y est plus, les missions remplacent.

Le lendemain, les gazettes décrivent solennellement ce qu'on a vu à Longchamp. On a vu à Longchamp de grosses dames sveltement accoutrées ; de vilains petits seigneurs ébouriffés et ébouriffants ; des enfants étranges, vieillots, rabougris, travestis ; du nankin aux hommes et de

la dentelle aux femmes ; on a vu à Longchamp un printemps factice en bas, et, en haut, l'hiver dans le ciel, des nuages, du grésil, de la froidure, et pourtant on est prêt à recommencer l'année suivante.

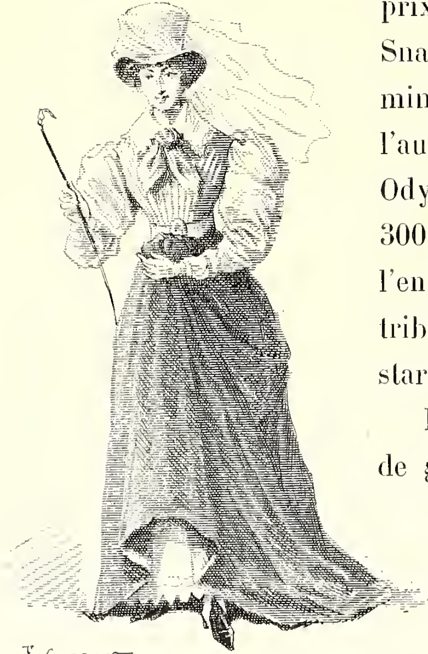
Ce qui passionne aujourd'hui toutes les classes de la société à l'égal



Cheval de course et son jockey a la promenade. D'après H. Vernet.

de l'ancien Longchamp, les courses de chevaux, n'a, sous la Restauration qu'un succès d'estime, limité à une espèce de snobs assez rares ; les gens du peuple n'en ont qu'une curiosité de spectacle. Il y manque un décor, l'entraînement des paris, les luxes d'installation. C'est, au Champ-de-Mars, une piste poussiéreuse et inégale, où l'on a dressé cinq pavillons ; l'un réservé aux femmes élégantes, d'autres aux propriétaires de chevaux, un autre au jury. Point de pesage, mais, en un très vilain recoin enclos de barrières, les jockeys s'habillent et se pèsent. Tout autour du champ réservé, un talus règne sur lequel les spectateurs non

payants viennent s'asseoir et se moquer. Trois quarts d'heure d'attente sans l'intérêt du jeu, pour à peine cinq minutes de spectacle ! Combien le coureur Rummel, avec sa veste écarlate, son large pantalon à la cosaque, sa toque à plumes et des escarpins rouges, amuse davantage ! En quarante-huit minutes d'une galope enragée, il fait six fois le tour du Champ-de-Mars. Le 3 septembre 1826, deux chevaux ont remporté des prix : l'un, de 5,000 francs, a été gagné par Snaïl à M. Crémieux, après un galop de cinq minutes et un parcours de 2,052 toises ; l'autre prix, de 6,000 francs, est échu à Odysséus au duc de Guiche. Sur le produit, 300 francs reviennent au jockey et 600 à l'entraîneur. Les départs se font en face des tribunes, et, comme aujourd'hui encore, le starter abaisse son drapeau.



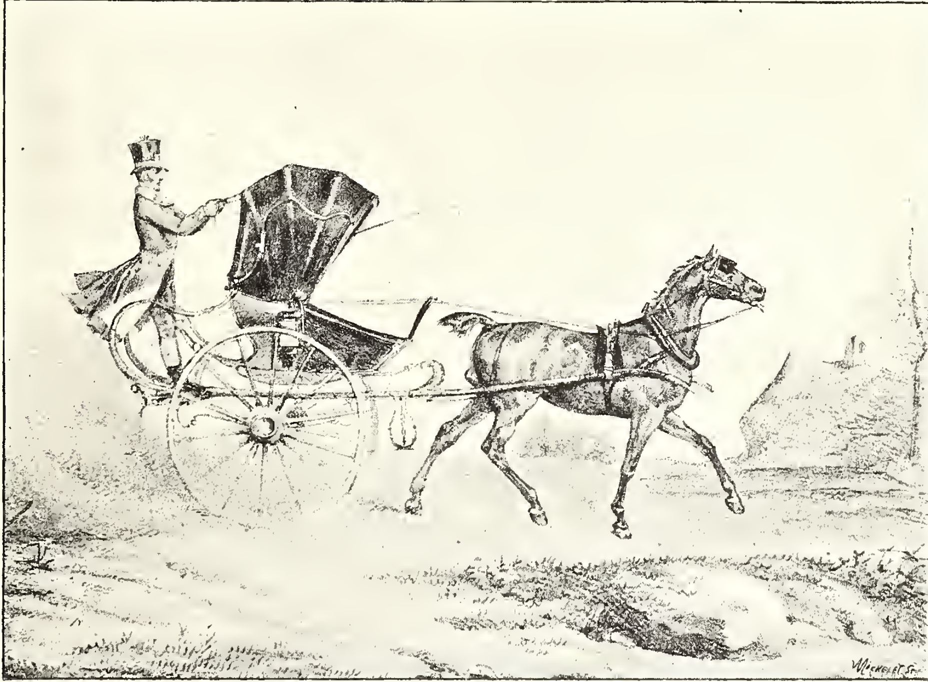
AMAZONE AU RECORD DE 1827.

Les paris ne sont point réglés ; ils se font de gré à gré entre amateurs, et M. le duc d'Angoulême perd 30 louis contre Louis XVIII à un steeple de 1821 où tous deux assistent. La mode en vient d'Angleterre et ne se limite pas au ring. En juillet 1827, deux officiers de Sa Majesté Britannique se défient à qui parcourra le plus vite un mille dans une des allées du Bois de Boulogne. Une société de jolies personnes et de jeunes gens s'amusent du pari. Les dames se rendent au lieu choisi en amazones bleu de roi avec canezou blanc, chapeau gris et voile vert ; les hommes, à l'anglaise, culotte de peau, bottes à revers, habit marron à collet de velours et chapeau clair. On se passionne pour le colonel ou pour le capitaine à peu près du même âge et montant des bêtes admirablement entraînées. Le capitaine gagna de plusieurs longueurs sans un effort, alors que son concurrent poussait sa pouliche et se perdait en vaines excitations.



Calèche de Longchamp conduite à grandes guides. D'après Horace Vernet.

Ce sont là des genres dont les jeunes font un cas particulier, eu égard à leur peu de fréquence. Ils y joignent dans les après-dînées d'hiver une séance de patinage en costumes polonais sur le canal de la Villette, les petites escapades aux montagnes Baujon, aux montagnes russes (le matin,



Cabriolet pour Longchamp. Par Eugène Lami.

quand il n'y a point de foule), les jeux chevaleresques à Sablonville, vite délaissés, une apparition dédaigneuse à quelque fête de village en grand gala anglais, dans un mail coach. Faute de mieux et à peu près chaque matinée, une promenade au bois, à cheval ou en boghey pour avoir pris l'air, montré sa gentilhommerie, et revenir crotté. Il est délicieux et fort distingué d'être crotté ; jamais une élégante n'empêche ses jupes de flotter ou de courir sur les flancs de sa monture, elle les y pousserait plutôt. L'amusant est de courir un train d'enfer et d'épouvanter les passants. Le jockey debout à l'arrière du cabriolet, crie gare ! le galant conducteur a trop à penser pour s'occuper de ces misères. Il a sa pose à rectifier, son fouet à tenir savamment, son chapeau à raffermir d'un pimpant geste, et sa bête à garder d'un mauvais pas.

II

Les belles qui cherchent à « égarer quelques heures » s'arrêtent au Musée avant le moment des visites ou le passage chez le pâtissier à la mode. C'est une courte station d'art, obligée certains jours quand on est sûre de n'être point seule et de trouver une société de son monde et de son goût. On laisse son jockey près du suisse d'en bas, on grimpe l'escalier en berceau du Louvre, on pousse en haut une porte lourde et grinçante et l'on est dans le temple. L'endroit des rendez-vous est la grande galerie aujourd'hui encombrée par les écoles italiennes, sous Louis XVIII réservée à tout le trésor à peu près. Joseph Vernet et Lesueur s'y font vis-à-vis dans un voisinage singulier; seulement, ils sont près de l'entrée et ils servent de ralliement. Lorsque les dames se sont rejointes, ce sont à tout propos des exclamations charmées, en cherchant des poses seyantes, en jugeant de l'effet sur l'entourage. Sincèrement, la visite au musée n'est point pour le chef-d'œuvre; les tableaux ne sont dans l'occasion qu'un prétexte très naïf pour jouer sa petite comédie du bon ton et du genre exquis; voilà nos mondaines fin de siècle déjà, adorablement serinées par les journaux ou les conversations, et qui se targuent de posséder une opinion bien originale. Inconsciemment et sans y chercher malice la duchesse de Berry a fait école, et ses opinions se répandent; les femmes bien élevées avouent leur faiblesse pour l'art moderne, elles qui s'en fussent gardées sous l'Empire. Au fond, rien de sérieux en ces enthousiasmes; ceci est le pareil snobisme que la passion du bibelot; un engouement irréfléchi, futile, tout extrême un jour en faveur d'une chose, le lendemain appliqué à d'autres aventures. Quand les salons de peinture ouvrent tous les deux ans leurs portes aux artistes contemporains, les femmes de distinction y ont leur jour, le vendredi où l'on n'entre que sur la présentation de cartes peu prodiguées. C'est toujours une façon « d'être au courant » et de se revoir en un salon public, d'y faire

assaut de toilette et d'érudition. Volontiers est-on pédant chez ce monde-là. On estime, on classe, on assied une réputation comme au bal on vote un brevet de bon ton et de chic entre deux autres niaiseries. A bien prendre les choses, ce ne sont guère au salon les tableaux qui comptent ; à un moment, sur les trois ou quatres heures, les toilettes seules attirent les regards. Le costume pour le salon a ses règles esthétiques ; il se doit harmonieux de teinte, seyant de coupe, jamais *assorti*, ce qui est le pire lèse-bon ton.



Toilette de Musée.

En 1822, la réunion du grand monde s'est formée en cour admirative devant un tableau de M. Gérard. On a un mot de saison qu'on emploie à tout propos. On dit que cela est aimable ! Aimable, la Mlle Mars du grand peintre, aimable le talent d'Hersent, la touche de Mme de Mirbel. Les plus intéressés ont à la main le livret officiel relié par Simier d'une peau gaufrée, et ils le feuillettent négligemment. Les femmes attachent à l'intérieur du livre leur billet d'entrée, qui se prête aux amis comme une loge d'Opéra ou une invitation au bal des ministres. D'ailleurs, il est infiniment « choisi » de connaître les œuvres avant l'exposition ; à force de petites intrigues et de démarches répétées, mesdames les grandes ont obtenu de parcourir les salles avant l'ouverture. Voilà le vernissage en embryon, la naissance d'une fête bien parisienne ; on a chez les inoccupés le besoin de savoir et d'avoir vu quand le commun ne connaît pas encore.

Ces jours-là, la cour intérieure du Louvre est extraordinairement encombrée. Adossées au mur, formant un cercle, les voitures sont rangées côte à côte, très pressées, presque toutes semblables, car on a

pour ces sorties un uniforme, une livrée, un attelage d'un certain style. Ce sont en majorité des calèches découvertes, aux rechampis clairs, aux sièges drapés en housse, qui sont l'intermédiaire entre les fantaisies pour la promenade du matin et les galas réservés aux grandes soirées. Les mêmes carrosses se retrouveront tantôt à la porte des magasins, devant Tortoni, ou là-bas de l'autre côté de l'eau alignés sur le quai Conti les jours de réception à l'Académie.

Car le genre l'a décrété ; il est de ton pour une femme d'aller à l'Académie, de descendre de sa voiture à la grande porte du palais Mazarin et de faire queue en attendant l'ouverture. Eh ! oui, la station populaire, le purgatoire avant le paradis ! L'ancienne égalité républicaine n'est plus guère conservée qu'en cet endroit, devant le sourire ironique et béat des deux lions de pierre encore aujourd'hui restés. Lucas père et fils, les Pingard de la Restauration, pour absolument galants et empressés qu'on les voie auprès des belles auditrices, ne se laissent fléchir ni par l'aristocratie, ni par les prières. On doit prendre son rang soi-même, en personne, fût-on princesse, car l'industrie mercenaire des « poseurs » n'a pas été inventée encore. Imaginez ce que put être, en novembre 1822, la station de plus d'une heure sous la pluie torrentielle, les mignonnes emmitouflées de pelisses, mal protégées par leurs parapluies et battant de leurs chaussons les boues gluantes ! Eût-on sa carte bleu-grec, gris-acier ou jaune-citron, on est forcée d'attendre la demie d'une heure. Alors, tout à coup, c'est la bousculade, l'effrayante poussée des dernières venues cherchant à rattraper leur espace ; à l'intérieur ce sont les mantes secouées, les parapluies faisant des mares et qu'il faut conserver quand même, parce que l'Institut n'a point de vestiaire. Ce calvaire, pour une récompense que vous soupçonneriez à peine, pour entendre Saintine prôner l'enseignement mutuel en phrases redondantes, ou quelque autre vieux monsieur chanter l'institution du jury en vers hexamètres ! Et ces hommes ont été à l'abri, ils ont déjeuné, ils sont bien secs, bien assis, tandis que, dans l'assistance, nombre de marabouts s'inclinent et défaillent, et que beaucoup de personnes charmantes restent debout faute d'un siège.



Héliog. Dujardin — Imp. Eudes et Chassepot

L'Escalier du Louvre — Aquarelle par J.B. Isabey 1817.

Encore, même ruisselantes et trempées, les élégantes ont-elles MM. Lucas pour leur présenter des excuses de la part du bon Dieu. Grâce à ces deux éminences grises, on a sa place à tout le moins, un petit coin d'où l'on peut voir et où l'on est en vue. Mais après 1825, les « excellents » Lucas seront morts, à quelques semaines d'intervalle, laissant le chaos et l'anarchie régner en maîtres. A la séance du 25 juillet 1825, plusieurs dames adorablement habillées et jolies ont dû quitter la place faute d'un coin possible. Un académicien, joli homme, en simple frac noir, se dérangea pour chercher une chaise à Delphine Gay. Mais en février 1826, probablement pour venger le précédent affront, les spectatrices prirent une revanche. Longtemps avant que la séance fût ouverte elles ont escaladé les places disponibles, même dans l'hémicycle réservé, et ce sont les académiciens qui ne peuvent s'asseoir. Il y a des femmes jusque sous le bureau, jusque dans la tribune des musiciens. Ici se trahit le côté quelque peu sot de la passion moutonnière des coquettes ; plus il devient pénible de se faufiler en cet « aréopage », plus elles accourent en foule. Avec l'assurance où les voici d'être écrasées aux portes, de rester debout une longue séance, de mal entendre et de ne rien voir, elles sont bien autrement piquées au jeu et enthousiastes. Des journées surtout firent prime, quand, par exemple, dans le courant d'octobre 1823, Mme Cinti accepta d'interpréter la cantate de Bailly le premier grand prix. Malgré



Costume d'Institut 1826.

que les Lucas fussent encore là et fissent leur police galante, ce fut un assaut contre lequel ni les prières, ni les raisonnements sages ne purent rien. On eut une déception cependant ; l'orchestre bruyant écrasa la voix de la cantatrice et ne permit guère de la suivre ni de la goûter.

D'instant à autre, la duchesse de Berry assistait à ces cohues mondaines, très amusée du désarroi, enchantée du brouhaha qui secouait la torpeur du vieux dôme. En sa compagnie, la vie moderne pénétrait au milieu des abat-jour verts, — il y avait des abat-jour — et des immortels extraordinairement âgés, lesquels émergeaient des toilettes claires « comme des troncs d'arbres dans un parterre de roses ». Une fois que la duchesse s'y trouva, les fauteuils avaient été pris et occupés de suite par les femmes, si bien que les titulaires durent faire tableau au long des murailles. La drôlerie ne fut point goûtée par les intéressés ; ils en firent leur scène après coup. Mais, en présence de la princesse, ils n'osèrent pas. On les vit très dignes, pareils à des monarques dépossédés, qui sentent la colère mauvaise conseillère à l'encontre des femmes.

Heim avait eu dessein de représenter une de ces chambrées, comme il avait peint la distribution des récompenses au Louvre, en opposant entre eux ces deux termes contradictoires, la femme élégante et le vieil académicien. L'esquisse, ou mieux l'idée seule de ce projet nous est parvenue. On y eût aperçu ces trois générations de littérateurs, de savants et d'artistes, dont l'habit différemment coupé précisait l'âge ; les très anciens, ceux de la création, ayant gardé leur tunique carrée à haut col, leur perruque poudrée du Consulat, et leur chapeau du Directoire ; puis les intermédiaires, plus muscadins déjà, d'allure militaire sous leur frac taillé en façon d'un habit de maréchal de France, leurs cheveux coupés ras et leurs favoris guerriers ; enfin les récents élus, les *éphèbes*, portant une longue et élégante veste à la française, ayant une autre mode de culotte, de gilet ou de jabots, presque trop pimpants, et relevant leurs cheveux en toupets vainqueurs. Tel, en juillet 1826, Horace Vernet vint s'asseoir aux côtés de son père, non sans provoquer

les remarques offusquées des ancêtres, La Mésangère entre autres, — un ancien ami pourtant, — qui proclama l'habit vert un peu lourd pour ses épaules. Tel aussi Lamartine, le 1er avril 1830, si fluet et si jeune sous le frac, et dont le succès fut surtout dans le clan féminin de l'auditoire.

Pour ces jours, les merveilleuses arborent une toilette provocante. On les jugerait accourues dans l'intention de dissiper les sévérités coutu-



Costumes a la réception de Lamartine. 1830.

mières. En hiver même, et pendant les froidures, elles viennent en robes légères, en capotes de printemps dont les fleurs et les plumes taquinent de leur gaîté les uniformes sombres. Pour dire vrai, aucune ne s'amuse franchement ; elles font œuvre de sensibilité et de ton, sans y chercher plus de malice. Ceci, ou le musée, ou le salon de peinture, ou le concert de Mme Berlot, c'est tout un. L'important est d'y avoir figuré pour le pouvoir invoquer, et d'y avoir bâillé avec grâce derrière son éventail. En l'honneur de M. de Barante, le 20 novembre 1828, la chambrée est

de premier, de tout premier choix. On y voit tous les chapeaux étranges, tous les gigots, les boas, les bérets de gaze, toutes les aigrettes de la haute société. Les hommes mêmes sont en habit bleu de cérémonie, les boutons dorés, le gilet de casimir et le pantalon gris. Mais quant au recueillement réclamé, au silence solennel, il n'y faut pas compter. Ces gens se pensent en un salon mondain, ils sont à leurs petites intrigues, et le bruit de leurs caquets domine la voix du récipiendaire. A la séance de réception de M. de Lamartine, les dames firent mieux ; les osées se vinrent impudemment camper à l'entour de l'orateur, non pour le mieux entendre, mais afin d'être en meilleure évidence et de mettre plus en relief leurs coquetteries du dernier bon genre.

La Chambre des députés a semblablement ses vêpres mondaines, là-haut, à gauche de la tribune, dans une loge décorée par Percier où l'on pénètre sur invitations particulières. Non que les débats touchent ni passionnent les curieuses venues là, mais pour elles toutes, c'est encore un moyen de dépenser une heure ou deux « en idoles », en s'offrant aux regards des législateurs moroses. Un triomphe pour Mme Decazes, dont la grâce blonde est comme un correctif aux austérités du cadre, et aux discussions endormantes de la tribune ; elle, et aussi la femme d'un député de la majorité, beauté opulente, arrangée en madone, dont on attend l'arrivée aux séances comme une récréation journalière et une diversion. Puis les femmes ont le sermon aux églises, nouveau prétexte de toilettes tapageuses ; la visite aux calvaires du vendredi saint le lendemain de Longchamp, dans un deuil récréatif ; l'office des grandes fêtes carillonnées où l'on a souci de paraître en belle tenue, où l'on vient dans sa calèche de ville presque officiellement, toutes voiles dehors. Parfois un mariage à Saint-Thomas d'Aquin, ou de belles obsèques ; l'imprévu d'une revue militaire au Champ-de-Mars, l'inauguration d'un monument ou d'un canal, une kermesse populaire pour la fête du roi, un retour de troupes. Hélas ! combien moins de ces récréations que sous l'Empire ! Alors on ne sortait guère dans les rues qu'elles ne fussent pavoisées, illuminées, jonchées de monde. Les maréchales finissaient par en être lassées.

III

Ne faut-il pas aussi fixer pour ses amis et pour soi-même le souvenir d'un bon temps, et garder aux siens une note de sa jeunesse? On va alors passer beaucoup de journées à l'atelier d'un peintre célèbre, chez



PORTRAIT DE FEMME, PAR MANSION, 1820.
(Chapeau de velours plein, sur une cornette de tulle.)

Robert Lefèvre au quai d'Orsay, chez Gérard, rue Bonaparte, chez Gros, au fond d'une petite vilaine cour, ou chez Mme de Mirbel, la miniaturiste, plus à même de comprendre un caprice féminin et de saisir l'intention d'un vêtement ou d'une coiffure. La mondaine a ce tracas à ajouter aux autres, un tracas vraiment et une peine, car le soir, en rentrant chez elle, elle se déclarera abîmée par la pose, fatiguée au

delà de tout, incapable de pousser jusqu'au bout l'aventure. Et le portrait n'avance pas à son gré. Il marche d'autant moins que, sous le plus léger prétexte, elle change l'attitude, souhaite une autre direction des yeux, d'autres coiffures ou des robes différentes. Le peintre en miniature souffre surtout de ces humeurs variables.

Il a sur les épaules les parents appelés, qui jugent chaque coup de pinceau et donnent chacun une idée. Puis, on a voulu consulter Mme Vigée-Lebrun, qu'on a connue jadis, et qui a, dans l'ancien temps, représenté la reine Marie-Antoinette. Les gens de la société ont le respect de ces réputations, transmises comme un *credo* par la génération précédente. Si Mme Vigée conseille un bleu, Mme de Mirbel, ou Singry, ou Augustin devront mettre un bleu. Gérard n'eût pas admis le bleu, ou il l'eût consenti à bon escient... mais un miniaturiste ! Peut-être se gênera-t-on un peu de Mme de Mirbel, femme d'un membre de l'Institut, laquelle a eu l'honneur d'une séance près du roi Louis XVIII. Seulement, imaginez les moindres ! Aubry a dû refaire trois fois la tête mutine de Mme de Solages ; une fois à cause de la toque, une autre fois à cause des chairs trop foncées, une troisième pour les cheveux, dont il n'a *pas compris* la nuance. Aussi, voilà que les artistes se défient de leur vue et demandent à leurs modèles la couleur qu'ils se trouvent à eux-mêmes, et le développement qu'ils souhaitent à certaines parties de leur accoutrement. « La taille courte ? interroge Autissier en commençant une esquisse. — « Mais non, monsieur, vous le voyez bien, *on dit* que j'ai le buste « allongé — En effet, madame, je m'en donne garde tout à l'heure, il se « perdait dans un pli de la jupe. — Mais ma jupe n'a pas de pli ! — « Eh ! que non, madame, j'avais pensé en apercevoir un, mais c'est un « jeu de la lumière — Il faudra, monsieur, craindre cette lumière-là... « — Oh ! il n'y en a plus, madame, il n'y en aura plus je vous en donne « l'assurance ! »

Hippolyte accommode chaque matin la coiffure en vue de ces stations artistiques ; mais lui aussi est un maître, et rarement consent-il au même arrangement deux fois de suite. Le peintre s'en plaint sur le mode mineur et ses doléances sont transmises au coiffeur qui les reçoit

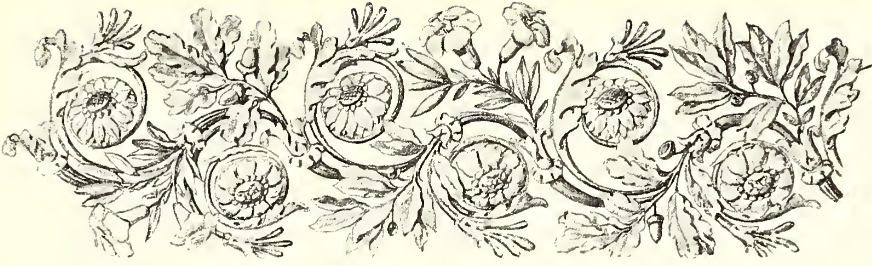
mal. Il eût fait beau voir qu'un barbouilleur infime contraignît un homme comme lui à avoir deux jours la même idée ! Que le peintre imite M. Isabey ! Lui n'a besoin que du visage, et encore ! Le reste, il l'invente. Fût-on coiffée à la girafe, ou en bandeaux à la Lucrèce, Isabey ébouriffe les cheveux, et par-dessus jette une gaze envolée au vent. C'est son genre, ce n'est plus de mode, mais cela ne gêne personne. Il a bien ébouriffé Mme la duchesse d'Angoulême, vous ne croiriez pas !

C'est pourquoi la photographie n'étant point inventée, le physionotrace de Quenedey ne satisfaisant plus, nous devons avoir de leurs portraits une opinion réservée. C'était, avant toute chose, un motif de faire toilette et de passer son temps. Pourvu que la robe fût seyante, la coiffure jolie, les traits plus jeunes, on ne demandait pas l'impossible. La journée avait été occupée... hors de chez soi.



CHAPITRE XII

LES SOIRÉES AU SPECTACLE



CHAPITRE XII

LES SOIRÉES AU SPECTACLE

I

C'est pour ce monde croyant, facile à enthousiasmer, le délassement par essence que le spectacle ; même aux yeux des gens de bonne compagnie, rien ne saurait remplacer les instants passés à l'Opéra ou aux Français, dans l'extase de sentiments nobles ou l'alanguissement d'une musique enivrante. Tout de suite, le théâtre avait été l'attraction, l'endroit choisi pour se compter, et dans les spectacles encombrés de Russes ou d'Allemands, on avait mis son amour-propre à venir applaudir l'*Œdipe à Colonne*, intentionnellement représenté en l'honneur du roi Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême. Faute de meilleures façons de se récréer, la société française avait pris goût à ces sorties ; elle les avait réglées et installées sur le pied d'élégance qu'elle apportait en ses plaisirs. Une ou deux fois la semaine, aux *jours*, une dame avait sa loge retenue à l'Opéra de la place Valois, et, qu'elle dînât chez elle ou au dehors, elle manquait rarement d'y faire l'apparition obligée. L'essentiel n'était pas d'y demeurer, mais seulement d'y avoir été remarquée, et d'avoir reçu dans le petit salon bleu des loges les cavaliers de son intimité proche, les gens admis au baise-main ordinaire.

Malgré tout, on eût réputé fort méchante manière de vivre de presser la table ces soirs-là ; on en eût reçu le renom de bourgeoise, la pire injure. Le dîner servi à 6 heures et demie ou 7 heures se poursuivait jusqu'à 8 heures, après quoi on se retirait pour un temps égal dans son cabinet où le coiffeur et l'habilleuse attendaient les caprices. La toilette choisie était celle de soirée ordinaire, sans le manteau de cour ni les *barbes*, sauf que la représentation fût en présence du roi ; on avait, suivant la mode, la parure claire ou foncée, décolletée au plus bas ; sur la tête, l'*esprit* de plumes, le turban, ou la toque romantique. Sur les épaules, et pour le passage de la voiture au théâtre, une pelisse fourrée de petit-gris ou de martre, un cachemire simplement jeté, même, dans les chaleurs, un flot de dentelles ou de gaze. Les hommes ont l'habit habillé à la française, le frac noir, les culottes courtes, le claque, le jabot, les décorations. Vers 9 heures, la voiture est avancée. C'est, le plus souvent, un coupé de ville à deux chevaux, les gens en grande livrée, l'intérieur du carrosse fourni des menus objets nécessaires apportés par la camériste, le bouquet, le face-à-main, la boîte à pastilles. Puis, en hâte, l'habilleuse a gagné la loge où elle attendra l'arrivée pour un dernier coup d'œil à la toilette, et la mise en ordre du salon d'avant-loge.

A la porte du théâtre où le carrosse aborde en décrivant un demi-cercle très élégant, un des valets de pied s'élance du marchepied, et aide son maître à descendre. Alors celui-ci offre la main à sa femme, et tous deux, suivis du laquais portant les menus objets, pénètrent sous le vestibule. Au contrôle les abonnés jettent leur nom, passent, gagnent l'escalier un peu naïf et tortueux et, au bout d'un couloir assez mal éclairé de quinquets à réflecteurs, ils arrivent à leur loge. L'ouvreuse est là, très pimpante dans sa tenue d'uniforme, son fourreau puce, son tablier de soie noire, son provocant bonnet de linon blanc ; elle prend à sa ceinture le passe-partout lié à une ganse, et, la porte une fois ouverte s'efface respectueusement. Alors c'est, avant d'aller s'asseoir au balcon, un dernier regard jeté à la glace, la remise en place des colliers ou des bracelets, tous les préparatifs d'une actrice préparant son entrée. Puis l'ha-



Foyer de l'Opéra de la place Valois. Mort du duc de Berry. D'après le tableau de Fragonard.

billeuse soulève la draperie isolant le salon de la salle ; la dame s'avance royalement, apparaît tout à coup à la lumière, vous diriez fort peu intéressée, mais ayant d'un coup d'œil circulaire aperçu tout le monde, les personnes qu'elle nomme à son mari en s'asseyant, tandis que lui glisse le fauteuil au plus près de l'accoudoir. Une délicatesse commande de conserver sa pelisse ; une fois assise, la merveilleuse la laisse choir sur le dossier du fauteuil, avec un gracieux geste des épaules.

Moins de bruit et d'ostentation parvenue que sous l'empire de la part de certaines jolies femmes un peu trop récemment titrées, ni l'envie de troubler le chant ; car l'acte est toujours commencé, on attendrait plutôt dans l'avant-loge qu'il commençât. Seulement le ton n'est plus de ces attitudes empruntées au répertoire, de ces poses enseignées par un professeur de maintien, toutes languissantes ou contournées, niaises vraiment. Une personne comme il faut est à l'Opéra comme en un salon, un peu guindée, presque sévère, jouant le sérieux et l'intérêt, et applaudissant aux bons endroits, discrètement, du bout de son éventail touchant l'extrémité de ses doigts. C'est aussi marquer le ton mondain que de faire à la ronde des loges voisines un salut mignon moitié de la tête et moitié des mains, mais ceci à l'Opéra ou aux Bouffes exclusivement, aux Français moins ; partout ailleurs on est en contrebande de bon genre, il est de tact affiné de ne s'y point reconnaître.

Pendant les entr'actes à l'Opéra, les visiteurs assiègent le salon d'une femme ; la promenade au foyer n'est point comptée dans la véritable élégance, c'est un prétexte de louer ceci ou cela, de consacrer une réputation artistique, de noter un gros caquet du jour. Pour la plupart, les boudoirs de loges sont, à l'Opéra ou aux Bouffes, d'un uniforme seyant, tendus par le titulaire de soie verte, cramoisie ou bleue. Au plafond, une draperie en soleil, avec, au milieu, un large bouton d'étoffe maintenant les plis. Les glaces sont cachées dans le capiton et ne laissent rien apercevoir de la bordure ; chacune est flanquée de deux appliques en bronze doré éclairées de six bougies. Sous les pieds, une peau d'ours blanc, et çà et là, suivant les goûts, un divan, des chaises basses, un tout petit guéridon à tiroirs remplis de friandises sucrées. Ainsi, pour les

loges à l'année, on a son chez-soi, même en une salle banale, ouverte à tous, et l'on n'est séparé du commun que par une portière très mince.

Pour la sortie, le valet de pied attend à la porte ; madame remet sa pelisse dans la salle même, en la relevant simplement du fauteuil sur lequel elle est tombée. On s'emmitoufle frileusement, on descend au milieu de la foule pressée jusqu'au vestibule. Là est l'endroit où les femmes ont loisir de mieux voir les parures, car on se touche, on avance à peine, souvent même on est contrainte d'attendre sa voiture un bon quart d'heure. Ce fut, entre autres causes, une bonne raison invoquée par les coquettes pour quitter la salle avant la fin du spectacle. A l'Opéra de la place Louvois, le dégagement mesquin, les colonnades resserrées forcent à une station stupide et fort malsaine. Malheureusement on ne sut mieux imaginer, quand on reconstruisit la salle neuve de la rue Le Peletier. Lasses de piétiner sur place un soir de décembre 1823, les dames eurent cette idée : elles allèrent s'asseoir sur les marches du grand escalier, en amphithéâtre, offrant aux gens d'en bas comme une apothéose de féerie. On s'amusa follement, et, plus que les autres, une maréchale égrenait un fou rire pour se voir en cette posture au-dessous des banquières et des petites maîtresses enchantées de la circonstance. A chaque voiture avancée, les partants étaient salués d'applaudissements nourris et bruyants, au grand désespoir des contrôleurs, lesquels doutaient si ces rires ne cachaient point une prochaine colère.

Après l'assassinat du duc de Berry, la salle Louvois avait été condamnée par la société royaliste. On y fit quelque temps un pèlerinage au cabinet directorial, petite pièce carrée où le prince avait agonisé sur des matelas empruntés aux accessoires de la scène, et dont on se servait pour amortir la chute des acteurs dans certaines figurations. Rien n'avait été changé depuis. Là-bas, contre les murs du fond, les bustes de Piccini et de Gluck encore accostés d'affiches du répertoire ; une cheminée basse, et sur la cheminée une statuette d'Henri IV. Au plafond un réflecteur servant à protéger les plâtres contre la lumière d'un quinquet ôté pour faire place ; un cordon de sonnette relevé, et

droit au-dessous, sur deux tréteaux, le lit fabriqué à la hâte. Sincèrement rien n'était plus terrifiant que cette fin de drame shakespearien, en ce lieu banal ; l'ironie en avait bouleversé la société et marqué à tout jamais la maison d'une malédiction. « A moins de cinq ans, disait une libérale, ces gens expiaient rudement la faute d'avoir assisté là à une représentation de *Psyché*, habillés de blanc, couronnés de roses, mêlés aux alliés, leur faisant fête, et acclamant le roi de Prusse. Les belles dames seront désormais assez empêchées de revenir de bon cœur en la même salle ! » Elles n'y revinrent pas, mais l'opéra n'en mourut point pour autant. Dès le printemps de 1820 on projetait sa reconstruction en huit ou dix places différentes ; au faubourg Poissonnière, sur la place du Carrousel, au palais de la Bourse, au marché des Jacobins, sur l'emplacement actuel de l'Ecole des Beaux-Arts, ici surtout à cause des dégagements commodes pour les voitures.

Malgré tant de beaux projets on s'arrêta à un autre, le moins prôné, celui qui réservait à la grande scène lyrique un lot de terrains dans la rue Le Peletier, au beau milieu de bâtisses serrées, sans facilité d'accès et sans place non plus pour les stationnements. Dans son livre intitulé : *Voyage d'un jeune Grec à Paris*, Mazier du Heaume raille la dépense de l'Opéra provisoire. Vous le penseriez devin, et prévoyant Garnier à cinquante ans d'avance. Il dit : « Pour un théâtre durable, « il faudra une grande place susceptible de tous les dégagements pos- « sibles. D'élégants portiques ornés de colonnes devront en entourer « le vaste perron. Ces perrons seront disposés de manière que les voi- « tures puissent, sans embarras, entrer sous les voûtes spacieuses, « circuler, et sortir après avoir déposé à l'abri des injures du temps « les personnes qu'elles auront conduites à ce spectacle. Au dedans les « profondeurs de la scène faciliteront les moyens d'y appliquer les « nouvelles découvertes de l'optique et d'y créer des panoramas plus « parfaits. » N'est-ce pas que voilà de curieuses prophéties ? Hélas ! au temps de la salle Le Peletier, il y a tout juste soixante-treize ans, ces données grandioses n'étaient point viables. Il manquait aux architectes le baron Haussmann et les rages embellissantes du second em-

pire. L'idée d'abattre un quartier pour y substituer un spectacle eût alors paru la folie intense. Aussi bien fallait-il que les travaux du nouvel Opéra durassent peu, car la mémoire des morts s'efface, et l'on avait souci de ne point évoquer Louvel éternellement. Alors les fondations en avaient été jetées brusquement, le gros œuvre avait été conduit très vite dans chacune de ses parties. Le plan général était ceci : un péristyle régnant sur la longueur de la façade, un foyer au-dessus, les corridors vastes, les escaliers larges. Le foyer de la danse et du chant particulièrement soigné, avec un plancher élastique aboutissant à une glace énorme. Quant à la salle — un écrin — on l'avait décorée en or et en blanc jusqu'à la hauteur des deuxièmes loges, en bleu et or au-dessus. Les loges fort riches étaient éclairées de candélabres, uniformément drapées sur le devant, et, pour les salons, abandonnées au caprice des titulaires à l'année. Au plafond pendait un lustre splendide, copié sur celui de l'Opéra de Londres, destiné à recevoir dans cent huit becs à tulipe le gaz hydrogène, et provisoirement muni de quinquets à globes dépolis. Extérieurement, une façade un peu écrasée et mesquine, inspirée d'un couvent de Vicence bâti par Palladio.

L'inauguration, fixée au 16 août 1821, eut lieu en un bon instant de repos, après les deuils de cour et les fêtes pour la naissance du duc de Bordeaux. On était à la joie en cette année, la plus heureuse du régime. La saison d'automne s'annonçait splendide, peut-être un peu chaude, mais en ces temps le monde quittait Paris ou plus tôt ou plus tard. Le soir venu, la façade apparut illuminée ; le boulevard des Italiens regorgeant de curieux, laissait à peine un étroit passage aux carrosses de gala. Entre les rues du Helder et Le Peletier, la police formée de gardes à cheval et d'agents à pied refoulait la cohue, et n'admettait à la hauteur de la rue Le Peletier que les personnes munies de cartes blanches. Au dedans de la salle, ce fut dès l'abord un ravissement. Les dorures neuves, les peintures claires, le fond assombri des loges faisaient éclater davantage les diamants des femmes. Dans l'avant-scène de gauche, le roi et la famille royale, avaient pris place, la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry, entourant



Imp. Eudes et Chassepot

Inauguration de la Salle Lepelletier le 16 Avril 1821
Sur la Scene un acte des Bayadères par de Jouy et Catel
D'après l'original de la Bibliotheque de l'Opèra

le vieux Louis XVIII, comme on le voit dans le tableau ci-joint, que nous devons à l'obligeance de M. Nuitter.

Déjà beaucoup de critiques se formulent, en ce premier soir. Les uns y trouvent un aveuglement ; les autres estiment l'acoustique défectueuse. La voix de Mme Branchu s'est perdue dans le vaisseau immense, comme un tuit-tuit de mésange. En ce qui concerne les décors de Ciceri ou de Debret, tout est pour le mieux, c'est la perfection même, aucune note ne discorde ; l'orchestre aussi semble toucher à l'art parfait. Quoi qu'il en puisse être, c'est bien l'attraction parisienne du moment ; à peine ouverte, la salle est entièrement louée d'avance jusqu'à la douzième représentation. Et ce ne sont point les pièces qui tentent, on les proclame d'une faiblesse rare ; les *Bayadères* surtout, répétées en présence des hauts fonctionnaires de la cour, jouées sans un accroc, eussent fait sourire un enfant.

La belle chambrée lyrique, l'inauguration d'art vrai, abstraction faite du cadre et des décors, fut, à quelques années de là, le 3 août 1829, la *première* de *Guillaume Tell*. Ç'avait été au point de vue du luxe un soir médiocre ; en raison de la température, les femmes étaient venues en cheveux, la plus grande part ayant sur le front la fameuse *chevalière* si souvent retrouvée depuis, ou des chapelets de perles. Plusieurs avaient franchement arboré le chapeau de visites, en paille de riz et des corsages de ville. Les hommes avaient la « demi-soirée », l'habit bleu de ciel, le gilet de satin, et le pantalon de casimir blanc. Le laisser-aller n'en était nullement blâmable, car beaucoup d'entrain et de gaîté envahissaient la salle. Le succès une fois bien assis, la bataille étant sûrement gagnée, après les ovations dans la salle, l'enthousiasme s'était monté encore. Des fervents rêvèrent de donner une aubade à Rossini devant sa maison du boulevard Montmartre faisant face aux Panoramas. Vite on apporta des pupitres, un orchestre se forma des débris de celui de l'Opéra, et la foule se grossit de tous les spectateurs sortant des Variétés ou du théâtre de Madame. Bientôt les belles spectatrices de tout à l'heure, ayant appris ce qui se méditait, ordonnent à leurs voitures de suivre le flot, et de leur place, et sans descendre, attendent la cantate

préparée. Quelqu'un avait en effet composé un chant, un *Adieu* au maëstro quittant momentanément la France, quelque chose de très naïf et d'assez touchant, qu'on applaudit furieusement.

Le ciel natal hélas !
T'envie
A nos climats (*bis*).
Tu nous quittes, mais ton génie
Ne nous quittera pas (*bis*).
Ton père attend sa part de la victoire ;
Porte-lui ton cœur et ta gloire ;
Adieu Rossini !! (*ter*).

Entonné à quatre voix et soutenu par des cuivres, le morceau passionna la foule mais épouvanta les chevaux qui en montrèrent de l'humeur. Comme il était impossible aux cochers d'avancer ou de reculer, on finit par s'habituer au vacarme. En vérité, le spectacle était curieux de ces valets galonnés et raides dominant la cohue, de ces femmes en toilette, éclairées par les lanternes et enlisées dans une populace délirante ; et dans le lointain, grimpé sur une chaise, un chef d'orchestre en ombre chinoise sur les magasins illuminés, gesticulant à tout rompre ; les fenêtres partout assiégées, les arbres pliant sous le poids des gamins. Occasion rare pour les mondaines et si imprévue de badauder gentiment, de sortir des chemins battus, une fois au moins en joyeuse et populaire compagnie !

Le Théâtre-Français ignore ces poussées splendides et spontanées ; à l'Opéra c'est, en plus du spectacle, l'opinion qu'ont les femmes de faire acte de dilettante. Jamais on n'eut davantage la passion du chant et du lyrisme, le besoin très sot d'affirmer sa compétence supérieure en la matière. Entrez dans un salon, vous le voyez encombré des partitions dernières, et, pour un oui ou un non, la maîtresse de maison en déchiffrera un motif sur la harpe ou la guitare. Les « Français », au contraire, sont uniquement une Académie du beau langage, l'école du maintien et de la diction parfaite, et, sauf pour les comédies de salon, les merveilleuses n'en goûtent que plus froidement les leçons. A un autre

MOLIERE CORNEILLE REGNARD RACINE

RÉPERTOIRE

DES COMÉDIENS FRANCAIS, ORDINAIRES DU ROI

MARDI 19 9bre 1816.

Les Menechmes

Le Medecin Malgré lui

MERCREDI 20

Œdipe chez Admète

Une Journee de Philippe auguste

JEUDI 21

Le Tyran domestique

Le Jeu de l'amour et du hazard

VENDREDI 22

Mahomet

Une Journee de Philippe auguste

SAMEDI 23

Le Philosophe Marie

La Jeunesse de Henri Cinq

DIMANCHE 24

Gabrielle De Vergy

Les Bourgeoises de qualité

LUNDI 25

L'homme à bonnes fortunes

Les fausses Confidences

Premier Semainier — Mr Armand

Deuxième Semainier — Mr St Prix.

Billet de service de la Comédie-Française.
Gravé par Duplessi-Bertaux, en 1816.

point de vue, la façon d'y assister, le pontifical, la soirée aux Français diffère de l'Opéra par des subtilités de détail infinies. Hors certains soirs, l'usage n'est pas d'y être en cérémonie, et pour les soirées extraordinaires, on a volonté de n'exagérer quoi que ce soit, ni dans le train d'arrivée, ni dans la parure. Une robe de dîner ou de réception pour les femmes, rarement la tête nue, très peu de décolletage, une sobriété de bijoux et de diamants particulière. Si le roi assiste, l'uniforme est celui de cour, au moins dans les loges du premier rang, les manteaux, les barbes et les signes distinctifs. Les loges ont d'ailleurs moins de luxe que celles de l'Opéra ; elles se louent peu à l'année, et quand on y vient, on se doit contenter d'une case banale, moins spacieuse, et presque toujours sans le salon d'avant-loge. Postérieurement à 1822, la salle fut reprise et décorée à nouveau ; on fit disparaître les grandes colonnes massives qui gênaient la vue, et on les remplaça par des pilastres laissant en belle lumière les toilettes et les visages. Les fonds avaient été peints en rose vif, condition très seyante pour les robes claires et les carnations pâles.

Là règne Talma toujours, et près de lui, sur le même rang presque, Mlle Georges et Mlle Mars. Lui a grandi encore depuis l'empire ; les plus intransigeants pardonnent les attaches bonapartistes en faveur du talent immense. D'ailleurs, qui pourrait à cette heure porter la toque à créneaux, le bonnet romantique célébré dans Corinne, si Talma disparaissait ? Sous cette coiffure, il a, disent les bien renseignés et érudits, la grâce hautaine de François Ier ; sous la toge romaine, c'est au plus près César ou Pompée. Aussi quelle préoccupation et quelle stupeur pour les amoureux de la scène française, lorsqu'en octobre 1826 on sut tout à coup la maladie grave du « comédien sublime » ! A chaque représentation, le semainier faisait lever le rideau, et sans les saluts obligatoires, d'un air fatal, il donnait aux assistants le récent bulletin de santé. Sur les paroles bonnes ou mauvaises, le public se levait dans un ronron bruyant, et s'écoulait en discutant la nouvelle. Quand le grand homme fut mort, Paris en eut un deuil très sincère. Le jour des obsèques, les magasins se fermèrent de bonne



Scène finale du comte Ory. Les principaux sujets et les figurants sur la scène. Le décor gothique. D'après le recueil de Martinet.

heure, et les plus modestes admirateurs achetèrent un bouquet d'immortelles à mettre sur sa tombe au Père-Lachaise.

Nous voici loin un peu de l'Opéra où l'art se généralise et où l'on fait moins de compte des interprètes. Aux Français, l'engouement est plutôt des acteurs. Des deux déesses du lieu, Georges ou Mlle Mars, la première est en déclin rapide sous la Restauration ; les chairs envahissent ; bien à regret, « Georges » est condamnée aux rôles de mères



Talma dans son rôle de Sylla.
Lithographie d'après nature, par Horace Vernet,

nobles. La vue est cruelle du joli portrait de Gérard, exposé en quelque endroit de la maison, si impertinemment décolleté, décolleté de trop on peut dire, où la pensionnaire de Sa Majesté l'Empereur et Roi se montrait toute dans sa maturité splendide. C'est, dans l'instant, une Agrippine puissante, taillée en Hercule, déjà bien proche de la charge méchante qui la fera pareille au Gargantua de Rabelais. Un jour, très tard, et il n'y a pas si longtemps de cela, Georges aura perdu son embonpoint. Elle sera une vieille dame édentée, caduque, coiffée en bandeaux, très grand'mère et inattendue, inattendue pour le moins autant que Marie-Louise en capote ou la duchesse de Berry en cheveux gris.

Par contre, Mlle Mars gagne ; les yeux sont alors d'une douceur infinie, le nez d'une fine cambrure, la bouche rieuse, et un talent ! Tous

les costumes sont à sa taille, royaux ou paysans, gothiques ou modernes. En Russe « elle fait délirer » ; en Betsy c'est, au rebours du vrai, la candeur et l'innocence. Gérard ne se lasse point de la peindre ; pour lui, c'est le type écrit et définitif de la beauté française. Use-t-elle du travesti? elle n'a point l'extravagante allure de ses rivales. Un soir on la voit en camerera mayor dans la *Princesse des Ursins*, en un costume grotesque ; elle est adorable. Pour la Célimène du *Misanthrope*, elle n'a rien trouvé de mieux que le costume de Mme de Staël avec une toque ; on ne songe point à railler. Fort dépensière et prodigue si le théâtre paie, Mars a la sage économie des personnes ordonnées lorsqu'elle s'habille à ses frais. Chez Leroy, en 1818, elle commande une robe de tulle rose rayée de rubans, laquelle, tout compte fait monte à 282 francs, un prix de réclame. Et ce sont à son sujet des chroniques malignes où son avarice est mise en proverbe, ce qui ne l'empêche ni d'être la première au théâtre, ni de tourner à l'envers nombre de cervelles un peu mûres...

Ce monde n'a guère changé. Ce sont déjà dans la « maison de Molière » plusieurs querelles dans lesquelles le public a grand plaisir d'entrer, même là-bas, au faubourg Saint-Germain, des dames et des seigneurs qu'on aurait peine à croire. Sosthène de La Rochefoucauld, chargé de régenter l'art, a grand'peine de retrouver son latin perdu. Entendez les auteurs qui crient affreusement contre le comité, une réunion de comédiens et d'actrices, ceux-là bâillant, celles-ci faisant une broderie, et qui après avoir bâillé et brodé durant une lecture refusent une pièce « en parfaite connaissance ». Autre affaire grave : les costumes! chacune de ces dames se reconnaît un droit de contrôle, tout bonnement. Mlle Mars ne consent point à se coiffer au gré du costumier, ce sont des scènes à propos des rôles de Molière. Mlle Duchesnois sait mieux que quiconque la mode romaine de 200 ans avant l'ère chrétienne ; ce qu'elle dit est mot d'évangile. Talma cherche le genre noble que le dessinateur est impuissant à comprendre. D'eux, les curieux bonshommes, le genre passe aux auteurs du grand monde, car le grand monde a un prurit singulier d'écriture sous la monarchie. Très

sérieusement Mme de Duras, sortant de ses offices religieux, discute avec Alexandre Duval la guimpe religieuse à mettre à son *Ourika la négresse*. Le genre comédien n'est point si méprisé qu'on le veut penser ; il est une expression de romantisme glissé en bien des choses, il passionne comme une littérature. Sous ce couvert, on étiquette une foule de petites passions mondaines ; on est, en fait de théâtre, progressiste ou réactionnaire, libéral ou ultra. Quand Victor Hugo donne *Hernani*, la famille royale n'est point là, mais le duc d'Orléans et ses enfants occupent deux loges grillées d'en bas ; les jeunes princesses en robes blanches assistent à la bataille romantique. On croit au théâtre alors, on ne s'en cache pas ; le pessimisme désabusé n'a soufflé ni sur les grands encore, ni surtout sur les humbles.

Avec l'Opéra et les Français, les Bouffes-Italiens constituent le troisième spectacle du bon ton, une de ces réunions où l'on est chez soi, où l'on se salue, où l'on consent à se reconnaître. Longtemps nomade, la troupe italienne a fini par se fixer à la salle Favart, dans une assez coquette installation, touchant aux boulevards, jolie de façade et laissant aux voitures un suffisant parcours. En ce lieu, les curieux de musique ont introduit un code spécial du bon genre. Ceux de la société qui ont leurs places à l'année sont dits de fondation ; ils ont un des trois jours select, le mardi, le jeudi ou le samedi. Le lundi est réservé aux amateurs de circonstance, aux étrangers, à tous ceux qui passent et ne reviennent guère. En tant que décor, — la salle Favart n'est point de tout premier ordre ; c'est presque un ton de n'y vouloir prendre garde. Des loges très découvertes, aux fonds vert sombre. Le balcon or et blanc, de petits salons simples, meublés sans luxe ; pour le roi ou les princes, une avant-scène de six places entre deux colonnes ; face à la scène, trois autres loges drapées et tendues de rideaux ; rien de plus marquant. Seulement on en a proscrit le gaz hydrogène, abhorré des personnes délicates. Tout le grand lustre y est éclairé de quinquets perfectionnés enfermés dans des globes, lesquels répandent une lumière douce. Le seul reproche à Favart, c'est le foyer un peu attirant, où l'on processionne volontiers dans les entr'actes, et d'où l'on rentre avec fracas une

fois le rideau levé. Puis le vestibule a trop d'ouvertures ; il manque un foyer en bas chauffé dans l'hiver, où l'on ait loisir d'attendre sa voiture.

Au regard des gens du monde, l'Opéra-Bouffe a le pas sur les autres spectacles. La raison qu'on en donne est d'une jolie sottise mondaine : c'est la difficulté de comprendre le dialogue qui en éloigne le public ordinaire. En outre, et ceci n'est pas la moindre condition de succès, les Bouffes ont un compositeur attitré, un « fournisseur de génie » Rossini, que Stendhal vient de mettre au premier rang dans un livre, et que Sosthène de La Rochefoucauld oppose « aux vétustés chantantes et dansantes » de la scène. Rossini est jeune alors, il a, comme on dit encore « l'oreille et le cœur » du spectateur, on compte en son honneur les faveurs doubles. Ce maître qui devait mourir en 1868, à quarante ans de là, a pour bien peu donné ce qu'il pouvait, tout ce qu'il pouvait, à la Révolution de 1830. Par essence, il est le musicien de la Restauration ; même Bellini ni Caraffa, deux concurrents, ne parviendront à l'égaler dans les admirations romantiques des raffinés. D'ailleurs, ses expressions personnelles d'art musical ont trouvé de merveilleuses interprètes. Giuseppa Grassini, autrefois remarquée par Napoléon, est à Paris dès la seconde entrée des Alliés en 1815 ; Judith Pasta s'y vient fixer au retour du congrès de Vérone; mais, avant toutes autres, Angelica Catalani révolutionne et entraîne. C'est entre 1820 et 1830 une femme peu douée physiquement que la diva italienne, maigre plutôt, commune d'aspect, et d'un âge certain, mais pourvue d'une méthode savante ensemble et charmeresse. Mme Catalani arrive chez nous de Vienne et de Milan; et la voici retenue à Paris pour la consécration d'un talent qu'elle juge insuffisamment apprécié au delà des monts. Un jour viendra qu'on l'oubliera en France, et que son visage ne dira plus rien; un graveur la fera passer avec sa couronne de roses pour l'impératrice Joséphine. Mais sous la Restauration il n'en est que pour elle au monde! A peine Mme Cinti est-elle à ce point fêtée, encore qu'une nuance se note en faveur de sa rivale. Lorsqu'en 1827, le prince d'Orange fait remettre à Mme Cinti un délicieux bracelet gothique dont les divisions ogivales servent à écrire les deux noms de *Montalant* et de *Cinti*, c'est peut-être

que la Catalani n'eût point accepté le cadeau. Hautaine et réservée, elle est la cantatrice sans pareille, mais cela seulement, il ne lui chaut rien d'autre.



Angelica Catalani, première chanteuse de l'Opéra italien a Paris.
Dessiné d'après nature et gravé par Fleischmann.

Le besoin pour la société de faire œuvre cosmopolite et d'affirmer « une parfaite suavité » ne s'arrêta point au théâtre italien. Il y eut en 1827 un impresario anglais, M. Abbott, qui amena en France une troupe

anglaise, et dans le nombre quelques célébrités de là-bas, miss Foote, miss Smithson — laquelle épousa Berlioz depuis — l'acteur Macready et Kean. Abbott vivait sur cette idée que les émigrés ayant habité Londres lui feraient à Paris une fortune. Il se trompa du tout; les Français, dit-on, se sont récemment tout ainsi trompés, en allant à Londres. Ceux-là dont Abbott attendait le succès étaient par malheur trop âgés, et bien souvent désabusés des choses gaies. Ce furent les jeunes qui lui vinrent, par genre toujours, dans l'intention de prouver une sensibilité ou un snobisme. Cette troupe fut en vérité la plus nomade qu'on eût encore vue. Par instant elle est à Favart, dans les accalmies des représentations italiennes; à l'Odéon les jours de relâche. Il est select d'y paraître, mais à la condition expresse de ne faire ni toilette ni cérémonie. Les mercredis et les vendredis anglais à la salle Favart sont justement de ces jours proscrits où, sauf pour les représentations excentriques, un gentilhomme ne consent guère à pénétrer dans une salle de spectacle. Au fond de l'indifférence assez vite marquée à l'encontre de la troupe anglaise, comme plus tard en avril 1830, de celle dont on accueillera le théâtre allemand, il faut chercher cette cause très banale : les spectateurs s'ennuyaient parce qu'ils ne comprenaient pas. Et comme ils n'avaient là ni le stimulant d'une réunion choisie, ni l'occasion de parader en bonne compagnie, ni la moindre assurance de jamais pouvoir tirer profit de leur contrainte et de leur gêne, ils ne revinrent plus.

II

En musique et en prose vraiment françaises, c'est-à-dire joyeuses, vivantes, et débarrassées des préoccupations d'art supérieur, l'Opéra-Comique et le Gymnase se voient à la meilleure place. L'une s'incarne en Boïeldieu, l'autre dans Scribe. Sans rire, Sosthène de La Rochefoucauld lance à propos de l'Opéra-Comique cette étrangeté : « C'est un genre de comédie et de musique que le gros public semble

encore favoriser ! » Voilà qui est parler d'or. Le gros public Parisien



MISS FOOTE, dans un de ses rôles du théâtre anglais. D'après le tableau de Clint.

tenait assez à ce genre pour qu'on lui consacrât la salle et qu'on eût tenté, aux environs de 1825, un aménagement coquet et luxueux.

Pour dire vrai, le spectacle n'en est point classé dans le grand monde, on lui refuse la qualité reconnue aux trois grandes scènes ; mais on y rencontre une bonne majorité d'amateurs vieillis qui en sont restés au *Devin du village*, et n'en sont point négligeables pour autant. Ceux du nouveau jeu qui y daignent prendre un siège, d'abord en rechignant, sont bientôt contraints d'avouer combien on y bâille moins que là-bas, à Favart, toute une soirée longue, ou même à l'Opéra pendant un récitatif.

Alors, tout en mettant une ironie dans leur appréciation, les galants seigneurs sont aises de venir cacher là, en une loge rôtie, dans l'ombre, un moment de gaîté simple. Un jour on eut, pour opposer aux phrases savantes des Rossinistes, cette chose délicieuse, cette troubadourerie exquise, tout naïvement tombée d'un vieux cadre du XVIIIe siècle comme *Paul et Virginie*, la *Dame Blanche*. On en parut étonné. Pas plus alors qu'aujourd'hui on ne voulait avouer la puissance très sûre de l'œuvre simple, candide, comprise de chacun, et doucement émouvante. Ah! oui ce monsieur Boïeldieu! Boïeldieu, ma foi, qui avait son histoire dont peu de mirliflors eussent été capables. En 1814, choyé par l'empereur Alexandre, circonvenu, sollicité par toutes les séductions les plus irrésistibles, Boïeldieu avait refusé de passer en Russie. Même le jour de la grande tentation il lui était arrivé cette aventure. Alexandre avait pour une soirée annoncé l'intention d'assister au spectacle de l'Opéra-Comique ; Chénard, l'acteur, s'était allé poster à la porte d'entrée avec une quantité de flambeaux pour conduire l'empereur à sa loge. Mais tandis qu'on l'attendait d'un côté, Alexandre était entré de l'autre en costume de général tout simple. Tandis qu'il grimpait un escalier sombre il se heurta à Boïeldieu, et en sa compagnie gagna la place d'avant-scène qu'on lui avait réservée. Aussitôt que le prince parut, les applaudissements éclatèrent, et Chénard était toujours en bas au milieu de ses bougies. Au bout d'un instant, entendant les bravos, il monte, il trouve Alexandre dans la loge, et ne le reconnaissant pas lui crie : « Général, la salle applaudit, on vous prend pour l'Empereur. — Eh bien, dit Alexandre laissez-les faire. » C'était le moment précis où Boïeldieu

venait de refuser l'ordre d'aller à Saint-Pétersbourg. Sans le savoir les



Léontine Fay a dix-huit ans. D'après la lithographie de Grevedon.

vivats saluaient un des rares, des bien rares Français qui fussent encore...

L'Opéra-Comique révèle le mouvement troubadour de la période, les châtelaines, les pages, les vilains chevaliers et les jolies pastoures. Il accroche au vol certaines idées éparses, et met un accord entre elles. C'est à tout prendre un seigneur de l'ancien régime mis à la mode récente, une mode bien française. Au contraire le Gymnase est le Parisien tout neuf, sans attaches, qui se construit une maison moderne, la meuble d'objets derniers venus, et y vit à sa guise. On le bâtit en 1820, à la montée du boulevard Bonne-Nouvelle, sous les auspices de la duchesse de Berry, douairière ; on trouve cela un peu tôt après son deuil, mais sont-ce là des raisons à donner ? C'est dans l'intention de se dérider, jugent les philosophes, car le programme a de singulières alléchances. Il comporte « des pièces grivoises (lire joyeuses), des vaudevilles, des comédies et des tragédies en un acte ». Oh ! peu de tragédies ! on a en tous lieux de ces histoires lugubres, poussées au noir. Un acte d'ailleurs ne saurait être bien menaçant, dans l'espèce.

Au point de vue de la construction, « la bonbonnière de Mme la duchesse » est une nouveauté. La façade s'en présente de biais sur le boulevard, « ce qui ne veut pas dire que ses affaires iront de travers ». Au dedans la salle blanc et or, des loges peut-être étroites de trop, mais d'une décoration pimpante, des sièges cramoisi et or. Au lustre et à la rampe le gaz hydrogène, et tout en haut, d'invisibles ouvertures destinées à la ventilation. Une innovation est surtout appréciée par les actrices, ce sont les décors à fermeture prévenant les courants d'air. Les portes des fonds s'ouvrent au lieu de glisser sur des coulisses échelonnées. Bien mieux, on ne s'est point contenté du naïf portant d'autrefois, où tout bonnement les accessoires se peignaient à la détrempe ; il y a au Gymnase de véritables cheminées, de vraies glaces, des pendules et des vases de fleurs.

L'ouverture se fit dans le courant de décembre 1820, sur une représentation un peu improvisée de la *Somnambule*, avec Perlet, Mlle Anaïs et Mme Perrin. Un mois après, le Gymnase a réalisé 77.000 francs de recettes, soit pour l'exploitation 69.000 francs net, si l'on défalque le

droit des pauvres, tandis que, pour le même temps, l'Opéra avait à grand'peine encaissé 18.000 francs.

En mai 1821, la curiosité fléchit devant une autre attraction. Ce fut au Panorama-Dramatique un rideau de scène formé de vingt-quatre miroirs, lesquels, réunis, formaient une glace immense où la salle entière se représentait. Néanmoins, le Gymnase tint bon ; il avait ses pièces, sa bonne administration, sa troupe surtout si homogène, si bien donnante d'un seul collier.

Une petite fille y retint la foule, une manière de Fanfan Benoiton, adorablement jolie, très enfant gâtée, Parisienne jusqu'au bout des ongles, Léontine Fay. On lui faisait des rôles spéciaux, où tout ce qu'elle pouvait de malice, de gentillesse, s'égrenait sans effort et transportait de joie les vieux amateurs. En elle, tout l'esprit gamin de la capitale avait son interprète, et ses mots terribles couraient les coulisses, celui-ci entre autres jeté au Sarcey du temps, qui l'avait appelé son *petit chat* en lui prenant le menton : « Monsieur, je ne suis pas un chat, car je n'égratigne pas, moi ! » Tous les peintres s'étaient amourachés d'elle. Alfred Johannot la dessinait dans un ciel nuageux ; Grevedon aussi la mettait sur des nues, on dirait mieux la portait aux nues, dans son rôle fameux de la *Petite Sœur*. Berthon dessinait auprès d'elle une poupée ; plusieurs la représentaient grandie déjà et les yeux ombrés de ses sourcils de fille jalouse rejoints en V. Lorsqu'elle *vieillit* sérieusement, quel ennui ! Elle va manquer au Gymnase, l'actrice principale, autrement difficile à remplacer que Mlle Anaïs.

La maison avait les honneurs de représentations fréquentes au pavillon de Marsan, quand la duchesse de Berry mandait la troupe pour une soirée improvisée. Même une partie des acteurs s'en allait parfois à Dieppe pour l'agrément de la princesse, comme en 1824 du 29 juillet au 23 août, Bernard Léon, Numa, Ferville et Gontier. Ces excursions fournissaient un motif à Scribe d'intercaler dans un vaudeville quelque couplet de circonstance. A diverses reprises, Mlle Mars vint au Gymnase en représentation, soit en été pendant les voyages, soit en l'honneur d'une pièce écrite à son intention. Les *Mariages d'argent*, de Scribe, joués

dans le courant de décembre 1827, lui permirent de triompher doublement, comme actrice d'abord, comme femme élégante ensuite. Pour elle les dames allèrent jusqu'à s'habiller, ce qui ne se voyait guère au Gymnase quand la duchesse de Berry n'y était pas. Bref, on n'omettait rien de ce qui pouvait tenir la scène au premier rang des théâtres seconds. Lorsqu'en janvier 1828 on y représenta la *Batelière de Brientz* avec Léontine Fay et Mlle Déjazet, on eut l'étonnement d'un décor naturaliste, chose imprévue ! et contrairement aux naïvetés habituelles, la toile exposait des accidents de terrain, des figurations vraies, dont les raffinés goûtèrent infiniment les intentions modernes.

III

La surintendance de Sosthène de La Rochefoucauld, un peu orientée dans le sens réservé et pieux, indiquerait un progrès plutôt sous le rapport de la protection aux artistes. Lui-même a voulu défendre son administration, dans une lettre où ses qualités de Mécène reçoivent un éloge discret mais péremptoire. Sans doute, et pour l'honneur des bonnes mœurs, il a fait fermer les coulisses aux désœuvrés d'un certain monde, dont la présence en ces endroits n'était point bonne. Dès l'année 1826, il faut bien des raisons excellentes pour se faufiler au foyer de la danse ; mais la bonne volonté et l'extrême rigueur du surintendant n'en sont que plus sûrement tournées. On a chassé M. C. ; — M. C. se venge. Il donne en son hôtel des bals singuliers, rivaux de nos *quatre Z'arts*, où tous les sujets du corps de ballet ont été priés, et font à huis clos une contredanse à seize des plus insidieuses. Que pourrait-on dire ? M. C. est chez lui, il reçoit qui bon lui semble, si le renom des *rats* en souffre, c'est bien qu'on les aura contraints à s'émanciper au dehors, sous le bizarre prétexte de les garder d'anicroches au dedans.

Pourtant, ce qu'on aura peine à admettre, Sosthène de La Roche-









Personnel des théâtres : l'actrice; la danseuse; l'ouvreuse; la bouquetière.
D'après Lanté et Gâtine.

foucauld est un progressiste, presque un libéral dans la société. Il n'a point, à l'encontre des artistes dramatiques, les préventions de son monde. Il aspire, et il le dit assez, à tirer ces gens du rang infime où ils sont, afin de les élever dans la hiérarchie. Pour bien peu, il demanderait au roi la croix de la Légion d'honneur en faveur de Talma. Lorsqu'il a trouvé l'Opéra, celui-ci était dans la pire situation ; ni pièces, ni chant, ni chanteurs, ni public surtout. A force de promesses et d'alléchances, il est parvenu à retenir Rossini en France ; par lui, Mme Cinti et Nourrit sont devenus pensionnaires de l'Académie royale de musique. Mme Malibran a été engagée à 50,000 francs par an, deux mois de congé et 100 francs de feux, une misère ! Et les chefs-d'œuvre sont venus naturellement : le *Siège de Corinthe*, *Moïse*, le *Comte Ory*, la *Muette*, *Guillaume Tell*, la *Somnambule*, *Manon Lescaut*. Est-ce en vérité avoir si peu fait que le proclament les détracteurs ? On dit que l'Opéra est devenu un couvent de nonnes ; ceci, parce que le surintendant a réduit les entrées de plusieurs personnes et clos définitivement les coulisses aux vieux et aux jeunes faisant la fête.

Des comédiens se plaignent de leur situation ; d'honneur, — voici qui serait à rire ! Lui, Sosthène de La Rochefoucauld, directeur général des Beaux-Arts, et qui entend à la fois aux théâtres, aux peintres, aux sculpteurs, aux manufactures royales, aux littérateurs mêmes, reçoit de ce chef 25,000 francs sur le Trésor. Qu'on lui oppose Mlle Mars par exemple, laquelle touche 20,000 francs de *part*, 5,000 francs de gratifications, 25,000 francs en une fois pour une représentation à bénéfice, en plus 60,000 francs d'une tournée autorisée à travers la province. Et l'on passe Talma, Mlle Georges, tous les chanteurs célèbres qui doublent leurs honoraires fixes par des soirées à domicile chez les banquiers ou les hauts fonctionnaires. Mlle Cinti est, à l'Opéra, sur le pied annuel de 15,000 francs pour dix années, soit en tout 150,000 francs. Si elle perd sa voix, elle aura 40,000 francs d'indemnité, et dans tous les cas une retraite de 6,000 francs, — celle d'un lieutenant général. Eh bien, tout cela compte à peine, parce que Mlle Cinti a loisir de chanter partout où bon lui semble ; et si l'on est bien informé, ses cachets montent à

100 louis la soirée. De plus, si bonne envie qu'on puisse avoir de tout connaître, on ignore les cadeaux extraordinaires, et c'est bien hasard que la renommée ait appris au public l'origine d'un bracelet merveilleux offert à la cantatrice par le prince d'Orange.

Les auteurs ou les compositeurs auraient plus droit de se lamenter, ce que d'ailleurs ils font volontiers. Les pièces jouées dans un exercice théâtral atteignent au chiffre de 200 l'année. Pour récompense, les auteurs ont leurs gains sur la recette, quelques encouragements fournis par le ministère de l'intérieur jusqu'à concurrence de 150.000 francs. Malheureusement cet argent va plutôt aux commandes officielles, lesquelles ne se donnent qu'aux gens bien en cour. Rossini vend 15.000 francs à un éditeur la partition du *Siège de Corinthe*.

Aussi bien La Rochefoucauld, comme il se devait eu égard à la situation, manque d'idées générales et de goût. La mise en scène est pour lui lettre morte, et il se garde pour d'autres soins. Ni sur les travaux de la manufacture de Sèvres, ni sur les décors de l'Opéra, il ne formule d'opinion; la raison est que sa qualité de directeur des Beaux-Arts implique de sa part l'ignorance absolue. En aucun temps, même sous l'Empire où l'on ne se gênait guère, la figuration ne montra cacophonie pire. Et pourtant des dessinateurs comme Garnerey, Lecomte et Lami, des décorateurs comme Debret, Ciceri ou Daguerre, eussent pu donner mieux si on les eût soutenus. Mais on les abandonnait aux caprices des directeurs, aux folies des acteurs; d'une esquisse joliment troussée, on tirait la plus étrange et la plus niaise mascarade qu'on puisse. Garnerey a été chargé des costumes d'une *Marie Stuart*, il les soumet aux actrices désignées pour les rôles : « Une robe longue, quelle horreur! Moi qui n'ai de beau que ma jambe et mon pied. — Alors comment veut être habillée Madame? — A la grecque. — Dans le siècle de Charles IX? — Je l'exige, ou je ne parais pas sur la scène. — Et vous, Madame? — Moi, par moitié à la romaine et par moitié à l'anglaise. — A la bonne heure! »

Talma interprète le rôle de Clovis dans une pièce mérovingienne. « Il a su découvrir, disent les réclames, le vrai costume des rois de la

première race. *Ils aimaient la couleur foncée.* Le manteau est brun, les cheveux sont noirs, il y a dans toute cette figure quelque chose d'imposant et de rude qui donne à la fois l'idée d'une espèce de barbare et d'un héros ! » Où le directeur des Beaux-Arts eût-il cherché des documents pour contredire cette restitution fantaisiste ? L'ère de la bureaucratie avait commencé, laquelle, par grâce spéciale, a toujours mieux à faire que ce pourquoi on l'installe. Qu'importait à La Rochefoucauld la jupe grecque ou romaine d'une actrice, si les coulisses étaient assez bien fermées pour que les bonnes mœurs fussent sauves !...

*
* *

Toutes ces histoires déjà lointaines semblent d'hier ; on a quelque étonnement de retrouver en elles l'embryon de nos petites passions contemporaines. Les acteurs changés, le scénario s'est poursuivi jusqu'à nous tantôt arrangé à la mode bourgeoise, tantôt à la façon révolutionnaire ou césarienne. Au fond, tout mauvais gré que les émigrés restaurés en aient eu, ils furent et demeurèrent modernes absolument. Ni l'esprit, ni les goûts ne parvinrent à se rattacher à ceux du précédent siècle ; sur ce point la Restauration est bien du XIX[e] siècle comme le premier empire, ou comme la monarchie de Juillet. Et n'en doutons pas, après soixante-dix ans passés, nous n'avons changé que peu ; les différences porteraient plutôt sur les intentions que sur les résultats. Une aristocratie s'est substituée à une autre, mais nous avons une aristocratie ; nos snobs sont d'essence identique, nos prétentions égales. Nos hommes politiques ont la toute pareille naïveté, nos bureaucrates la semblable assurance. En matière d'art et de littérature, nous avons troqué le romantisme ancien et sincère, contre un autre romantisme plus avisé et moins convaincu. Nous avons mis des pédales aux vélocipèdes de 1818, et des hélices aux bateaux à vapeur de Fulton. Quant au reste, nous en sommes restés aux ennuyés de Longchamp, aux distinctions du temps de Charles X. Les étiquettes ont été remplacées par-

tout, mais l'objet est demeuré immuable. Que Mme Récamier revienne, elle retrouverait sa clientèle de vieux messieurs ; Mme de Duras referait des pièces ; M. de Rothschild redonnerait les mêmes fêtes, il lui faudrait seulement agrandir sa maison. Et Paul-Louis Courier continuerait à payer l'amende...



Judith Pasta. Lithographie originale de Chasselat.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR CHARLES HÉRISSEY D'ÉVREUX

Le 3 octobre 1893



POUR LE COMPTE

DE LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE



Imp. Draeger & Lesieur, Paris



